



Dominique Lormier

# C'EST NOUS LES AFRICAINS

L'ÉPOPÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE 1940-1945

calmann-lévy



Dominique Lormier

# C'EST NOUS LES AFRICAINS

L'ÉPOPÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE 1940-1945

calmann-lévy

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Abréviations](#)

[Introduction](#)

## [Chapitre premier - L'ARMÉE D'AFRIQUE DE LA FRANCE COLONIALE](#)

[Un immense empire colonial](#)

[L'armée d'Afrique et ses régiments](#)

[La vaillante campagne de 1940 de l'armée d'Afrique](#)

[La grande misère des prisonniers africains](#)

## [Chapitre II - L'ARMÉE D'AFRIQUE DE LA FRANCE LIBRE](#)

[Les lendemains de la défaite de 1940](#)

[Naissance de la France libre](#)

[Guerre contre le Duce en Afrique orientale](#)

[Les forces aériennes françaises libres en Afrique](#)

[L'épopée de Leclerc en Libye](#)

[La bataille de Bir Hakeim](#)

## [Chapitre III - L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE DU NORD PRÉPARE LA REVANCHE](#)

[La situation de l'Afrique française du Nord en juin 1940](#)

[Weygand et l'armée d'Afrique](#)

[La « Révolution nationale » et ses méfaits en AFN](#)

[Le « double jeu » du général Juin](#)

## Chapitre IV - L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE SE COUVRE DE GLOIRE (TUNISIE, CORSE, ITALIE, ÎLE D'ELBE).

*Les Alliés débarquent en Afrique du Nord*

*La campagne de Tunisie*

*Réorganisation de l'armée française d'Afrique*

*La libération de la Corse*

*La glorieuse campagne d'Italie*

*La conquête de l'île d'Elbe*

## Chapitre V - L'ÉPOPÉE DE L'ARMÉE DE LATTRE ET DE LA DIVISION LECLERC

*De la Provence aux Vosges*

*La ruée de la division Leclerc*

*La libération des Vosges et de l'Alsace*

*Le drapeau français flotte sur le nid d'aigle de Hitler*

## Chapitre VI - L'AVIATION ET LA MARINE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE AU COMBAT

*Les combats de l'armée de l'air*

*La fusion des forces navales françaises*

*Missions de guerre sur les côtes corses*

*Les croiseurs légers en Méditerranée*

*L'apport de la marine française au débarquement de Provence*

*La poursuite de la guerre en Méditerranée*

*Pertes et victoires*

## Chapitre VII - DE LATTRE SIGNE À BERLIN, L'ARMÉE D'AFRIQUE OCCUPE L'ALLEMAGNE

*De Lattre signe pour la France à Berlin*

*L'armée d'Afrique occupe l'Allemagne*

## Chapitre VIII - LES LIBÉRATEURS AFRICAINS REDEVIENNENT DES « BOUGNOULS »

## ET DES « NÈGRES »

Massacres en Algérie

Des tirailleurs sénégalais trompés et massacrés

## Épilogue - LES OFFICIERS LIBÉRATEURS DEVIENNENT DES OCCUPANTS

© Calmann-Lévy, 2006  
978-2-702-14553-1

## DU MÊME AUTEUR

chez Calmann-Lévy

*Comme des lions, mai-juin 1940, le sacrifice héroïque de l'armée française*, 2005.

### Chez d'autres éditeurs

*L'Italie en guerre 1915-1918*, Bordeaux, éd. Ulysse, 1986.

*Les Guerres de Mussolini*, Paris, éd. Grancher, 1988.

*La Résistance dans le Sud-Ouest* (préface de Jacques Chaban-Delmas), Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1989.

*L'Épopée du corps franc Pommiès*, Paris, éd. Grancher, 1990.

*L'Affaire Grandclément*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1990.

*Le Livre d'or de la Résistance dans le Sud-Ouest*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1991.

*Bordeaux pendant l'Occupation*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1992.

*Les FFI au combat*, Paris, éd. Grancher, 1994.

*Souvenirs de la guerre 1939-1945*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 1995.

*Gabriele D'Annunzio en France 1910-1915*, Biarritz, éd. Atlantica-Séguier, 1997.

*Mussolini*, Paris, « Chroniques de l'Histoire », Trélissac, éd. Chronique, 1997.

*Rommel*, Paris, « Chroniques de l'Histoire », Trélissac, éd. Chronique, 1998.

*La Poche du Médoc 1944-1945*, Paris, éd. Les Chemins de la Mémoire, 1998.

*Jacques Chaban-Delmas*, Paris, éd. Les Chemins de la Mémoire, 1998.

*Histoire de la France militaire et résistante*, Paris, Le Rocher, 2000.

*Les Combats victorieux de la Résistance française dans la libération 1944-1945*, Paris, Le Cherche-Midi, 2002.

*La Libération du Sud-Ouest 1944-1945*, Paris, éd. Les Chemins de la Mémoire, 2003.

*Rommel, la fin d'un mythe*, Paris, Le Cherche-Midi, 2003.

*Les Grandes Affaires de la Résistance*, Limoges, éd. Lucien Souny, 2005.

## *Abréviations*

AFN Afrique française du Nord  
AOF Afrique occidentale française  
AEF Afrique équatoriale française  
BCA bataillon de chasseurs alpins  
BM Bataillon de marche  
CEF corps expéditionnaire français  
CFLN Comité français de libération nationale  
DB division blindée  
DBLE demi-brigade de la Légion étrangère  
DFL division de Français libre  
DGM division de grenadiers motorisée  
DI division d'infanterie  
DIA division d'infanterie algérienne  
DIC division d'infanterie coloniale  
DIM division d'infanterie motorisée  
DMM division marocaine de montagne  
ESM escadron de spahis marocains  
FAFL forces armées de la France libre  
FFL forces françaises libres  
GT groupement tactique  
GTM groupement de tabors marocains  
PA poste avancé  
PC poste de commandement  
RBFM régiment blindé de fusiliers marins  
RCP régiment de chasseurs parachutistes  
RI régiment d'infanterie

RSA régiment de spahis algériens

RTA régiment de tirailleurs algériens

RTT régiment de tirailleurs tunisiens

À la mémoire des soldats  
de l'armée d'Afrique et des troupes coloniales  
morts et blessés durant la Seconde Guerre mondiale.

## Introduction

Les récentes célébrations de la libération de la France et de la fin de la Seconde Guerre mondiale ont surtout porté sur le débarquement de Normandie, la libération des camps de la mort, la fin du nazisme et le suicide de Hitler. On a peu parlé des Français, des Nord-Africains (Marocains, Algériens, Tunisiens) et des Noirs d'Afrique qui sont tombés par dizaines de milliers pour chasser les troupes germano-italiennes du continent africain (Afrique orientale, Égypte, Libye, Tunisie), de l'Italie, de la Corse et de la France, puis pour occuper un quart du territoire du III<sup>e</sup> Reich. Ce sont les oubliés de l'armée d'Afrique qui redonnèrent à la France sa place de grande puissance victorieuse dans le monde. Musulmans, chrétiens, juifs, agnostiques et autres furent portés par un même idéal patriotique et humaniste, luttant contre un système totalitaire, raciste et antisémite, qui incarnait la barbarie.

Certes, cette armée française d'Afrique était celle du colonialisme, système plus que contestable sur bien des points. Rendre cependant hommage au sacrifice de ces hommes, n'est-ce pas leur rendre également leur dignité ? Ces tirailleurs d'Afrique ont aimé la France, en espérant des jours meilleurs après la guerre : la reconnaissance de leurs droits en tant qu'êtres humains à part entière. La France ne sera pas toujours reconnaissante du sacrifice consenti, loin de là. Beaucoup vont subir après la capitulation allemande l'indifférence et le mépris des autorités en place. Les soldats d'Afrique, un temps français par le sang versé, redeviennent des « bougnouls » et des « nègres », des individus de seconde zone, alors qu'au même moment des collaborateurs comme Bousquet et Papon, engagés dans la déportation des juifs, traversent sans encombre l'épuration et gravissent les échelons les plus insignes, devenant des notables respectés de la République... Quelle imposture ! Quelle honte ! Il est temps de réparer cette injustice, en rappelant ce que fut le combat héroïque

de ces oubliés de la libération, ceux qui chantaient de Keren à Berchtesgaden : « C'est nous les Africains ! »

## *Chapitre premier*

# L'ARMÉE D'AFRIQUE DE LA FRANCE COLONIALE

### ***Un immense empire colonial***

Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, la France se taille en Afrique l'empire colonial le plus important géographiquement de toutes les grandes puissances coloniales européennes :

- Afrique française du Nord (AFN) : Algérie, Tunisie et Maroc.
- Afrique occidentale française (AOF) : Sénégal, Soudan, Niger, Guinée, Côte-d'Ivoire, Haute-Volta, Dahomey, Togo et Cameroun.
- Afrique équatoriale française (AEF) : Gabon, Moyen-Congo, Oubangui-Chari, Tchad.
- Djibouti et la côte française des Somalis.
- Au large de l'Afrique, dans l'océan Indien, Madagascar, la Réunion et les Comores.

À la fin de la Première Guerre mondiale, la France récupère une partie de l'Empire ottoman avec la Syrie et le Liban, territoires sous mandat, qui ouvrent les portes de l'Asie Mineure.

Plus loin encore, l'empire colonial français englobe également les comptoirs de l'Inde, la Nouvelle-Calédonie, le condominium franco-anglais des Nouvelles-Hébrides, les possessions du Pacifique et l'Indochine. Dans le Nouveau Monde, du Nord au Sud, la France est également présente à Saint-Pierre-et-Miquelon, aux Antilles et en Guyane.

« Oui, le pavillon tricolore, écrit Pierre Montagnon, flotte ainsi quasiment sur tous les continents et toutes les mers du globe.

L'enjeu de la possession de cet Empire français n'est pas mince. Il apporte ouvertures, positions stratégiques et surtout potentiel humain. La France grâce à lui prend une dimension dépassant le strict cadre européen. Elle a le rang de grande puissance mondiale<sup>1</sup>. »

La totalité de la population en Afrique représente environ cent quatre-vingts millions de personnes en 1939, dont la moitié est rattachée à des possessions coloniales françaises. En général la population occidentale reste très minoritaire au sein des colonies françaises d'Afrique, un million trois cent quarante-neuf mille pour l'ensemble, dont neuf cent quarante-six mille en Algérie, deux cent trente-six mille au Maroc, deux cent treize mille en Tunisie et quarante-neuf mille en Afrique noire.

Le découpage de l'Afrique française se concrétise par la formation de gouvernements coloniaux, étroitement liés à la métropole dont ils reçoivent les directives. Les relations entre les territoires dépendants d'Afrique et leur métropole évoluent en fonction des pays colonisés. Les rapports s'établissent sur le plan juridique au bénéfice de la domination coloniale par un protectorat ou un acte d'annexion. Dans le système de protectorat, comme pour le Maroc et la Tunisie, la métropole maintient en droit la souveraineté antérieure, mais elle s'assure l'autorité et, de façon plus ou moins directe, le bénéfice de l'administration. À la base du protectorat se trouve, en effet, le maintien théorique du pouvoir du souverain autochtone qui règne mais ne gouverne pas.

« L'administration antérieure était conservée ainsi que ses rouages, écrit Hélène d'Almeida-Topor, toutefois la métropole en assurait le contrôle au plus haut niveau par l'intermédiaire d'un haut fonctionnaire qui transmettait également les directives de son pays au souverain local. L'État protecteur assurait de surcroît la représentation diplomatique et la défense de son "protégé"<sup>2</sup>. »

La France a regroupé ses colonies d'Afrique noire en deux fédérations : l'Afrique occidentale française (AOF), créée en 1895 et réorganisée en 1904, et l'Afrique équatoriale française (AEF) fondée en 1910. Ces deux fédérations se trouvent sous la totale

dépendance de la métropole par l'intermédiaire d'une administration locale hiérarchisée, au bénéfice des Occidentaux.

Le cas particulier de l'Algérie, territoire français à part entière, mérite une attention particulière. L'Algérie, rattachée au ministère de l'Intérieur, se trouve divisée en trois départements qui envoient des députés au Parlement métropolitain, mais se trouve également dotée d'institutions locales spécifiques. Une assemblée algérienne unique, divisée en plusieurs sections, regroupe quarante-huit Occidentaux et vingt et un représentants des « indigènes musulmans ». Un conseil supérieur de gouvernement se compose de cinquante-neuf membres dont seulement quatre musulmans.

Malgré les différences de conception inhérentes aux pays colonisés, la participation des Africains aux prises de décision est pratiquement nulle. Ils peuvent tout au plus avoir un rôle consultatif limité dans les instances locales, par l'intermédiaire de personnalités nommées.

La colonisation impose deux types de justice : l'une pour les Européens et assimilés, qui repose sur la loi métropolitaine, l'autre pour les Africains qui sont régis par des règlements spécifiques, tenant plus ou moins compte de leurs coutumes particulières. Il y a donc d'un côté les colonisateurs occidentaux et de l'autre les indigènes. Les idéaux républicains ne peuvent admettre la légalisation de mesures ségrégationnistes, toutefois, dans les faits, les colons vivent de leur côté et les indigènes du leur.

Les faits se passent de longs commentaires : au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, près d'un million d'Européens croisent alors en Algérie près de neuf millions de musulmans, avec des taux de natalité respectifs de 19 et 45 ‰, et un taux de mortalité infantile affreusement échelonné de 46 ‰ chez les premiers contre 181 pour les seconds. Tous les enfants européens sont scolarisés dans le primaire mais seul un petit Algérien musulman sur cinq va à l'école et peut profiter de la « civilisation » française. Le salaire journalier moyen dans l'agriculture est de 1 000 francs (soit 18 euros) pour le rousi et 380 (soit 6,80 euros) pour l'indigène.

« Il est délicat de trancher entre les raisons qui incitèrent de nombreuses communautés à accepter l'ordre colonial, écrit Hélène d'Almeida-Topor. La peur d'une éventuelle répression était sans conteste l'une des causes majeures de la soumission aux exigences administratives. De même la défense d'intérêts particuliers pouvait inciter un groupe, ou un individu, à choisir le parti des colonisateurs [...]. En fait, les Européens durent faire appel à la coopération des Africains pour réaliser leur projet colonial partout où ils étaient peu nombreux, c'est-à-dire dans la majeure partie du continent africain<sup>3</sup>. »

La conquête française de l'Algérie, débutant en 1830, n'a pourtant rien d'une image d'Épinal : les colonnes guerroyantes à la française se heurtent dès le début, en 1830, à la guérilla locale de certains notables et autres marabouts.

« Ce fut donc atroce d'emblée, écrit Jean-Pierre Rioux au sujet de l'Algérie, avec raids et razzias, des représailles puis une pure terreur de part et d'autre, qui sacrifieront à jamais la violence sur cette terre violentée, avec yeux arrachés, femmes éventrées et seins cousus dans l'abdomen, égorgements méticuleux, paires d'oreilles sanglantes promenées dans les souks, tortures multiples. Des cascades de sang couleront toujours sur les deux pentes, aussi bien entre bicots et roumis qu'entre indigènes ralliés et rebelles de toujours, fanatisés pour l'occasion [...]. Néanmoins, une singulière et fascinante société coloniale, très Belle Époque, a pu fleurir dès les années 1890, pour à peu près un demi-siècle. La colonie européenne s'est hiérarchisée. Quel défilé ! Ruraux contre urbains, voici les opulents de la Mitidja dédaignant les prolos des grands ports, les colons infatués à la Borgeaud toisant les miséreux parents d'un Albert Camus, les ultras nationalistes transférant sur une France rêvée leur traumatisme d'avoir à vivre dans un pays sans nom et une patrie de hasard, les antisémites fin de siècle suivant un Max Régis plutôt que d'écouter la vaillance d'une communauté juive, émancipée dès 1870, et qui apporta tant à la formulation lucide d'une situation coloniale toujours humainement prometteuse. Voici les petits Blancs agités et colorés de tous les Bab-el-Oued urbains, cohabitant avec les fonctionnaires policés venus en poste à Constantine comme on rejoint Romorantin. Voilà les piocheurs de

terre caressant du regard leurs oranges, leurs blés et leurs vignes sur leurs chevaux du soleil [...]. Vivants, cocasses parfois, toujours soucieux de paraître, claniques mais prêts à tout partager avec l'indigène... sauf, toujours, il va de soi, la terre, l'argent, la famille et la foi<sup>4</sup>. »

Pour l'indigène colonisé, réduit à un état humain de seconde zone, l'armée peut représenter une chance de trouver une certaine dignité : solde, médaille, prestige de l'uniforme, reconnaissance de la France... Les deux guerres mondiales vont prouver que les indigènes sont disposés à se sacrifier pour devenir des citoyens comme les autres.

### ***L'armée d'Afrique et ses régiments***

Les tirailleurs (fantassins) indigènes algériens sont intégrés dans l'armée française par une ordonnance de 1841, qui va ainsi créer trois bataillons à Alger, Oran et Constantine. Ces bataillons mettent sur pied un régiment de marche, dit de « tirailleurs algériens », qui est envoyé en Crimée (1854-1856), où les tirailleurs se distinguent particulièrement par leur bravoure au combat contre les Russes et reçoivent le surnom de « turcos ». En 1855, les trois bataillons, transformés en régiments, prennent également le nom de tirailleurs algériens. Un quatrième régiment voit le jour après l'occupation de la Tunisie et, bientôt recruté dans ce territoire, prend le nom de 4<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens.

Au Maroc sont formées, dès 1912, des compagnies auxiliaires marocaines, engagées en France en 1914 sous le nom de « chasseurs indigènes ». Groupées en bataillons, elles constituent les régiments de marche de tirailleurs marocains en 1915, transformés en 1920 en régiment de tirailleurs marocains, et intégrés dans l'armée métropolitaine en 1923.

En 1939, il existe seize régiments de tirailleurs algériens, cinq de tirailleurs tunisiens et cinq de tirailleurs marocains, dont le stationnement est réparti entre la France et l'Afrique du Nord. Ils forment, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'infanterie des divisions d'infanterie nord-africaine (DINA) et de la 1<sup>re</sup> division

marocaine (1940), puis des divisions algériennes et marocaines (1944).

C'est en 1857, à Saint-Louis du Sénégal, qu'à l'instigation du général Louis Faidherbe (gouverneur), est créé un bataillon de tirailleurs sénégalais, dépendant de l'infanterie de marine, et transformé en régiment en 1884. À cette époque sont constituées en Afrique noire plusieurs autres unités de tirailleurs, qui, en 1900, sont toutes incorporées dans l'armée coloniale sous le seul vocable de tirailleurs sénégalais. Les engagés originaires du Sénégal ne forment pourtant qu'une minorité de la troupe. À partir de 1912, ces unités comportent une certaine proportion d'appelés, dont le nombre demeure toujours très faible par rapport à l'effectif des classes recensées (onze mille appelés annuels sur dix-sept millions d'habitants, entre 1923 et 1934). Pendant la Première Guerre mondiale, toutefois, le recrutement est plus intensif : cent quatre-vingt mille tirailleurs sénégalais sont mobilisés de 1914 à 1918, cent trente-six mille d'entre eux sont envoyés en Afrique du Nord et sur les fronts de France et d'Orient, où près de trente mille sont tués. Les troupes sénégalaises, qui, en 1918, forment quatre-vingt-douze bataillons, se signalent peu après au Maroc et en Syrie. En 1939, elles sont organisées en dix-huit régiments, dont certains s'illustrent notamment sur la Somme en 1940 et en Tunisie en 1943, ou avec le général Leclerc (régiment de marche du Tchad), ainsi qu'au sein des divisions d'infanterie coloniale (DIC), dont la célèbre 9<sup>e</sup> DIC. Durant la Seconde Guerre mondiale, cent soixante mille tirailleurs sénégalais combattent sous le drapeau français et vingt-cinq mille sont tués.

La cavalerie africaine a également ses unités avec les régiments de spahis, constitués dès 1831 en Algérie. Sous le second Empire, les vingt escadrons initiaux, recrutés par engagement de trois ans parmi les autochtones de seize à quarante ans (dont la moitié des cadres sont français), sont réunis en trois régiments de spahis algériens, implantés à Alger, Oran et Constantine. Leur nombre est porté à six en 1914, et augmenté d'un régiment de spahis tunisiens (à Sfax) et, bientôt, d'un régiment de spahis marocains, qui s'illustre en Orient en 1918. En 1914, il existe en outre, à Saint-Louis, un escadron de spahis

sénégalais, qui se trouve incorporé à la gendarmerie locale en 1927. En 1940, les treize régiments de spahis forment sur le front trois brigades indépendantes. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les régiments de spahis sont convertis en unités blindées, sauf quelques escadrons maintenus à cheval en Afrique.

Les régions montagneuses du Maroc fournissent également à la France, à partir de 1908, d'excellentes troupes de montagnes, les goumiers, organisés en goums (compagnies) et en tabors (bataillons). Un groupement de tabors marocains peut être considéré comme l'équivalent d'un régiment d'infanterie. Le nombre des goums passe de quatorze en 1914 à cinquante-sept en 1939. Réunis en tabors, vingt-deux mille goumiers s'illustrent en Italie et en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Recrutés, encadrés et administrés par des officiers du Service des affaires indigènes, les goumiers demeurent cependant des guerriers supplétifs du roi du Maroc, organisés suivant une structure tribale. Les goumiers jouissent d'un statut très particulier, recevant notamment non une solde, mais des indemnités couvrant leur subsistance et celle de leur famille.

Le tirailleur ou le spahi algérien est un Français de statut coranique, ce qui le place à l'état de soldat indigène, sous la totale dépendance de la France. En devenant chrétien ou en renonçant à la religion musulmane, il peut devenir citoyen français à part entière. Le tirailleur ou spahi sénégalais est un soldat indigène au service de la France, qui peut obtenir l'entière citoyenneté française, sous certaines conditions. Le tirailleur ou le spahi marocain demeure sujet du roi du Maroc. Il en va de même du tirailleur ou spahi tunisien, placé cependant plus étroitement sous la dépendance de la France. Le recrutement de l'ensemble des troupes africaines repose « en théorie » sur l'engagement volontaire. Une mobilisation partielle peut cependant être décidée en cas de guerre. L'engagement n'est pas toujours volontaire en Afrique noire.

« Les indigènes à la carrure d'athlète étaient ramassés et attachés par une corde autour des reins avec comme lieu

de destination *ad patres* la boucherie nazie<sup>5</sup> », raconte le Camerounais Théodore Ateba Yene dans ses *Mémoires*.

Le Malien Bakari Kamian rappelle dans son livre « le drame de ces jeunes gens transplantés de la brousse et obligés d'aller se battre des années durant dans des pays et sous des climats totalement inconnus d'eux, dans des sociétés dont ils ignorent totalement la langue, la culture et l'environnement. On imagine toute la tragédie vécue par ces hommes à 98 % analphabètes, parachutés sans transition de la brousse dans la civilisation de l'écriture et jetés en pâture à un ennemi dont le savoir, l'instruction et le développement matériel en font un des peuples pilotes du monde<sup>6</sup>. »

Durant la Première Guerre mondiale, pour inciter les hommes à s'enrôler, on offre des primes dont les taux diffèrent selon les territoires. En Algérie, une prime d'« incorporation » de 100 francs plus une d'« indemnité familiale » de 100 francs en août 1914 montent respectivement à 300 et 200 francs à partir de 1916. En Afrique occidentale française et à Madagascar, le montant varie entre 40 et 200 francs pour monter jusqu'à un minimum de 200 francs. En outre, les familles des tirailleurs se trouvent dispensées du paiement de l'impôt. L'Afrique noire mobilise environ deux cent mille hommes, dont cent soixante et une mille recrues s'ajoutant aux trente et une mille déjà sous les drapeaux à la déclaration de la guerre, plus sept mille deux cents ressortissants de localités autonomes du Sénégal. La majorité est originaire de l'AOF. On peut mesurer le poids de cette participation imposée par la France en comparant ces chiffres aux trente mille hommes levés dans les colonies britanniques de l'Afrique occidentale, employés uniquement sur le sol africain. Madagascar fournit un peu plus de quarante et un mille soldats. L'Afrique française du Nord est également sollicitée en donnant un cinquième des recrutés dans les colonies. De 1914 à 1918, le recrutement indigène fournit cent soixante-treize mille militaires dont quatre-vingt-sept mille cinq cents engagés.

Au total, la mobilisation de la Première Guerre mondiale touche environ 2,2 % de la population d'Afrique du Nord, 1,8 % de celle

de Madagascar, environ 1,5 % d'AOF et 0,6 % d'AEF. On compte entre soixante-six mille et soixante et onze mille tués, dont vingt-cinq mille Algériens sur trente-six mille Maghrébins, vingt-deux mille Français d'Algérie et trente mille à trente-cinq mille soldats noirs.

« La proportion des victimes militaires originaires des colonies, écrit Hélène d'Almeida-Topor, évaluée entre 21,6 % et 22,4 % des recrutés, est comparable à celle des autres combattants de l'armée française, soit 22,9 % de tous les fantassins, ce qui s'oppose à l'idée longtemps répandue que les tirailleurs furent utilisés comme "chair à canon". En outre, les pertes s'élevant à 2,8 % de la population ne créèrent pas de "trou démographique", comme on l'a souvent dit<sup>7</sup>. »

Les colonies françaises ont fourni quatre-vingt mille hommes pour la campagne de France de 1939-1940 : dix mille cinq cents Malgaches dont 29,6 % ont été tués ; soixante-huit mille cinq cents soldats d'Afrique noire qui ont subi 38 % de pertes. À ces forces s'ajoutent les troupes nord-africaines qui s'élèvent à trois cent quarante mille hommes.

En août 1944, l'armée de terre française compte environ cinq cent cinquante mille hommes, dont plus de la moitié provient des possessions d'outre-mer : cent trente-quatre mille Algériens, soixante-treize mille Marocains, vingt-six mille Tunisiens et quatre-vingt-douze mille d'Afrique noire, parmi lesquels quarante-deux mille sont originaires de l'Afrique de l'Ouest, vingt-trois mille de l'Afrique centrale et vingt-sept mille de Madagascar<sup>8</sup>.

Durant le second conflit mondial, la conscription, avec possibilité de remplacement, est en vigueur en Tunisie : sont surtout enrôlés les paysans et les plus pauvres des villes. Au Maroc, le volontariat demeure : s'engagent en priorité les paysans et les montagnards berbères. En Algérie, les classes sont mobilisées.

« Le fort contingent d'instituteurs d'Afrique du Nord, officiers de réserve, habitués aux populations maghrébines, sera particulièrement efficace pour les encadrer, écrit Jean-Christophe Notin [...]. Sans chercher à profiter de la faiblesse de la France après la défaite de 1940, les tirailleurs et autres spahis sont demeurés fidèles à leur régiment et indifférents aux querelles politiques.

L'indépendance, ils n'y pensent pas, pour la simple raison qu'ils n'ont pas encore ressenti, pour la plupart, de dépendance vis-à-vis de la France. Il est vrai que le sultan Mohammed V a dissipé nombre de tensions éventuelles en faisant lire, dans les mosquées marocaines, une déclaration appelant à l'amitié française. Ce n'est que très rarement par "patriotisme" que les villageois s'engagent. La solde est souvent leur motivation première, le prestige du combattant la deuxième, l'appartenance à un clan la troisième. Avec l'armée, ils trouvent une organisation propre à mettre en valeur leurs qualités guerrières. À leur tête, le chef de section, diplômé de Saint-Cyr ou frais émoulu de Cherchell, doit faire ses preuves, et pas uniquement dans l'art militaire. Son autorité se forge dans le quotidien. Chef de guerre, l'officier se doit de démontrer qu'il l'est au baroud, en se dressant le premier sous la mitraille, en faisant preuve de son courage, de son adresse au tir ou de son endurance. Les tirailleurs sont en effet pour beaucoup [...] originaires des montagnes, régions pauvres, où la force fait la loi. Pas de place pour le capitaine courant derrière ses hommes, sous le prétexte de mieux les orienter. "L'épreuve du feu" prend ici toute sa signification. Que l'officier passe à travers la mitraille, qu'il réchappe aux explosions, alors il sera détenteur de la baraka, cette chance qui aurait presque vertu contagieuse. Les tirailleurs le suivront partout sur le chemin de la guerre et lui confieront leur sort, à lui et à ce qui les domine tous, le mektoub, la fatalité. Les armes remisées, l'officier doit déployer les qualités d'un juge de paix. Chaque semaine, il réunit sa troupe pour régler les chikaïas, ces problèmes de vol, d'adultère, de voisinage, survenus parfois à des centaines de kilomètres, dans les villages des tirailleurs qui, sans savoir ni lire ni écrire, en auront été informés par l'infailible "téléphone arabe". En conjuguant le courage et la sagesse, la fermeté et l'écoute, l'officier peut alors compter sur un noyau d'hommes, tenus par des sous-officiers à la fidélité d'airain. À lui d'apprendre l'arabe, de s'instruire sur le Coran, pour entraîner ses tirailleurs sans briser le lien qu'un mélange de confiance, de crainte et d'admiration aura patiemment tissé<sup>9</sup>. »

De nombreux Africains s'engagent dans l'armée française en 1943-1944, non seulement pour libérer la France, mais pour que l'Afrique retrouve également sa liberté, tout en restant liée à la

« mère patrie colonisatrice ». Issa Cissé, président de l'Office national des anciens combattants du Sénégal n'affirme pas autre chose : « Si la France est libre, l'Afrique allait être libre. C'est pour cela qu'on s'est enrôlés dans l'armée française<sup>10</sup>. »

Les officiers et sous-officiers africains sont plus nombreux dans les troupes algériennes, marocaines et tunisiennes que dans les troupes noires. On compte cependant quelques lieutenants et capitaines sénégalais. La proportion des officiers et sous-officiers européens de l'armée française d'Afrique, en 1943-1945, est en moyenne de 70 % à 80 %. Le Blanc continue à commander.

Aux côtés des tirailleurs et spahis africains, l'armée d'Afrique compte également des régiments de chasseurs algériens et chasseurs d'Afrique. Dès 1830 sont formés en Algérie des escadrons de zouaves (fantassins), recrutés en partie parmi les volontaires parisiens qui, tout en restant dans le corps des zouaves, reprennent en 1831 le nom de chasseurs algériens. C'est avec eux et les cadres du 12<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, alors en Algérie, qu'est constitué, par ordonnance du 17 novembre 1831, le corps des chasseurs d'Afrique. Il comprend à l'origine des Français, des autochtones et des unités temporaires de renforcement, dits chasseurs spahis. Ils forment bientôt des régiments distincts au nombre de trois en 1836, quatre en 1914, cinq (dont un en Tunisie) en 1938. Spécialisés dans le mode particulier de la cavalerie d'Afrique, ils prennent une part importante à la pacification du Maroc et de l'Algérie. Plusieurs de leurs unités sont engagées au cours de la Première Guerre mondiale, notamment en Orient, en 1918. Équipés de blindés à partir de 1943, ils vont s'illustrer en Italie, en France et en Allemagne de 1944 à 1945.

Les régiments de zouaves, composés de Français et d'Africains de 1830 à 1841, deviennent un corps exclusivement occidental, du fait de la création des tirailleurs algériens. On compte trois régiments de zouaves en 1854, auxquels s'ajoute, en 1854, celui des zouaves de la Garde impériale. Les zouaves s'illustrent durant toutes les campagnes du second Empire, au cours des deux

guerres mondiales, puis participent aux opérations en Indochine et en Algérie.

La Légion étrangère, autre composante de l'armée d'Afrique, voit le jour en mars 1831, par ordonnance du roi de France Louis-Philippe, créant en Algérie un régiment d'infanterie légère qui reçoit « tous les étrangers en instance d'obtenir leurs lettres de naturalisation ». Après s'être battue en Afrique, la Légion soutient en Espagne la cause d'Isabelle II contre les carlistes, en juin 1835. Réformée en 1839, elle participe à toutes les opérations outre-mer menées par la France, se distingue particulièrement au Mexique en 1863 et compte deux régiments d'infanterie à partir de 1884. Durant la Première Guerre mondiale sont constituées des unités de marche de la Légion, où sont incorporés quarante-cinq mille étrangers désireux de servir sous le drapeau français. Depuis 1919, la Légion comprend des régiments d'infanterie et un de cavalerie, et, depuis 1945, des unités parachutistes. Les légionnaires vont particulièrement se distinguer lors du second conflit mondial, en Norvège (1940), en Afrique (1941-1943) et en Europe (1944-1945). À ceux qui lui offrent ainsi leurs services, la France ne demande aucun état civil officiel ; elle leur donne en revanche la possibilité d'une vie nouvelle, à condition qu'ils respectent le contrat les liant à leur nouveau drapeau, dont la devise est « Honneur et Fidélité ». Les officiers proviennent soit des cadres métropolitains, soit d'officiers étrangers liés par un statut spécial.

L'infanterie coloniale, formée de plusieurs régiments dès 1900, coopère avec l'armée d'Afrique dans toutes les campagnes militaires menées par la France au XX<sup>e</sup> siècle. En 1938, les régiments se trouvent implantés soit dans le sud de la France, soit en Afrique. Les divisions d'infanterie coloniale (DIC) sont composées soit uniquement d'Occidentaux, soit de tirailleurs sénégalais. Les unités reposent surtout sur des engagés et des réservistes. L'artillerie coloniale intègre les DIC sous forme de régiments.

### ***La vaillante campagne de 1940 de l'armée d'Afrique***

La dénatalité française, particulièrement dramatique pendant la période des « classes creuses » de 1935 à 1939, conduit la France à s'en remettre de plus en plus aux ressources humaines de l'Empire pour la défense de la métropole. Les trois pays de l'Afrique française du Nord fournissent à eux seuls neuf divisions d'infanterie nord-africaine (DINA) et une division marocaine (DM), présentes en mai 1940, plus deux autres divisions d'infanterie d'Afrique envoyées à la hâte fin mai 1940. Ces douze divisions comprennent des régiments blancs (zouaves, Légion étrangère), mais surtout des régiments de tirailleurs algériens, tunisiens et marocains. Autres troupes de l'armée d'Afrique, trois brigades de spahis à deux régiments participent à la bataille de France.

Si l'armée d'Afrique fait partie, sur le plan structurel, des troupes métropolitaines, il n'en va pas de même des troupes coloniales, disposant de leur propre direction au ministère de la Guerre. En 1939, elles fournissent huit divisions d'infanterie coloniale (DIC), composées pour partie de régiments blancs (RIC) et de régiments de tirailleurs sénégalais (RTS). Malgaches et Indochinois sont versés dans deux demi-brigades de mitrailleurs coloniaux et dans l'artillerie coloniale. Ainsi, sur les soixante-dix divisions d'infanterie dont dispose l'armée française en mai 1940, vingt proviennent de l'armée d'Afrique et des troupes coloniales.

L'armée d'Afrique participe activement aux combats de mai-juin 1940. Plusieurs de ses brigades et divisions vont se distinguer sur les champs de bataille de Belgique et de France.

À Gembloux, en Belgique, la 1<sup>re</sup> division marocaine (général Mellier), bien équipée en canons antichars et en artillerie de campagne, repousse, les 14 et 15 mai 1940, les assauts enragés de deux panzerdivisions. Au même moment, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie nord-africaine du général Dame parvient à contenir l'attaque de la 18<sup>e</sup> division allemande d'infanterie sur la Dyle, en Belgique. Dans les Ardennes, les 1<sup>re</sup> et 6<sup>e</sup> DIC livrent de furieux combats sur le front de Beaumont-Damion. Les troupes sénégalaises, rodées au combat en forêt, défendent farouchement le mont Damion. À La Horgne, la 3<sup>e</sup> brigade de spahis (colonel Marc), composée d'Algériens et de Marocains, tient en échec, le

15 mai, la 1<sup>re</sup> panzerdivision (général Kitchner). Le lieutenant-colonel Balck, commandant le 1<sup>er</sup> régiment de fusiliers allemands à La Horgne, rendit hommage à son adversaire africain en des termes étonnants :

« Je me suis battu contre tous les ennemis dans les deux guerres, et toujours au cœur des batailles. Rares sont ceux qui ont combattu de façon aussi remarquable que la 3<sup>e</sup> brigade de spahis<sup>11</sup>. »

Le 21 mai, la 5<sup>e</sup> DINA attaque héroïquement à la baïonnette les positions allemandes de la forêt de Mormal et ses environs : trois cents cadavres des courageux tirailleurs africains jonchent la plaine d'Englefontaine. Les tirailleurs sénégalais de la 7<sup>e</sup> DIC tombent par centaines pour essayer de reprendre les environs d'Amiens sur la Somme, de même que les tirailleurs nord-africains de la 7<sup>e</sup> DINA vers Bray-sur-Somme et les coloniaux de la 4<sup>e</sup> DIC vers Corbie. Sur l'Escaut, à Bouchain et dans ses environs, les Marocains du 2<sup>e</sup> RTM se sacrifient pour couvrir la retraite de plusieurs régiments français.

Du 28 au 31 mai, des combats acharnés se déroulent dans les banlieues sud et ouest de Lille. Les débris des 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> DINA et de la 1<sup>re</sup> division marocaine contiennent les assauts de trois panzerdivisions et quatre divisions allemandes d'infanterie. Cette résistance acharnée des Africains (Algériens, Marocains, Tunisiens et Français d'Afrique du Nord) apporte une solide contribution au sauvetage de trois cent quarante mille soldats alliés à Dunkerque. Le commandement allemand accorde même les honneurs de la guerre aux valeureux défenseurs de Lille et ses environs.

Du 5 au 7 juin 1940, les tirailleurs sénégalais de la 5<sup>e</sup> DIC résistent héroïquement sur le Somme, entre Longpré et Hangest, à l'attaque de la 7<sup>e</sup> panzerdivision du général Rommel. Plus d'un Sénégalais périt écrasé sous les chenilles des chars. Malgré la faiblesse de l'armement antichar des défenseurs franco-africains, Rommel perd plusieurs centaines d'hommes et plus d'une trentaine de blindés. Le même Rommel évite de raconter dans ses souvenirs, appelés fallacieusement *La Guerre sans haine*, le sort réservé à certains prisonniers, à savoir les tirailleurs sénégalais et

plusieurs officiers les commandant. L'historien Julien Fargettas, chargé de mission à l'Office national des anciens combattants, est là pour le rappeler :

« À Airaines, dans le département de la Somme, le 53<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale de mitrailleurs sénégalais, de la 5<sup>e</sup> DIC, affronte entre le 5 et le 7 juin 1940 les soldats de la 7<sup>e</sup> panzerdivision commandée par un général qui restera célèbre par la suite, Erwin Rommel. Les combats sont très intenses et les pertes sévères de chaque côté. À court de munitions, les officiers et soldats de la 7<sup>e</sup> compagnie se rendent. Conformément à leurs habitudes, les soldats allemands séparent soldats blancs et noirs. Le capitaine N'Tchoréré, officier indigène, refuse d'être placé parmi les tirailleurs qui, contrairement à leurs camarades d'origine européenne, doivent obligatoirement tenir les bras en l'air ou leurs mains sur la tête. Il se place à la tête du groupe des officiers et soldats d'origine européenne et est abattu d'une balle dans la tête. Un témoin, le colonel Le Bos, affirmera par la suite que son corps, laissé au milieu de la chaussée, passera à plusieurs reprises sous les roues des camions allemands. Du sort des autres soldats faits prisonniers avec lui, blancs comme noirs, on ne sait rien aujourd'hui. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés. Peut-être font-ils partie des coloniaux exécutés sur le territoire d'une commune située à proximité d'Airaines. Regroupés, des prisonniers indigènes sont conduits dans le parc du château. Vingt-six y sont exécutés et sommairement enterrés dans une fosse commune. Quarante-trois autres sont retrouvés à proximité. Leurs corps sont enchevêtrés dans une sorte de fossé naturel, plus connu dans la région sous le nom de Saut-du-Loup. Aucun témoin n'a assisté à ce massacre et nous tenons ces informations de civils qui, par la suite, ont découvert les cadavres et ont procédé à leur inhumation<sup>12</sup>. »

Comment expliquer ces exactions, qui ne sont rien d'autre que des crimes de guerre ? Le soldat allemand de 1940, endoctriné ou fanatisé par la propagande raciste du III<sup>e</sup> Reich, perçoit le soldat noir comme un sauvage, un sous-homme, un animal sournois, impulsif et donc totalement incontrôlable. C'est à ce titre qu'il l'oblige systématiquement à garder les mains ou les bras au-dessus de la tête afin de prévenir tout danger. Le soldat noir

inspire une très grande peur et, par sa capture, le soldat allemand exulte et exprime le besoin d'évacuer cette crainte par une vengeance parfois impitoyable. Outre la classique exécution par balles, il arrive que certains soldats indigènes soient torturés et mutilés. Des tirailleurs sénégalais auront les mains coupées, d'autres seront décapités. Le lieutenant Auffret voit dans sa marche de captivité « des soldats allemands tuer sans préavis quelques Sénégalais qui, pour délit, n'avaient fait que se précipiter un peu trop vite pour obtenir à boire<sup>13</sup> ». Le capitaine Boucher de Crevecourt affirme « avoir vu les Allemands enfermer dans une grange une centaine de Sénégalais et des soldats blancs du 12<sup>e</sup> RTS, les avoir mitraillés à bout portant et lancer des grenades<sup>14</sup> ». La propagande nazie dénonce la décadence militaire de la France, qui compte dans ses rangs des soldats de couleur, présentés comme des « sous-hommes ».

Qui est le capitaine Charles N'Tchoréré, sauvagement abattu par la soldatesque germanique ? Né à Libreville, Charles N'Tchoréré est le fils aîné d'une noble famille ayant gouverné sa terre natale. Il reçoit l'éducation des religieux de l'AEF, s'engage comme tirailleur dans l'infanterie coloniale en 1916, participe aux campagnes du Maroc et de Syrie, où sa bravoure et son intelligence le font admirer de tous ceux qui le côtoient. Il devient officier indigène puis se trouve promu capitaine à titre français par le général Bühner. À la déclaration de guerre en septembre 1939, le capitaine N'Tchoréré est directeur de l'École des enfants de troupes de Saint-Louis du Sénégal. Le 26 août 1939, il adresse à son fils, le caporal Jean-Baptiste N'Tchoréré, une lettre rédigée en ces termes :

« Mon fils,

J'ai sous les yeux ta dernière lettre, comme je suis fier d'y trouver cette phrase : "Quoi qu'il arrive, je serai toujours prêt à défendre notre chère patrie, la France." Merci, mon enfant, de m'exprimer ainsi ces sentiments qui m'honorent en toi... La vie, vois-tu mon fils, est quelque chose de cher, servir sa Patrie, même au péril de sa vie, doit l'emporter toujours !

J'ai une foi inébranlable en la destinée de notre chère France, rien ne la fera succomber, et s'il le faut, pour qu'elle reste grande et fière de nos vies, eh bien, qu'elle les prenne !

Du moins, plus tard, nos jeunes frères et nos neveux seront fiers d'être français, ils pourront lever la tête sans honte, en pensant à nous<sup>15</sup>. »

Par une triste coïncidence, le père et le fils, unis dans le même idéal, sont tués le même jour, ce 7 juin 1940, sur le front de la Somme, à cinquante kilomètres l'un de l'autre. Au sein du 2<sup>e</sup> RIC, le caporal N'Tchoréré, derrière son canon antichar, détruit plusieurs blindés ennemis, à Remiencourt, au sud d'Amiens, avant de tomber pour la France. Le père, le capitaine Charles N'Tchoréré, commande la 7<sup>e</sup> compagnie du 53<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale de mitrailleurs sénégalais, formé de Noirs et de Blancs, à Airaines, dans la vallée de la Somme, à l'ouest d'Amiens. La 7<sup>e</sup> compagnie est attaquée par des blindés allemands qui subissent de lourdes pertes et doivent reculer. Irrités par la résistance des défenseurs d'Airaines, les Allemands reviennent en force, assiègent et bombardent la localité, puis passent à l'assaut. On se bat au corps à corps jusqu'à l'extrême limite des moyens. La compagnie du capitaine N'Tchoréré ne compte plus que dix Sénégalais et cinq Français vivants sur cent vingt hommes au début ! Les munitions totalement épuisées, les rares survivants se rendent. Les Allemands, également décimés (Rommel avoue la perte de trois cents hommes pour conquérir Airaines), s'occupent de dénombrer les prisonniers. Les Noirs sont mis à part et les officiers séparés de leurs hommes.

« L'officier allemand, écrit Bakari Kamian, voulant humilier le capitaine noir qui lui avait bravement tenu tête, lui commande de se joindre aux mitrailleurs sénégalais et de se tenir, comme eux, les mains sur la tête. Le capitaine N'Tchoréré refusa d'exécuter cet ordre et, fièrement, se dirigea vers le groupe de ses camarades officiers blancs. Aussitôt un feldwebel s'est avancé, et à bout portant, a abattu le capitaine d'un coup de pistolet. Les meurtriers de N'Tchoréré ont fait disparaître son corps qui n'a jamais été retrouvé.

Le capitaine N'Tchoréré a donné sa vie pour faire respecter sa dignité d'officier français, ses droits d'être un homme comme les autres, la dignité de l'homme noir. Autour de lui sont tombés des dizaines de combattants maliens originaires de la plupart des régions du Mali et auxquels il avait su communiquer sa rage de se battre et son dévouement sans réserve pour la Mère Patrie.

La dernière lettre de N'Tchoréré à son fils est un message avant terme adressé à la conscience des Français à propos de l'immigration africaine en France, et de l'intégration des immigrés africains dans la société française d'aujourd'hui<sup>16</sup>. »

Dans le secteur de Péronne, sur la Somme, la 7<sup>e</sup> division nord-africaine se défend farouchement, du 5 au 8 juin, contre les assauts de plusieurs divisions allemandes.

Sur le front de l'Aisne, la 1<sup>re</sup> division d'infanterie coloniale repousse toutes les attaques allemandes durant plusieurs semaines, en mai-juin. Face à la 1<sup>re</sup> DIC, la 2<sup>e</sup> compagnie sanitaire allemande, qui fonctionne derrière les troupes d'attaque, évacue en deux jours sept cent cinquante-cinq blessés. Le nombre des morts est à peu près égal.

« Nous avons fait en outre trois cents prisonniers, raconte Raymond Belly, le lieutenant Fornari, du 12<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sénégalais, et quelques-uns de ses tirailleurs ayant pour leur part reçu la reddition en bloc de près de deux cents soldats allemands [...]. Nous étions une fois de plus vainqueurs sur un champ de bataille que malgré tous les efforts de l'ennemi nous tenions depuis quatre semaines, et, comme dans la troupe nul n'avait le temps de lire les journaux ou prendre les informations radiodiffusées, nous ne nous doutions pas que deux semaines plus tard les Allemands occuperaient Bordeaux. Si notre succès a été complet, il sera, hélas, éphémère : le nettoyage n'est pas terminé qu'arrive dans l'après-midi l'ordre du corps d'armée de battre en retraite. C'est l'amorce d'un repli général, car l'ennemi a établi au sud de l'Aisne une forte tête de pont que l'on ne peut réduire et menace déjà Châlons qu'il occupera le 12<sup>17</sup>. »

Sur la Loire, du 18 au 20 juin, une compagnie de deux cents fantassins et mitrailleurs du 13<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens

lutte avec fougue aux côtés des deux mille cavaliers français de l'École de cavalerie de Saumur et des fantassins de l'École d'infanterie de Saint-Maixent. Ils tiennent en échec quarante mille soldats allemands.

Le 14 juin, les 41<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> régiments de mitrailleurs coloniaux repoussent, aux côtés de quatre régiments d'infanterie de forteresse, l'offensive allemande Tiger, dans le secteur de la Sarre, sur un front d'une trentaine de kilomètres, entre Saint-Avold et Sarralbe, en Moselle. Le commandement allemand engage pourtant six divisions d'infanterie, appuyées par mille cinquante-deux pièces d'artillerie. Le rapport des forces, au bénéfice des Allemands, est de neuf contre un en infanterie, et près de dix contre un en artillerie. La densité des canons est analogue à celle des grandes offensives de 1918. L'offensive Tiger coûte, en un seul jour, mille deux cents tués et quatre mille blessés aux six divisions allemandes engagées, contre six cent soixante-dix-neuf tués et mille huit cents blessés aux six régiments français défendant le secteur.

Devant Verdun, la 3<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (DIC), réduite à deux régiments au lieu des trois théoriques, parvient à contenir, du 13 au 14 juin, les attaques de trois divisions allemandes : soit six mille coloniaux français opposés à quarante-cinq mille fantassins allemands. Les Allemands laissent un millier de soldats sur le terrain (tués ou blessés) contre huit cents Français. Un certain François Mitterrand, sergent au 23<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale (RIC), unité rattachée à la 3<sup>e</sup> DIC, va être gravement blessé lors de ces terribles combats.

Du 17 au 19 juin 1940, six corps d'armée français sur le front de la Meuse et du canal de la Marne au Rhin livrent bataille aux 1<sup>re</sup> et 16<sup>e</sup> armées allemandes. La lutte est acharnée, désespérée. Sur un front de quatre-vingts kilomètres, les fantassins se cramponnent aux berges, les derniers chars contre-attaquent. Légionnaires, coloniaux, tirailleurs africains, grenadiers polonais, soldats des troupes de forteresse luttent au coude à coude. Rien que le 18, on compte mille cent morts du côté français, le double chez les Allemands.

À Feucherolles, le 26<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sénégalais (RTS), gardant la route et les ponts de l'Eure entre Maintenon et Saint-Prest, couvre la retraite de plusieurs divisions françaises :

« La défense de Feucherolles (16 juin 1940) par le 26<sup>e</sup> RTS, formé au camp de Souge près de Bordeaux avec trois bataillons venus d'Afrique occidentale française, raconte Bakari Kamian, commença le 16 juin à 10 heures, précédant un violent assaut allemand. La très violente attaque allemande fut stoppée par les hommes du 26<sup>e</sup> RTS bientôt submergés par le flot des assaillants. Les Africains accomplirent des actes de bravoure et de dévouement pendant l'attaque allemande. Se sont distingués à Feucherolles le lieutenant Mamadou Kané qui se défendit comme un lion avec sa section, les tirailleurs Mamadi Traoré, Tamba Dialo. Le 26<sup>e</sup> RTS fut écrasé sous le feu de l'ennemi. Il avait réussi à retenir les Allemands pour permettre le repli des autres divisions. Les Allemands, sachant que la situation de la France était désespérée, voulaient occuper le plus de terrain possible avant la signature de l'armistice [...]. Irrités par la résistance des Noirs qui leur ont tué beaucoup de combattants, les Allemands, furieux, interdirent au début d'enterrer les Africains et achevèrent de nombreux blessés noirs. Les tirailleurs qui s'étaient camouflés dans les bois furent abattus comme des bêtes, une cinquantaine fusillés de sang-froid près de Chatrainvilliers<sup>18</sup>. »

À Chasselay-Montluzun (19-20 juin 1940), le 25<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sénégalais barre la route de Lyon à plusieurs divisions allemandes. Succombant finalement sous le poids du nombre, les derniers défenseurs déposent les armes après avoir épuisé toutes leurs munitions. Les soldats africains sont alors traqués sans merci et odieusement massacrés par les Allemands, enragés par leur héroïque résistance. Parmi les morts de Chasselay figurent Missa Kamara, 25<sup>e</sup> RTS, recruté au Soudan, matricule 88032, né en 1910, à Dabala, cercle de Bougouni, tué à l'ennemi le 20 juin 1940 ; Dissi Doumbia, 25<sup>e</sup> RTS, matricule 30156, né en 1917, fils de N'Tio et de N'Dio Diarra, mort pour la France, inhumé au cimetière militaire de Chasselay (Rhône), tombe n° 67 ; la liste est longue, hélas...

## ***La grande misère des prisonniers africains***

Sur les un million cinq cent mille soldats de l'armée française capturés en mai-juin 1940, on compte soixante mille Algériens, douze mille Tunisiens, dix-huit mille Marocains, quinze mille Noirs de l'AOF et de l'AEF, trois mille neuf cents Malgaches, deux mille quatre cents Indochinois, quatre cent cinquante-six Antillais non reconnus par les Allemands comme citoyens français et trois mille sept cents captifs de race non déterminée d'après les critères nazis. La majorité des prisonniers africains restent en France et sont regroupés dans des camps pour la troupe (*soldatenlager*), y compris les officiers. Pour des raisons médicales, notamment la crainte des maladies tropicales peu traitées en Allemagne, le commandement allemand n'a pas ordonné le transfert des militaires africains dans le Reich. Cependant, certains prisonniers africains vont se retrouver nombreux outre-Rhin.

Le 3 septembre 1941, à la demande du gouvernement de Vichy, le Reich accepte en principe de libérer dix mille tirailleurs dont trois mille d'Afrique noire et sept mille Nord-Africains. Mais pour des raisons non encore éclaircies, les Allemands ne libèrent que dix mille Maghrébins, maintenant les Noirs en captivité.

Durant les cinq années passées dans les camps, les Africains meurent en grand nombre de tuberculose, provoquée par le climat rigoureux, les mauvaises conditions d'hébergement, d'habillement et de nourriture dans les camps. Plus de 50 % des prisonniers maliens rapatriés d'Allemagne sont des rapatriés sanitaires avec la tuberculose comme maladie dominante.

Le 17 février 1943, après les lourdes pertes de la Wehrmacht en Russie, les autorités allemandes renoncent à gérer elles-mêmes directement les prisonniers africains et confient leur administration à des militaires français. Ils affectent à cette activité deux cent vingt officiers, quatre cent treize sous-officiers et sept mille deux cents soldats des troupes coloniales françaises en congé d'armistice. En mars 1943, quatre mille prisonniers africains sont utilisés à des travaux agricoles et forestiers dans l'est de la France (Metz, Nancy, Épinal, Toul, Saint-Dié...).

Les prisonniers militaires africains sont détenus en Allemagne à Kassel (capitale de la Hesse) et sur toute l'étendue du territoire français dans des camps près de Nancy, Toul, Épinal, Vaucouleurs, Dijon, Beaune, Rennes, Charleville, Reims, Montargis, Orléans, Lons-le-Saunier, Lyon, Joigny, Nantes, Châlons-sur-Marne, Tours, Saumur, Bourges, Sougé, Fréjus, Verneuil, Châteaudun, Mont-de-Marsan, Bayonne, Narbonne, Poitiers, Saint-Médard-en-Jalles, Sully-Montargis, Perpignan, Pennautier, Arles, Drancy, Villefranche-de-Rouergue, à Pithiviers, à Angoulême, ainsi qu'à Bizerte en Tunisie.

Au début de leur captivité, les soldats africains sont détenus dans des conditions déplorables, abandonnés délibérément presque sans nourriture, sans soins médicaux, dormant parfois à même la terre, dans une profonde misère vestimentaire, exposés aux épidémies. Certains soldats allemands, sensibles au courage des tirailleurs et autres spahis, s'efforcent de les aider à surmonter leur détresse physique et morale.

Dès l'armistice de juin 1940, les familles des tirailleurs sénégalais adressent des requêtes à l'administration militaire allemande afin d'obtenir des congés de captivité pour raison sociale : famille dans la misère faute de soutien, enfants abandonnés sans ressources, parents âgés, épouse morte ou malade... C'est ainsi que sept cent cinquante et un prisonniers de guerre maliens sont rapatriés en 1942, avant l'occupation de la zone libre. Des prisonniers africains profitent de la complicité du personnel et de la population des environs pour s'évader et rejoindre les maquis les plus proches.

Les nazis établissent une hiérarchie raciale à l'encontre des prisonniers africains, les mieux traités étant les Marocains, les Tunisiens et les Algériens, alors que les Noirs sont victimes de tous les préjugés. Des officiers nazis tentent de former des unités nord-africaines pour lutter contre le colonialisme français, mais les volontaires sont très peu nombreux. Une phalange africaine de trois cents hommes combat en Tunisie contre les Alliés en 1943. Les rares survivants reçoivent leur solde des Allemands ou des Italiens, puis sont sommés de disparaître. Dans leur quasi-totalité,

les soldats africains, même prisonniers, sont restés fidèles à la France.

- [1](#) Pierre Montagnon, *La France coloniale*, Paris, Pygmalion, 1990, t. 2.
- [2](#) Hélène d'Almeida-Topor, *L'Afrique au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1999.
- [3](#) Hélène d'Almeida-Topor, *op. cit.*
- [4](#) Ouvrage collectif, *La Guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris, Librio, 2003.
- [5](#) Théodore Atela Yene, *Cameroun, mémoire d'un colonisé*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- [6](#) Bakari Kamian, *Des tranchées de Verdun à l'église Saint-Bernard*, Paris, Karthala, 2001.
- [7](#) Hélène d'Almeida-Topor, *op. cit.*
- [8](#) Antoine Glaser et Stephen Smith, *Comment la France a perdu l'Afrique*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.
- [9](#) Jean-Christophe Notin, *La Campagne d'Italie, les victoires oubliées de la France 1943-1945*, Paris, Perrin, 2002.
- [10](#) Archives militaires françaises, Vincennes.
- [11](#) Archives militaires allemandes, Fribourg-en-Brisgau.
- [12](#) Archives militaires françaises.
- [13](#) *Ibid.*
- [14](#) *Ibid.*
- [15](#) *Revue des troupes coloniales*, n° 275, année 1946.
- [16](#) Bakari Kamian, *op. cit.*
- [17](#) Archives militaires françaises.
- [18](#) Bakari Kamian, *op. cit.*

## Chapitre II

# L'ARMÉE D'AFRIQUE DE LA FRANCE LIBRE

### **Les lendemains de la défaite de 1940**

La campagne de mai-juin 1940, où trois cent quarante-deux mille soldats français ont été tués ou blessés contre cent soixante mille soldats allemands, se termine tragiquement pour la France, contrainte de signer un armistice et d'accepter les conditions dictées par le III<sup>e</sup> Reich : plus de la moitié du territoire national reste occupé par l'envahisseur, près de un million cinq cent mille prisonniers ne seront pas rendus tant que durera la guerre contre les Alliés, les frais d'occupation sont à la discrétion du vainqueur, l'armée française se trouve réduite à cent mille hommes en métropole, la marine nationale ne sera pas livrée mais partiellement neutralisée, la France conserve cependant son vaste Empire colonial, dont l'essentiel se trouve en Afrique<sup>1</sup>.

L'Afrique française du Nord doit subir les inspections germano-italiennes visant à désarmer et à réduire en partie l'armée coloniale. Outre la Grande-Bretagne qui poursuit le combat contre l'Axe, l'Afrique coloniale française offre d'importantes possibilités pour continuer la guerre. Les regards des Alliés et de l'Axe se tournent alors vers l'Afrique du Nord. Le général de Gaulle va être l'un des premiers à comprendre l'intérêt stratégique de l'Empire colonial français, comme moyen d'affaiblir l'Italie de Mussolini, alliée à l'Allemagne.

### **Naissance de la France libre**

La France libre voit le jour en juin 1940, lorsque le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la Défense nationale dans le gouvernement français démissionnaire, réussit à gagner la Grande-Bretagne. Le soir du 18 juin, il lance son célèbre appel aux Français depuis les studios de la BBC. Il refuse de reconnaître la défaite : « La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre. » La France n'est pas seule, dit-il, elle a un Empire colonial, une marine intacte, elle est l'alliée de la Grande-Bretagne, elle peut utiliser les ressources industrielles des États-Unis. Il appelle les Français à se mettre en contact avec lui. « Quoi qu'il arrive, conclut-il, la flamme de la Résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas<sup>2</sup> ! »

Peu de Français ont entendu son appel, moins encore savent qui est ce jeune général, malgré ses succès remportés au sein de la 4<sup>e</sup> division cuirassée en mai-juin 1940. En l'accueillant sur le sol anglais, Winston Churchill espère que cette arrivée sera le prélude à la venue à Londres de personnalités politiques françaises plus importantes. Personne ne vient. Churchill est déçu. Mais depuis son appel à la Résistance, Charles de Gaulle parlera de lui-même comme l'incarnation de la souveraineté française.

« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France, écrira-t-il plus tard... S'il advient que la médiocrité marque, pourtant, ses faits et gestes, j'en éprouve la sensation d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie. Mais aussi, le côté positif de mon esprit me convainc que la France n'est réellement elle-même qu'au premier rang... Bref, à mon sens, la France ne peut être la France sans la grandeur<sup>3</sup>. »

En Angleterre, il tente de persuader quelques personnalités françaises de se joindre à lui. Il n'attend rien des hommes politiques, mais il met son espoir dans les autorités d'outre-mer, ainsi que dans les chefs militaires. Pour toute réponse, il reçoit un ordre, adressé à « l'ex-colonel de Gaulle », le sommant de se présenter devant un tribunal militaire en France. Ainsi, de Londres, il assiste à la fin de la III<sup>e</sup> République. Comme il écrira bien des années après : « Je m'apparaisais à moi-même, seul et

démuni de tout, comme un homme au bord d'un océan qu'il prétendait traverser à la nage<sup>4</sup>. »

Sa première tâche consiste à établir un mouvement de la « France libre » à Londres et à constituer une force militaire. Le 23 juin 1940, le gouvernement britannique reconnaît le Comité national français et donne son accord pour traiter avec lui de toute question relative à la poursuite de la guerre. Le 7 août, Churchill promet « la restauration intégrale de l'indépendance et de la grandeur de la France<sup>5</sup> ». En échange, les forces de la France libre devront continuer la guerre contre l'Axe.

À la fin du mois de juin 1940, les effectifs militaires français qui se trouvent sur le sol britannique s'élèvent à plus de trente mille hommes, dont dix mille cinq cents fantassins, rescapés de Narvik, Dunkerque, Cherbourg et Brest, ainsi que vingt mille cinq cents marins, fusiliers marins et aviateurs. Mais la majorité ne pense qu'à rentrer en France. Ceux qui décident de demeurer en Grande-Bretagne le font pour des raisons diverses et changent facilement d'avis. Le 29 juin, le général de Gaulle rallie la plus grande partie de deux bataillons de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère (neuf cents hommes), avec le colonel Magrin-Vernerey (plus connu sous le pseudonyme de Monclar) et le capitaine Koënik, deux cents chasseurs alpins du 6<sup>e</sup> BCA, les deux tiers de la 342<sup>e</sup> compagnie autonome de chars (douze Hotchkiss H39), quelques éléments d'artillerie (six canons de 75), du génie, des transmissions, plusieurs officiers d'état-major<sup>6</sup>.

Ses efforts sont parfois contrecarrés par les Britanniques. Le Foreign Office et le War Office estiment qu'ils n'ont pas besoin d'hommes puisqu'ils n'ont pas d'armes à leur donner. Des officiers britanniques viennent dans les camps et engagent officiers et soldats français à ne pas rester en Grande-Bretagne. « Ils embarquent pour l'Afrique, presque de force, écrit Henri Michel, mille cinq cents Sénégalais que leurs chefs avaient décidés à continuer le combat<sup>7</sup>. »

L'agression de la Royal Navy contre la marine française à Mers el-Kébir en Algérie en juillet, la prise par la violence des bateaux français en Angleterre, suivie de l'internement des officiers et des

équipages, précipitent le mouvement de reflux. La majorité rentre en France et, parmi eux, des hommes qui deviendront par la suite de grands résistants, comme les généraux Béthouart et Lelong. Ainsi, la France libre commence son existence sur un triple échec : elle n'a pas empêché le gouvernement français de signer l'armistice le 22 juin, elle n'a pas réussi à entraîner les chefs de l'Empire dans la dissidence, elle n'a constitué en Grande-Bretagne qu'une force armée dérisoire, sept mille hommes sur les trente mille présents au début. Mais, peu à peu, la situation s'améliore. Quelques personnalités réussissent à gagner Londres et acceptent de servir la France libre, comme Gaston Palewski et René Cassin. Les territoires français d'outre-mer comme le Tchad, le Cameroun, le Congo, l'Oubangui-Chari, ainsi que les comptoirs français de l'Inde, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, Tahiti, la Polynésie commencent à se rallier au général de Gaulle en 1940. Les troupes du colonel Leclerc et du capitaine Kœnig, appuyées par les chars Hotchkiss H39 de la 1<sup>re</sup> compagnie autonome, rallient le Gabon par la force en novembre 1940. L'opération n'a entraîné qu'une douzaine de tués. Le 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine prend part aux combats à la frontière égypto-libyenne dès septembre 1940. Du Tchad, le colonel Leclerc commence à attaquer les positions italiennes du sud de la Libye en décembre 1940.

Mais que de déceptions aussi ! L'expédition à Dakar, en septembre 1940, est un échec : les troupes de Vichy, ulcérées par l'agression de Mers el-Kébir, refusent de rallier la France libre, alliée à la Grande-Bretagne. En juillet 1941, le général Dentz, commandant des forces françaises en Syrie, résiste avec opiniâtreté aux troupes du Commonwealth et à celles de la France libre. Les autorités britanniques en arrivent à se demander si l'on peut vraiment compter sur les unités gaullistes et l'harmonie ne règne pas toujours entre Français libres et Britanniques. De même, une certaine réticence envers le général de Gaulle existe chez certains Français résidant à Londres, qui n'approuvent pas toujours sa conduite, jugée trop personnelle, des affaires de la France.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, le général de Gaulle ne doit jamais cesser de montrer qu'il n'est pas le chef d'un gouvernement fantoche, contrôlé par les Britanniques. Il doit affirmer constamment son indépendance : sa mission principale est de restaurer la souveraineté et la grandeur de la France, en la faisant participer activement à la lutte contre l'Axe.

« Mais, plus important encore, écrit Douglas Johnson, il réalise que son mouvement est avant tout politique. Il doit porter un défi au régime de Vichy... En fait, ce n'est que par ce moyen qu'il réussit à entrer en contact avec les mouvements de résistance qui commencent à se développer en 1941. Et c'est à cette époque que de Gaulle, par son comportement et son activité, d'exilé qu'il était, devient le chef de la nation française<sup>8</sup>. »

En décembre 1940, les forces françaises libres (FFL) représentent près de vingt-sept mille hommes, vingt-quatre bâtiments de la marine et une centaine d'avions de combat. L'armée de terre repose sur six mille hommes répartis en Grande-Bretagne ; dix-sept mille cinq cents soldats en Afrique équatoriale, articulés en cinq bataillons de marche ; le 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine (cent quatre-vingt-quinze hommes) engagé en Libye ; la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère (mille hommes) et un escadron de spahis marocains (cent hommes) au Soudan ; l'équivalent d'un bataillon dans le Pacifique. La marine comprend mille hommes, deux contre-torpilleurs (*Léopard*, *Triomphant*), un torpilleur (*Melpomène*), un aviso colonel (*Savorgnan-de-Brazza*), quatre avisos dragueurs (*Duboc*, *Dominé*, *La Moqueuse* et *Chevreuil*), cinq sous-marins (*Surcouf*, *Narval*, *Minerve*, *Junon* et *Rubis*) et onze chasseurs de sous-marins. L'aviation aligne mille hommes ; une escadrille de chasse (Dewoitine D520), une escadrille de bombardement et deux escadrilles de reconnaissance en Grande-Bretagne ; un groupe de reconnaissance et de bombardement (avions Blenheim et Lysander), une escadrille de bombardement (appareils Glenn-Martin) au Tchad ; une escadrille de bombardement à Aden ; une escadrille de chasse (Morane-Saulnier 406 et Potez 63/11) à Haïfa ; une escadrille de chasse (Morane-Saulnier 406 et Hurricane) en Égypte et en Libye<sup>9</sup>.

La défaite de juin 1940, le général de Gaulle en prend l'exacte mesure de façon prophétique en déclarant : « Les mêmes moyens (chars, avions) qui nous ont vaincus peuvent nous donner un jour la victoire. » La catastrophe n'est nouvelle que par son ampleur, mais ses causes sont multiples : militaires, politiques, démographiques ou diplomatiques. Mais le général de Gaulle se garde bien d'y voir la preuve d'une déchéance française et la punition divine des péchés commis : « Une défaite militaire n'est jamais la défaite d'un peuple quand ce peuple, fût-ce sous la forme d'une poignée d'hommes, se refuse à l'accepter<sup>10</sup>. » La France libre est « cette poignée d'hommes ».

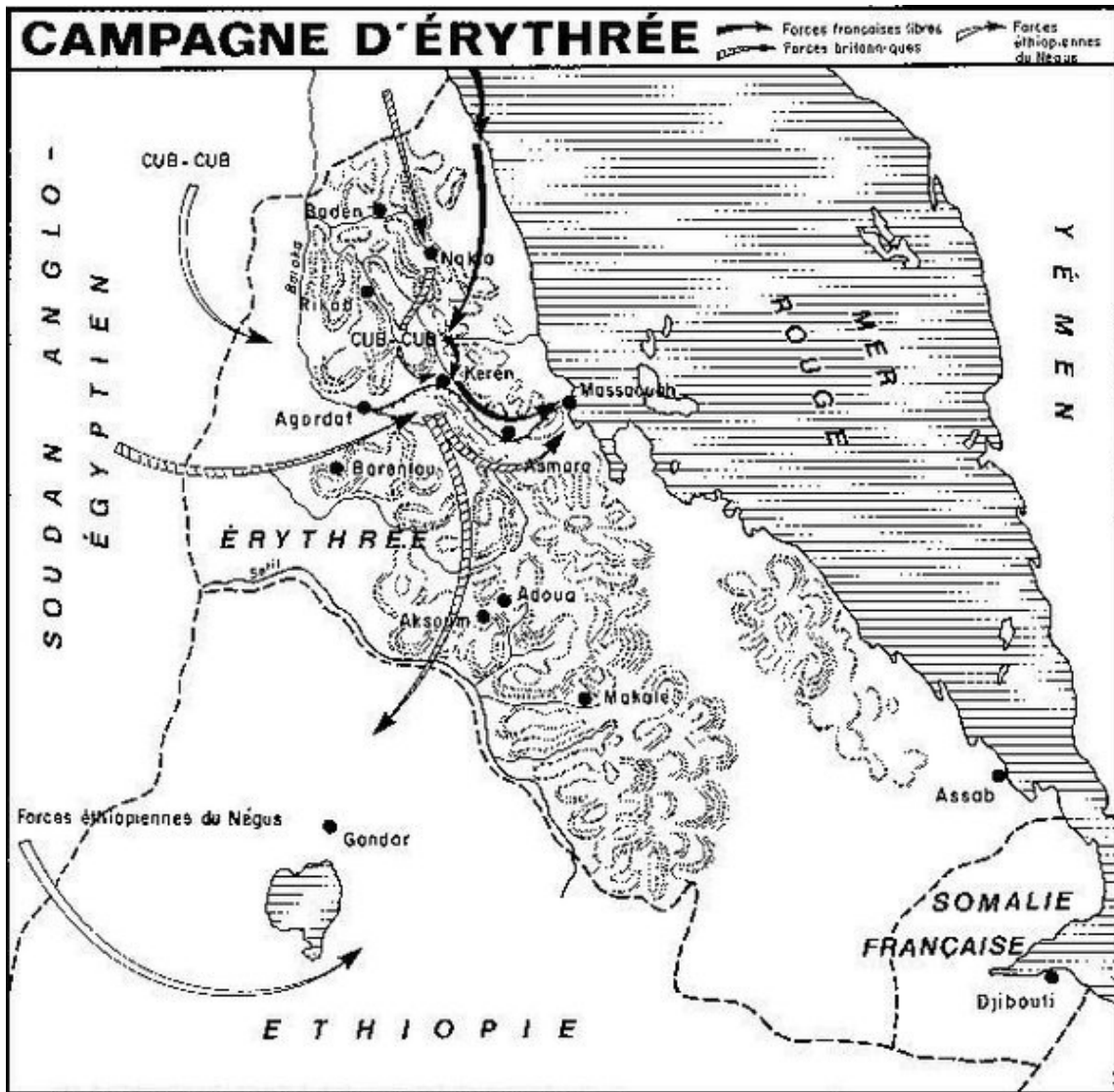
De Brazzaville, le 27 octobre 1940, le général de Gaulle lance un manifeste : « Il n'existe plus de gouvernement et l'organisme sis à Vichy qui prétend porter ce nom est inconstitutionnel et soumis à l'envahisseur. » De Gaulle fonde alors un conseil de l'Empire chargé de diriger l'activité économique, d'exercer la conduite de la guerre, de traiter avec les puissances étrangères des questions relatives aux intérêts français<sup>11</sup>.

De Gaulle n'exerce le pouvoir que pour une durée limitée et « prend l'engagement solennel de rendre compte de ses actes aux représentants du peuple français dès qu'il aura été possible d'en désigner librement<sup>12</sup> ».

En janvier 1941, le général de Gaulle, commandant en chef des forces françaises libres, se dote d'un véritable état-major, dont le chef est le général Petit, et le chef du 2<sup>e</sup> Bureau le commandant Passy. La répartition des FFL lui permet de commander sur divers théâtres d'opérations, par le haut-commissaire de la France libre au Moyen-Orient (général Catroux), le vice-amiral commandant la marine et l'aviation (vice-amiral Muselier), le haut-commissaire de l'Afrique française libre (général de Larminat), le commandant des forces terrestres en Grande-Bretagne et l'officier supérieur commandant les troupes du Pacifique. La France doit retrouver sa place de grande puissance par les armes.

## **Guerre contre le Duce en Afrique orientale**

À l'automne 1940, le général de Gaulle décide que les forces françaises libres stationnées en Afrique prendront une part active aux combats menés contre les Italiens, tant en Libye qu'en Afrique orientale. Pour conduire la guerre en Afrique orientale, Mussolini a choisi un homme énergique en la personne du duc d'Aoste. Cousin du roi Victor-Emmanuel III, le duc Amédée d'Aoste est gouverneur d'un vaste territoire africain, avec l'Éthiopie, l'Érythrée et la Somalie. Pour le défendre, il dispose d'une armée de cent quatre-vingt-onze mille hommes : quatre-vingt-onze mille soldats italiens et cent mille indigènes. Force qui semble impressionnante sur le papier. Or, la réalité est tout autre. Les troupes indigènes sont souvent armées de vieux fusils modèle 1866



*La campagne d'Érythrée de l'armée d'Afrique de la France libre en 1941.*

© CNJM

à un coup et l'artillerie repose pour l'essentiel sur d'antiques canons de la guerre de 14-18. Il n'y a pas un seul char lourd ou moyen, seulement les très vulnérables chenillettes Fiat-Ansaldo L3, pas de pièces antichars, peu de mines. L'aviation reste squelettique : cent trente-trois avions en état de voler sur trois cent cinquante, dont les surannés Fiat CR32 et Caproni CA133.

Au cours des premiers mois de 1940 qui précèdent l'entrée en guerre de l'Italie, les effectifs britanniques, en Afrique orientale, s'élèvent à seulement vingt-deux mille soldats. De juin à août 1940, les troupes italiennes envahissent toute la Somalie britannique, menacent le Kenya, en occupant la ville de Kassala, située à vingt kilomètres à l'intérieur des terres, et font la conquête de plusieurs postes frontaliers au Soudan. Le duc d'Aoste a sous ses ordres des militaires remarquables comme les généraux Carnimeo, Frusci, Nasi, De Simone, Lorenzini..., tous de vieux coloniaux, habitués à se battre sur un théâtre de guerre difficile. Les soldats italiens ne peuvent espérer aucun ravitaillement ni renfort de Rome. Les Britanniques, dont les colonies encerclent presque toute l'Éthiopie, sont en mesure de se renforcer rapidement, avec un armement lourd et puissant. Dès l'automne 1940, ils peuvent aligner cent dix mille hommes bien équipés avec un régiment de chars lourds Matilda, dont le blindage n'a rien à craindre des armes italiennes. Pendant plus de dix-sept mois, les troupes italiennes parviennent pourtant à leur opposer une résistance héroïque.

« Wolkefit, Keren, Gondar, l'Amba Aladji... sont des lieux où les Italiens, écrit le général anglais Platt, firent preuve d'un magnifique esprit combatif et d'une grande habileté tactique<sup>13</sup>. »

Les Britanniques n'attendent pas l'arrivée de toutes leurs unités pour commencer la conquête de l'Éthiopie. Après avoir renforcé le blocus maritime, ils lancent une triple offensive. La première, aux ordres du général Platt, commandant les forces britanniques du Soudan, vise à conquérir, de janvier à mai 1941, l'Érythrée et

l'extrémité septentrionale de l'Éthiopie jusqu'à l'Amba Aladji, qui représente l'ultime refuge du duc d'Aoste avec sept mille hommes, à plus de 3 000 mètres d'altitude. La garnison italienne résiste, du 5 avril au 19 mai 1941, jusqu'à l'épuisement total des munitions et des vivres, uniquement soutenue par le chasseur Fiat CR42 du capitaine Visentini, qui abattra seize appareils ennemis ! Les Britanniques venus du nord et du sud de l'Éthiopie y font leur jonction. Les combats de la brigade FFL Monclar entrent dans le cadre de cette offensive et plus particulièrement dans celui de la bataille décisive de Keren.

La deuxième offensive part du Kenya en février 1941. Elle est placée sous le commandement du général Cunningham et vise d'abord à conquérir la Somalie italienne, puis à rejoindre un corps débarqué, en mars, à Berbera, pour libérer la Somalie britannique. Elle se dirige sur Addis-Abeba où elle tend la main à une deuxième colonne venue directement du Kenya. La troisième offensive, représentée par les partisans du Négus, vient du Soudan et rejoint la colonne Cunningham aux environs de la capitale de l'Éthiopie.

Les combats les plus durs vont se dérouler en Érythrée, là où sont engagées les FFL. Les Italiens ont replié leurs troupes sur la ville de Keren, nœud de communication et véritable verrou sur la route d'Asmara, la capitale, et de Massaouah, leur principal port de guerre sur la mer Rouge. À ce titre, ils ont solidement fortifié les abords de l'agglomération.

« Celle-ci, écrit le commandant Jean-Noël Vincent, se situe sur un plateau élevé, entouré d'une couronne de montagnes dont les cols et les sommets constituent les points névralgiques de la défense... Ce terrain montagneux, dont les principaux sommets dépassent 2 000 mètres, est très découpé par des nœuds profonds où se trouvent de rares sources. Sous un climat aride, le problème du ravitaillement de l'eau devient donc primordial. D'autre part, de mauvaises pistes chamelières interdisent l'emploi des véhicules et réduisent celui des animaux de bât. Ces conditions naturelles accentuent considérablement les épreuves des combattants. Ces lieux voient l'affrontement de deux forces terrestres antagonistes à

peu près équivalentes s'évaluant, chacune, à trois divisions. La suprématie aérienne et maritime appartient, par contre, aux Britanniques<sup>14</sup>. »

Du 2 au 13 février 1941, la 4<sup>e</sup> division indienne, venant d'Agordat, attaque en force le camp retranché de Keren, défendu par la division italienne Savoia. Toutes les attaques britanniques sont repoussées avec de lourdes pertes. La 5<sup>e</sup> division indienne, envoyée en renfort, est également tenue en échec. Les six bataillons italiens de bersaglieri, d'alpini, de chemises noires et les dix bataillons d'askari érythréens combattent avec une bravoure extraordinaire. Le bataillon d'alpini Uork Amba prend la position de la Roche-Percée et repousse trois bataillons britanniques ! Durant cette première phase de la bataille de Keren, les Britanniques comptent quatre mille soldats hors de combat et les Italiens trois mille.

L'engagement des unités de la France libre va jouer un rôle important dans la victoire des Alliés en Afrique orientale. Les troupes FFL rejoignent le théâtre des opérations par des voies différentes, au fur à mesure de leur constitution. La première unité française engagée en Érythrée, en décembre 1940, est le 1<sup>er</sup> escadron de spahis marocains (ESM) du capitaine Jourdier, venu de Syrie. Il sera suivi du 3<sup>e</sup> bataillon de marche, venu du Tchad par voie terrestre, précurseur de la brigade Monclar, et engagé le 15 février 1941 à Mersa Taclai. La troisième force est formée du gros de la brigade Monclar, ayant quitté l'Afrique équatoriale et qui rejoint, par voie maritime, le front érythréen le 12 mars. Un renfort de cette brigade, la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine, venue du Levant, arrive le 26 mars à l'Engiahahat. La dernière unité est le 4<sup>e</sup> bataillon de marche, envoyé de Syrie, le 31 juillet 1941, afin de participer à la fin des combats à Gondar. La totalité des FFL en Afrique orientale représente trois mille combattants.

À la frontière du Soudan et de l'Érythrée, le 1<sup>er</sup> escadron de spahis marocains est employé dans des missions de reconnaissance et de harcèlement. Il pousse des patrouilles profondes en territoire érythréen, à cinquante kilomètres des

avant-postes britanniques. Cette unité d'élite, rattachée à la 5<sup>e</sup> division indienne, affronte des forces italiennes souvent supérieures en nombre, généralement composées d'indigènes encadrés par des Italiens connaissant bien le pays, dans une brousse de hautes herbes et d'épineux, sous un climat torride. Certains combats vont être l'occasion de lancer les dernières charges de cavalerie française, sabre au clair. L'escadron, aux ordres du capitaine Jourdier, comprend six officiers, dix-huit sous-officiers et quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupe.

Le matin du 2 février 1941, l'escadron part pour reconnaître le plateau d'Embraga. Sur le chemin, au nord-est de Gedarref, un peloton d'une vingtaine de spahis découvre un important bivouac italien. Malgré la disproportion des forces, le peloton charge. Revenu de sa surprise, l'ennemi repousse les assaillants. L'un des spahis reste à la lisière du campement. Il abat au fusil deux askari, en tue un troisième au corps à corps avec sa baïonnette et rejoint à pied son peloton. Un second peloton, plus à l'ouest, oblige les Italiens à se dévoiler. Devant une menace d'encerclement de la part d'un ennemi qu'ils ont du mal à évaluer, à travers une végétation dense, les Italiens lèvent le camp. Le capitaine Jourdier décide de les poursuivre. Dans l'après-midi le contact est pris. Un peloton fixe l'adversaire au sud, pendant que l'escadron charge à cheval les Italiens par un large mouvement de débordement. La manœuvre réussit. Après un violent corps à corps où l'emploi des sabres se mélange à celui des grenades, l'ennemi se dérobe à la faveur des hautes herbes, en laissant neuf morts et quatre prisonniers. Les Français ne déplorent qu'un spahi tué à bout portant. Le capitaine Jourdier tire les enseignements de la journée : « Dans un terrain couvert qui rend le tir difficile et facilite le corps à corps, la cavalerie conserve toujours l'avantage de la mobilité<sup>15</sup>. »

Quelques jours plus tard, l'audace des Français se retourne contre eux. Le 18 janvier, les spahis effectuent une reconnaissance vers Omager. Ils tombent sur quelques askari à cheval. Poursuivis, ces derniers conduisent les Français jusqu'à une position tenue par un bataillon et deux escadrons. Encerclés, les spahis parviennent à se dégager en chargeant à plusieurs

reprises. Le 31 mars 1941, le général de Gaulle passe en revue le 1<sup>er</sup> escadron de spahis à Ponte-Mussolini et lui décerne trois croix de la Libération. Cette campagne met fin aux dernières charges à cheval de l'armée française durant la Seconde Guerre mondiale.

Le 3<sup>e</sup> bataillon de marche (BM), aux ordres du commandant Garbay, constitué le 1<sup>er</sup> décembre 1940 dans la région de Fort-Lamy (actuel N'Djamena) au Tchad, se met en route vers le Soudan anglo-égyptien, le jour de Noël. Transporté par des moyens de fortune, il parcourt deux mille kilomètres sous une chaleur torride, traversant une région désertique et sauvage qu'aucun convoi n'a jamais osé parcourir auparavant. Aucune piste n'existe dans ces contrées sablonneuses et arides qu'évitent les caravanes, où les camions s'enfoncent jusqu'aux essieux. Lorsque, quarante jours après, Khartoum est atteint, le bataillon reçoit l'ordre de rejoindre immédiatement la zone des combats, tant le commandement britannique a besoin de renforts. Sans attendre le reste de la brigade Monclar, dont l'arrivée est imminente, le 3<sup>e</sup> BM gagne Souakim, petit port abandonné sur la mer Rouge. Là, jadis, les pèlerins venus à pied de tous les coins d'Afrique s'embarquaient pour La Mecque. Un paquebot hindou, le *Ratmagiri*, prend à son bord les seize officiers, cinquante-cinq sous-officiers et six cent quatre-vingt-quinze hommes de troupe du 3<sup>e</sup> BM, et les débarque le 15 février 1941 à Mersa Taclai.

Les Britanniques tentent alors, au nord de Keren, une manœuvre d'encerclement confiée au général Briggs, commandant de la 7<sup>e</sup> brigade indienne, que le 3<sup>e</sup> BM des FFL vient de renforcer. Ce dernier s'engage dans un défilé étroit qu'emprunte la route menant à Keren.

« Devant lui, écrit le général Saint Hillier, le 112<sup>e</sup> bataillon colonial italien, solide unité, commandée par le commandant Bersini, barre la vallée avec le soutien d'un groupe de cavalerie indigène<sup>16</sup>. »

Face à la progression de la 7<sup>e</sup> brigade indienne et du 3<sup>e</sup> BM, les Italiens mènent un combat retardateur, afin de conserver leurs forces pour défendre l'accès septentrional de Keren à des endroits favorables comme Cub-Cub et le col de Mescelit.

Le général italien Carnimeo, commandant de la 1<sup>re</sup> division d'infanterie coloniale Savoia, fait retraiter vers Chelamet les troupes du secteur nord, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 février 1941. Par la suite, le commandement italien ne laisse à Cub-Cub et Cam Ceua que le 112<sup>e</sup> bataillon de la 44<sup>e</sup> brigade coloniale. La ligne principale de défense passe plus au nord, par le col de Mescelit et la ligne de la crête de l'Engiahat, tenue par les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> brigades coloniales. Le génie italien s'est employé à défendre les accès de Keren au moyen de mines et de pièges antivéhicules, en particulier dans les agglomérations. Ces derniers consistent en tranchées profondes recouvertes de branchages et de sable. À une vingtaine de mètres de l'obstacle, des abris, protégés par des barbelés, permettent aux Italiens de lancer des bouteilles d'essence enflammées sur les véhicules qui se sont laissé prendre au piège. Ce succédané de défense antichar illustre bien l'astuce, mais aussi la pénurie d'armes modernes qui règne chez les Italiens.

Le 18 février 1941, le lieutenant Taylor et un peloton de blindés britanniques, mis à la disposition du 3<sup>e</sup> BM pour frayer un passage, tombent dans une embuscade. L'officier anglais est tué. Le 19, le 3<sup>e</sup> BM attaque de front et, après une lutte acharnée, réussit à s'emparer du sommet qui domine à 1 700 mètres le fort de Cub-Cub. En exécution des ordres du général Briggs, le commandant Garbay envoie un groupement de deux compagnies, commandé par son adjoint, le capitaine Bavière, contourner les défenses ennemies qui s'opposent à sa progression. À l'aube du 20, ayant escaladé des hauteurs de plus de 1 500 mètres aux pentes abruptes, couvertes de ronces et d'épineux, le détachement Bavière surprend les Italiens en les prenant à revers. Mais ceux-ci se ressaisissent, les artilleurs retournent leurs canons, la mêlée est intense, la situation devient rapidement confuse. À la nuit tombée, les Italiens et les Français sont étroitement entremêlés, le capitaine Bavière, la poitrine traversée, se trouve dans les lignes ennemies. À la fatigue du jour s'ajoute le manque de vivres et d'eau : heureusement, le lieutenant de vaisseau Lehlé, qui sert à la compagnie d'appui, accompagné de quelques volontaires, découvre une source et réussit à ravitailler,

sous les balles, les sections non encerclées. La nuit est tombée, aussi glaciale que le jour fut torride. Le matin du 21, le combat reprend, mené par les compagnies des capitaines Allegrini et d'André.

« Au troisième jour, raconte le général Saint Hillier, le 112<sup>e</sup> bataillon colonial italien se bat toujours avec la même fureur, résistant depuis trente-six heures. Le général Briggs confie alors au commandant Garbay sa dernière réserve : un peloton de blindés Bren-Carrier et l'appui d'une batterie de canons de 25 livres (86 mm). Garbay donne l'assaut avec la section de commandement du lieutenant Perron : transmetteurs, secrétaires, observateurs et cuisiniers ; non loin, la compagnie Garbit charge, les tirailleurs ont le coupe-coupe à la main<sup>17</sup>. »

En fin de journée, la victoire est chèrement acquise. Le 3<sup>e</sup> BM compte vingt-deux tués, deux disparus et quarante-quatre blessés. Les Italiens abandonnent sur le terrain quatre-vingt-dix-huit morts, un butin considérable dont quatre canons de 65 mm, trois drapeaux, six mortiers et quatre cent trente prisonniers<sup>18</sup>. La route de Cub-Cub se trouve ainsi ouverte par l'action audacieuse et déterminante des FFL qui s'empressent de la déminer. Le bataillon français est chaleureusement félicité par le général anglais Platt : « L'opération a très bien réussi, bien que le pays fût facilement défendable<sup>19</sup>. » Le succès est dû essentiellement à l'énergie et à l'initiative de certains cadres et soldats européens, portés par leurs convictions de Français libres. Les troupes indigènes, inexpérimentées et peu motivées, sont souvent décevantes lorsqu'elles ne sont pas suffisamment encadrées et instruites. La victoire de Cub-Cub n'en est que plus méritoire pour ses artisans, d'autant que les conditions du relief accentuaient considérablement les difficultés auxquelles ont eu à faire face les combattants.

Comme le souligne le capitaine français Allegrini dans son rapport : « L'engagement en montagne d'une troupe lourdement chargée, sans moyens de transport, dans un terrain inconnu, et sans renseignements précis sur l'ennemi, aurait pu se transformer

en échec grave s'il n'y avait eu le dynamisme de certains Français de souche, et le manque d'esprit manœuvrier des défenseurs<sup>20</sup>. »

À l'issue de ce combat, le 3<sup>e</sup> bataillon de marche se réorganise à Cub-Cub durant les journées des 24 au 28 février, puis se rend à Chelamet pour y attendre l'arrivée de la brigade Monclar. Cette unité fait enfin son apparition sur le front érythréen au début du mois de mars 1941. Outre le 3<sup>e</sup> BM déjà engagé, elle comprend la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère (DBLE) du colonel Cazaud (trois compagnies), la 1<sup>re</sup> compagnie de chars du lieutenant Volvey, ainsi que différents services complémentaires (artillerie, transport, génie, transmissions, ambulances...). L'ensemble représente quatre-vingt-dix-neuf officiers, deux cent vingt-trois sous-officiers et mille neuf cent soixante-quatre hommes de troupe.

Aux côtés de la 7<sup>e</sup> brigade indienne du général Briggs, la brigade Monclar a la délicate mission d'attaquer, au nord de Keren, l'imposant massif de l'Engiahhat, dont certains sommets culminent à plus de 2 000 mètres d'altitude. Le secteur est défendu par les 31<sup>e</sup> et 151<sup>e</sup> bataillons coloniaux italiens. La première ligne de défense italienne s'appuie sur le Grand Willy (2 030 m), sommet rattaché au massif de l'Engiahhat par le Grand Peter (2 100 m) et dont le col (2 008 m) est l'un des rares passages vers la route d'Asmara-Keren. Le cheminement, qui emprunte un fond d'oued coupé d'éboulis et de rochers, est très escarpé.

Pour sa marche d'approche, la brigade FFL Monclar a dû abandonner ses camions, devenus inutilisables sur ce terrain. Le 13 mars, après six heures de pénibles ascensions et une violente fusillade, les légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBLE s'emparent du Grand Willy. Le 15 mars, la brigade Monclar attaque l'Engiahhat. Elle se heurte à une forte résistance. Cloués au fond d'un ravin par des tirs de mortiers, les Français libres doivent faire face à deux contre-attaques menées par un adversaire résolu, qui a une certaine prédilection pour l'emploi des grenades. Les Italiens constituent de véritables batteries de grenadiers avec un pourvoyeur portant une hotte remplie et un lanceur qui agit au

commandement. Cette organisation, adaptée au terrain et aux circonstances, s'avère très efficace et économise les munitions d'artillerie. Les contre-attaques italiennes sont cependant repoussées, ce qui permet aux légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBLE de continuer leur progression, mais de manière très lente et aux prix de lourdes pertes : dix-neuf tués et soixante-neuf blessés. Le colonel Cazaud, le capitaine Saint Hillier (futur général), le capitaine Morel et le lieutenant Lamoureux sont parmi les blessés.

Devant les difficultés pour ravitailler, appuyer et renforcer les unités engagées, le colonel Monclar ordonne le repli. Le problème de l'eau prend une grande importance après un combat mené dans de telles conditions. Durant toute la journée, les tirailleurs du 3<sup>e</sup> BM effectuent à dos d'hommes, et malgré de pénibles dénivelés, le ravitaillement en eau de la Légion. Le lieutenant Messmer, après avoir regroupé la section Vergniaud, part à la recherche d'un puits. Le père Malec, aumônier de la 13<sup>e</sup> DBLE, creuse l'oued qui borde l'Engiahat pour distribuer de l'eau aux blessés. Vers 20 heures, le capitaine de Lamaze rend compte au PC que la 3<sup>e</sup> compagnie est regroupée en sécurité. Il demande seulement un renfort de brancardiers pour évacuer ses blessés. L'adjudant-chef Branier, avec une quinzaine de volontaires, se porte à la 2<sup>e</sup> compagnie pour l'aider dans cette tâche et lui transmettre l'ordre de repli.

À la fin de la nuit du 15 au 16 mars 1941, le capitaine Morel rejoint le PC après être resté près de vingt-quatre heures, blessé, à la tête de la 2<sup>e</sup> compagnie. Une partie du matériel a dû être abandonnée faute de porteurs. Il sera récupéré durant la nuit. Une forte patrouille est envoyée par le colonel Monclar, durant la nuit du 16 au 17, pour tâter les positions adverses. En traversant le plateau, aux vues de l'ennemi, elle déclenche un feu de barrage intense.

Le 17 mars, le 4<sup>e</sup> bataillon britannique, bien appuyé par son artillerie, essaie à son tour de s'emparer de l'Engiahat. Il échoue de la même façon que les Français. Toute la journée, les Italiens harcèlent les positions françaises au moyen de leurs mortiers, et s'avèrent particulièrement habiles dans leur utilisation.

« L'ensemble de la manœuvre alliée se solde par un échec, reconnaît le colonel Monclar. Notre attaque a échoué avec des pertes qui vont nécessiter quelques jours de récupération pour rendre les unités à nouveau opérationnelles. Elle a été déclenchée trop prématurément, sans coordination avec l'attaque des Britanniques, qui ne devaient intervenir que quarante-huit heures après, donc sans appuis et soutiens suffisants. Cette tâche aurait pu se justifier dans l'espoir de bénéficier de la surprise, mais il ne pouvait en être question après les accrochages qui ont accompagné l'arrivée de mes hommes. Elle n'a permis de révéler que trop tardivement la configuration générale du massif auquel les Alliés s'attaquent : une place fortifiée. D'autre part, l'adversaire a été notoirement sous-estimé en nombre et en qualité. Le système défensif de Keren est beaucoup plus étoffé au nord que le commandement britannique ne l'a imaginé d'après les renseignements insuffisants. L'Engiahat est depuis longtemps une position organisée, qui a pour mission d'interdire l'accès de l'oued Anseba, couloir naturel de Keren<sup>21</sup>. »

L'unique aspect positif des attaques infructueuses des Franco-Britanniques réside dans la fixation de deux excellents bataillons italiens. Du 20 au 25 mars, l'activité de la brigade FFL Monclar se limite à quelques patrouilles qui font une centaine de prisonniers et recueillent des renseignements importants, notamment une reconnaissance audacieuse sur les arrières de l'ennemi par une dizaine d'hommes, commandés par le lieutenant (futur général) Simon.

À l'ouest et au sud de Keren, les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions indiennes, appuyées par la RAF, attaquent massivement les positions italiennes le 25 mars 1941. Deux jours plus tard, la brigade Monclar, soutenue également par l'aviation anglaise, se lance de nouveau à l'assaut de l'Engiahat. L'opération, minutieusement montée, dans un style très britannique par sa progressivité, sa judicieuse utilisation du terrain et des appuis, tombe dans le vide. Les Italiens ont évacué discrètement leurs positions, dans la nuit du 26 au 27 mars, pour se retirer en direction d'Asmara. La chute prochaine de Keren rend leur action retardatrice inutile. Seuls

quelques éléments ont été laissés sur place pour couvrir la retraite.

Il est 11 heures, lorsque les Français débouchent sur l'Engiahat. Keren vient de tomber, les Français aperçoivent au loin les colonnes italiennes qui se replient en désordre sur la route d'Asmara. La poursuite s'organise aussitôt. Dans la plaine, de nombreuses troupes italiennes sont encerclées et faites prisonnières avant d'avoir eu le temps de se regrouper et d'organiser une résistance sérieuse. Le 28 mars, les tirailleurs du 3<sup>e</sup> BM et les légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBLE capturent mille vingt-sept soldats ennemis. La Légion atteint la route d'Asmara à six kilomètres à l'est de Keren. Elle y rencontre les éléments avancés de la 5<sup>e</sup> division indienne. Ces derniers viennent de traverser Keren et sont très surpris de trouver les Français sur leur chemin. Ils apprécient la performance accomplie par les « Free French ». Le 30 mars, les Français sont félicités et passés en revue, à Chelamet, par le général de Gaulle, le lieutenant-colonel Brosset et le général britannique Spears.

Keren et Asmara tombés, il ne reste plus aux Italiens qu'un seul pôle de résistance en Érythrée : Massaouah, port principal de la région et base militaire moderne sur la mer Rouge.

Dans la précipitation de leur repli, les Italiens ont laissé intactes les lignes téléphoniques entre Asmara et Massaouah. Le général Platt, commandant les forces britanniques du Soudan, en profite pour établir un dialogue avec l'amiral Bonetti, commandant en chef de la marine italienne en mer Rouge et responsable de la défense du port de Massaouah. Il lui demande de se rendre et décide d'une trêve, afin de faciliter les négociations. L'une des clauses essentielles prévoit la livraison des installations portuaires. Les parlementaires sont bien reçus mais Mussolini, mis au courant, ordonne à l'amiral de résister jusqu'à la dernière extrémité, en sabotant les installations les plus importantes. Le 6 avril 1941, la trêve est rompue.

Les dernières unités italiennes rescapées de Keren, d'Asmara et de Ghinda se sont réfugiées à l'abri de la ceinture fortifiée de Massaouah. La garnison est composée de deux bataillons de

chemises noires, trois brigades coloniales décimées, plusieurs groupes d'artillerie de montagne et de défense côtière, quelques chars légers et des détachements de carabiniers, de douaniers et de marins. L'ensemble de cette troupe disparate a été très éprouvé par les précédents combats.

Le port est bâti entre deux presqu'îles protégées par deux îles reliées entre elles et au continent. Les installations portuaires se prolongent au sud à Arcico, où l'on trouve d'importants dépôts de carburant qui doublent ceux de la ville. Des salines coupent l'agglomération en deux dans sa partie médiane. Un aérodrome a été construit en arrière des salines, mais il est rendu inutilisable par les bombardements de la RAF. L'arrière-pays présente une plaine côtière étroite au sud, s'élargissant au nord, formée par un confluent d'oueds orientés ouest-est. La principale vallée est empruntée par la route et le chemin de fer qui mènent à Asmara et Keren.

La plaine de Massaouah est légèrement fermée au nord par un plateau de faible altitude, entaillé de nombreux oueds : le Ras Dogon. Elle est surplombée au sud et à l'ouest par la colline de Ghanfur, dernier obstacle avant la mer, qui culmine d'une centaine de mètres, et commande la dépression de Moncullo, située plus à l'ouest. Les Italiens ont construit sur cette colline une ligne de forts. Les forts Vittorio Emmanuele et Umberto I<sup>er</sup> sont principalement armés de douze canons de 77 mm et de mitrailleuses lourdes. Cette artillerie peut être soutenue par le tir des batteries côtières de 120 mm, retournées vers l'intérieur des terres. Mais leur effet est plus psychologique que réel, car elles ne sont pourvues que d'obus perforants, destinés à percer le blindage des navires. La dépression située à l'ouest de la colline de Ghanfur est organisée défensivement autour du fort et des villages de Moncullo et Zaga. Cette ligne de résistance est couverte par une série d'avant-postes, composée de tranchées, de barbelés et de mines.

Partie de Chelamet le 2 avril 1941, la brigade Monclar doit participer à la conquête de Massaouah. Durant sa marche d'approche vers l'objectif, elle capture six cents soldats ennemis,

fortement démoralisés. La trêve est mise à profit par les Français pour regrouper leur brigade. Seul le 3<sup>e</sup> bataillon de marche manque à l'appel, faute de moyens de transport. La consommation d'essence des véhicules, accélérée par les parcours sur de mauvaises pistes, a dépassé toutes les prévisions et le dépôt d'essence britannique a été éloigné sans préavis. La 3<sup>e</sup> compagnie du bataillon d'infanterie de marine (capitaine Savey) est venue renforcer la brigade FFL.

Le plan d'attaque est mis au point par les Alliés lors d'une conférence tenue à Dogali. Les Français doivent attaquer la face ouest de Massaouah en coordination avec les assauts britanniques venus du nord-ouest et du nord. Lorsque la 10<sup>e</sup> brigade indienne aura atteint la hauteur de la cote 95, le général Heath, chef de l'opération, donnera le signal pour que la brigade Monclar s'empare de Moncullo et de la ligne des forts.

Le colonel Monclar décide d'agir en deux temps. Il veut d'abord s'assurer d'une base d'assaut favorable en s'emparant de la ligne des avant-postes italiens (objectif A), puis relancer l'attaque pour conquérir la ligne des forts (objectif B). Les Français libres se voient donc confier la mission la plus difficile pour la conquête de Massaouah.

Précédés d'une préparation d'artillerie de vingt à trente minutes, les assauts seront appuyés par des tirs d'accompagnement et de contre-batteries. À cet effet, la mince artillerie de la brigade FFL (deux canons de 75 mm) est renforcée par huit obusiers britanniques de 86 mm et trois batteries de 150 mm. Une compagnie de chars se chargera d'appuyer les FFL en cas de besoin. Pour cette opération le colonel Monclar engage la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère et la compagnie Savey du bataillon d'infanterie de marine. À la suite d'un retard d'une demi-heure dans la transmission des ordres, le premier échelon français ne s'élance à l'attaque le 8 avril 1941 qu'à 6 heures, sans que les tirs de préparation britannique aient eu lieu.

Des actions de débordement, opérées sur un ennemi peu accrocheur, suffisent à conquérir la ligne d'avant-postes (objectif A). Ce déroulement, relativement aisé, rend inutile l'engagement

de la compagnie de chars. Les unités de tête se réalignent sur la seconde base d'assaut vers 7 heures. Dès le départ de la seconde attaque, à 7 h 45, la 1<sup>re</sup> compagnie de la Légion (capitaine de Bollardière) se heurte à un centre de résistance ennemi étalé en profondeur, au sud de la route, sur la cote 67. Vers 8 h 30, 84 soldats italiens, dont deux officiers, sont capturés. La compagnie de Bollardière poursuit sa progression vers le pont en ciment de Moncullo. Simultanément, au sud, la 2<sup>e</sup> compagnie de la Légion (capitaine Saint Hillier) est immobilisée par trois points d'appuis solidement tenus : au nord le village et le fort de Moncullo, au sud les ouvrages défensifs de Zaga. Plusieurs tentatives de débordement échouent. Les Italiens se défendent avec l'énergie du désespoir. Le lieutenant Clarence et plusieurs légionnaires sont blessés. À 10 heures, le capitaine Saint Hillier demande au capitaine Savey (3<sup>e</sup> compagnie du bataillon d'infanterie de marine) d'attaquer de flanc un fortin qui bloque son unité. Le capitaine Savey nous raconte la suite :

« Je répondis au capitaine Saint Hillier que j'avais une mission principale impérative de flanc-garder l'attaque dans une direction très dangereuse, mais néanmoins, il me semblait normal de l'aider avec une section, s'il me la renvoyait aussitôt l'opération achevée. À 10 h 15, je lançai la section Bouvier vers le nord-ouest à l'attaque de l'ouvrage. Je me décidai à l'accompagner pour m'assurer que la section ne se laisserait pas entraîner dans une autre direction, une fois le fortin pris et aussi pour encourager les hommes qui allaient, pour la première fois, se trouver aux prises, de très près, avec le feu de l'infanterie ennemie. Les secrétaires de la section de commandement demandèrent à m'accompagner. Tout le monde partit d'un bel élan. Appuyé par le feu d'un de ses groupes, le lieutenant Bouvier marcha alertement jusqu'à portée d'assaut de l'objectif. Le feu de l'artillerie que je pris pour celui des mortiers ne cessant pas, je fis des signaux avec mon casque, puis un obus venant de tomber, je lançai la section en avant. Entraînés par le lieutenant Bouvier, les hommes bondirent d'un seul élan jusqu'au parapet. Un nouvel obus tomba au milieu sans éclater, par miracle. Je franchis le parapet ; l'enceinte semblait déserte, mais avisant l'entrée d'un abri souterrain, je m'y portai en criant "Fuori" (Sortez !) ;

cinquante-deux marins italiens en sortirent. Je montai sur le parapet et agitai mon écharpe pour faire cesser le feu de l'artillerie et montrer que l'objectif était atteint<sup>22</sup>. »

Cependant, la conquête de Moncullo et de Zaga, prévue en quarante-cinq minutes, demande en fait deux heures de combat. Les chemises noires refusent de se rendre et se battent jusqu'à la mort. Devant le retard pris sur l'horaire, le général Heath fait prolonger les tirs de destructions sur les dernières résistances et la ligne des forts. Les artilleurs français et britanniques rivalisent de précision. Le fort Umberto I<sup>er</sup> est touché par de nombreux obus.

À 11 h 30, profitant du désarroi de l'ennemi provoqué par la perte des premières lignes de défense et l'efficacité de l'artillerie, la brigade Monclar lance le dernier assaut. Au nord, la 1<sup>re</sup> compagnie de la Légion dépasse le village de Moncullo et débouche sur la route de Massaouah. Au centre, les sections du bataillon d'infanterie de marine abordent le mont Umberto. Les Français viennent facilement à bout des défenses des forts Vittorio Emmanuele et Umberto. Le capitaine Savey raconte dans son rapport la chute du fort Umberto :

« À ce moment le combat reprit à ma gauche et surtout à ma droite où la section Jacquin avait progressé à l'initiative de son chef. Je fis coucher les prisonniers italiens, surveillés par deux hommes. J'envoyai quelqu'un à l'arrière avec des prisonniers pour dire à tous de venir dans ma direction, ordre qui ne fut malheureusement pas transmis ; et battant le fer pendant qu'il était chaud, je partis en avant avec le soldat Rafaël comme interprète et le soldat Le Goff, portant un fusil-mitrailleur. Je gravis la pente et arrivai au PC du commandant de l'ensemble des ouvrages du mont Umberto ; un chef de bataillon se rendit sans difficulté, à la première rafale de fusil-mitrailleur, avec quelques dizaines d'hommes. Je confiai tout ce monde au soldat Rafaël, avec ordre de lui faire rejoindre les autres prisonniers. Puis je continuai d'avancer avec le soldat Le Goff. À ma gauche, je voyais les légionnaires monter vers le fort Vittorio Emmanuele. J'étais tranquille de ce côté. À ma droite, le bruit était intense et je voyais les hommes de la section Jacquin faire des bonds rapides, qui me montraient qu'ils étaient sous le feu. De fait

cette section marchait à l'attaque d'un ouvrage défendu par deux armes automatiques et une vingtaine de fusils. J'eus plaisir à voir la résolution de tous. L'ouvrage céda avant que je pusse intervenir avec le fusil-mitrailleur, en prenant de flanc la résistance. Un seul homme avait été blessé, le soldat Kidouche qui reçut une balle de mitrailleuse au bras. Je criai à la section Jacquin de monter et elle fit se rendre un autre groupe d'Italiens qui tenait le point culminant de la crête. J'interrogeai l'officier commandant les autres résistances. Il me dit avoir téléphoné aux points d'appui dépendant de lui de capituler ; il ne pouvait répondre de ceux qui étaient plus au sud. À ce moment, voyant la mer à moins de deux kilomètres devant moi, tranquille sur la gauche où la Légion avançait, je pensai qu'il fallait exploiter la démoralisation de l'ennemi, prendre à revers les organisations du fort Umberto, foncer en direction des tanks à pétrole et de la route quittant Massaouah vers le sud. Je prescrivis au lieutenant Jacquin de diriger un groupe vers le fort Umberto au sud et de me suivre vers l'est avec les hommes restants<sup>23</sup>. »

Arrivé dans la plaine, le capitaine Savey s'empare des réservoirs de carburant et s'assure le contrôle de la sortie méridionale de Massaouah. Il fait parquer dans un hangar les Italiens qui se rendent en grand nombre. Quelques voitures de soldats britanniques, venant du nord, arrivent par la route, ce qui fait croire au capitaine Savey que le port est occupé. Il monte dans une camionnette, en compagnie du soldat Le Goff, armé d'un fusil-mitrailleur, et part en ville pour rendre compte de sa position au colonel Monclar. En fait, ils sont les premiers Français à pénétrer dans Massaouah. En sortant de Massaouah, le capitaine Savey rencontre des chars, la voiture d'un général anglais et des motocyclistes de la Légion qui arrivent sur la route d'Asmara.

Le 8 avril 1941, à partir de 12 h 30, toute résistance cesse. La brigade FFL se trouve aux portes de Massaouah avec deux mille six cent quarante-trois prisonniers. Le colonel Monclar est partagé entre l'ordre de tenir ses soldats hors des murs de Massaouah et le désir de faire briller son unité et la France libre en y entrant le premier, afin d'y recevoir la reddition du commandant en chef italien. Il résout ce dilemme en entrant dans la ville avec une très

faible escorte : deux camions chargés de légionnaires, accompagnés de motocyclistes.

L'escorte arrive à l'hôtel de la compagnie immobilière Albergen d'Afrique orientale, où quatre-vingt-dix officiers italiens attendent pour se rendre. Interrogés, ceux-ci déclarent que les généraux sont déjà partis. Mais un sous-officier arrive impromptu et demande l'autorisation de rejoindre son général, dont il garde les bagages. C'est ainsi que le colonel Monclar découvre la présence du général Bergonzi, commandant les troupes italiennes d'Érythrée, et de trente officiers d'état-major qui sont immédiatement confiés à la surveillance du lieutenant Merlin. Avec aplomb, le colonel Monclar ordonne qu'on le conduise à l'amiral Bonetti, commandant en chef de la marine italienne en Afrique orientale. Un officier italien s'exécute. Le colonel Monclar, une fois arrivé à l'amirauté, fait prisonnier l'amiral Bonetti, ainsi que les généraux Tessitore et Carnimeo. La scène donne lieu à un échange de réparties homériques. Le colonel Monclar salue l'amiral et lui déclare :

– Toute résistance était impossible, je vous félicite de l'avoir tentée.

L'amiral Bonetti lui répond, en prenant une pause mussolinienne :

– Je ne me rends jamais sans résister<sup>24</sup> !

Les officiers italiens donnent leur parole de ne pas chercher à s'enfuir et d'arrêter les destructions. Ils ajoutent d'ailleurs que tout est déjà détruit, ce qui n'est pas tout à fait exact. Dans le port, une vingtaine de bateaux marchands ont été coulés récemment. Des mines à retardement explosent, mais de nombreux dépôts de carburant sont intacts. Avant sa reddition, l'amiral Bonetti a jeté son sabre par la fenêtre pour ne pas avoir à le remettre. Mais son geste a été vu par un légionnaire qui attend patiemment la marée basse pour récupérer le trophée et le remettre fièrement au colonel Monclar. Ce dernier l'offrira, avec courtoisie, au général anglais Platt.

Le général britannique Heath arrive à 16 heures. Fair-play, il félicite les Français pour la capture massive d'officiers italiens de

qualité, et s'étonne, non sans humour, que le colonel Monclar se soit aventuré dans la ville sans ses troupes alors que le commandement anglais avait prescrit aux Français de rester hors des murs.

Au total, deux brigades alliées, dont une française, appuyées par six batteries d'artillerie ont attaqué un terrain accidenté, parsemé de mines, défendu par de nombreux ouvrages fortifiés. Cependant, en une matinée, l'objectif a été atteint : onze mille cinq cents officiers et soldats italiens se sont rendus, dont trois mille à l'actif de la brigade Monclar. La garnison italienne compte également trois mille tués, principalement victimes de la RAF et de l'artillerie. Parmi les prisonniers italiens, il y a cinq mille blessés. Ce succès est dû à l'élan des Français libres et à l'efficacité de l'artillerie britannique. L'adversaire, acculé à la mer après plusieurs défaites, s'est en partie démobilisé. Les Italiens ont prétendu avoir été gênés dans leur tir par la présence, parmi les combattants ennemis, de nombreux prisonniers que les Alliés ne pouvaient évacuer vers l'arrière, faute d'effectifs.

Ainsi se termine la campagne d'Érythrée qui a coûté aux FFL, de janvier à avril 1941, deux cent cinquante soldats hors de combat (tués ou blessés). Les trois mille FFL engagés ont capturé un important matériel et quatorze mille soldats italiens. Pour la première fois depuis sa création, la France libre a pu envoyer contre l'Axe une formation de taille appréciable, ayant joué un rôle important dans la défaite italienne en Afrique orientale. Le 7 avril 1941, le général britannique Platt passe en revue la brigade Monclar et la félicite pour les efforts accomplis et les résultats obtenus.

### **Les forces aériennes françaises libres en Afrique**

Le 23 juin 1940, à la demande du général anglais Wavell, trois chasseurs français Morane-Saulnier 406 (lieutenant Péronne, adjudant-chef Ballatore, adjudant-chef Coudray) décollent de Rayak, en Syrie, à 8 h 30 pour Ismaïla en Égypte. Afin d'assurer le soutien logistique de ces chasseurs, deux Fokker trimoteurs

partent un peu plus tard, transportant une équipe de cinq mécaniciens (sergents Chaïla, Couturier, Geiger, Calobre, adjudant-chef Epery). À l'atterrissage à Ismaïla, Péronne, surpris par la piste en dur, casse son appareil. Le Morane-Saulnier 406, conçu pour être utilisé sur des terrains en herbe, ne possède pas une roulette de queue mais une béquille. Le 27, le capitaine Paul Jacquier décolle de Syrie, pendant l'heure de la sieste, pour Ismaïla, avec un Potez 63/11. Le lendemain, Péronne reçoit l'ordre de rentrer en Syrie. D'accord avec Jacquier, il n'en fait rien. Ils resteront en Égypte. Ce qui leur donnera l'occasion, avec les capitaines Ritoux-Lachaud et Dodelier, évadés de Tébessa sur deux Glenn-Martin le 1<sup>er</sup> juillet, de constituer le premier noyau des FAFL au Moyen-Orient. Il y a déjà là une dizaine d'avions de types différents. Le 4, ils sont renforcés par un Potez 63/11 du groupe de reconnaissance II/39, piloté par l'adjudant Lebois ayant à son bord le sergent-chef Djabian (mitrailleur) et le sergent Vergerio (mécanicien). Se sont joints à eux, le lendemain, le lieutenant Pierre de Mesmont et ses neufs compagnons (Bauden, Chemin, Coste, Cassou, Delpino, Delattre, Lobato de Faria, Le Moal et Pinson), évadés à bord d'un camion bourré de matériel, toujours en provenance de Syrie.

Vers la même époque, à Gibraltar, les évadés de France et d'Afrique du Nord tentent de rejoindre l'Angleterre. Dès le 28 juin, s'est présenté aux autorités britanniques un marin, mis à la retraite depuis le 21 novembre 1939, l'amiral Muselier, venant de Marseille à bord du charbonnier anglais *Cydonia*, auquel il a fait traverser les barrages et les champs de mines qu'il avait lui-même mis en place ! Il rallie à la cause de la France libre le chalutier *Président-Houduce* et le cargo *Rhin*, prépare leur voyage sur l'Angleterre et s'envole le 29 à bord d'un hydravion qui le conduit auprès du général de Gaulle.

Le 30 juin, sont arrivés à Gibraltar un Goéland et un Simoun, venant d'Oran. René Mouchotte est aux commandes du premier, emportant à son bord deux autres sergents comme lui, Lafont et Guérin, un mitrailleur et deux officiers de l'armée de terre (Held et Soret). À six, le décollage est pénible, d'autant que le commandant de la base a fait débrancher la commande du pas

des hélices sur tous les avions... Cent trente kilomètres à l'heure de moyenne au lieu des deux cent vingt prévus ! Dans le second avion (le Simoun) ont pris place Fayolle et Stourme. Gibraltar est à quatre cent soixante-quinze kilomètres d'Oran. Pour naviguer, Mouchotte et Guérin ont une carte arrachée à un atlas scolaire. Tout se passe bien pour eux et pour le Simoun, mais, le même jour, un autre groupe d'évadés, venant du Maroc, a moins de chance : trois avions Glenn-Martin, en provenance du terrain de Ber-Rechid, se présentent en fin de journée au-dessus de Gibraltar. Le premier, piloté par le capitaine Meyrand, seul à bord, atterrit sans difficulté. Le deuxième, avec le capitaine Lager et les lieutenants Aubertin et de Saint-Péreuse, est tiré par la DCA espagnole, mais réussit à se poser sans encombre. Le troisième, au dernier virage, moteur réduit, volets sortis, est abattu par les mitrailleuses espagnoles et tombe dans les eaux anglaises. Ses quatre occupants sont tués. Ce sont les premiers morts de la France libre : capitaine de Vendevre, lieutenant du Plessis, lieutenant Berger et sous-lieutenant Weill. « On leur fera à Gibraltar, écrit Edmond Petit, des funérailles émouvantes dans le silence et la dignité<sup>25</sup>. »

L'attaque britannique contre la flotte française à Mers el-Kébir, le 3 juillet 1940, annule de nombreux ralliements à la France libre. C'est ainsi que le général Stehlin, alors capitaine au groupe de chasse 3-6, écrit dans ses Mémoires : « Le drame de Mers el-Kébir, dont nous avons appris que le dénouement, sans connaître les causes, a changé ce qui aurait pu et dû être le cours des événements : un départ massif des avions français de Tunisie, d'Algérie et du Maroc vers les deux terrains britanniques à notre portée : Gibraltar et Malte<sup>26</sup>. »

Pourtant, ce même jour, d'autres évadés se présentent à Gibraltar : un Goéland venant de Meknès, avec les sergents Perrin et Blaize ; un cargo chargé de Polonais, au milieu desquels se sont glissés seize jeunes Français venant de Casablanca. Parmi eux se trouvent Dubourgel, Labouchère, Monier, Montbron. Ils arrivent à Glasgow le 25 juillet.

En septembre, c'est le capitaine Bonnafé qui, venant du Levant, s'engage dans la RAF en Palestine ; c'est le sergent Max Guedj qui s'embarque à Tanger et qui sera admis dans la RAF comme aspirant en raison de son brevet de pilote civil ; puis le lieutenant Motte qui rejoint l'Angleterre. En novembre, on assiste à quelques départs sensationnels. Un polytechnicien, secrétaire de l'aéro-club de Cochinchine, le capitaine Jean Arnoux, un artilleur qui vient de passer son brevet de pilote civil, le lieutenant Louis Ducorps, et un marin, le lieutenant de vaisseau Jubelin, s'évadent de Saïgon sur un avion de tourisme, le Pélican, dont l'autonomie est de cinq cent vingt kilomètres, et se posent à six cents kilomètres, après avoir traversé le golfe de Siam... poussés par la mousson ! Dans les bagages, on trouve deux revolvers, trois chambres à air gonflées en cas d'amerrissage, un Plutarque et un Pascal. Les trois héros arriveront à Glasgow le 3 février 1941.

Le sergent-chef Lucien Montet, futur commandant « Martell », ancien de la patrouille d'Étampes, s'évade d'Alger sur une barque de pêche, le 20 novembre 1940. L'Espagne, Port-Vendres, la prison maritime de Toulon, deuxième évasion par les Pyrénées, Barcelone, Londres enfin, le 12 avril 1942, d'où il repart pour un parachutage en France avant une nouvelle évasion par l'Espagne, telles sont les étapes qui le conduiront au groupe de chasse FAFL Alsace, dont il prendra le commandement.

Autre évasion mouvementée, celle du lieutenant Bridoux, parti de la zone occupée, le 20 novembre 1940. Il finira par se présenter à Zouar, avec le commandant Lanusse et les aspirants Jourdain et Louchet, six mois plus tard, après une incroyable randonnée de marches et de contremarches en plein Sahara. Douze mille kilomètres en tout, dont huit mille de désert, cinq cents à pied et quatre cents à dos de chameau. « Il est vrai, raconte Edmond Petit, qu'une surprise attendait les évadés à leur arrivée : le général Charles de Gaulle avait fait un détour de mille deux cents kilomètres à partir de Fort-Lamy pour les féliciter<sup>27</sup> ! »

En décembre 1940, le capitaine Tulasne pilote de chasse au groupe 1/7 de Rayak, passe en Égypte. À l'autre bout du monde, Madagascar sert de tremplin à la formidable évasion du lieutenant

Chevalier, sur Potez 29, qui se lance sur huit cents kilomètres de mer et qui ne doit sa réussite qu'au fait d'avoir stocké, pendant deux mois, quatre cent cinquante litres d'essence dans sa chambre, sous la forme de vingt-cinq bidons qu'il transvasera en vol dans le réservoir ! Il termine son voyage dans l'eau, à huit cents mètres de la côte, entouré de poissons, blessé, mais heureux. Après dix-sept heures de marche, escorté d'indigènes nus armés de sagaies, il peut enfin s'expliquer avec le consul britannique de Mozambique et finalement rejoindre les FAFL d'Égypte en mars 1941.

Les avions des ralliés à la France libre, Simoun, Goéland, Dewoitine D520, Potez 63/11..., sont rassemblés à Saint-Atham, dans le pays de Galles, en compagnie d'un exemplaire unique, le Farman 220, quadrimoteur du capitaine Goumin. Quant aux aviateurs ayant rejoint la Grande-Bretagne, ils sont près de cinq cents au début de l'année 1941. On en compte également une centaine en Afrique équatoriale française (AEF), autant en Égypte. Ils seront un millier en juillet 1941, dont un tiers en Angleterre. En 1942-1943, mille huit cents suivront et porteront les effectifs FAFL à près de trois mille hommes. Parmi ces héros de la France libre figure le sous-lieutenant d'aviation Prosper Dorizon (mon oncle !), qui terminera sa carrière militaire avec le grade de commandant, la poitrine couverte de décorations britanniques, américaines et françaises.

En Égypte, grâce au capitaine Paul Jacquier, qui a pris contact avec la plus haute autorité de la RAF au Moyen-Orient, l'Air Chief Marshal sir Arthur Longmore, les trois premières escadrilles FAFL sont constituées le 8 juillet 1940 : les Free French Flights n<sup>os</sup> 1, 2 et 3.

La première, escadrille de bombardement et de reconnaissance, affectée à Aden, aligne deux Glenn-Martin 167F (les 82 et 102) et comprend les membres suivants : capitaine Ritoux-Lachaud, capitaine Dodelier, lieutenant de Maismont, adjudant-chef Trécan, adjudant-chef Roland, sergent-chef Cunibil, sergents Lobato de Faria, Portalis, Bauden, Delpino, Delattre et

Cassan. Dès le 13 juillet 1940, l'unité est engagée en Érythrée contre les troupes italiennes. Cette unité va être renforcée, le 9 septembre, par un Potez 29, ayant à son bord le capitaine Magendie, l'adjudant-chef Giocanti et les sergents Duprat, Guyot et Michel.

La deuxième escadrille, uniquement de chasse, composée de deux Morane-Saulnier 406 et de deux Potez 63/11, combat en Libye dès le 20 juillet 1940. Elle peut compter sur les aviateurs suivants : capitaine Jacquier, lieutenant Péronne, adjudants-chefs Ballatore et Coudray, adjudant Djabian, sergents Geiger, Couturier, Bignalet, Calobre, Delpech, Vergerio, Epery, Guilhem, Chaïla, Chemin, Le Moal et Montillaud.

La troisième escadrille, de surveillance et de transport, dispose de deux Simoun et d'un Bloch 81. Comprenant notamment l'adjudant-chef Cornez et le sergent-chef Nicolesco, elle va servir essentiellement aux liaisons Égypte-Palestine.

Le 14 juillet 1940, le Glenn-Martin n° 102 effectue la première mission de guerre lors d'un vol de reconnaissance sur Massaouah et Assab en Érythrée. Le 16 août, au cours d'une mission de protection de la Somalie britannique, l'adjudant-chef Trécan, pilotant le Glenn-Martin n° 102, abat un bombardier italien Cant Z-1007 en le tirant avec ses mitrailleuses axiales. Cette victoire française est la première remportée, après l'armistice, par un pilote ayant rejoint la France libre. Durant tout le mois d'août, la première escadrille de bombardement FAFL (Free French Flight n° 1) est très active. Elle effectue de nombreuses missions de reconnaissance au-dessus de l'Éthiopie et de l'Érythrée, ainsi que des attaques contre les troupes italiennes.

Le 8 septembre 1940, le Glenn-Martin n° 82 (capitaine Ritoux-Lachaud, adjudant-chef Roland, lieutenant de Maismont, sergent Lobato de Faria) est abattu par un chasseur Fiat CR42 près de Modgio à soixante-dix kilomètres d'Addis-Abeba. Le lieutenant de Maismont, seul survivant, est fait prisonnier par les Italiens. Le deuxième Glenn-Martin (n° 102) va également connaître un sort dramatique. Un de ses navigants, le sergent-chef Robert Cunibil, raconte :

« Le lundi 16 décembre 1940, à sa 44<sup>e</sup> mission, le Glenn-Martin 102, équipage Dodelier commandant de bord, Trécan pilote, Michel mitrailleur-radio et moi-même, décollait à 7 h 30, avec une demi-heure de retard pour prendre des photographies, afin de vérifier l'efficacité d'un bombardement effectué par des Blenheim sur Dire-Dawa, un point réputé dangereux qui disposait d'un aérodrome bien équipé.

Dodelier avait décidé d'employer une nouvelle méthode pour prendre les Italiens par surprise en arrivant à haute altitude, environ 7 500 mètres, et en se laissant descendre très lentement, moteurs réduits, presque à la limite du décrochage afin d'être sur l'objectif sans avoir été entendu par l'ennemi. Alors que nous approchions de notre but, nous aperçûmes un chasseur au-dessous de nous, sans pouvoir dire s'il s'agissait d'un Fiat CR32 ou CR42. Aussitôt je signale à Michel qui, par interphone, alerte Trécan. Tout en assurant la surveillance, je constatais que notre descente se prolongeait, je trouvais cela bizarre. Je le signalais à nouveau, mais après quelques secondes, à une altitude de 3 500 m environ, je réalisais que ce n'était pas un chasseur que nous avions à nos trousses, mais deux CR 32 qui se trouvaient au-dessus de nous et en léger piqué.

Une troisième fois l'alerte était donnée. Trécan avait accéléré les deux moteurs et amorcé sa descente ; malheureusement il était trop tard, nos adversaires étaient de chaque côté de l'empennage du Glenn 102, avec sa mitrailleuse de tourelle, Michel se défendait comme il le pouvait ; quant à moi, avec la mitrailleuse inférieure, je n'étais pas d'un grand secours, les deux chasseurs n'étant pas dans ma ligne de tir. L'un d'eux abandonna très vite, mais l'autre continua son attaque, mit notre moteur droit en feu et perfora un réservoir d'essence. Placé à l'arrière, je jugeai bien la situation et conseillai à Trécan de couper le moteur droit. Il y eut ensuite une seconde rafale et ce fut fini. L'avion continua à plein régime vers le sol.

Trécan avait été touché, probablement mort, Michel me fit signe de sauter. Alors que je descendais, suspendu à mon parachute, je vis l'avion s'écraser au sol et brûler. Michel était parti sans parachute. Comme je l'ai dit plus haut, nous avions décollé avec une demi-heure de retard à la suite d'une sombre histoire de parachute.

Pour ne pas aggraver les choses, il décida de partir sans en être muni. Pendant toute ma descente un chasseur tourna autour de moi sans, d'ailleurs, aucune hostilité et je me posai dans la plaine de Mello à trois km de la voie ferrée de Djibouti-Addis-Abeba. Là je fus capturé par des mitrailleurs italiens qui me confièrent au chef de gare de Mello.

Dans l'après-midi, une voiture dans laquelle avaient pris place un colonel de l'armée de l'air italienne et un capitaine des carabiniers vint me chercher à la station pour me conduire à la base de Dire-Dawa où je fus traité très correctement, et pus discuter au mess des sous-officiers avec le pilote qui nous avait abattus : le sergent-major Athos Tieghi<sup>28</sup>. »

Le sergent-chef Cunibil est ensuite envoyé, sous bonne escorte, à la prison d'Addis-Abeba. Il y retrouve le lieutenant de Maismont. Ils seront délivrés par les Alliés le 26 avril 1941.

Au milieu du mois d'août 1940, l'escadrille de chasse du capitaine Jacquier, rattachée au squadron 274, participe aux premières opérations en Libye. Sa dernière mission sur Morane-Saulnier 406 intervient le 28 décembre 1940, lors d'une escorte de Blenheim bombardant les positions italiennes de Sidi-Barrani. Le soir même, les pilotes sont dirigés sur Haïfa, en Palestine, où, rejoints par d'autres aviateurs évadés, ils commencent leur entraînement sur Hurricane. Ils retrouvent les sous-lieutenants Denis, Littolff, Ferrant et les sergents-chefs Guédon, Castelain et de Scitivaux. Ils sont tous affectés à la 1<sup>re</sup> escadrille de chasse, opérant aux côtés du squadron 73 de la RAF en Libye. L'unité FAFL est chargée de la protection de la forteresse de Tobrouk défendue en Libye par les troupes britanniques afin d'empêcher une invasion de l'Égypte, colonie anglaise, par l'Axe.

La première mission se déroule le 9 avril 1941. Le lendemain, le sergent-chef Xavier de Scitivaux est abattu par la DCA et doit se poser en catastrophe. Il en est quitte pour faire les quarante kilomètres qui le séparent de sa base à pied ! Le 14, le sous-lieutenant James Denis remporte les premières victoires de la 1<sup>re</sup> escadrille de chasse FAFL. Ayant décollé avec le squadron 73 à 7 h 30, pour intercepter une large formation de Stuka escortée par

des Messerschmitt 110, Fiat CR42 et G50, il abat coup sur coup un CR42 et un Stuka. Le 21, Castelain est touché en combat aérien, mais parvient à atterrir sur son terrain. Ce jour-là, Denis est plus heureux, abattant seul un Stuka et un second avec le pilote britannique Goodman.

Le 22 avril 1941, le squadron 73 décolle six fois sur alerte. Lors de la première sortie, Denis descend un Fiat G50 et un Stuka. Littolff abat un Messerschmitt 109. En fin de journée, Denis se heurte à un autre Messerschmitt 109 en maraude au-dessus de Gaza et le descend en flammes en quelques secondes. C'est sa septième victoire ! Le 23, de violents combats se déroulent autour de Tobrouk. À 10 heures, sept Hurricane décollent sur alerte pour intercepter vingt Stuka, dix Messerschmitt 110 et trente Messerschmitt (Me) 109. Littolff plonge dans la mêlée et en ressort avec un Me 109 et un Stuka de plus à son palmarès. Au cours de la soirée, vingt Stuka et vingt Me 109 attaquent de nouveau Tobrouk. Ils sont accueillis par un « comité de réception » dont Denis fait partie. Le pilote français est crédité à l'issue du combat d'un Me 109 sûr et d'un second probable. Or, ce second n'est autre que celui d'un des as de la Luftwaffe : Hans-Joachim Marseille !

À ce sujet, l'historien allemand Rolf Steiner confirme la victoire du pilote français James Denis : « Le 23 avril, Hans-Joachim Marseille, l'as aux 151 victoires dans le désert, se heurta à un Hurricane piloté par un Français libre, le sous-lieutenant James Denis, qui se battait aux côtés des Britanniques, dans le "Free French Flight" rattaché au n° 73 RAF squadron. Marseille dut poser son avion sur le ventre dans ses lignes. Il compta trente obus entre le moteur et l'habitacle. Quatre obus passèrent à moins de cinq centimètres de son visage et sans un réflexe qui le fit se pencher au dernier moment, la carrière du jeune pilote allemand aurait bien pu s'arrêter là [...] <sup>29</sup>. »

Après Moelders, abattu pendant la campagne de France (juin 1940) par le sous-lieutenant Pommier-Layrargues, un autre as allemand a été victime d'un pilote français.

Ne possédant plus que quatre avions en état de vol, le squadron 73 fait mouvement le 25 sur Sidi-Haneish. Mais Rommel attaquant de nouveau Tobrouk, le squadron revient sur la brèche. Et le 30 avril 1941, il accomplit de nombreuses missions d'attaque au sol dans le secteur Sollum-Gazala-Gambut. Littolff détruit à lui seul une colonne motorisée, tandis qu'un autre Français, Jean Pompeî, descend un avion allemand Hs 126 d'observation. Le 21 mai, alors qu'ils effectuent des attaques le long de la route Capuzzo-Tobrouk, Denis et Pompeî sont surpris par six Me 109. Pompeî est abattu, mais Denis s'échappe et parvient même à descendre un Me 109. Ce fut sa dernière victoire, portant un score final à dix avions ennemis abattus. Quant à Jean Pompeî, il est rapatrié quelques semaines plus tard dans les lignes anglaises grâce à des Bédouins qui l'ont secouru dans le désert. Le 26, le capitaine Jacquier effectue une mission sur la Crète avec un Hurricane. Il doit détruire un Junker 52 (Ju 52) au moment de son atterrissage afin de rendre inutilisable le terrain de Malleme. Il abat deux Ju 52 mais est descendu par la DCA au moment où il attaque un autre Ju 52 sur le point d'atterrir. Il se pose sur une plage des environs, puis est fait prisonnier.

Le 31 mai 1941, une patrouille FAFL (Littolff, Coudray et Guillou) attaque quinze Ju 88 à 100 milles en mer. Littolff abat un Ju 88 et, en compagnie de Coudray, attaque six Cant Z-1007. L'un d'eux est touché mais réussit à continuer sa route un moteur en feu. Guillou disparaît en mer au cours de cette mission. Il avait obtenu sept victoires pendant la campagne de France (mai-juin 1940). Le 19 juin, les pilotes Péronne, Grasset, Coudray et Lebois sont abattus par la DCA au cours de missions d'attaque au sol sur la route Acroma-Capuzzo. Péronne est fait prisonnier. Coudray, grièvement blessé, meurt dans un camp de prisonniers en Allemagne. Grasset et Lebois réussissent à rejoindre leur escadrille.

Le 18 août 1941, la 1<sup>re</sup> escadrille de chasse FAFL est affectée en Syrie, afin de former le groupe de chasse Alsace. Au cours de cent soixante-cinq missions, cette escadrille aura livré vingt-six combats et obtenu vingt-cinq victoires, dont dix attribuées au sous-lieutenant Denis, quatre au sous-lieutenant Littolff, trois au

sous-lieutenant Ferrant, deux au capitaine Jacquier, une au lieutenant Pompeï, une au sergent-chef Guédon, une au sergent-chef Castelain et une à l'adjudant-chef Ballatore.

Le colonel Leclerc lance du Tchad, le 30 janvier 1941, une expédition dans le but de s'emparer de l'oasis de Koufra, au sud de la Libye. Le groupe réservé de bombardement 1 (GRB 1), nouvellement constitué et placé sous les ordres du commandant Astier de Villate, se pose à Ounianga-Kébir avec ses neuf Blenheim, deux Lysander et deux Potez 29. Le GRB 1 doit assurer la protection et le ravitaillement des troupes françaises au prix d'énormes difficultés : sable, chaleur, étirement des lignes, absence de points de repère pour la navigation, terrains mal aménagés, ravitaillement épisodique et réparations rendues difficiles par un manque chronique de pièces de rechange.

« Le GRB 1, écrivent Ehrengardt et Shores, remit à la mode le système D et les avions furent réparés grâce à ce que les Anglais appellent "cannibalisation", c'est-à-dire le prélèvement d'organes sains sur des avions irrécupérables<sup>30</sup>. »

Le 2 février 1941, sept Blenheim du GRB 1 effectuent la première sortie offensive sur l'oasis de Koufra. Leclerc arrive au puits de Sarra qu'il découvre saboté par les Italiens, avertis des intentions françaises. Étant dans l'impossibilité de communiquer sa position, sans eau, Leclerc se trouve brutalement dans une situation tragique. Tous les avions disponibles sont envoyés pour retrouver la trace de la colonne. Elle est repérée le 4 par un Lysander. Le lendemain, un Bristol-Bombay, mis à la disposition des Français par la RAF, et deux Lysander ravitaillent le puits de Sarra par la voie des airs. Et Leclerc peut reprendre sa marche en avant. Trois Blenheim sur quatre envoyés au-dessus de Koufra ne rentrent pas ! Deux équipages seront retrouvés et récupérés par la suite. En vingt missions, le GRB 1 va perdre cinq hommes tués ou disparus et trois autres faits prisonniers. Dix tonnes de bombes ont été lancées pour la destruction de deux Blenheim, quatre autres étant endommagés.

La guerre n'est toutefois pas terminée pour le GRB 1. Avec l'accord du général de Gaulle, six Blenheim sont pressentis pour

soutenir les Britanniques au Soudan. Seuls trois peuvent effectuer le voyage et se retrouvent à Khartoum, sur le terrain de Gordon's Tree, le 17 mars 1941. Le 24, un appareil bombarde Debre-Markos, à une centaine de kilomètres au nord-ouest d'Addis-Abeba. Deux jours plus tard, les trois appareils sont rejoints par deux autres. Les conditions sont aussi épouvantables qu'au-dessus de Koufra pour les aviateurs français, d'autant que les Blenheim souffrent d'usure générale. Lourdemment chargés (cinq cents kilos de bombes, quarante mille tracts, cinquante litres d'eau et des vivres pour l'équipage durant cinq jours), volant à quatre mille mètres pour économiser le carburant, les avions doivent parcourir des distances très longues (sept cents kilomètres entre Khartoum et Debre-Markos, par exemple) sans le moindre point de repère, sous une chaleur de plomb et au milieu des tempêtes de sable qui diminuent la durée de vie des moteurs de moitié ! À la fin du mois, les trois appareils ont accompli sept sorties. Six nouveaux Blenheim sont versés par les Anglais au GRB 1, mais leur état général n'est guère plus brillant que celui des anciens appareils du groupe. Le 13 mai 1941, un appareil parvient à abattre un Fiat CR42 au-dessus d'Azezo. Le 20 juin, un Blenheim détruit à la bombe un Savoia-Marchetti 82 perché sur le terrain d'Azezo. Le 13 août, l'ordre de repli sur la Syrie est donné au GRB 1. Il est plus que temps, car les avions comme les équipages se trouvent au bord de l'épuisement. Malgré l'utilisation d'un matériel périmé et surtout très usagé, assez mal adapté à ce théâtre d'opérations, malgré des conditions de vie très rudes, le GRB 1 a accompli un travail remarquable. Depuis son engagement au-dessus de Koufra, le groupe totalise cent trente-quatre sorties de toute nature. Sur les quatorze Blenheim dont a été doté le groupe au départ, deux restent à l'appel, lorsque, le 16 août 1941, le GRB 1, qui va devenir le fameux groupe Lorraine, se pose à Damas.

Jusqu'au début de l'année 1941, les FAFL sont placées sous les ordres d'un marin, l'amiral Muselier. Le colonel d'aviation Martial Valin le remplace au printemps. Après avoir commandé un groupe de reconnaissance en 1939-1940, il part pour le Brésil comme membre d'une mission militaire. Mais les événements se

précipitent, l'armistice est signé le 22 juin 1940. Les membres de la mission sont tenus de terminer leur contrat, à la fin duquel ils reprennent leur liberté. Malgré les offres généreuses du gouvernement brésilien, voulant le garder en tant que conseiller technique, malgré les sollicitations pressantes de Vichy, le colonel Valin, engagé secrètement aux FAFL depuis le 9 décembre 1940, quitte le Brésil pour rejoindre le général de Gaulle. Après un long et périlleux voyage, où il voit cinq bateaux couler, il arrive en Angleterre en mars 1941. Une lettre signée du général de Gaulle, l'attend à Londres :

« Mon intention est de faire de vous, dans quelque temps, le commandant de mes forces aériennes. Mais il faut vous faire connaître et vous mettre au courant. Vous serez donc provisoirement chef d'état-major de l'air, l'amiral Muselier continuant provisoirement d'exercer le commandement air. Je réglerai à mon retour d'Afrique votre affectation définitive. Dans vos fonctions momentanées de chef d'état-major, gardez Pijeaud avec vous car il prendra, plus tard, la suite lorsque vous deviendrez patron<sup>31</sup>. »

Le 31 mars 1941, le colonel Valin est nommé à ce poste et, le 10 juillet, prend le commandement des FAFL, gardant le lieutenant-colonel Pijeaud comme chef d'état-major. Une excellente équipe qui va être à l'origine de la création des groupes FAFL suivants :

- Chasse : groupes Alsace, Île-de-France, Normandie.
- Bombardement-reconnaissance-surveillance : groupes Lorraine, Bretagne, Artois, Picardie.

Officiellement créé en Syrie, le 15 septembre 1941, le groupe de chasse Alsace rassemble des rescapés de la première escadrille FAFL et du squadron 73, ceux venus d'Angleterre, d'Afrique équatoriale ou de France. La direction est confiée aux commandants Pouliquen et Tulasne. Le lieutenant Denis commande la première escadrille et le lieutenant Littolff la seconde. L'entraînement est mené sur une douzaine de Morane 406, usés par deux années de campagne dans le désert.

« L'indisponibilité fréquente des appareils, écrit Jean Gisclon, limitait l'entraînement des pilotes. La RAF, qui concentrait toutes

ses forces pour repousser l'offensive d'automne déclenchée par Rommel contre El Gobi, n'avait pas la possibilité de fournir des avions d'armes à Alsace. Les chasseurs (Hurricane I et II, et Curtiss P40) étaient acheminés, comme le reste du matériel, par le cap de Bonne-Espérance. Ils arrivaient en caisse jusqu'à Port-Soudan. Les pilotes du groupe furent affectés à leur convoyage jusqu'au front. Au cours de l'automne et jusqu'à la fin de l'année 1941, les Français purent ainsi se familiariser, loin des combats, avec des appareils assez différents de ceux qu'ils avaient pilotés depuis le mois d'août<sup>32</sup>. »

Dans les premiers jours de l'année 1942, le groupe Alsace quitte la Syrie pour Ismaïla. Il remplace ses Morane 406, à bout de souffle, par des Hurricane I démodés, mais tous soigneusement révisés dans les ateliers de la RAF. Au mois de mars 1942, arrivent en renfort d'autres pilotes. Denis, nommé capitaine, est rappelé en Syrie pour assurer la formation des jeunes aviateurs. Il est remplacé à la tête de la 1<sup>re</sup> escadrille par le capitaine Ezanno. En avril, le groupe Alsace est envoyé à Fuka, entre El Daba et Marsa Matruh, en Libye.

« Ce fut la joie, raconte le pilote Henri Lafont, suivie très rapidement par la déception en apprenant que nous ne recevions pas de Hurricane II, comme on nous l'avait laissé entendre, mais conserverions nos Mark I, périmés. Avec ces appareils, nous n'avions ni la vitesse, ni le plafond nécessaire pour nous battre à égalité de chances contre le Messerschmitt 109. Éventuellement, nous aurions pu nous expliquer contre des Stuka ou des Fiat, mais n'en rencontrions jamais. Aussi, ne recevions-nous que des missions adaptées à nos moyens, surtout de harassantes protections de convois maritimes, des patrouilles de nuit par pleine lune et quelques décollages sur alerte. Dans ce dernier type de missions, si nous avions la chance de réussir notre interception, l'ennemi se trouvait à une altitude que nous ne pouvions atteindre et nous narguait ou, s'il était à notre niveau, nous échappait en mettant toute la puissance de ses moteurs...

Le 27 juin 1942, fut une journée noire pour le groupe. Si cela avait été nécessaire, l'infériorité de nos avions fut démontrée. Cinq

Hurricane abattus, Collin et Louchet tués, Thiriez et moi-même blessés. Mailfert éperonna un Me 109 qui s'écrasa au sol, près des restes de l'avion de Louchet. Une belle démonstration de la solidité du Hurricane, Mailfert aurait pu rejoindre son terrain si son avion n'avait été touché par l'obus d'un canon de DCA tiré par une batterie alliée. Il dut effectuer un atterrissage forcé et se posa non loin des canons et à proximité de l'avion de Louchet. Aidé par les soldats de la batterie, il enterra son camarade enveloppé dans son parachute<sup>33</sup>. »

Malgré ses appareils dépassés, le groupe de chasse Alsace accomplit, jusqu'en septembre 1942, cinq cents missions. Le groupe sera envoyé en Angleterre à la fin de l'année.

Le groupement de bombardement Lorraine, officiellement créé le 11 septembre 1941, est placé sous les ordres du commandant de Saint-Péreuse, auquel succédera le lieutenant-colonel Corniglion-Molinier. Le 5 novembre, le groupe Lorraine, équipé de seize Blenheim, quitte Damas pour Abu-Quir, puis, le 14, arrive à Fuka.

« C'est depuis ce terrain, raconte l'aviateur Yves Ezanno, que nous fîmes nos premières missions sur les colonnes blindées de Rommel dans les régions de Bir el-Gobi et Sidi Rezegh. Puis nous allons à Gambut, au sud de Tobrouk, et attaquons Benghazi, Adjedabia et aussi des concentrations ennemies. Nous y perdons trois équipages.

Le 20 décembre 1941, le lieutenant-colonel Pijaud, qui venait de remplacer Corniglion-Molinier à la tête du groupe, voulut prendre le commandement de la formation. La mission s'annonçait très difficile et c'était sa première sortie sur l'ennemi. Goussault et moi-même lui recommandâmes de prendre l'un de nous deux comme leader, en raison de notre expérience de la guerre du désert. Rien à faire... Commandant du groupe, il voulut être en tête et il se fit descendre au cours d'un combat contre les Messerschmitt 109 de Moelders qui firent bien du dégât dans notre formation, et au cours duquel j'eus des mots avec [un] Messerschmitt 109 qui m'attaqua de face. Avec mes deux mitrailleuses fixes, je réussis à le toucher et mon mitrailleur Bauden l'acheva à son passage sous l'avion. Et nous

avons appris, avec beaucoup de surprise, le lendemain, que le pilote du Messerschmitt 109 n'était autre que Marseille, l'as allemand qui totalisait à ce moment cent cinq victoires. Sauvé par son parachute, Marseille fut fortement brûlé et il ne reprit ses missions que six semaines plus tard. Pour la seconde fois, il avait été victime d'un aviateur français. Il devait se faire descendre, définitivement cette fois, en mars 1943. Au cours de cette mission du 20 décembre 1941, le lieutenant-colonel Pijaud fut abattu et très grièvement blessé. Il ne devait pas survivre à ses blessures.

Enfin, le commandement de la RAF confie au groupe Lorraine la tâche ingrate de harcèlement des poches de résistance germano-italienne de Bardia et d'Halfaya Pass. Ces missions se ressemblaient. On allait délivrer des bombes et les gars d'en face nous recevaient à coups de canons et de mitrailleuses. Bombes, Flak, bombes, Flak, et ceci pendant quarante-trois missions. Je me souviens que, le 24 décembre 1941, attaquant Halfaya, quelques heures avant le réveillon, le sergent Guyard, qui était à côté de moi en place droite, reçut une balle dans le bras. Celle qui m'était destinée n'avait que traversé mon blouson fourré.

Les opérations en Libye furent terminées pour nous le 16 janvier 1942, les Blenheim furent convoyés à LG-X, situé en bordure du canal de Suez. Le groupe Lorraine fut alors désigné pour effectuer les missions de "Coastal Command" à partir de Saint-Jean-d'Acre, au nord d'Haïfa, dans l'État actuel d'Israël<sup>34</sup>. »

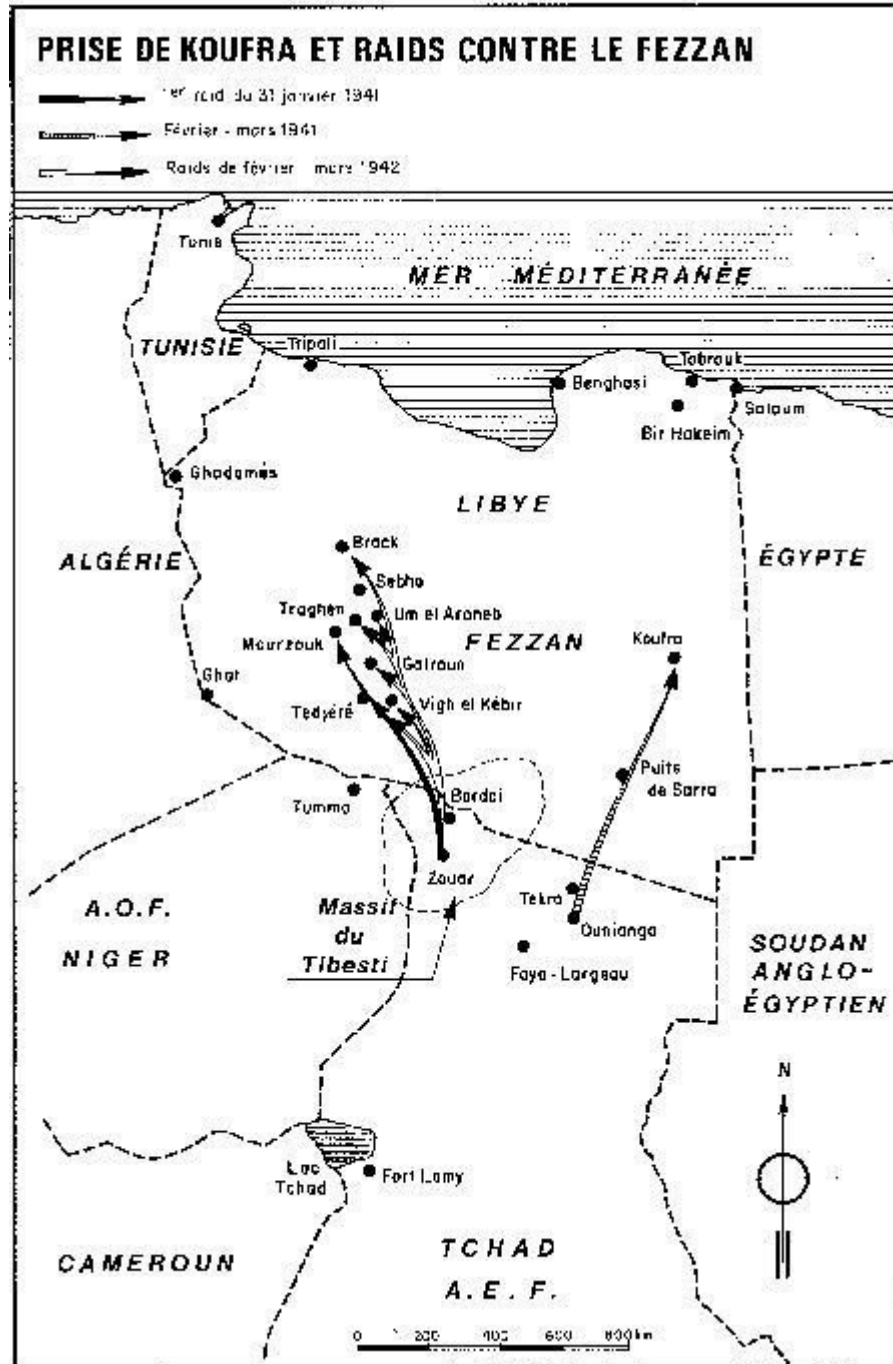
Lors de sa campagne en Libye, le groupe Lorraine aura effectué trois cent quatre-vingts missions. Comme le groupe Alsace, il est envoyé en Angleterre afin d'être équipé d'un matériel plus moderne. Les aviateurs du Lorraine, sur Douglas-Boston, vont faire souvent parler d'eux au cours des bombardements effectués sur les Pays-Bas, la Belgique et la France.

Le groupe Bretagne (Lysander et Glenn-Martin), formé au Tchad, participe aux opérations menées par le colonel Leclerc contre les positions italiennes du Fezzan, au printemps 1942. Les appareils effectuent de nombreux bombardements et des reconnaissances, à plus de deux mille kilomètres de leur base, dans le désert le plus aride du monde. Les groupes de

surveillance Artois et Picardie remportent divers succès contre les sous-marins sur les côtes d'Afrique équatoriale française et en Méditerranée orientale. Mission ingrate, qui consiste à faire des heures et des heures de vol, au large des côtes, en s'efforçant de déceler tout point suspect surgissant des vagues.

### **L'épopée de Leclerc en Libye**

Le ralliement du Tchad à la France libre, en août 1940, offre au général de Gaulle la possibilité d'attaquer la Libye italienne



*La campagne du général Leclerc en Libye 1941-1942.*

© CNJM

par le sud. La présence récente (1931) des Italiens à la frontière du Tchad entraîne une grave menace sur toute l'Afrique équatoriale française. Mussolini n'a jamais caché son intention de fournir à sa colonie libyenne un débouché sur l'Afrique noire.

L'accord franco-italien signé à Rome par le gouvernement de Pierre Laval, le 7 janvier 1935, prévoit la cession à l'Italie d'une bande territoriale de cent kilomètres de profondeur : la célèbre bande d'Aozou au détriment du Tchad. Cette mesure n'a jamais été concrétisée, mais la menace demeure.

Le dispositif militaire italien au sud de la Libye confirme les visées expansionnistes du Duce. Les Italiens ont fait un important effort de colonisation avec la mise en place de puissantes garnisons, jusque dans les palmeraies les plus méridionales. Ces garnisons sont reliées par un excellent réseau de postes et d'aérodromes. Sur le plan opérationnel, les Italiens sont les premiers à aligner des compagnies sahariennes motorisées, les sahariens. Ces unités, équipées et armées spécialement pour la guerre de mouvement dans le désert, présentent une grave menace pour le Tchad. Une saharienne comprend soixante-seize à cent quarante-sept hommes, montés sur quinze à vingt véhicules Spa à grandes roues. L'armement repose principalement sur quatre canons de 20 mm, quatre mitrailleuses lourdes de 12,7 mm et onze mitrailleuses légères. L'unique défaut réside dans l'absence de mortiers et de canons de campagne. Cette unité mobile dispose cependant de larges réserves : cinq jours d'eau, un mois de vivres et six cents kilomètres d'autonomie. Ces compagnies combattent en liaison avec une aviation adaptée aux missions de reconnaissance, de bombardement, de ravitaillement et d'évacuation sanitaire. Six sahariens sont disponibles en 1940<sup>35</sup>.

Face à cette excellente troupe équipée pour la guerre du désert, la colonie du Tchad ne présente que l'enthousiasme de son ralliement au général de Gaulle. Le commandant Jean-Noël Vincent révèle que « l'absence d'investissements sérieux de la France dans cette colonie la laisse démunie d'un bon réseau routier et sous-équipée militairement. À côté de trois groupes méharistes, il n'existe qu'une seule compagnie portée, de formation récente, stationnée au centre du pays et dotée de véhicules Laffly, inaptes au parcours en zone désertique. L'armement lourd ne comprend que quelques mortiers de 81 mm et canons de 75 mm de montagne. En dehors de la chasse aux pillards et aux dissidents, les cadres européens, peu nombreux,

sont plus souvent absorbés par des tâches administratives et judiciaires que préoccupés par des travaux guerriers. Comme le montrent certains aspects du rapport du colonel Leclerc au général commandant en chef de l'Afrique française libre (AFL), la vie coloniale, monotone et éprouvante pour les organismes européens, incite souvent à la routine<sup>36</sup> ».

L'arrivée, le 2 décembre 1940, d'un chef énergique, au rayonnement presque charismatique, le colonel Philippe Marie de Hauteclocque, dit Leclerc, va transformer les modestes forces FFL du Tchad en une véritable troupe d'élite. Né en 1902, sorti de l'école militaire de Saint-Cyr en 1922, Leclerc fait ses premières armes au Maroc pendant la campagne du Rif. Instructeur à Saint-Cyr, il est reçu premier à l'École de guerre. Membre d'un état-major en 1940, il est fait prisonnier, s'évade et participe aux combats sur l'Aisne, en juin, où il est fait à nouveau prisonnier. Il s'évade et rejoint le général de Gaulle à Londres le 25 juillet 1940. Ce jeune officier supérieur de trente-huit ans n'a qu'un seul but : libérer le territoire national en combattant l'ennemi partout où il se trouve avec tous les moyens imaginables. L'autorité et l'expérience d'officiers coloniaux comme le lieutenant-colonel d'Ornano et le capitaine Dio aident l'officier de cavalerie Leclerc à se faire accepter par la colonie militaire du Tchad.

« Le caractère entier du colonel Leclerc, écrit le commandant Jean-Noël Vincent, son puritanisme et son intransigeance dans le service constituent un style de commandement nouveau pour les coloniaux. Son allure, son courage physique, son autorité naturelle exprimée par un regard perçant virant du bleu au gris sous l'effet de la colère, le fait qu'il donne l'exemple et qu'il soit capable de concentrer constamment ses efforts et ses pensées sur le but à atteindre contribuent à forcer les ralliements. D'un tempérament nerveux, il se montre impatient et brutal devant l'obstacle. L'une de ses rares distractions est la chasse. S'exprimant en termes directs, il dégage vite l'essentiel des problèmes, prend rapidement ses décisions et veille soigneusement à leur exécution, imprimant un rythme de travail épuisant à son entourage. Il a en retour des élans de confiance et d'affection contenus mais profonds pour les subordonnés qu'il apprécie. Sa personnalité attachante, mélange de

foi intense sans ostentation et pragmatisme, d'exigence et de sollicitude, son tempérament "de fonceur", lui gagnent, en définitive, dévouements et sympathies ; à l'extrême, elle lui vaudra presque une sorte de culte<sup>37</sup>. »

La guerre dans le Sahara libyen prend la forme d'une guerre motorisée où l'âpreté et l'étendue du terrain valorisent la détermination des combattants. Le désert présente des obstacles difficiles à franchir, dont les plus célèbres sont les vastes étendues de sable formant, sous l'action du vent, des dunes comparables à des vagues aux crêtes acérées, difficilement franchissables, ou des massifs puissants à travers lesquels se profilent des couloirs et des cols. Le passage des dunes exige beaucoup d'expérience et de sang-froid de la part des conducteurs de véhicules. Elles doivent être franchies par le versant le moins accentué, à pleine vitesse. Il faut ensuite obliquer vivement pour prendre la crête sous peine de basculer du côté du versant à pic. Trop de timidité conduit à l'ensablement et oblige à recommencer depuis le bas, trop de témérité conduit à l'accident qui peut être mortel. Une autre difficulté est occasionnée par la terre pourrie, zone de terrain pulvérulent qui ressemble à une sorte de cendre gris-verdâtre. Elle ne peut être traversée qu'au moyen de cheminements artificiels formés de plaques de tôle perforées ou découpées dans des bidons de fer. Le sérir est un troisième type de terrain délicat. De parcours plus facile, il peut présenter, cependant, des dangers pour la mécanique des véhicules. Il s'agit de plateaux désertiques parsemés de pierres ou de galets, parfois hérissés de rochers. Enfin, il existe des hamadas : plateaux rocheux plus élevés que le sérir, difficiles d'accès, mais qui présentent une plate-forme dénudée, de parcours très rapide.

Dans cette vaste région, où la température peut monter dans la journée jusqu'à soixante degrés, l'eau devient le problème capital. On en trouve dans les puits profonds, au débit limité, ou dans les gueltas, cuvettes ayant des capacités de renouvellement réduites. L'eau n'est vraiment abondante que dans les oasis, véritables îlots de verdure dans l'océan de sable. La nuit, la température peut descendre en dessous de zéro, au point de geler l'eau des gourdes. Le vent y est fréquent et très violent. Il se charge de

sable et de poussière, qui le rend très éprouvant pour les hommes et le matériel. Les hautes températures provoquent une vibration de l'air qui fatigue la vue et provoque des mirages. Ce qui explique la difficulté à découvrir l'adversaire et les méprises possibles.

Les Français libres, sahariens chevronnés, européens expérimentés ou indigènes de la brousse, ne sont pas rebutés par les difficultés que présente la guerre du désert. Dès janvier 1941, les FFL du Tchad lancent des attaques dans le sud de la Libye. Ordonnée le 17 décembre 1940 par le colonel Leclerc, l'opération de Tedjere, véritable raid méhariste, débute le 5 janvier 1941. L'unité FFL, devant attaquer, est aux ordres du capitaine Sarazac, du lieutenant de Bazelaire et de l'adjudant-chef Marson. Le détachement comprend vingt-cinq tirailleurs, dix-neuf guides et un conducteur de chameaux ; soit un total de quarante-huit hommes et soixante-huit chameaux. Leur mission consiste à reconnaître le terrain et harceler l'ennemi en s'emparant de Tedjere, le poste italien du Fezzan situé le plus au sud.

L'itinéraire prévu passe par Kourizo, Nezeroa, Mouri-Ide, Lebo, Domaze et Tedjere. La première partie du parcours, jusqu'à Lebo, est la plus difficile avec son terrain sinueux et caillouteux. La seconde est plus aisée, mais l'ensemble manque de pâturage pour les chameaux. Le 9 janvier, vers 22 heures, l'unité FFL arrive à Domaz. Dans la nuit du 10 au 11, le chef des guides rend compte que le conducteur de chameaux a déserté et conseille, en conséquence, de faire demi-tour puisque l'opération doit être connue des Italiens. Il en faut davantage pour décourager le capitaine Sarazac, qui, le 11 à 8 heures, donne le signal du départ afin de parcourir, avant la tombée de la nuit, les soixante kilomètres qui séparent Domaz de Tedjere.

Le 12 janvier 1941, le détachement s'arrête à seulement mille deux cents mètres de Tedjere. L'adjudant-chef Marson, qui observe à la jumelle le poste depuis une éminence, est surpris par ces dimensions, bien plus importantes que prévu. Trois bastions se distinguent sur la face sud du fortin. La palmeraie se détache à l'est et une dénivellation apparaît à proximité de la face orientale de l'objectif. En raison de la clarté lunaire, le capitaine Sarazac

décide d'emprunter le cheminement oriental pour l'approche. L'attaque doit s'effectuer avec trois groupes. Le premier, aux ordres du lieutenant de Bazelaire, ouvrira la marche et se mettra en place à gauche. Le deuxième, conduit par le capitaine Sarzac, se placera au centre du dispositif. Le troisième, avec l'adjudant-chef Marson en arrière-garde, se situera à droite de l'axe d'attaque. Les groupes profiteront du mouvement de terrain pour se mettre en place face au poste.

« À 11 h 45, raconte le capitaine Sarzac, les groupes d'attaque quittent le point de stationnement. Arrivé à proximité du poste, je me rends compte que la palmeraie aboutit au nord-est du poste et que de rares palmiers la prolongent vers l'est, en direction du fortin. À cent cinquante mètres, nous entendons les Italiens donner des ordres, puis un groupe électrogène se mettre en marche. Le lieutenant de Bazelaire accompagné de guides effectue alors un bond jusqu'à la dernière crête, suivi par mon groupe. C'est le moment choisi par l'ennemi pour ouvrir le feu. Les rafales de mitrailleuses traversent sans dommage les rangs des derniers tirailleurs mais empêchent la mise en place de l'adjudant-chef Marson à l'extrémité de la ligne d'attaque. Ce dernier est, de plus, pris à partie par une autre mitrailleuse depuis le bastion nord-ouest du fortin. Nos groupes approchent à cinquante mètres et ripostent aux feux des Italiens. Les guides tirent en majorité en l'air au contraire des tirailleurs qui agissent efficacement. Des grenades VB (grenades à fusil antipersonnel) sont lancées à l'intérieur du poste. Un haut réseau de fil de fer barbelé à trois rangs protège le mur d'enceinte. Les Italiens tirent de longues rafales de trente à quarante cartouches, avec une hausse trop courte, comportement qui indique l'état de nervosité et d'appréhension de la garnison italienne incapable, de nuit, d'estimer la valeur réelle de l'assaillant. Je juge impossible de cisailer les barbelés et de placer des échelles sous une pareille débauche de mitraille. Cette dernière s'avère peu efficace à cinquante mètres mais il pourrait en être autrement, à bout portant, sur mes hommes ralentis par la coupure de barbelés et l'ascension d'échelles<sup>38</sup>. »

Comme la résistance italienne est toujours aussi opiniâtre, après deux heures de combat, le capitaine Sarzac ordonne le

décrochage à 3 h 30. Le 15 janvier 1941, le détachement FFL atteint le point d'eau de Toummo après dix-huit heures et demie de parcours et malgré une tempête de sable soufflant à contresens de la marche. Tous sont exténués. L'eau est épuisée depuis la veille et les chameaux n'ont plus mangé depuis cinq jours. L'unité du capitaine Sarazac, armée légèrement pour ménager l'effet de surprise, n'a pu s'emparer du poste de Tedjere, en raison de la trahison de certains guides, de l'importance sous-estimée du fortin et du manque d'artillerie.

Le colonel Leclerc est le premier à en tirer des enseignements intéressants :

« L'intérêt de cette reconnaissance réside en ce qu'elle a été faite par un détachement entièrement méhariste. Elle souligne la difficulté actuelle d'un emploi offensif de ces unités. Les groupes nomades réclament une sérieuse mise en condition préalable. L'alimentation des chameaux au cours même de ces opérations présente de grandes difficultés. Enfin les animaux doivent être envoyés au repos pour plusieurs mois après un effort sérieux. La disproportion entre le rayon d'action et la vitesse des éléments méharistes et des éléments motorisés est très forte et constituerait pour les premiers un handicap sérieux en cas de rencontre des seconds. En résumé, bons instruments de défense et de surveillance des massifs montagneux des régions nord du Tchad, les groupes nomades ont, par contre, une capacité offensive très réduite. Ils pourraient cependant rendre encore des services en tant qu'appoint, renforts ou relève des détachements motorisés<sup>39</sup>. »

Parallèlement à l'opération de Tedjere, les Britanniques et les Français libres décident d'attaquer par surprise l'important poste italien de Mourzouk. Les moyens mis en œuvre sont les suivants :

- La patrouille G, composée de volontaires de la Garde écossaise placés sous les ordres du capitaine Creighton-Stuart.
- La patrouille T, constituée de volontaires néo-zélandais dirigés par le major Clayton.
- Un groupe FFL, formé par la 6<sup>e</sup> compagnie du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad et commandé par le lieutenant-

colonel d'Ornano, le capitaine Massu, le lieutenant Eggenpiller et les sergents Bourrat et Bloquet.

L'ensemble représente une centaine d'hommes, disposant d'une trentaine de véhicules, de onze mitrailleuses, de quatre fusils antichars Boys, d'un canon Bofors de 40 mm et de deux mortiers de 76 mm.

Les deux patrouilles britanniques, venant du Caire, doivent effectuer leur jonction avec les Français libres au nord du massif du Tibesti. L'objectif de l'attaque porte sur la ville de Mourzouk, capitale traditionnelle du Fezzan. Située au sud-ouest de la Libye, à mille six cents kilomètres du Caire et cinq cent soixante kilomètres de Wour, Mourzouk est en fait une grosse bourgade de deux mille habitants. Une importante garnison italienne de deux cents hommes cantonne dans un fort, ancienne fortification turque modifiée par les Italiens. Cet imposant bâtiment carré, dont l'enceinte mesure cent mètres de côté et dix mètres de haut, est flanqué aux angles de tours à deux ou trois étages. Un porche profond, surmonté d'un minaret coiffé du drapeau italien, en marque l'entrée. Le système défensif est complété par un aérodrome où stationnent en permanence deux ou trois avions Caproni CA-133, bombardiers complètement désuets, datant de la conquête de l'Éthiopie, mais toujours en service en 1940.

En partant du Caire dans l'après-midi du 26 décembre 1940, les Britanniques embarquent le cheikh Abd el-Jellil Sif en-Nasr, l'un des chefs historiques de la résistance arabe à la colonisation italienne au Fezzan. Son frère Ahmed est réfugié auprès des Français du Tchad où il constitue un goum (compagnie africaine de montagne) recruté parmi les fidèles. Le cheikh doit servir de guide mais surtout de propagandiste pour favoriser un nouveau soulèvement indigène contre l'occupant italien. Après avoir traversé les deux mers de sable égyptiennes, le Sérir et le Kalansko, puis la piste de Koufra sans avoir été repérés, les Britanniques pénètrent dans le désert au nord-ouest de Tazerbo. Le dixième jour, ils atteignent un point situé à cent soixante kilomètres au sud-est d'Ouaou el-Kébir, où le major Clayton

bifurque vers le sud avec quatre véhicules pour prendre le groupe de Français libres au nord du poste d'Aozou.

Le 8 janvier 1941, la colonne alliée s'ébranle en direction de Mourzouk et arrive le 11 sur la route de Sebha à une dizaine de kilomètres au nord de l'objectif. Vers 11 h 30, la colonne alliée se scinde en trois patrouilles. La première, composée par le gros des Néo-Zélandais, dirigée par les lieutenants Ballantyne et Shaw, doit détruire le terrain d'aviation. La deuxième, constituée de Néo-Zélandais et de Français, aux ordres du capitaine Massu et du sergent Hewson, doit couvrir l'attaque de l'aérodrome en interdisant son accès à la garnison du fort. La troisième patrouille, avec les gardes écossais, commandée par le capitaine Creighton-Stuart, doit neutraliser la garnison du fort par le feu de son canon Bofors de 40 mm et de ses deux mortiers de 76 mm. L'ensemble est aux ordres du major Clayton et du lieutenant-colonel d'Ornano qui prennent la tête du convoi.

Vers midi, à l'heure de la plus grosse chaleur et du repos, la colonne s'ébranle, conduite par le véhicule Clayton-d'Ornano, suivie de la patrouille Hewson-Massu, puis celle de Ballantyne-Shaw, Creighton-Stuart fermant la marche. Elle descend l'escarpement qui lui servait d'abri et rejoint la route qui vient de Sebha. Au moment où elle arrive à la hauteur des premiers bâtiments de l'agglomération, des indigènes groupés autour d'un puits la saluent à la fasciste ! Une colonne motorisée circulant tranquillement en plein jour sur la route de Sebha ne peut être qu'italienne ! Un peu plus loin, le major Clayton capture le receveur des postes sur sa bicyclette, le signor Colichia, pour lui servir de guide.

Peu après, le fort émerge des palmiers. Sur l'esplanade, devant l'entrée, une vingtaine d'Italiens en bras de chemise attendent tranquillement. À la grande surprise des Français, les Britanniques appliquent à la lettre le plan prévu au lieu de foncer sans tirer dans le fort en profitant de l'occasion offerte. Il n'y a dans le fort que quarante hommes avec le lieutenant Cianferrana, le reste de la garnison, cent soixante hommes, se trouvant en ville. Avec une lenteur excessive, un peu crispante pour les Français, la voiture

du major Clayton oblique lentement à droite en ouvrant le feu avec sa mitrailleuse sur l'entrée du poste. La patrouille Hewson-Massu suit et s'arrête à deux cents mètres du fort en tirant de toutes ses armes automatiques. La patrouille Ballantyne-Shaw double les Franco-Britanniques et fonce vers l'aérodrome, alors que la patrouille de la Garde écossaise prend position dans les jardins qui bordent le fort et commence à le bombarder avec ses mortiers.

Deux véhicules néo-zélandais ont vite raison de la résistance d'une vingtaine d'Italiens, dont la plupart sont des mécaniciens désarmés et qui se rendent. Un mitrailleur italien, faisant mine de résister, est abattu d'une balle en pleine tête. Au début de l'attaque, la camionnette du major Clayton traverse l'aérodrome. En dépassant le coin du hangar, le véhicule est criblé de balles par un mitrailleur italien. La mitrailleuse Vickers du major Clayton s'enraye et avant que le véhicule ait pu faire demi-tour, le lieutenant-colonel d'Ornano est tué d'une balle dans la gorge ainsi qu'un sergent de l'aviation italienne capturé pour servir de guide. L'adversaire perd sur l'aérodrome trois Libyens et deux Italiens. Dans le hangar, les Britanniques trouvent trois avions Caproni-Ghibli, des armes et des munitions. Le tout est incendié à l'essence d'avion.

Du côté du fort, la riposte italienne ne se fait pas attendre. L'attaque durera deux heures sans pouvoir briser la résistance des Italiens solidement retranchés. Durant le combat, le capitaine Giona, commandant du fort, tente de rejoindre son poste, alors qu'il vient d'inspecter la bourgade. Sa voiture est pulvérisée au canon Bofors et l'officier tué sur le coup. Le sergent Hewson qui sert la mitrailleuse d'un véhicule néo-zélandais est mortellement frappé à la poitrine. Le sergent Bourrat tente vainement de servir l'arme automatique à sa place. Le capitaine Massu, se trouvant à ses côtés, est légèrement blessé à la jambe par deux balles. La patrouille se trouvant trop exposée sur un glacis battu par la mitraille, il la fait reculer de quatre cents mètres vers le sud-est, à l'abri d'une butte qui permet de poursuivre le combat avec moins de risque. Sans nouvelles de l'aérodrome, le capitaine Massu décide de rejoindre la patrouille qui l'attaque. En arrivant, le lieutenant Schaw lui apprend la mort du lieutenant-colonel

d'Ornano, ce qui le frappe de consternation au point de le laisser sans réaction pendant la destruction des installations du terrain d'aviation. Le toit du hangar s'effondre au moment où les assaillants s'éloignent en n'emmenant que quatre prisonniers en raison du manque de place et de rations.

« L'affrontement, rapporte le capitaine Massu, s'est déroulé au milieu d'une population indigène surprise mais indifférente<sup>40</sup>. »

À 17 heures, tous les véhicules ont rallié le point de départ au nord de Mourzouk, avec un blessé sérieux et les corps du lieutenant-colonel d'Ornano et du sergent Hewson. Ils sont inhumés avec les honneurs militaires rendus par le petit groupe de Français. Privés de leur chef, les Italiens n'ont pas poursuivi les assaillants. Ils estiment avoir repoussé l'attaque victorieusement. Le lieutenant Cianferrana, commandant en second du fort, écrit dans son rapport : « Décimés en hommes, déçus par la surprise manquée, les ennemis s'éloignent profitant d'un violent vent de sable, une fois de plus battus par nos armes<sup>41</sup>. » L'officier italien avoue cependant la perte de huit tués, dont le capitaine Giona, de dix blessés et de trois prisonniers.

Après plusieurs jours de voyage pénible, dans une région peu explorée, la colonne alliée arrive sur la piste auto de Blima-Zouar. Le 19 janvier 1941, à 11 heures, Zouar est atteint.

« L'opération de Mourzouk, écrit le commandant Vincent, a eu un retentissement certain chez les Italiens, surpris que les Alliés puissent porter la guerre aussi loin sur leurs arrières... Par ailleurs le raid a été une excellente expérience pour les cadres français qui l'ont vécue, même si leur rôle est resté secondaire... Ils ont été particulièrement séduits par ce style d'action et les perspectives qu'ouvre la guerre motorisée dans le désert. Dans son compte rendu, le colonel Leclerc semble regretter que des moyens aussi modernes n'aient été employés qu'au service d'une action de harcèlement trop fugace<sup>42</sup>. »

Après les combats de Tedjere et de Mourzouk, le colonel Leclerc envisage d'attaquer Koufra. À ce titre, il ordonne deux reconnaissances : l'une terrestre, l'autre aérienne, et s'adresse également aux Britanniques. Ceux-ci répondent par l'intermédiaire

du capitaine Moitessier, officier de liaison de l'Afrique française libre (AFL) auprès du haut commandement britannique en Égypte. Koufra est une oasis isolée, située à l'extrémité sud-est du désert libyque italien, à sept cent cinquante kilomètres du golfe de Syrte. Koufra se présente comme l'un des maillons essentiels du système défensif des frontières désertiques entre la Libye, l'Égypte et le Soudan. Dans le cadre de l'Empire colonial italien, l'aérodrome de Koufra est la plus importante base pour les communications aériennes entre la Libye et l'Éthiopie, au moment où l'Afrique orientale italienne est menacée par les Britanniques.

D'après les renseignements fournis par les Britanniques et le lieutenant-colonel d'Ornano, « la qualité de la garnison italienne paraît bonne et sa valeur stimulée par la présence du lieutenant-colonel Leo et du capitaine Moreschini, officiers réputés pour leur expérience de la guerre du désert. Les Italiens savent se battre avec acharnement en cas de nécessité<sup>43</sup> ».

La garnison de Koufra se compose de trois éléments complémentaires. Tout d'abord un détachement permanent d'avions avec des renforts variables suivant les passages. Lors de la première reconnaissance aérienne effectuée par les Français, six avions ont été identifiés. Ils sont destinés à déceler et attaquer assez loin une incursion ennemie. La deuxième composante est terrestre et mobile avec la sahariana di Cufra : compagnie motorisée (soixante-seize hommes, quatre canons de 20 mm, quatre mitrailleuses lourdes et onze mitrailleuses légères), commandée par le capitaine Mattioli. Cette excellente unité a pour mission d'intercepter et de détruire les raids ennemis. La troisième composante, spécifiquement défensive, est constituée par la garnison du fort, qui rassemble quatre compagnies, soit trois cent vingt-sept hommes, dotés de quatre canons de 20 mm, vingt et une mitrailleuses lourdes de 12,7 mm et trente-deux mitrailleuses légères. En application des directives du commandant du fort, la garnison agit selon deux modes d'action en cas d'attaque. Le premier, dynamique, est représenté par un groupe mobile (six fusils-mitrailleurs), logé au fort et commandé par le lieutenant Vesta. Il a pour mission d'effectuer les contre-attaques et le harcèlement. Il peut être renforcé par un groupe d'une dizaine de

francs-tireurs (arditi) armés de mousquetons et de grenades. Le second mode est statique. Il concerne le gros de la garnison : deux compagnies de mitrailleuses et une batterie de 20 mm qui se répartissent entre deux lignes de résistance et un réduit. La première ligne est occupée par la 60<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses du lieutenant Miliani : quatorze mitrailleuses, installées dans des emplacements enterrés, avec une autonomie de subsistance de trois jours. Certains abords sont minés. La seconde ligne a pour mission de renforcer la face la plus vulnérable : celle du nord. Avec cinq mitrailleuses lourdes, la 59<sup>e</sup> compagnie, commandée par le lieutenant Ferrici, bat les barbelés. Enfin, le fort lui-même est défendu par le lieutenant Menozzi qui dispose de dix-huit mitrailleuses. La batterie de canons de 20 mm se place à l'initiative de son chef sur l'une des lignes de résistance, afin de détruire les véhicules ou les avions<sup>44</sup>.

« L'état des défenses et les directives données par le chef révèlent trois lacunes, remarque avec perspicacité le colonel Leclerc. Il n'y a pas d'artillerie à tir courbe et au calibre suffisamment important pour contrebattre une artillerie adverse. Les groupes prévus pour effectuer du harcèlement dans l'oasis ne peuvent être efficaces que s'ils disposent de moyens de déplacement. Enfin, une planification trop systématique des replis conduit rapidement la garnison, relativement nombreuse, à s'entasser dans un réduit trop exigü qui ne saurait la protéger longtemps. En fait, ce système défensif est conçu pour arrêter des dissidents indigènes ou, au pire, quelques incursions de reconnaissance ennemies légèrement armées. Personne n'imagine qu'on puisse amener de l'artillerie à travers des centaines de kilomètres difficilement franchissables<sup>45</sup>. »

La première action préparatoire aux opérations commence par une reconnaissance d'itinéraires en direction du puits de Sarra, seul point d'eau important, future base française de départ. Le 23 décembre 1940, le commandant Ous, le lieutenant Combes et le médecin lieutenant Le Gall partent de Largeau en camion. Ils passent par Ounianga où ils prennent le lieutenant Gourgout pour relever l'itinéraire. Ce dernier note « des dunes difficiles à franchir à vingt kilomètres de Tekro, poste frontière. À la sortie du poste se présentent de hautes falaises, de franchissement peu aisé, puis le

terrain devient excellent en s'appuyant légèrement vers l'est. On arrive alors au rocher de Tomma, monticule rocheux détaché de la falaise qui se trouve à l'est<sup>46</sup>. »

L'équipe de reconnaissance, conformément aux ordres du colonel Leclerc, fait demi-tour et regagne Tekro qu'elle atteint à la nuit tombée, puis Ounianga le 27 décembre au matin. Le groupe réservé de bombardement n° 1 (GRB 1) du capitaine d'Astier de Villate accomplit plusieurs reconnaissances aériennes et bombardements sur Koufra. Malgré des avions (Blenheim) totalement inadaptés à la guerre du désert, le GRB 1 fait preuve d'une grande utilité en fournissant de précieux renseignements au colonel Leclerc. En revanche, les bombardements se révèlent décevants. Le Blenheim n'est pas un bombardier en piqué, ses instruments de navigation et de visée sont rudimentaires, ses lance-bombes et ses armes de bord mal protégés du vent et du sable.

Le 28 décembre 1940, le colonel Leclerc arrive à Ounianga avec deux Blenheim neufs. Son voyage a été mouvementé en raison d'un vent de sable et des difficultés de la navigation. Après examen des photos aériennes, Leclerc décide d'attaquer Koufra. Il laisse des consignes pour pousser activement les préparatifs : « Constitution des unités motorisées, acheminement des convois et mise en place des dépôts<sup>47</sup>... »

Les éléments de la colonne Leclerc se concentrent à Largeau. Tout est conditionné par la capacité d'emport du parc automobile. Une partie importante du tonnage est réservée à l'eau et à l'essence. La colonne représente un bataillon à trois compagnies de deux sections chacune :

- État-major : colonel Leclerc, dix-huit hommes et six véhicules divers.

- Compagnie portée : capitaine de Rennepont, capitaine Geoffroy, lieutenant Arnaud, quatre-vingt-huit hommes et vingt-trois camions Bedford.

- Groupe nomade de l'Ennedi : capitaine Baboteau, cent dix hommes, dix-sept véhicules.

– 7<sup>e</sup> compagnie (deux sections) : capitaine Florentin, capitaine Fabre, soixante-dix-huit hommes, neuf véhicules.

– Section d'artillerie : lieutenant Ceccaldi, dix-neuf hommes, un canon de 75 mm de montagne, sept véhicules.

– Détachement blindé : adjudant Detouche, deux automitrailleuses Laffly et un camion.

– Patrouille motorisée franco-britannique : major Clayton, lieutenant Dubut, vingt-quatre véhicules.

– Service dépannage : lieutenant Ruais, quinze hommes, vingt camions.

– Service ambulance et ravitaillement : lieutenant Combes, soixante-quatorze hommes, cinquante-six véhicules, quatre mitrailleuses, deux canons de 37 mm.

Total : quatre cent deux hommes, dont deux cent cinquante combattants, vingt-six fusils-mitrailleurs, quatre mitrailleuses lourdes, deux canons de 37 mm, quatre mortiers de 81 mm, un canon de 75 mm, cent soixante-deux véhicules divers<sup>48</sup>.

Le colonel Leclerc quitte Largeau le 27 janvier 1941 et atteint le rocher frontière de Tomma le 31, à quatre cent cinquante kilomètres environ de son objectif. Les équipages sont agréablement impressionnés par le colonel Leclerc, souvent aux endroits critiques pour résoudre les difficultés qui surviennent et stimuler les énergies en montrant l'exemple. À partir de Tomma, le colonel Leclerc s'éclaire par une patrouille commandée par le lieutenant Sammarcelli et l'aspirant Lami, qui doit le renseigner sur les activités aériennes italiennes. La patrouille Sammarcelli est elle-même précédée par le détachement motorisé franco-britannique du major Clayton, progressant avec un jour d'avance sur le gros de la colonne. L'officier britannique a demandé l'autorisation au colonel Leclerc d'explorer le djebel Cherif, situé à cent kilomètres au sud de Koufra.

La patrouille du major Clayton a été malheureusement repérée par l'aviation italienne le 28 janvier 1941. Alerté, le commandement italien décide d'intercepter les intrus en lançant la fameuse sahariana di Cufra à leur rencontre. Les avions italiens

localisent rapidement la patrouille alliée grâce aux traces laissées par les véhicules sur le sable. Les renseignements sont transmis à la saharianna qui manœuvre habilement dans le djebel, afin de tendre une embuscade aux Britanniques sur leur ligne de retraite, au sud du massif.

Le 29 janvier 1941, à 14 heures, la patrouille Clayton tombe dans le piège tendu par les Italiens. Le tir ennemi est dense et précis. Dès le début, trois véhicules britanniques sont détruits par les obus. Un équipage de quatre Néo-Zélandais est porté disparu. Les Italiens combattent selon leur procédé habituel : équipage débarqué tirant à terre, appuyé par les armes lourdes des véhicules (canons de 20 mm et mitrailleuses Breda de 12,7 mm). L'aviation joue également un rôle d'appui-feu avec le lancement de bombes légères et le mitraillage de la formation adverse. Surpris, les Britanniques tentent de décrocher, mais y parviennent difficilement en raison de l'excellente utilisation du terrain par les Italiens et du harcèlement de la Regia Aeronautica. Un avion italien touche d'un coup au but le véhicule du major Clayton. Blessé, ce dernier est fait prisonnier ainsi que ses deux équipiers. Le bilan est lourd pour les Britanniques : deux tués, quatre disparus, trois prisonniers, trois véhicules détruits, deux abandonnés, plusieurs autres endommagés. Les Italiens n'ont à déplorer que deux morts et pas un seul blessé.

Démoralisés par la disparition de leur chef et leurs pertes, fatigués par la dure mission qui se prolonge, les survivants de la patrouille britannique demandent l'autorisation de se retirer. Le colonel Leclerc accepte leur départ, sachant que les Britanniques ont couvert sept mille deux cent quarante kilomètres depuis le 26 décembre 1940 ! L'officier de liaison britannique, le capitaine Nayme, impressionné par la combativité des Italiens, déconseille à Leclerc la poursuite de l'opération contre Koufra. Estimant que cet officier anglais est encore sous le choc du combat, Leclerc décide, au grand étonnement de ses subordonnés, de continuer la progression<sup>49</sup>.

Le 5 février 1941, la reconnaissance approfondie de Koufra est effectuée par le détachement motorisé des capitaines Geoffroy et

de Rennepont, fort de quatre-vingt-dix hommes. Le 7, le sergent-chef Briard découvre, par hasard, une tente où dort un sous-officier radiogoniométrique italien auprès de son appareil, qui est détruit silencieusement au coupe-coupe. Au retour, avec son prisonnier, la patrouille fouille les bâtiments administratifs du village, de la palmeraie de Koufra, ainsi que le poste de carabinieri où elle complète sa collecte de documents. Une seconde patrouille, aux ordres du lieutenant Arnaud, revient de l'aérodrome qui ne paraît pas gardé. Le colonel Leclerc décide d'attaquer l'aérodrome. Il improvise un coup de main, avant le lever du jour, comptant sur la vitesse d'exécution pour parer aux inconvénients du manque de discrétion de ce genre d'attaque et à la réaction prévisible des Italiens.

« Son comportement, écrit le commandant Vincent, est symptomatique de son attitude habituelle au combat. Il s'agit de saisir les occasions favorables, sans rester prisonnier d'un plan ou d'une idée préconçue en prenant des risques calculés, souvent fondés par une bonne évaluation de la psychologie de l'ennemi, et en suppléant la légèreté des moyens engagés par la vitesse d'exécution<sup>50</sup>. »

Pour l'attaque du terrain d'aviation, le colonel Leclerc organise son détachement en deux patrouilles. La première, dirigée par le capitaine de Guillebon, avec six véhicules, est chargée des destructions, alors que la seconde placée en soutien n'interviendra qu'au signal d'une fusée. Alertée par l'incendie de deux avions, la garnison italienne du fort tire à la mitrailleuse lourde sur le détachement français. Désagréablement surpris par la brusque réaction des Italiens, Leclerc ordonne le signal de repli, qui s'effectue non sans ennuis de parcours, en contribuant à étaler la colonne en plein jour. C'est le moment idéal que choisissent les avions italiens pour attaquer. Les Français réagissent en ouvrant le feu au fusil-mitrailleur, afin de tenir à distance les avions italiens lents et non blindés. Pour éviter les bombes et les rafales de mitrailleuses, les conducteurs français circulent en zigzag. La voiture du lieutenant Arnaud est endommagée par une rafale qui blesse ce dernier au bras. Par ailleurs, un tirailleur sénégalais

(Omar Diagne) est tué et trois autres soldats blessés dont l'adjudant Douts.

La colonne FFL trouve un abri providentiel derrière des rochers et reprend sa route après le départ des avions. Elle passe le djebel Cherif où elle rencontre les traces de l'affrontement entre la sahariens et les Britanniques. Les Français achèvent de détruire deux véhicules et enterrent avec les honneurs militaires deux morts, dont le caporal Beech, qui sont bénis par le père Bronner. La colonne campe à proximité et rejoint le puits de Sarra le 9 février 1941. À cet endroit, le sergent-chef Briard découvre un Néo-Zélandais épuisé. C'est l'un des quatre Britanniques portés disparus le 31 janvier, à l'issue du combat de djebel Cherif. Isolés de leur unité après l'incendie de leur véhicule, les quatre malheureux ont décidé de gagner Tekro à pied avec seulement six litres d'eau de réserve, en espérant rencontrer les Français en cours de chemin. Près du rescapé, on découvre les traces de l'un de ses compagnons que l'on recueille quinze kilomètres plus loin. Les deux autres sont retrouvés peu après, mais l'un mourra et l'autre perdra la raison.

Au retour de ce premier raid sur Koufra, le colonel Leclerc évalue avec exactitude les difficultés. Le 10 février 1941, il télégraphie de Largeau au général de Larminat :

« Estime pression énergique nécessaire pour réduction de Koufra – fort bien armé – Italiens tous au fort dont chaque bastion d'angle est armé de trois mitrailleuses de 20 mm – artillerie néant – avions basés terrain secours au nord-ouest du fort avec batterie DCA au sud-est djebel Aouenat évacué – liaison aérienne avec Éthiopie existe encore<sup>51</sup>... »

Les nouvelles des succès britanniques en Cyrénaïque encouragent le colonel Leclerc dans son projet et l'incitent à envisager à la suite la conquête du Fezzan, coïncidant avec l'arrivée des Anglais à la hauteur du golfe de Syrte. Limité par la faiblesse de son parc auto, ainsi que par la quantité d'essence, Leclerc n'hésite pas à alléger la composition de ses forces. Celles-ci comprendront lors de l'attaque de Koufra cent Européens, trois cents indigènes dont cent cinquante conducteurs, armés de vingt-

six fusils-mitrailleurs, quatre mitrailleuses, deux canons de 37 mm, quatre mortiers de 81 mm et un canon de 75 mm.

Le 16 février 1941, la colonne Leclerc, réorganisée, est à nouveau à pied d'œuvre au puits de Sarra qui a été dégagé par le maréchal des logis-chef Collin, ancien puisatier de Mauritanie. Le lendemain, la colonne reprend sa marche, éclairée par les patrouilles des capitaines de Guillebon et Parazols. Le 18, l'unité FFL est repérée par un avion italien. À 12 h 30, elle découvre, à mille deux cents mètres, les véhicules de la saharianna italienne arrêtés dans un repli de terrain. Elle semble garder l'accès du fort sur sa face nord, la plus vulnérable. Aussitôt le colonel Leclerc, qui est passé en tête de la colonne, donne ses ordres : « Le peloton de Rennepont doit accrocher et fixer l'ennemi pendant que le peloton Geoffroy débordera l'ennemi sur la gauche en utilisant un cheminement<sup>52</sup>. »

Les Italiens, qui ont repéré la manœuvre, ouvrent un feu d'enfer sur les Français. Les canons italiens de 20 mm incendient plusieurs véhicules adverses. Les armes automatiques françaises s'enrayent. Un mortier, hâtivement mis en place, jette cependant le trouble chez les Italiens. Le combat paraît tourner à l'avantage de la saharianna. Voyant sa manœuvre bloquée à gauche, Leclerc réagit immédiatement en ordonnant au capitaine de Rennepont de déborder plus largement par la droite. Il se joint au peloton afin d'en contrôler l'exécution. Après une heure trente de combat acharné, la seconde manœuvre des Français réussit. Les Italiens, se voyant débordés, retraitent vers le fort, au sud-est de la cote 542. Ils en sont rapidement délogés par le peloton de Rennepont qui cherche à couper la ligne de retraite de la saharianna. Les Italiens reculent en direction d'El-Haouari au nord-ouest de Koufra, découvrant ainsi la face nord du fort.

La nuit se passe en alertes et patrouilles mais la garnison italienne ne bouge pas. Le 19 février 1941, vers 6 h 30, sept Caproni italiens, venant de Hon, bombardent et mitraillent le peloton Geoffroy. Vers 8 heures, la saharianna débouche dans l'oasis en s'attaquant au peloton de Rennepont, afin de dégager le fort. Le peloton de Rennepont, avec lequel se trouve le colonel

Leclerc, fixe l'ennemi avec une partie des hommes, pendant que l'autre partie le déborde par le nord. Après deux heures de combat, la saharianna renonce à son attaque en direction du fort et se retire vers Tazerbo.

S'il est vrai que l'absence de mortiers chez les Italiens a joué un rôle non négligeable dans leur défaite, il est indiscutable que l'audace et l'esprit manœuvrier des FFL ont été décisifs. La saharianna a un armement uniquement composé de mitrailleuses et de petits canons de 20 mm à tir direct, ce qui est insuffisant dans un paysage chaotique comme celui où se déroule le combat de Koufra. D'autre part, les véhicules italiens, à grandes roues, ont une silhouette trop haute qui les rend vulnérables. Au contraire, les Français possèdent d'excellents mortiers de 81 mm, à tir courbe, qui leur permettent de battre les angles morts des positions abritées contre lesquelles les Italiens n'ont pas de parade sinon la dispersion.

« Dans ce combat, remarque le commandant Vincent, le colonel Leclerc a fait d'emblée la démonstration de ses qualités militaires et de sa méthode favorite de commandement au combat. Il a donné l'exemple, et, grâce à sa présence dans l'échelon de tête, a pu saisir immédiatement l'occasion favorable<sup>53</sup>. »

Le 20 février 1941, le colonel Leclerc met au point sa tactique pour conquérir le fort. Toute attaque frontale serait coûteuse et conduirait à l'échec. C'est donc par un harcèlement continu et une guerre des nerfs que Leclerc espère obtenir la capitulation de la garnison italienne. L'unique canon de 75 mm de montagne, du lieutenant Ceccaldi, entreprend un bombardement intermittent à raison de vingt à trente coups par jour et modifie ses positions pour donner l'impression d'une artillerie nombreuse. Ce bombardement est soutenu par les quatre mortiers de 81 mm, mis en batterie à quinze cents mètres au nord-ouest du fort. Des patrouilles et des coups de main nocturnes sont entrepris régulièrement pour décourager les tentatives de sorties et entretenir le sentiment d'isolement de la garnison. Parmi ces opérations, la plus audacieuse est effectuée par le commandant Dio qui attaque avec quatre hommes l'un des points d'appui tenu

par une section d'Italiens. Son action contribue à mettre six Italiens hors de combat, mais le lieutenant français Courlu et lui-même sont gravement blessés.

La Regia Aeronautica attaque au début le PC du colonel Leclerc. Par la suite ces interventions cesseront en raison d'une méprise des Italiens. Ils interprètent la présence de deux avions Lysander et d'un vieux Potez sanitaire, sur un terrain d'aviation de fortune, comme preuve de l'existence d'une aviation de chasse. En conséquence, ils n'osent plus s'aventurer au-dessus de Koufra avec leurs lents et surannés Caproni. Par contre, la garnison assiégée réagit d'abord vigoureusement. Elle étend ses travaux défensifs à l'extérieur du fort et ses canons de 20 mm s'attaquent aux mouvements diurnes des assiégeants.

Les encouragements admiratifs du haut commandement italien adressés par radio à la garnison de Giarabub – autre fort assiégé par les Alliés – sont entendus par Koufra et captés par les Français qui s'inquiètent de ces exemples d'héroïsme donnés à la garnison de Koufra. Pendant trois mois, mille trois cents Italiens, commandés par le lieutenant-colonel Castagna, repoussent à Giarabub les attaques de trois mille cinq cents Britanniques, soutenus par la RAF. Une pluie de bombes et d'obus tombe sur Giarabub. Mais les Italiens tiennent. Ils résistent à plusieurs charges mécaniques, à plusieurs assauts de l'infanterie. Le 20 mars 1941, après l'épuisement total des vivres, de l'eau et des munitions, la garnison italienne se rend aux Anglais. Quatre cents Italiens ont été tués ! Le général britannique O'Connor, admiratif, accorde au lieutenant-colonel Castagna et à ses preux les honneurs de la guerre<sup>54</sup>.

Sachant que les Italiens sont d'excellents soldats, contrairement à une légende détestable, le colonel Leclerc a pris des mesures pour un siège de longue durée. Ses liaisons avec l'arrière sont assurées par deux avions Lysander. Le bombardement systématique du fort de Koufra commence à produire ses effets. Des obus pulvérisent le poste de radio et le mess des officiers. Ces destructions aggravent le moral de la garnison qui reçoit les obus sans pouvoir les rendre et désespère de l'arrivée de secours

extérieurs. Le 28 février 1941, après une dizaine de jours de siège, un indigène remet au colonel Leclerc une lettre du commandant de la garnison italienne, le capitaine Colonna, qui lui propose un accord afin de mettre les blessés des deux camps à l'abri des combats. Le colonel Leclerc, qui devine un ennemi chancelant, lui fait répondre que cette question ne peut être traitée qu'entre officiers. À 16 heures, un officier italien porteur du drapeau blanc quitte le fort. Le capitaine de Guillebon et le lieutenant Sammarcelli, envoyés en parlementaires, le rencontrent avec la consigne de refuser tout accommodement pour les blessés et de sonder le moral des assiégés. L'entretien s'avère long mais instructif.

« Devant notre fermeté, raconte le capitaine de Guillebon, l'officier italien finit par demander, sur le ton de la confiance et à titre personnel, les conditions d'une reddition. Cette attitude nous confirme que les assiégés sont mûrs pour une capitulation. En réponse le colonel Leclerc fait reprendre, de plus belle, le bombardement du fort par le 75 et les mortiers<sup>55</sup>. »

Les Italiens, qui ne disposent d'aucune pièce d'artillerie, se trouvent dans une situation intenable. Le 1<sup>er</sup> mars 1941, à l'aube, le lieutenant Ceccaldi aperçoit un drapeau blanc sur l'un des bastions du fort. Un officier italien, le lieutenant Miliani, sort du fort pour tenter une nouvelle négociation, mais Leclerc s'impatiente. Il interrompt les pourparlers, monte dans une camionnette, accompagné du capitaine de Guillebon, du sous-lieutenant Ruais, du parlementaire italien, et entre d'autorité dans le fort ! Surpris par ce retour inattendu du parlementaire accompagné d'officiers français, les Italiens ouvrent les portes. Le capitaine Colonna tente de s'opposer verbalement à cette intrusion audacieuse. Le colonel Leclerc, furieux, lui ordonne de réunir ses officiers. Tout en protestant, le capitaine Colonna s'exécute. Après une présentation individuelle des cadres par le commandant du fort, le colonel Leclerc s'adresse à eux. D'abord dur et haché, son style devient vite plus aimable et diplomatique : « Vous vous êtes bien battus... votre commandement vous abandonne... capituler dans ces conditions n'est pas déshonorant... pensez à vos blessés<sup>56</sup>. »

Enfin, il dicte les conditions de la capitulation :

« Un hôpital mixte pour blessés français et italiens sera organisé immédiatement, sous la direction du médecin capitaine Mauric, dans les locaux sanitaires près de la sous-zone. Tout le matériel d'armement collectif, individuel et automobile sera maintenu en place ; les armes en position à l'extérieur du fort seront rapportées dans l'enceinte, dans un local désigné par le commandant. Aussitôt après la signature, une section française composée uniquement d'Européens prendra possession du fort ; les quatre bastions et le poste de police seront occupés. La garnison est autorisée à envoyer des messages radio privés et sera ensuite autorisée à mettre hors d'état le poste radio. Toute la garnison sera rassemblée à 14 heures, sans armes, dans la cour. Elle sera passée en revue par le colonel Leclerc, les indigènes seront ensuite dirigés en ordre sur leur camp. Commandement du camp des indigènes : lieutenant Fabre ayant comme adjoint un officier italien. Le commandement français prendra toutes dispositions pour assurer aussi rapidement que possible le retour des indigènes originaires de Koufra, la libération des indigènes étrangers à l'oasis. Les officiers, sous-officiers et hommes de troupe nationaux italiens seront dirigés le plus tôt possible sur Faya et Fort-Lamy où le général commandant supérieur réglera leur stationnement. Toutes dispositions de détail nécessaires au maintien de l'ordre et à la bonne exécution du service seront éventuellement ajoutées au présent acte<sup>57</sup>. »

Tout en acceptant la capitulation, le capitaine Colonna insiste pour que seuls les Européens prennent possession du fort, par crainte du pillage des indigènes. Ce 1<sup>er</sup> mars 1941, à 14 heures, la garnison italienne défile devant le colonel Leclerc. Elle compte onze officiers, dix-huit soldats italiens, deux cent soixante-treize Libyens. Les pertes se limitent à trois Libyens tués et quatre blessés. Elle abandonne aux Français un butin appréciable : quatre canons de 20 mm, trois mitrailleuses de 12,7 mm, dix-huit mitrailleuses lourdes Schwarglose, trente-deux mitrailleuses Fiat modèle 35 ou fusils-mitrailleurs Breda modèle 30, quatorze véhicules et un stock important de munitions. L'opération a coûté aux Français quatre tués, vingt et un blessés dont quatre officiers. Quatre véhicules ont été détruits.

Le 2 mars 1941, à 8 heures, une prise d'armes rassemble les Français. Après avoir fait présenter les armes et hisser le drapeau tricolore, le colonel Leclerc ordonne son célèbre serment de Koufra : « Nous ne nous arrêterons que quand le drapeau français flottera sur Metz et Strasbourg<sup>58</sup>. »

Après la victoire de Koufra, Leclerc, promu général le 10 août 1941, prépare ses troupes à une opération de grande envergure sur le Fezzan qui doit coïncider avec l'offensive britannique de l'hiver 1941-1942 sur Tripoli. La contre-attaque du général Rommel, en janvier 1942, fait annuler le projet français. Cependant, pour ne pas condamner ses soldats à une inaction mauvaise pour leur moral, le général Leclerc lance plusieurs raids sur le Fezzan de février à mars 1942. Les FFL engagent pour ces opérations quatre cent soixante-seize hommes, répartis en sept détachements, cent quarante-quatre véhicules et onze avions. Les zones d'action couvrent Brack au nord, Tmessa à l'est, Oum el-Araneb au centre et Tedjere-Gatroum au sud. Les FFL vont devoir exécuter des raids de mille six cents à trois mille huit cents kilomètres en territoire ennemi. Les forces italiennes, défendant le Fezzan, comprennent deux compagnies sahariennes motorisées, trois compagnies méharistes, onze compagnies libyennes de mitrailleuses de position, une compagnie de fusiliers libyens, une compagnie du génie. L'ensemble est placé sous les ordres du lieutenant-colonel Leo, dont le PC se trouve à Hon. Des postes fortifiés tiennent les principales oasis, protégeant les infrastructures nécessaires aux liaisons et au soutien des troupes : aérodromes, stations radiogoniométriques et bases de ravitaillement.

Un coup de main du détachement du capitaine Massu, effectué le 27 février 1942 sur le djebel Domaz, permet la capture d'un groupe de méharistes italiens. Le lendemain, le groupe du lieutenant Dubut entoure le poste de Gatroum et s'en empare sans subir de pertes : trois Italiens, douze Libyens, quarante-cinq chameaux et deux mitrailleuses sont capturés. Le 1<sup>er</sup> mars, le groupement d'attaque du commandant Dio enlève par surprise le poste de Tedjere. La fusillade tourne à l'avantage des Français. Les Italiens s'enfuient, abandonnant une dizaine de tués dont le

lieutenant Meneghetti chef du peloton de Tedjere, des blessés dont le capitaine Branchietti, commandant la compagnie méhariste, et une quarantaine de chameaux. Deux mitrailleuses, quatre fusils-mitrailleurs et une grande quantité d'armes individuelles sont récupérés. Les pertes françaises s'élèvent à six blessés dont le sergent Ferry. Le même jour, la patrouille du capitaine Massu se heurte à une farouche résistance à Oum el-Araneb. La garnison italienne, alertée par deux avions, s'oppose aux tentatives d'assaut par des tirs précis qui tuent le capitaine Bergère et blessent trois fantassins. Massu doit décrocher à la nuit tombante. Toujours le 1<sup>er</sup> mars, le détachement du capitaine de Guillebon attaque le poste de Tmessa. Il s'ensuit un combat confus à la mitrailleuse et à la grenade. La surprise profite aux Français qui pénètrent dans le poste et le détruisent, tandis que le peloton méhariste italien s'enfuit. Une embuscade au carrefour de Brack, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mars 1942, permet au groupe du capitaine Geoffroy de s'emparer de deux camions chargés d'essence et de caisses de bombes. Du 2 au 6 mars, les FFL subissent cependant une série d'échecs, du fait de la contre-attaque des sahariens, appuyées par la Luftwaffe à Hon, devant Zuila et Oum el-Araneb. Loin de ses bases, le général Leclerc ordonne le repli le 7 mars.

« Cette première campagne du Fezzan, écrit le commandant Vincent, a été un excellent entraînement à la guerre dans le désert. Grâce à une surprise que la discrétion des déplacements et des liaisons radio a rendue presque totale, les différents détachements ont réussi au début des coups de main audacieux. Ils ont ainsi entretenu un sentiment d'insécurité dans des garnisons italiennes qui se croyaient protégées par plusieurs centaines de kilomètres de désert. Il est apparu également qu'il valait mieux éviter le combat lorsque l'ennemi, étant sur ses gardes, lance dans l'action des formations motorisées puissantes et de l'aviation<sup>59</sup>. »

Ces opérations « coup de poing » permettent également, aux yeux de Leclerc, d'aguerrir ses hommes et d'expérimenter sur le terrain ses unités mobiles. Il ne s'agit donc pas de conquérir un territoire mais d'y pénétrer par surprise et de frapper vite et fort, en causant le maximum de destructions et de pertes à l'ennemi. La

présence bénéfique de Leclerc et la capacité d'adaptation de la troupe ont joué un rôle décisif lors de ces opérations, souvent couronnées de succès. Le général Leclerc dresse le bilan de cette première campagne du Fezzan (février-mars 1942) : « Quatre postes fortifiés ont été pris, plus cinquante prisonniers faits, plusieurs dépôts importants d'essence et de munitions incendiés, de nombreuses armes automatiques emportées, ainsi que trois avions détruits<sup>60</sup>. »

Cette première période de la guerre du désert, de 1940 à 1942, a été pour le général Leclerc et ses hommes le moyen de faire participer la France libre à la lutte contre l'Axe, en fixant d'importantes troupes italiennes au sud de la Libye. Tout comme les FFL en Érythrée, la victoire de Koufra est un prélude à la renaissance militaire de la France, bientôt suivie par l'héroïque résistance de Bir Hakeim.

### **La bataille de Bir Hakeim**

Mai 1942, l'Axe lance la gigantesque offensive qui doit lui donner la victoire. Hitler trace lui-même le plan qui prévoit la prise de Moscou et l'entrée à Bakou, tandis qu'en Afrique du Nord son objectif est la mainmise sur le canal de Suez. Vainqueurs du Caucase et soldats de l'Afrikakorps ont rendez-vous au Proche-Orient. Le Führer prescrit au maréchal von Bock et au général Rommel de rechercher surtout la destruction des forces adverses. Si une défense élastique permet aux soldats soviétiques de se rétablir sur la Volga et de briser le rêve allemand à Stalingrad, en revanche, la défense rigide de la 8<sup>e</sup> armée britannique en Libye fait le jeu de Rommel. « Il fallut, écrit le général Saint Hillier, qu'un grain de sable enrayât l'avance italo-allemande, qui n'atteignit El-Alamein qu'après l'arrivée des divisions britanniques fraîches : le grain de sable s'appelait Bir Hakeim<sup>61</sup>. »

Depuis deux ans, le nord de la Libye est le théâtre d'opérations de guerre menées sous leur forme la plus moderne : unités blindées et motorisées s'y affrontent. La valeur des chefs, celle des combattants, autant que la supériorité matérielle, interviennent

dans l'affrontement d'armées d'égale importance. Cela entraîne une alternance de progressions et de replis le long du littoral méditerranéen. Le terrain désertique, plat et caillouteux est favorable à la manœuvre des chars.

Le général Rommel, qui aligne cinq cent soixante chars germano-italiens contre neuf cent quatre-vingt-onze tanks britanniques, doit ruser pour vaincre son adversaire. Il cherche à attirer les divisions blindées britanniques dans la région d'Acroma par l'esquisse d'une attaque frontale dirigée sur El-Gazala, alors qu'il débordera la ligne fortifiée au sud de Bir Hakeim pour les détruire par une attaque à revers, devant les couper de leurs arrières, ainsi que les unités statiques de la position fortifiée. L'essentiel du corps de bataille allié éliminé, il doit s'emparer au plus vite de Tobrouk, puis foncer sur l'Égypte jusqu'au canal de Suez. À l'aile droite de son dispositif, il a placé ses cinq meilleures divisions : 15<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> panzerdivisions, la 90<sup>e</sup> division motorisée allemande, la division blindée italienne Ariete et la division motorisée italienne Trieste. À l'aile gauche, dans le secteur de Gazala, se trouve son ami le général Cruewell, avec ses 10<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> corps italiens : divisions Sabratha, Trento, Brescia et Pavia, sans oublier la 15<sup>e</sup> brigade allemande d'infanterie. Du côté adverse, convaincu que l'Axe attaquera sur Tobrouk, le général Ritchie, qui commande la 8<sup>e</sup> armée britannique, a déployé le gros de ses forces en face de Cruewell, à savoir quatre divisions et deux brigades sur son aile droite, et au sud, le secteur directement menacé par Rommel, seulement deux divisions et trois brigades, dont les trois mille sept cent trois Français de la brigade FFL du général Kœnig, positionnée dans le secteur désertique de Bir Hakeim. L'offensive de Rommel, déclenchée le 26 mai 1942, surprend le général Ritchie.

« Simple croisement de pistes dans un désert aride, caillouteux et nu que balaient les vents de sable, raconte le général Saint Hillier, Bir Hakeim est vu de partout. Le champ de bataille se caractérise en effet par une absence totale de couverts et d'obstacles naturels. La position englobe une légère ondulation sud-nord que jalonne l'ancien poste méhariste, sans valeur défensive, et, près d'un point coté 186, les deux "mamelles", qui sont les déblais de deux anciennes citernes

de Bir el-Harmat. À l'est de l'ondulation, une grande cuvette inclinée vers le nord<sup>62</sup>. »

Bir Hakeim couvre le flanc sud de la 8<sup>e</sup> armée britannique et doit servir de pivot de manœuvre aux éléments blindés agissant au sud. La mission principale de la brigade FFL consiste à occuper, organiser et défendre le point fort de Bir Hakeim, même après encerclement. Des patrouilles peuvent agir autour du camp retranché dans un rayon de trente-deux kilomètres de jour et de huit kilomètres de nuit.

Pour tenir Bir Hakeim, la brigade française dispose de nombreux moyens antichars mais manque d'artillerie lourde et de blindés. Son infanterie repose sur la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère (DBLE) du lieutenant-colonel Amilakvari (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de la Légion étrangère), la 2<sup>e</sup> demi-brigade de marche du lieutenant-colonel de Roux (2<sup>e</sup> bataillon de marche de l'Oubangui et le bataillon du Pacifique). À la veille de la bataille, la troupe est renforcée par le 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie de marine du commandant Savey, des éléments de DCA du 1<sup>er</sup> bataillon de fusiliers marins du commandant Amyot d'Inville, la 22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine du capitaine Lesquene et la 1<sup>re</sup> compagnie de sapeurs-mineurs du capitaine Desmaisons. Comme artillerie, le général Koenig dispose du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie du lieutenant-colonel Laurent-Champrosay. L'ensemble représente trois mille sept cent trois hommes, vingt-quatre canons de 75 mm utilisés comme artillerie de campagne, deux obusiers britanniques de 86 mm (récupérés par la suite), trente pièces antichars de 75 mm, sept pièces françaises de 47 mm, sept italiennes de 47 mm, dix-huit canons antichars de 25 mm, quarante-six fusil-antichars de 12,7 mm, dix-huit canons antiaériens de 40 mm, quatre mitrailleuses bitubes DCA de 13,2 mm, quatre-vingt-seize fusils-mitrailleurs de DCA, vingt mortiers de 81 mm, vingt-quatre mortiers de 60 mm, deux cent soixante-dix fusils-mitrailleurs d'infanterie, soixante-douze mitrailleuses Hotchkiss de 8 mm, soixante-trois blindés légers d'infanterie (chenillettes) Bren-Carrier<sup>63</sup>.

Le camp retranché de Bir Hakeim se présente sous la forme d'un triangle presque équilatéral de près de dix-sept kilomètres de périmètre. Un champ de mines en matérialise le contour sur le terrain. Chacun des angles est formé par un point d'appui fermé qui bat les lisières du dispositif et défend les ouvertures situées au débouché des trois pistes principales. « Pour donner de la profondeur à ce système défensif relativement linéaire, écrit le commandant Vincent, un marais de mines, c'est-à-dire une surface très grande, faiblement minée, précède la position. Les branches nord et nord-est de ce marais s'étendent jusqu'aux centres de résistance voisins. À hauteur du Trigh el-Abd, elles sont reliées par une bande minée. Le triangle ainsi déterminé sur le terrain qui est baptisé "zone du V" est surveillé par des patrouilles motorisées de la brigade FFL<sup>64</sup>. »

Dès leur installation à Bir Hakeim, les Français libres poursuivent les travaux défensifs commencés par les Britanniques, à savoir l'achèvement du champ de mines qui forme l'obstacle antichar principal ; la création des marais de mines, gênant les repérages de ces derniers et rendant hasardeuse la circulation des véhicules sur de grands espaces ; la création de faux champs de mines dans la zone V ; l'achèvement d'emplacements de combat enterrés pour l'infanterie et l'artillerie, d'observatoires et d'abris pour le personnel. Le 25 mai 1942, le général Kœnig décide de donner de la profondeur à la défense des faces ouest et sud et d'organiser la défense intérieure de la position. Dans ce but, il organise cinq points d'appui fermés sur la côte en fer à cheval entourant la cuvette centrale. Lorsque l'offensive germano-italienne se déclenche, le camp de Bir Hakeim présente peu de défenses repérables au-dessus de la surface du sol. Les emplacements individuels et collectifs, les postes de commandement sont enterrés, dispersés, entourés par une large ceinture minée. Des telles positions protègent admirablement les défenseurs contre les bombardements d'aviation ou d'artillerie. Pour les neutraliser, l'ennemi doit faire usage d'une importante consommation de munitions.

Les lignes de défense sont couvertes au moyen d'avant-postes légers, qui sont reliés par radio à des colonnes mobiles capables

de résister aux réactions de l'ennemi sans se laisser accrocher. « Ces réseaux de forces, écrit le général Kœnig, pratiquaient à proprement parler la guerre sur mer et se conformaient à ses règles... Les automitrailleuses constituaient en quelque sorte la ligne de surveillance des bâtiments légers indispensables pour éclairer et fournir le renseignement mais incapables de résister aux formations plus lourdes des croiseurs légers, encore moins aux escadres de chars. Les "Jocks colonnes" interviennent alors pour arrêter l'escadre adverse ou les croiseurs forceurs de blocus<sup>65</sup>. »

Pierre Kœnig, qui voit le jour en 1898, fait ses études au collège Sainte-Marie et les termine au lycée Malherbe à Caen. Entre-temps, la guerre est déclarée. Il part à dix-huit ans et arrive au front comme aspirant au 36<sup>e</sup> RI où il est cité et décoré de la médaille militaire pour faits de guerre. Nommé sous-lieutenant le 3 septembre 1918, il reste dans l'armée pour laquelle il a toujours marqué sa préférence. Avec le 15<sup>e</sup> BCA, il se trouve en Silésie de 1919 à 1922, et dans les Alpes de 1922 à 1923. Après un court temps au 5<sup>e</sup> RI à Paris, il est envoyé au Maroc au 4<sup>e</sup> régiment étranger et à l'état-major de la division de Marrakech. Il prend part aux opérations qui, de 1931 à 1934, parachèvent la pacification du Maroc. Durant la drôle de guerre, il fait partie de l'expédition de Norvège, avec la 13<sup>e</sup> DBLE. Arrivé ensuite en Angleterre, il se met aux ordres du général de Gaulle. Le 31 août 1940, il part pour l'Afrique où, en novembre, il joue un rôle important dans le ralliement du Gabon. Commandant militaire du Cameroun en décembre, il est au Soudan puis en Palestine, début 1941. Promu colonel, il est général de brigade le 12 juillet 1941.

Pour réduire le camp retranché de Bir Hakeim, le général Rommel va devoir engager successivement, du 27 mai au 11 juin 1942, la majorité de ses meilleures unités : la division blindée Ariete, la division motorisée Trieste, la 90<sup>e</sup> division motorisée, la 15<sup>e</sup> panzerdivision, des éléments de la division d'infanterie Pavia, la colonne spéciale du colonel Ecker..., soit un total de vingt-six mille hommes, appuyés par deux cent cinquante blindés divers, deux cent soixante-dix pièces d'artillerie de 75 à 210 mm (quarante de 75 mm, vingt-quatre de 76,2, vingt de 88, quarante

de 100, vingt-six de 105, douze de 149, huit de 150, quatre-vingt-huit de 152, huit de 170 et quatre de 210), sans oublier la 2<sup>e</sup> armée aérienne, dont la concentration de bombardiers fut plus forte qu'à Stalingrad ! La Luftwaffe et la Regia Aeronautica effectuent mille quatre cents sorties contre Bir Hakeim en seize jours<sup>66</sup> !

Dès le 27 mai 1942, les Français libres infligent un premier échec au plan initial du général Rommel. À 9 heures, la division blindée italienne Ariete, venant du sud-est, attaque le camp retranché de Bir Hakeim. Cette division d'élite s'est couverte de gloire de lors de la bataille de Bir el-Gobi, en novembre-décembre 1941, en repoussant deux divisions et deux brigades britanniques. Lors des combats de Bir-el-Gobi, l'Ariete, soutenue par le régiment Giovani Fascisti, a détruit une centaine de blindés britanniques pour la perte de trente-quatre chars de son côté. Formée du 132<sup>e</sup> régiment de chars M13/40, du 8<sup>e</sup> régiment de bersaglieri et du 132<sup>e</sup> régiment d'artillerie, la division Ariete du général De Stefanis s'avance à toute vitesse dans un panache de poussière sur Bir Hakeim.

« On distingue deux vagues, raconte le général Saint Hillier (jeune capitaine à l'époque), respectivement de cinquante et vingt chars, à mille cinq cents mètres. À mille deux cents mètres, les premiers blindés italiens ouvrent le feu au moment où leur gauche atteint le marais de mines. La riposte est violente, brutale et immédiate : onze canons antichars crachent leurs obus en une seule bordée. Derrière, à deux mille mètres, notre artillerie tire au fusant sur des camions d'où l'infanterie débarque. Le tir d'efficacité des 75 persuade rapidement l'adversaire qu'il lui faut rembarquer et disparaître. C'est ainsi qu'après avoir laissé quelques plumes, le 8<sup>e</sup> régiment de bersaglieri s'est désolidarisé du 132<sup>e</sup> régiment de chars qui fonce sur nous.

La bataille est courte mais intense, elle dure de 9 h 30 à 10 h 15. Au tir des chars répondent les antichars et l'artillerie. La première vague d'attaque est rompue, ses chars tourbillonnent un instant, puis se reforment et se joignent à la deuxième vague. Celle-ci est brisée à son tour. Trente-deux chars italiens sont détruits, dix-huit

carcasses gisent dans les marais et les champs de mines, six sont à l'intérieur de la position : un de ces derniers incline dangereusement son tube sur l'alvéole d'un 75 antichars qu'il a touché d'un obus avant d'être lui-même mis hors de combat... Les Français ne comptent qu'un canon et un camion détruits. À la compagnie Morel, l'alerte a été chaude. Les légionnaires ont gardé leur sang-froid face à la masse blindée qui les chargeait et les cinq canons du point d'appui avaient cassé six chars sous les yeux du lieutenant Pernet qui observait le tir. Au prix de deux blessés chez nous, quatre-vingt-onze prisonniers restent entre nos mains : les rafales de fusils-mitrailleurs des légionnaires ont persuadé les survivants des équipages de chars qu'il valait mieux se rendre. Le lieutenant-colonel italien Prestissimone, commandant du 132<sup>e</sup> régiment de chars, est capturé blessé. Il est parvenu à l'intérieur de nos lignes après avoir eu trois chars détruits sous lui. Le combat est fini, la division Ariete (Bélier), réduite à trente-trois chars, disparaît en tirant<sup>67</sup>. »

Le capitaine de Sairigné note dans son Journal :

« Cela tiraille sec, les chars, sans aucun appui autre que leur deuxième ligne, abordent la position en écharpe, à hauteur de la droite de Morel. Six réussissent à pénétrer dans le champ de mines et se promènent à l'intérieur du poste avancé (PA) de la 5<sup>e</sup> compagnie. J'observe de mon PC et ne suis guère rassuré. J'ai l'impression à certains moments qu'aucune de nos pièces ne tire plus. Les chars italiens tournoient à l'intérieur du PA en crachant le feu de toutes leurs armes de bord. À la 5<sup>e</sup> compagnie, la situation apparaîôt tellement désespérée que son chef, le capitaine Morel, brûle, à la hâte, ses fanions, cartes et documents au fond de son PC. Finalement les chars remontent encore vers le nord-est et se heurtent à la branche du V miné : deux sautent, les autres se rassemblent et très groupés repartent vers le sud-est. Un seul continue et sera stoppé par le 2<sup>e</sup> bataillon de marche (BM2). La 5<sup>e</sup> compagnie du BM2 intervient sur ces chars qui tentent de contourner la résistance opposée par les légionnaires en les débordant par le nord. L'un d'eux est immobilisé par un coup heureux de 47. Les Italiens se sont fort bien conduits. Nous avons tous été sensibles à leur courage, mais leur attaque a manqué

d'appuis et de soutien pour être efficace. Ils ont été surpris de trouver un champ de mines et des défenses aussi denses au revers du camp retranché qu'ils pensaient pouvoir enlever dans la foulée sans artillerie ni infanterie. Certains canons de 75 employés en antichars ont tiré à moins de quatre cents mètres, parfois à deux cents mètres<sup>68</sup>. »

Le commandant français Amiel a l'occasion d'approcher, vers 10 h 30, le lieutenant-colonel italien Prestissimone « debout au milieu d'un groupe de l'état-major de la brigade FFL, qui répond avec courtoisie aux questions. Encore jeune d'apparence, taille élancée, tête nue, un peu pâle, ses yeux attirent plutôt la sympathie. De notre part, connaisseur en courage, il mérite notre estime : en cours d'attaque, il a dû changer trois fois de char, il a percé nos lignes, les légionnaires l'ont stoppé de justesse. Ces derniers l'ont retiré, blessé et brûlé, de son dernier char à côté du capitaine Morel<sup>69</sup> ».

Dans Bir Hakeim, immédiatement, des patrouilles sortent. Les chenillettes Bren-Carrier cueillent des prisonniers allemands après avoir détruit leurs camions. Au nord, le détachement du capitaine de Lamaze démolit encore deux chars italiens. Ce qui porte à trente-quatre chars ennemis détruits pour l'unique journée du 27 mai. Cette journée s'achève dans l'euphorie sans qu'on ait conscience d'avoir infligé un échec sérieux au plan de Rommel, en conservant ce qui devait servir de pivot à sa manœuvre. Les forces de l'Axe, victorieuses des Britanniques, butent sur la position de Bir Hakeim, héroïquement défendue par les Français libres.

La RAF, mal informée, mitraille puis bombarde la lisière sud, les 28 et 29 mai. Les Français comprennent que les chars italiens, détruits le 27, attirent les avions britanniques. La plupart d'entre eux, uniquement déchenillés ou percés, semblent intacts. Les légionnaires sont donc chargés de les incendier et de les faire sauter. Le 28 mai, le détachement motorisé du capitaine de Lamaze s'éloigne d'une dizaine de kilomètres et se heurte à des éléments avancés de la division Trieste. Avec ses trois canons antichars de 75, il parvient à détruire sept automitrailleuses Fiat-

Ansaldo. Le 29 mai, le détachement du capitaine de Sairigné quitte le camp retranché et démolit au canon de 75 trois chars allemands.

« Dans notre point d'appui, note Saint Hillier, aucun renseignement ne parvient sur la situation générale, nous savons seulement que la 3<sup>e</sup> brigade indienne fut écrasée le 27 mai par quarante-quatre chars suivis de nombreuses autres troupes et que les 4<sup>e</sup> brigade blindée et 7<sup>e</sup> brigade motorisée britanniques se sont repliées sur Bir el-Gobi et El-Adem. Nous sommes en grande partie isolés du reste de l'armée britannique... Pour compliquer le problème, un détachement de six cent vingt hindous se présente devant nos lignes. Faits prisonniers lors de l'attaque du 27 au matin, ils ont été abandonnés par leurs gardiens. Ils sont épuisés et n'ont pas bu depuis deux jours. Leur nourriture pose un nouveau problème : pour certains, leur religion leur interdit de consommer en effet du corned-beef ; on leur donne bien ce dont nous disposons et même beaucoup d'eau, mais ils s'égaillent dans le camp, raflant tout ce qu'ils peuvent trouver et buvant l'eau des radiateurs d'auto. Les Allemands enfin leur ont coupé la barbe et le chignon, ce qui les rend honteux mais les laisse voraces<sup>70</sup>. »

Le 31 mai, le capitaine Dulau, avec cinquante camions de sa 101<sup>e</sup> compagnie auto, se présente, vers 7 heures, à l'une des entrées du camp retranché. Pendant que l'on décharge les véhicules sur lesquels règne le capitaine Alessandri, trois détachements vont nettoyer les alentours. Celui du capitaine Messmer attaque quinze panzers à trois mille mètres avec ses 75. Il obtient de bons résultats sur une concentration de véhicules. Le détachement du colonel de Roux agit en liaison avec Messmer. Le troisième détachement, du capitaine de Sairigné, détruit cinq chars ennemis, ainsi qu'un atelier allemand de réparation de blindés. Le même jour, le général de Larminat, commandant des forces françaises engagées en Libye, inspecte la position. Il amène Miss Travers, conductrice anglaise du général Kœnig, et M. Benar, alors journaliste, en quête d'informations prises sur le vif. Au PC, le général de Larminat analyse la situation avec le général Kœnig. Il quitte Bir Hakeim le 1<sup>er</sup> juin au soir avec le convoi de blessés, les Indiens et deux cent quarante-trois

prisonniers germano-italiens. En quatre jours de combat, du 27 au 31 mai, la brigade FFL, qui ne compte que deux tués et quatre blessés, revendique quarante et un chars ennemis détruits, ainsi que sept automitrailleuses et un canon porté, sans oublier quatre-vingt-dix-huit prisonniers allemands et cent quarante-cinq Italiens<sup>71</sup>.

Le général Rommel, qui a porté des coups sévères aux forces britanniques, doit se résoudre à stopper son avance, afin de réduire le camp de Bir Hakeim. Il décide d'y engager la division Trieste et la 90<sup>e</sup> division motorisée allemande, renforcées de trois régiments blindés de reconnaissance et d'un bataillon d'infanterie de la division Pavia. Durant la journée du 1<sup>er</sup> juin, la Luftwaffe attaque à plusieurs reprises les positions françaises. Le 2 juin, deux parlementaires italiens, envoyés par Rommel, se présentent devant les lignes françaises. Amenés au PC du général Kœnig, les deux officiers italiens adressent une sommation de se rendre. Le discours prononcé en italien ne nécessite pas de traduction : *exterminare... capitulare*. Kœnig leur affirme qu'il n'est pas question de se rendre. Les visiteurs saluent et s'en vont.

Le duel d'artillerie s'engage par une chaleur insupportable. Bir Hakeim va encaisser du 2 au 10 juin plus de quarante mille obus de gros calibres, allant du 105 au 220, et les bombes de mille quatre cents sorties aériennes. En riposte, quarante-deux mille coups de 75 tomberont sur les fantassins ennemis car les canons lourds sont hors de portée.

Le général Rommel écrit à ce sujet : « Une invitation à se rendre, portée aux assiégés par nos parlementaires, ayant été repoussée, l'attaque fut lancée vers midi, menée du nord-ouest par la division motorisée Trieste, et du sud-est par la 90<sup>e</sup> division motorisée allemande, contre les fortifications, les positions et les champs de mines établis par les troupes françaises. La bataille de juin commença par une préparation d'artillerie ; elle devait se poursuivre dix jours durant avec une violence peu commune. Pendant cette période, j'assumai moi-même, à plusieurs reprises, le commandement des troupes assaillantes. Sur le théâtre d'opérations africain, j'ai rarement vu combat plus acharné<sup>72</sup>. » De

son côté, le général allemand von Mellenthin déclarera, plus tard, « n'avoir jamais affronté, au cours de toute la guerre du désert, une défense aussi acharnée et héroïque<sup>73</sup> ».

Le 3 juin 1942, un message, écrit de la main du général Rommel, est apporté par deux chauffeurs au général Koenig : « Aux troupes de Bir Hakeim. Toute résistance prolongée signifie une effusion de sang inutile. Vous subirez le même sort que les deux brigades anglaises de Got-el-Oualeb qui ont été détruites avant-hier. Nous cessons le combat si vous hissez des drapeaux blancs et si vous vous dirigez vers nous, sans armes<sup>74</sup>. »

Les canons du 1<sup>er</sup> RA portent la réponse de la brigade FFL en une salve qui casse quelques camions chez l'adversaire. Pendant deux longues journées (3 et 4 juin 1942), toutes les tentatives d'attaques ennemies sont arrêtées. Précédées par des tirs de 105 fusants, dont le coup d'assommoir semble soulever le sol sous une gerbe d'éclats, des centaines d'avions matraquent le réduit français. Des tirs percutants de 155 pleuvent également. Plusieurs bataillons germano-italiens arrivent à moins de mille mètres des positions. Les Français libres subissent sans faiblir les assauts répétés, malgré les tirs des canons portés de 50, terriblement précis, qui s'acharnent sur les armes automatiques. Le 1<sup>er</sup> RA réplique de tous ses tubes et les fusiliers marins d'Amyot d'Inville réussissent à abattre plusieurs avions ennemis.

Voici le récit de ces journées par Lutz Koch, témoin allemand oculaire, correspondant du *Berliner Illustrierte Zeitung* :

« C'est ainsi que commence l'attaque dans le sud mais bientôt, il s'avère que, malgré nos succès du début, les positions de défense sont établies en profondeur et occupées par un adversaire qui se défend farouchement. Sous les ordres du général Kleemann, chevalier de la croix de fer, venant du front russe, les pionniers réussissent, après un travail sans prix, à ouvrir une brèche dans la première ceinture de mines. La vigueur avec laquelle toutes les armes de la défense sont concentrées sur cette brèche est si forte que l'attaque est repoussée. De nouveau on essaie un jour plus tard au sud et, de nouveau, on approche assez près des lignes intérieures, mais là, la grêle des projectiles devient si forte que ce

serait de la folie de faire un seul pas en avant dans cette contrée qui n'offre aucun abri naturel...

Un abri est, ce jour-là, une possession très précieuse. Mais c'est bien plus terrible pour les défenseurs de Bir Hakeim qui, jusqu'au matin du 8 juin où commence le deuxième acte de l'attaque sur la forteresse du désert, ont subi vingt-trois vagues de Stuka. Sans interruption, les plus lourdes bombes allemandes tombent sur leurs positions et sur leur artillerie, des avions italiens viennent aussi, toujours et toujours, au-dessus du point d'appui, répandre la mort. "Je n'aimerais pas être dans cet enfer", me dit un camarade qui se trouve à côté de moi dans l'abri, tandis que nous voyons à la jumelle toujours de nouvelles colonnes de fumée et de flammes qui forment une ceinture autour du point central de la position<sup>75</sup>. »

Le général Rommel, pourtant avare de compliments, ne cache par son admiration devant l'héroïque résistance des troupes françaises :

« Les Français disposaient de positions remarquablement aménagées ; ils utilisaient des trous individuels, des blockhaus, des emplacements de mitrailleuses et de canons antichars ; tous étaient entourés d'une large ceinture de mines. Les retranchements de cette sorte protègent admirablement contre le bombardement par obus et les attaques aériennes : un coup au but risque tout au plus de détruire un trou individuel. Aussi, pour infliger des pertes notables à un adversaire disposant de pareilles positions, est-il indispensable de ne pas lésiner sur les munitions. La principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines, sous le feu des troupes françaises... Appuyés par les attaques continues de l'aviation, les groupes d'assaut, composés de troupes appartenant à diverses armes et prélevées sur différentes unités, engagèrent l'action au nord et au sud. Mais, chaque fois, l'assaut était stoppé dans les fortifications remarquablement établies par les Français. Chose curieuse, le gros des troupes anglaises s'abstint d'intervenir pendant les premiers jours de l'offensive lancée contre Bir Hakeim. Seule la division Ariete fut attaquée le 2 juin, mais elle opposa à l'assaillant une résistance opiniâtre [...].

Nous n'avions plus à craindre de voir les Britanniques lancer d'importantes attaques de diversion contre nos forces qui investissaient Bir Hakeim et nous espérions poursuivre notre assaut contre la forteresse sans risquer d'être dérangés... Le 6 juin, à 11 heures, la 90<sup>e</sup> division motorisée partit de nouveau à l'assaut des troupes françaises commandées par le général Kœnig. Les pointes avancées parvinrent à huit cents mètres du fort, puis l'offensive s'arrêta. Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs. Dans la soirée, l'assaut fut interrompu pendant que l'encerclement se resserrait autour du point d'appui. De faibles attaques de dégagement, lancées par la 7<sup>e</sup> brigade motorisée britannique contre la 90<sup>e</sup> division motorisée, furent repoussées. Au cours de la nuit du 6 au 7 juin, dans le secteur occupé par cette dernière unité, nous réussîmes à ouvrir des couloirs dans les champs de mines et, à la faveur de l'obscurité, les groupes d'assaut parvinrent à distance d'attaque. L'ouvrage fut soumis à un sévère bombardement par l'artillerie et l'aviation et, le 7 juin au matin, l'infanterie repartit à l'assaut.

Malgré son mordant, cet assaut fut stoppé par le feu de toutes les armes dont disposaient les encerclés. Ce n'est qu'au nord de Bir Hakeim que les groupes de combat réussirent quelques pénétrations dans le dispositif ennemi. C'était un admirable exploit de la part des défenseurs français qui, entre-temps, s'étaient trouvés totalement isolés. Le 8 juin, l'attaque se poursuivit. Pendant toute la nuit, nous n'avions cessé de lâcher des fusées et de battre les positions de défense avec nos mitrailleuses pour empêcher les Français de prendre du repos. Et pourtant, le lendemain, lorsque mes troupes repartirent, elles furent accueillies par un feu violent, dont l'intensité n'avait pas diminué depuis la veille. L'adversaire se terrait dans ses trous individuels, et restait invisible. Il me fallait Bir Hakeim, le sort de mon armée en dépendait<sup>76</sup>. »

Rommel ne peut se permettre de laisser sur ses arrières une brigade ennemie disposant encore de nombreux véhicules, qui peuvent couper ses lignes de ravitaillement à tout moment par des embuscades.

Le 7 juin, un convoi escorté d'automitrailleuses anglaises apporte de l'eau et des munitions, ce sera le dernier. Il arrive dans la nuit du 7 au 8, guidé par l'aspirant Bellec, qui s'est porté jusqu'à lui à travers les lignes allemandes. Le capitaine Messmer, avec son détachement, assure la protection du convoi dans les derniers kilomètres. Rommel a fait venir ses meilleures troupes et les canons prévus pour le siège de Tobrouk. Il a les célèbres pionniers et unités d'assaut du colonel Hacker, un peloton de cinq chars lourds et les canons de 88 qui vont tirer à vue directe sur le camp français. Le brouillard épais qui aveugle les défenseurs en ce matin du 8 juin cache la mise en place des troupes d'élite, et vingt-deux avions tournent au-dessus du camp, attendant que la brume se lève.

« À 7 h 26, très précisément, raconte le général Saint Hillier, l'enfer se déchaîne. Bombes, avions, grosse artillerie pilonnent. Tout le monde tire, d'ailleurs : les chars, les 88, les 50 qui protègent les pionniers d'assaut progressant mètre par mètre, dans le champ de mines. Leurs efforts sont un instant ralentis par la RAF qui les mitraille en rase-mottes, mais, vers 11 heures, la canonnade croît encore en intensité ; les groupes d'assaut allemands passent à l'attaque sans succès. Vers midi, la RAF intervient de nouveau et d'une manière très efficace : l'attaque est enfin enrayée. Plusieurs positions sont littéralement labourées par les obus. Sans même nous laisser le temps de souffler, le bombardement d'artillerie reprend, soixante bombardiers joignent l'éclatement de leurs bombes à ce concert. Nos détachements sur Bren-Carrier contre-attaquent. Le 1<sup>er</sup> RA tire sans arrêt. Partout des véhicules flambent. Un soleil bêtement indifférent dispense sa chaleur accablante sur ces tas de poussière dans lequel Français et Germano-Italiens s'affrontent. Dans le courant de l'après-midi, la RAF, répondant à notre appel, intervient quatre fois, volant à ras du sol et mitraillant le colonel Hacker et ses soldats. Rommel lui-même entre dans le passage de mines ; il emmène ses batteries derrière lui et roule le long de la brèche, sans se soucier de sa personne, en criant *Vonwärts!* pour les Allemands et *Avanti!* pour les Italiens. Au sud et à l'est, une autre attaque démarre, soutenue par des chars et des canons d'appui. Un bombardement de trente-cinq avions prélude à

l'affaire et l'artillerie lourde s'en mêle. Des véhicules flambent sur la position et un dépôt de munitions saute. L'attaque ennemie n'est heureusement pas menée à fond et doit s'arrêter.

Le brouillard se lève le 9 juin au matin pour nous montrer un dispositif ennemi renforcé dans le nord : six canons de 50, cinq groupes de mitrailleuses de 20 ; quatre canons de 88 tirent rasant. À 7 h 30, les mortiers d'infanterie et les canons lourds ouvrent le feu et, dans le ciel, des bombardiers tournent, attendant d'y voir clair pour nous décharger leur ferraille ; à 8 h 30, ces soixante avions trouvent l'occasion favorable. L'équipe de pièce d'un canon de 75 est volatilisée par un coup de 88 frappant son alvéole ; le légionnaire survivant, la main arrachée, charge son 75 en s'aidant de son moignon, pointe son canon et touche le 88.

En début d'après-midi, quarante-deux Stuka bombardent la face nord et le groupe sanitaire. Les Germano-Italiens montent à l'assaut en formation serrée. Ils avancent sous un feu intense mais ne réussissent à pénétrer dans la position que dans la partie nord. Une charge de trois sections de Bren-Carrier les force à s'arrêter, puis les oblige à décrocher. Un observateur signale que devant le bataillon du Pacifique l'ennemi laisse deux cent cinquante cadavres sur le terrain pour cette unique journée. Notre groupe sanitaire est définitivement détruit et dix-sept blessés couchés sont tués à 20 heures par le dernier bombardement d'aviation, le plus fort que nous ayons subi depuis le début du siège<sup>77</sup>. »

Le général Kœnig adresse le message suivant à ses hommes : « Nous remplissons notre mission depuis quatorze nuits et quatorze jours. Je demande que ni les cadres ni la troupe ne se laissent aller à la fatigue. Plus les jours passeront, plus ce sera dur : cela n'est pas pour faire peur à la 1<sup>re</sup> brigade française libre. Que chacun bande ses énergies. L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir<sup>78</sup>. »

Le général Kœnig n'ignore pas que le 10 juin sera le dernier jour où il faudra tenir, le commandement britannique lui a fait savoir que « la résistance n'est plus essentielle pour le développement général de la bataille ». Le 1<sup>er</sup> RA n'a plus qu'une centaine d'obus, alors qu'il lui en faudrait le triple, les antichars et les mortiers n'ont

plus que cinquante coups par pièce. Les réserves d'eau sont épuisées : un ravitaillement par air procure cent soixante-dix litres qui sont distribués aux blessés. Les vivres sont limités. Le brouillard prolonge la nuit jusqu'à 9 heures et son humidité est appréciée des soldats. Les équipes téléphonistes du capitaine Renard réparent encore les lignes comme ils l'ont fait sous les pires bombardements. Le général Rommel, qui veut en finir au plus vite, a décidé d'engager la 15<sup>e</sup> panzerdivision. L'étau s'est resserré autour des Français libres. Des combats se déroulent aux mortiers et aux fusils-mitrailleurs. Au nord-ouest de la position, le lieutenant Bourgoïn et ses hommes se battent à la grenade contre un bataillon du 66<sup>e</sup> régiment italien de la division Trieste. Et toujours l'artillerie de l'Axe qui pilonne le camp retranché.

À 13 heures, cent trente avions bombardent la face nord et, peu après, l'attaque débouche derrière un barrage violent d'artillerie : des chars de la 15<sup>e</sup> panzerdivision appuient l'infanterie. La situation devient critique, la 9<sup>e</sup> compagnie du capitaine Messmer est enfoncée, la section de l'aspirant Morvan, qui en formait le centre, est anéantie. Une charge héroïque de Bren-Carrier rétablit la situation de justesse. L'assaillant est une fois de plus repoussé. Le harcèlement d'artillerie dure jusqu'à 19 heures, une centaine d'avions arrosent de nouveau les positions, donnant le signal d'un nouvel assaut sur la face nord. L'artillerie française tire ses derniers obus et l'attaque germano-italienne est encore enrayée après deux heures de combat acharné. Bir Hakeim présente un aspect apocalyptique, la fumée des véhicules qui brûlent monte jusqu'au ciel. Mais la journée n'est pas finie, et elle promet d'être rude si les hommes en jugent par la vue de leurs officiers, qui se rasent avec leur dernier quart d'eau : ils doivent être présentables pour mourir.

« La garnison va sortir de vive force, raconte le général Saint Hillier, emmenant ses blessés et toutes les armes lourdes que les véhicules encore en état de marche pourront rembarquer. Un passage dans le champ de mines, à la porte sud-ouest, est pratiqué de nuit ; l'infanterie à pied ouvrira un passage et les véhicules se lanceront dans ce couloir. Tout ce qui ne peut être emporté est détruit. Deux compagnies restent sur place, elles tenteront ensuite

de sortir, si elles le peuvent... Le 2<sup>e</sup> bataillon de la Légion a déjà franchi le champ de mines ; une des dernières, la section de l'aspirant Germain, vient de passer en ordre derrière la 7<sup>e</sup> compagnie. Dans la nuit noire, où les repères manquent car tout a été bouleversé, les colonnes motorisées se mettent en place vers 22 h 30. Le bruit alerte l'ennemi qui lance des fusées éclairantes. Les armes automatiques ennemies crachent leurs rafales lumineuses, surprenant le bataillon du Pacifique qui commence son mouvement à pied, derrière le 3<sup>e</sup> bataillon de la Légion où l'on entend l'aspirant Bourdis trouver encore un côté humoristique à la situation. Le silence est rompu, les Breda, les mitrailleuses de 20, les canons de 50 tirent, des obus éclatent, des véhicules sautent sur les mines. Les camions flambent et le feu ennemi se concentre sur ces torches. Le lieutenant français Dewey, avec ses Bren-Carrier, charge les armes automatiques et détruit trois nids de mitrailleuses. Il chargera ainsi jusqu'à la mort, son Bren-Carrier éventré achevant sa dernière course sur le canon de 50 qui l'a frappé... Cet antichar, placé dans l'axe de la sortie, avait fait bien du mal. Le capitaine Gufflet, du 1<sup>er</sup> RA, est tué dans sa voiture observatoire au moment où il dit : "Toutes les balles ne tuent pas..." Le capitaine Bricogne part, avec un fusil et deux grenades, attaquer une mitrailleuse allemande... On ne le reverra jamais. Des groupes se forment ; c'est la course en avant d'hommes décidés à se frayer un passage en combattant. Des Bren-Carrier ouvrent la route aux ambulances du médecin capitaine Guillon [...].

Près du couloir giöt le capitaine Mallet, tué par l'explosion d'une mine. Il a reconnu le passage dont l'axe ne correspondait pas à la direction prise par les véhicules et a permis aux autres de passer... Les hommes s'avancent... Le capitaine Lalande et le capitaine Messmer portent un fusilier marin blessé, tout en discutant de l'utilité de savoir la langue allemande [...]. Deux heures du matin : un canon Bofors tracté bouche le passage, la barbe du père Lacoïnte (aumônier militaire) s'agite, une dernière poussée "à bâbord" et le tracteur arrache la pièce et fonce, emmenant ses soldats coiffés du béret à pompon rouge. La colonne motorisée s'écoule par groupes de dix ou quinze véhicules entraînés par des officiers. Le lieutenant-colonel Laurent-Champrosay, le lieutenant de vaisseau

Ihele, les enseignes Colmay et Bauche arrachent ainsi successivement leurs petits convois à l'enlèvement de la peur<sup>79</sup>. »

Le capitaine Saint Hillier (futur général) guide les détachements vers le couloir étroit dégagé de mines. Il confie son ordonnance Hardeveld au capitaine de Lamaze, à qui il donne l'axe de marche. Lamaze sera touché un peu plus loin par une balle de mitrailleuse lourde : « Dites à mes parents et faites savoir à mes légionnaires que je suis mort en soldat et en chrétien », seront ses dernières paroles. Les Bren-Carrier du sous-lieutenant Mantel approchent, surchargés de blessés, le sien en transportant sept. Il est plus de 3 h 30, les sections de tête ont réussi leur décrochage malgré la proximité de l'ennemi. La nuit devient plus claire et on sent déjà l'aube qui va poindre, amenant le brouillard comme ce fut le cas ces derniers jours. Les Français libres traversent trois lignes de feu d'où partent sans cesse des rafales, puis les positions de batteries ennemies. La percée des positions germano-italiennes est cependant un succès ! Les lignes britanniques sont atteintes. Les premiers ont mis quatre heures pour arriver au salut. À 7 h 30, les éléments de recueil ramènent plus de deux mille cinq cents hommes vers la liberté et une partie du matériel dont quelques canons. Et pourtant Bir Hakeim n'est pas encore pris. En effet, l'ennemi n'a pas compris ce qui s'était passé durant la nuit. Rommel a fait venir la 15<sup>e</sup> panzerdivision pour donner le coup de grâce aux Français. Au matin du 11 juin, un nouveau bombardement aérien massif remue la position abandonnée, les canons tonnent et l'infanterie d'assaut se lance mais ne trouve plus devant elle que quelques isolés, la plupart blessés, qui épuisent leurs dernières munitions.

La Luftwaffe ne peut intervenir sur les colonnes alliées en retraite car ses réserves d'essence sont vides, du fait des mille quatre cents sorties effectuées à Bir Hakeim. Pendant ce temps, à El Alamein sont parvenues plusieurs divisions britanniques fraîches. Des chars modernes, des antichars, de l'artillerie de campagne sont débarqués au même moment en Égypte.

« Le 11 juin 1942, écrit le général Rommel, la garnison française devait recevoir le coup de grâce. Malheureusement pour nous, les

Français n'attendirent pas. En dépit des mesures de sécurité que nous avons prises, ils réussirent à quitter la forteresse, commandés par leur chef, le général Koenig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs. À la faveur de l'obscurité, ils s'échappèrent vers l'ouest et rejoignirent la 7<sup>e</sup> brigade anglaise. Plus tard, on constata qu'à l'endroit où s'était opérée cette sortie, l'encerclement n'avait pas été réalisé conformément aux ordres reçus. Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef français décidé à ne pas jeter le fusil après la mire à la première occasion peut réaliser des miracles, même si la situation est apparemment désespérée... Dans la matinée, je visitai la forteresse, théâtre de furieux combats ; nous avons attendu sa chute avec impatience. Les travaux de fortification autour de Bir Hakeim comprenaient, entre autres, mille deux cents emplacements de combat, tant pour l'infanterie que pour les armes lourdes<sup>80</sup>. »

Les pertes infligées aux Germano-Italiens s'élèvent à soixante-quatre blindés détruits dont cinquante et un chars et treize automitrailleuses, sans oublier une centaine de véhicules divers. Sept avions sont à mettre à l'actif de la DCA des Français libres. Lors d'une seule sortie, la RAF, très active, a descendu quarante-deux Stuka. Cent cinquante-quatre Italiens dont neuf officiers et cent vingt-trois Allemands dont un officier ont été capturés. Les tués, disparus ou blessés germano-italiens sont évalués, d'après les archives militaires allemandes et italiennes, à trois mille trois cents hommes<sup>81</sup>.

Du côté français, sur trois mille sept cent trois combattants dénombrés sur la position, quatre-vingt-dix-neuf sont tués et soixante-dix-neuf blessés au cours du siège. Lors de la sortie, deux mille six cent dix-neuf hommes parviennent à percer l'encerclement ; neuf cent quatre-vingts sont perdus dont huit cent quatorze prisonniers ou disparus, cent vingt-cinq blessés et quarante et un tués. Le bilan des pertes en matériel se monte à quarante canons de 75, huit canons de 40 Bofors, cinq canons de 47 et deux cent cinquante véhicules détruits<sup>82</sup>.

Le général britannique Playfair, historien officiel de la guerre du désert, estime que la défense prolongée de la garnison française

a joué « un rôle important dans le rétablissement des troupes britanniques en Égypte. Les Français libres ont dès l'origine gravement perturbé l'offensive de Rommel. L'acheminement du ravitaillement de l'Afrikakorps en a été fortement troublé. La concentration de plus en plus importante des forces de l'Axe pour percer cet abcès a sauvé la 8<sup>e</sup> armée britannique d'un désastre. Les retards qu'apporte la résistance résolue des Français augmentent les chances des Britanniques de se ressaisir et facilitent la préparation d'une contre-attaque. À plus long terme, le ralentissement de la manœuvre de Rommel permet aux forces britanniques d'échapper à l'anéantissement prévu par l'Axe. C'est par là que l'on peut dire, sans exagération, que Bir Hakeim a facilité le succès défensif d'El Alamein<sup>83</sup> ».

Winston Churchill tient le même raisonnement : « En retardant de quinze jours l'offensive de Rommel, les Français libres de Bir Hakeim auront contribué à sauvegarder le sort de l'Égypte et du canal de Suez<sup>84</sup>. »

Les places fortes de Tobrouk et de Mersa Matruh, qui tombent très rapidement (un ou deux jours), ne retardent que faiblement la progression de Rommel, alors que Bir Hakeim résiste durant plus de deux semaines. Dès le 4 juillet 1942, les Britanniques ont pu établir une solide position sur le front d'El Alamein. Les renforts se sont multipliés, notamment en chars lourds Grant et Sherman, alors que Rommel doit attaquer avec des forces limitées, certaines divisions se trouvant réduites à une dizaine de chars. Dans un rapport du haut commandement anglais du 12 juin 1942, on peut lire : « En tenant compte des combats ininterrompus et sévères que la brigade FFL dut alors mener pendant seize jours, les pertes françaises ont été légères. Les plans de Rommel ont été déjoués grâce à la splendide résistance opposée par la garnison française, qui a toujours repoussé l'ennemi en lui causant des pertes sévères<sup>85</sup>. »

Lorsque le jeune journaliste allemand Lutz Koch, de retour à Berlin, raconte en détail les très durs combats de Bir Hakeim à Hitler, la vieille haine de la France se rallume dans le cœur du chef du III<sup>e</sup> Reich : « Vous entendez, Messieurs, ce que raconte Koch,

dit aussitôt le Führer. C'est bien une nouvelle preuve de la thèse que j'ai toujours soutenue, à savoir que les Français sont, après nous, les meilleurs soldats de toute l'Europe. La France sera toujours en situation, même avec son taux de natalité actuel, de mettre sur pied une centaine de divisions. Il nous faudra absolument, après cette guerre, nouer une coalition capable de contenir militairement un pays capable d'accomplir des prouesses sur le plan militaire qui étonnent le monde comme à Bir Hakeim<sup>86</sup>. »

Bir Hakeim a en effet un retentissement mondial. Toute la presse en parle longuement. Depuis juin 1940, une grande unité française, isolée, résiste efficacement aux assauts de plus en plus puissants de l'Axe. Le général de Gaulle adresse au général Kœnig, lors du dernier jour du siège, le message suivant : « Sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil. » En apprenant la réussite de l'évacuation de Bir Hakeim, le général de Gaulle ferme la porte derrière le messenger et écrit : « Je suis seul – oh ! cœur battant d'émotion, sanglots d'orgueil, larmes de joie<sup>87</sup>. »

La brigade FFL du général Kœnig, réorganisée et reconstituée, est engagée sur le front d'El Alamein, où elle participe activement aux durs combats de l'Himeimat en octobre 1942, à l'extrême sud du dispositif allié. Elle se trouve opposée, en partie, à deux unités d'élite de l'Axe, la division parachutiste italienne Folgore et la brigade parachutiste allemande Ramcke. L'éperon désertique et rocheux de l'Himeimat, culminant à près de trois cents mètres, facilite la défense des troupes italo-allemandes. La brigade FFL doit accomplir une longue marche d'approche de quinze kilomètres sur un terrain désertique, n'offrant aucune protection aux vues et aux coups de l'ennemi, et de parcours difficile à travers les dunes de sable mou. Les défenseurs attendent dans leur bastion qui domine la plaine, bien protégé par un habile réseau de mines. Durant une semaine, attaques et contre-attaques vont se multiplier. Les Français libres, bien que soutenus par une faible artillerie, fixent d'importantes troupes italo-allemandes, pendant que le front d'El Alamein est percé plus au nord par de puissantes unités blindées britanniques. La bataille de

## l'Himeimat coûte près de deux cents hommes (tués ou blessés) à la brigade du général Kœnig.

[1](#) Lire au sujet de la campagne 1940 : Dominique Lormier, *Comme des lions*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.

[2](#) Archives de la Fondation Charles de Gaulle, Paris.

[3](#) Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, Paris, Plon, 1989.

[4](#) *Ibid.*

[5](#) Winston Churchill, *Mémoires sur la Deuxième Guerre mondiale*, Genève, éd. La Palatine, 1949.

[6](#) Archives militaires françaises, Vincennes.

[7](#) Henri Michel, *Histoire de la France libre*, Paris, PUF, 1980.

[8](#) « 1940-1942 : les Français qui ignorèrent l'armistice », *Miroir de l'Histoire*, n° spécial 306 bis, Paris, Tallandier, 1978.

[9](#) Archives militaires françaises.

[10](#) Archives de la Fondation Charles de Gaulle, Paris.

[11](#) Archives de l'association des Français libres, Paris.

[12](#) Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, *op. cit.*

[13](#) Général Platt, *La Guerre en Afrique orientale*, Paris, Payot, 1956.

[14](#) Commandant Jean-Noël Vincent, *Les Forces françaises libres en Afrique 1940-1943*, Vincennes, Archives militaires françaises, 1983.

[15](#) *Ibid.*

[16](#) Archives militaires françaises, Vincennes.

[17](#) Archives militaires françaises.

[18](#) *Ibid.*

[19](#) Général Platt, *op. cit.*

[20](#) Archives militaires françaises.

[21](#) *Ibid.*

[22](#) *Ibid.*

[23](#) *Ibid.*

[24](#) *Ibid.*

[25](#) *Miroir de l'Histoire*, *op. cit.*

[26](#) Archives du service historique de l'armée de l'air, Vincennes.

[27](#) *Miroir de l'Histoire*, *op. cit.*

[28](#) « Les FAFL », t. 1, Paris, *Icare*, n° 123, 1989.

[29](#) « La guerre aérienne 1939-1941 », *Histoire pour tous*, n° 12, Paris, 1979.

[30](#) *Ibid.*

- [31](#) Archives militaires françaises.
- [32](#) Jean Gisclon, *Les Grandes Aventures de la chasse française de 1939 à 1945*, Paris, France Empire, 1983.
- [33](#) « Les FAFL », t. 3, Paris, *Icare*, n° 136, 1991.
- [34](#) *Ibid.*
- [35](#) Archives militaires italiennes.
- [36](#) Commandant Jean-Noël Vincent, *op. cit.*
- [37](#) *Ibid.*
- [38](#) Archives militaires françaises.
- [39](#) *Ibid.*
- [40](#) *Ibid.*
- [41](#) Archives militaires italiennes.
- [42](#) Archives militaires françaises.
- [43](#) *Ibid.*
- [44](#) Archives militaires italiennes.
- [45](#) Archives militaires françaises.
- [46](#) *Ibid.*
- [47](#) *Ibid.*
- [48](#) *Ibid.*
- [49](#) *Ibid.*
- [50](#) *Ibid.*
- [51](#) *Ibid.*
- [52](#) *Ibid.*
- [53](#) *Ibid.*
- [54](#) Archives militaires italiennes.
- [55](#) Archives militaires françaises.
- [56](#) *Ibid.*
- [57](#) *Ibid.*
- [58](#) *Ibid.*
- [59](#) *Ibid.*
- [60](#) *Ibid.*
- [61](#) Entretiens avec le général Saint Hillier.
- [62](#) *Miroir de l'Histoire*, *op. cit.*
- [63](#) Archives militaires françaises.
- [64](#) *Ibid.*
- [65](#) Général Kœnig, *Bir Hakeim*, Paris, Robert Laffont, 1971.

- [66](#) Archives militaires françaises.
- [67](#) *Miroir de l'Histoire*, *op. cit.*
- [68](#) Archives militaires françaises.
- [69](#) *Ibid.*
- [70](#) *Ibid.*
- [71](#) *Ibid.*
- [72](#) Maréchal Rommel, *La Guerre sans haine*, t. 1, Paris, Amiot-Dumont, 1952.
- [73](#) Archives militaires allemandes.
- [74](#) *Ibid.*
- [75](#) Lutz Koch, *Rommel*, Paris, Plon, 1950.
- [76](#) Maréchal Rommel, *op. cit.*
- [77](#) Entretiens avec le général Saint Hillier, cités.
- [78](#) Archives militaires françaises.
- [79](#) Entretiens avec le général Saint Hillier, cités.
- [80](#) Maréchal Rommel, *op. cit.*
- [81](#) Archives militaires italiennes.
- [82](#) Archives militaires françaises.
- [83](#) Général Playfair, *The Mediterranean and the Middle-East*, t. 3, Londres, 1960 (traduction de l'auteur).
- [84](#) Winston Churchill, *op. cit.*
- [85](#) Archives militaires britanniques, Londres.
- [86](#) Lutz Koch, *op. cit.*
- [87](#) Charles de Gaulle, *op. cit.*

## Chapitre III

# L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE DU NORD PRÉPARE LA REVANCHE

### **La situation de l'Afrique française du Nord en juin 1940**

Les effectifs militaires français en Afrique du Nord (Maroc, Algérie et Tunisie) représentent quatre cent mille hommes le 25 juin 1940. Les meilleures divisions ont été expédiées en métropole lors de la campagne de mai-juin. Il reste sept divisions d'infanterie, dont quatre seulement sont complètes en effectifs. Les chars modernes sont peu nombreux : un bataillon de chars légers Renault D1 sur le front tunisien et un bataillon de chars légers Renault R35 au Maroc. On compte également deux bataillons de vieux chars légers Renault FT17 de la Première Guerre mondiale. L'ensemble représente deux cent seize chars légers, dont cent vingt-six vétustes Renault FT17, quarante-cinq Renault R35 et quarante-cinq Renault D1. Les batteries d'artillerie de longue portée sont peu nombreuses. Les batteries stationnées en Tunisie, faisant face à la menace italienne venue de Libye, ne correspondent qu'à quarante pour cent des besoins. L'armement antichar se réduit à deux compagnies pour toute l'Afrique française du Nord. Au Maroc, il n'y a que deux batteries fixes de DCA et une mobile de canons de 75 mm, six sections de mitrailleuses de 13,2 mm et une section de mitrailleuses de 20 mm.

Grâce aux prouesses accomplies par l'industrie aéronautique française, l'armée de l'air française dispose d'une force non négligeable de mille soixante-quinze appareils le 25 juin 1940, dont cinq cent soixante-quinze chasseurs en ligne dans le sud de la France ou en Afrique du Nord, ainsi que trois cents bombardiers

et deux cents avions de reconnaissance. En effet, lors des combats de mai et juin, la production française a poursuivi son élan, malgré l'invasion allemande. Les pertes subies en mai-juin 1940 (neuf cents avions) ont été en grande partie comblées. Sur le millier d'avions disponibles fin juin, moins de la moitié seulement se trouve en Afrique du Nord.

Le général Noguès, un des chefs des forces militaires françaises en Afrique du Nord, envisage dans un premier temps de poursuivre la guerre contre l'Axe, puis décide finalement de se rallier au maréchal Pétain. Une résistance efficace était-elle possible en juillet 1940 ? En faveur de cette thèse, il y a la toute-puissance des marines française et britannique en Méditerranée, le millier d'avions français se trouvant en zone libre ou en Afrique du Nord, les lourdes pertes infligées à l'armée allemande en mai-juin 1940 (cent soixante mille soldats tués ou blessés, mille huit cents blindés et mille quatre cents avions détruits), l'aide matérielle des États-Unis, la faiblesse de la flotte de surface de la Kriegsmarine. Les opposants avancent des arguments également convaincants : les meilleures divisions, indigènes et coloniales, envoyées en France ont disparu (quatre-vingt-dix mille prisonniers dont soixante mille Algériens, douze mille Tunisiens et dix-huit mille Marocains), il ne reste sur place que des forces privées d'armement lourd, sans la moindre expérience de la guerre moderne, ne pouvant compter sur aucun renfort immédiat (britannique ou américain) ; s'y ajoutent une pénurie générale des pièces de rechange des trois armes, la faiblesse de notre marine en DCA, l'absence de stocks de munitions en quantité suffisante.

En vérité, la capacité de résistance de l'Afrique du Nord dépendait de l'adversaire. L'Italie seule ? Ou avec l'aide allemande et espagnole ? L'armée italienne, sous-motorisée et dépourvue d'armes antichars efficaces, n'était guère mieux lotie que les troupes françaises se trouvant en Tunisie, au Maroc et en Algérie. Il suffira cependant de deux divisions mécanisées allemandes et deux Italiennes, aux ordres du général Rommel, pour chasser les Britanniques de la plus grande partie de la Cyrénaïque en 1941. En cas de poursuite de la guerre, dès juillet 1940 en Afrique du Nord, tout le territoire métropolitain aurait été occupé, soumis

exclusivement à l'autorité allemande, on aurait probablement compté le double de prisonniers français.

Le général Guderian estime que ce fut une faute capitale de laisser à la France son empire colonial et une zone « libre » en métropole. Cet officier allemand, un des principaux artisans de la défaite française de 1940, pense que la France sut défendre habilement ses intérêts : « Elle n'a pas abandonné la lutte contre l'Axe avec le général de Gaulle et ses FFL de 1940 à 1942 (Érythrée, Libye, Égypte, Atlantique...). Son armée en Afrique du Nord a su attendre le moment propice pour reprendre le combat, au moment de l'intervention américaine en Méditerranée. La fusion des deux armées (FFL et Afrique du Nord) permettra ensuite à la France de remporter d'indéniables succès : Tunisie, Italie, Provence, Alsace, Paris, Strasbourg, Rhin et Danube, à quoi s'ajoutent les actions de la Résistance intérieure<sup>1</sup>. » De son côté, le général Halder, chef d'état-major de la Wehrmacht, souligne que l'on a tendance à surestimer les capacités de l'armée allemande de juillet 1940, du fait de la défaite militaire de la France : « Un débarquement allemand en Afrique du Nord, même avec le soutien de la puissante marine italienne, semblait peu réalisable durant l'été 1940. Nos pertes durant la campagne de mai-juin 1940 étaient lourdes, il nous fallait du temps pour panser nos plaies, surtout que l'aviation britannique présentait une réelle menace, qu'il convenait d'anéantir dans un premier temps<sup>2</sup>. »

### **Weygand et l'armée d'Afrique**

Mussolini veut réduire les effectifs militaires français à trente mille hommes en Afrique du Nord. Mais les attaques britanniques de Mers el-Kébir et de Dakar permettent au commandement français de maintenir cent vingt mille soldats, à quoi s'ajoutent les cent cinquante-sept mille soldats des autres possessions françaises, soit deux cent soixante-dix-sept mille hommes de toutes armes, ainsi que soixante mille marins et quarante mille aviateurs.

Le 9 octobre 1940, le général Weygand arrive à Alger pour restaurer le potentiel de l'armée d'Afrique par des apports clandestins, malgré le regard inquisiteur des commissions allemandes et italiennes d'armistice. Des ateliers sont créés pour la fabrication d'armes antichars, une main-d'œuvre travaille à la construction de pistes d'atterrissage. La fraude semble être partout, comme la dissimulation de dix mille soldats venus de métropole camouflés en ouvriers, comme mille cinq cents militaires que la Poste embauche à titre civil. Sous prétexte de maintenir l'ordre dans les tribus du Sud marocain, le général Weygand obtient des Allemands la présence de seize mille soldats français. Il en met rapidement le double. Au début de 1941, Maxime Weygand aligne deux cent mille hommes en Afrique du Nord. Les Allemands, qui savent que le général Weygand « prépare la revanche », obtiennent de Vichy son rappel la même année et, un an après son retour, l'arrêtent et l'internent en Allemagne. Mais son impulsion a été décisive. Lorsqu'en novembre 1942, l'Afrique du Nord fait son retour dans la guerre, les forces militaires françaises représentent deux cent vingt-cinq mille hommes, dont six mille sept cents officiers, qui vont jouer un rôle important lors de la campagne de Tunisie en 1943. Le camouflage de l'armement en Afrique du Nord est également une réussite : cinquante-cinq mille fusils, quatre mille armes automatiques, deux cent dix mortiers de 81 mm, quatre-vingts canons de 75 mm, quarante-trois canons antichars de 47 mm, quarante-cinq canons antichars de 25 mm ou 37 mm, quarante-cinq mille grenades, huit mille mines antichars, trois cent mille obus, vingt-six millions de cartouches et plus de six mille camions.

Les détracteurs du général Weygand avancent que sa mission de défendre l'Afrique du Nord contre « quiconque » visait aussi bien les Anglo-gaullistes que les Germano-Italiens. « Ce quiconque, témoigne le général Henri Navarre, a souvent été interprété avec malveillance contre Weygand. Ce quiconque était le terme choisi, faute de pouvoir ouvertement être plus clair, pour désigner les puissances de l'Axe que Weygand ne nommait jamais autrement que par "l'ennemi". De la défense contre les Anglo-gaullistes, je puis dire que, pendant tout le temps que j'ai

passé avec Weygand, je n'en ai à peu près jamais entendu parler, sinon quand il s'agissait d'en prendre prétexte pour obtenir des Allemands ou des Italiens des concessions, le plus souvent destinées à être retournées contre eux. Par contre, la défense de l'Afrique française contre l'Allemagne et l'Italie était l'œuvre que Weygand considérait comme l'essentiel de sa mission et à laquelle lui et nous tous qui l'entourions nous sommes donnés tout entiers<sup>3</sup>. »

À la différence de l'armée métropolitaine d'armistice, l'Afrique du Nord obtient la possibilité de maintenir en action cent deux chars et cent vingt autres véhicules blindés, principalement des automitrailleuses, ainsi qu'une dotation de munitions d'artillerie.

Profitant de l'arrestation de Weygand, Pétain et Darlan relancent la collaboration avec l'Allemagne. C'est ainsi qu'en contrepartie du maintien d'importantes forces militaires françaises en Afrique du Nord, Vichy livre à l'Afrikakorps du général Erwin Rommel, de mai 1941 à mars 1942, mille sept cent vingt-cinq véhicules divers, vingt canons de 155 mm, vingt mille obus de divers calibres, trois mille six cents tonnes d'essence. De son côté, le III<sup>e</sup> Reich autorise la libération de dix-sept mille prisonniers français de guerre, de juin à novembre 1941, dont le général Alphonse Juin.

« Jusqu'en novembre 1942, écrit Christine Levisse-Touzé, l'Afrique du Nord est une carte importante du gouvernement de Vichy ; la souveraineté française y est intacte et c'est un gage qui peut être l'objet de marchandage face aux revendications allemandes. L'AFN (Afrique française du Nord) constitue un tremplin stratégique d'où la France pourrait rentrer dans la guerre et libérer le territoire national<sup>4</sup>. »

## **La « Révolution nationale » et ses méfaits en AFN**

Weygand, profondément déçu par les hommes politiques de la III<sup>e</sup> République auxquels il attribue les causes de la défaite de mai-juin 1940, oublie que le haut commandement militaire français a une part de responsabilité considérable dans ce désastre<sup>5</sup>. Il devient un ennemi affirmé des idées républicaines et un partisan

enthousiaste de la « Révolution nationale », tout en voyant en Hitler l'ennemi principal de la France. Sitôt en place, il s'emploie à appliquer les mesures édictées par le gouvernement de Vichy, y compris les lois antijuives.

Deux jours avant l'arrivée de Weygand, le 7 octobre 1940, le gouvernement de Vichy enlève aux quatre cent mille juifs d'Afrique du Nord la citoyenneté française par l'abolition du décret Crémieux, à l'exception des « juifs indigènes des départements d'Algérie qui, ayant appartenu à une unité combattante pendant la guerre 1914-1918 et 1939-1940, auront obtenu la Légion d'honneur à titre militaire, la médaille militaire ou la croix de guerre », mais qu'ils doivent justifier dans un délai d'un mois après la promulgation du décret, devant le juge de paix<sup>6</sup>. L'application des lois antisémites est plus importante en Algérie, partie intégrante du territoire français, qu'au Maroc et en Tunisie, simples protectorats. L'Algérie compte à l'époque quatre-vingt mille juifs sur neuf cent mille Français et neuf millions d'Arabes et Berbères. L'exercice de toute fonction publique, administrative ou autre est interdit aux juifs. Au Maroc, les juifs peuvent continuer à exercer des fonctions publiques uniquement dans les institutions de la communauté, comme en Tunisie, les médecins et les avocats juifs continuent à exercer leurs fonctions mais uniquement auprès des leurs.

Cette politique antisémite ne fait pas l'unanimité au sein des autorités françaises. L'amiral Estéva proteste, estimant que leur rôle économique est positif en AFN. Le roi du Maroc Mohammed V ne cache pas son hostilité à ces persécutions, estimant que les sujets juifs se trouvent traditionnellement protégés par sa dynastie. Les juifs du Maroc échappent ainsi aux mesures de mise sous séquestre et l'administration provisoire de leurs biens.

Weygand, tout en étant profondément « anti-boche », s'aligne sur la politique antisémite de Vichy. Divers officiers en poste en AFN sont mis à pied de l'armée car ils sont juifs. Tout en maintenant des relations distantes avec la Grande-Bretagne, Weygand cherche à se rapprocher des États-Unis, afin d'établir de solides relations commerciales. Weygand fixe à ses interlocuteurs

américains les besoins les plus urgents pour l'AFN : vingt-neuf mille tonnes de combustibles liquides, soixante mille tonnes de charbon, trente-trois mille sept cent cinquante tonnes de marchandises diverses (sucre, cotonnades, ficelles lieuses, pièces de rechange).

### **Le « double jeu » du général Juin**

Alphonse Juin est né à Bône en Algérie, le 16 décembre 1888 ; son père est gendarme à Mostaganem. Après des études secondaires aux lycées d'Alger puis de Constantine, il intègre Saint-Cyr en 1910. Élève brillant, il sort major de sa promotion en 1912, puis part servir au Maroc. Durant la Première Guerre mondiale, il combat dans les troupes marocaines. En 1915, gravement blessé au front, il perd l'usage de son bras droit. Après plusieurs mois de convalescence, il refuse le poste d'officier d'ordonnance du général Lyautey et se trouve nommé, en 1916, commandant d'une compagnie de mitrailleuses du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs marocains. En 1918, il est détaché à la mission militaire française près de l'armée américaine, ce qui lui permettra d'être un de leurs interlocuteurs en 1942. La paix revenue, son expérience l'amène à enseigner à l'École de guerre. Puis son devoir de combattant le rappelle. Il regagne la terre africaine et se bat dans le Rif, au Maroc, contre le chef Abd el-Krim. Juin devient chef de cabinet de Lyautey à Rabat à partir de 1931. Il s'engage pour une politique de pacification au Maroc. À ce titre, il est nommé au grade de chef de bataillon. Il est rapidement promu chef d'état-major des forces armées de l'Afrique du Nord. En 1938, il est nommé général de l'armée d'Afrique. À la déclaration de guerre, en septembre 1939, Juin prend le commandement de la 15<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée. Aux côtés de la 1<sup>re</sup> division marocaine, la 15<sup>e</sup> DIM remporte la bataille de Gembloux, les 14 et 15 mai 1940, où deux panzerdivisions sont tenues en échec. L'effondrement du front de la Meuse oblige cependant Juin et sa division à retraiter en direction de Dunkerque. Il participe activement à la bataille de Lille, couvrant le sauvetage de trois

cent quarante mille soldats alliés à Dunkerque. Fait prisonnier le 19 mai à Lille, il est libéré en juin 1941, sur requête du maréchal Pétain.

Nommé commandant en chef des troupes d'Afrique du Nord, le 20 novembre 1941, le général Alphonse Juin dépend directement de l'amiral Darlan, adjoint du maréchal Pétain à Vichy. Le gouvernement vichyste veut profiter du renvoi de Weygand pour reprendre les discussions avec le Reich et relancer la collaboration. « Darlan, écrit Christine Levisse-Touzé, persuadé alors de la victoire de Hitler, avait fait étudier un plan de développement de l'Afrique française (AOF-AFN), avec l'aide de l'Allemagne dans le cadre d'un nouvel ordre européen<sup>7</sup>. »

Pour évoquer les questions d'une éventuelle collaboration militaire entre Vichy et le III<sup>e</sup> Reich, le général Juin est convoqué par le maréchal Göring à Berlin, le 21 décembre 1941. D'après les archives allemandes, Juin aurait accepté de poursuivre la livraison, par la Tunisie, de quatre mille tonnes d'essence à l'Axe en Libye ; « enfin, qu'il y avait lieu de créer le climat nécessaire pour que les troupes françaises, qui n'étaient pas sans souffrir des conditions imposées par l'état d'armistice (zone occupée, prisonniers), se fassent à l'idée de combattre côte à côte avec les Allemands et a fortiori avec les Italiens<sup>8</sup> ».

Bien entendu, le général Juin présente une version différente de celle des archives allemandes. Au sujet d'un éventuel repli de l'armée germano-italienne en Tunisie, Juin affirme avoir répondu à Göring : « Je lui dis tout aussitôt qu'elle serait neutralisée, c'est-à-dire désarmée, ce qui eut le don de le détendre [...]. Il partit d'un gros rire à l'idée que Rommel pourrait être désarmé par le chétif que je représentais à ses yeux [...]. Je fis valoir qu'il y avait bien des raisons qui s'opposaient à cela et dont la première était qu'on n'oblige pas une nation à se battre aux côtés d'une autre qui l'étreint d'une main de fer et conserve ses fils en captivité<sup>9</sup>. »

Juin reste en théorie fidèle aux instructions personnelles de Weygand, visant à la résistance aux forces de l'Axe. Il reprend les orientations d'un rapport de Weygand du 28 septembre 1941 : « Défendre l'AFN quel que soit l'agresseur, mais dont les menaces

prioritaires viennent de l'Axe<sup>10</sup>. » Juin poursuit ainsi clandestinement l'effort de Weygand pour renforcer l'armée française en Afrique du Nord. Estimant qu'à plus ou moins brève échéance les troupes de l'Axe menaceraient la Tunisie, Weygand et ensuite Juin prescrivent, en 1941, la formation de trois divisions d'infanterie et d'une brigade mécanisée. Cette dernière unité regroupe progressivement les chars légers Renault D1, un groupe d'artillerie tractée, une batterie antichar de 25 mm, une batterie légère de DCA, ainsi que plusieurs groupements d'automitrailleuses. Au sujet de cette unité blindée, le général Juin écrit en décembre 1941 : « Cette brigade est capable d'un coup de poing avec quarante-cinq chars peu rapides ayant un rayon d'action (sur chenilles) faible, soixante à soixante-dix kilomètres par jour, mais possédant un bon blindage et un excellent canon. Sa mobilité stratégique est faible, ses moyens de transmission sont insuffisants, ses organes de reconnaissance peu nombreux. Elle est incapable d'une action de force continue. Elle a peu d'engins antichars<sup>11</sup>. »

L'historienne Christine Levisse-Touzé souligne l'ambiguïté de l'armée française d'Afrique du Nord avant la reprise des hostilités contre l'Axe : « L'analyse des moyens mis en œuvre pour renforcer l'armée d'Afrique atteste que les autorités françaises d'AFN, surtout Weygand, ont voulu échapper aux clauses de l'armistice : la création des sections d'études, l'organisation du camouflage du matériel ont permis d'occuper les esprits, de préparer la mobilisation en vue d'une reprise des hostilités. Le principe de défense contre quiconque est volontairement ambivalent puisqu'il s'applique aussi bien aux forces de l'Axe qu'aux Alliés<sup>12</sup>. »

Il ne fait cependant aucun doute pour Weygand, mais également pour Juin, que l'armée française d'Afrique du Nord doit être l'outil de la revanche contre l'Axe. Noguès, Weygand et Juin se fixent trois objectifs : « Reconstituer le plus rapidement possible la force armée à laquelle la convention d'armistice donne droit et en faire une armée d'élite pouvant servir à une mobilisation ; créer, sous couleur de forces de police, une armée supplétive très solide capable de combattre dans la guerre moderne avec des effectifs

supérieurs aux forces de police autorisées ; camoufler toutes les dotations en matériels et en munitions non permises par les conventions d'armistice et dissimuler, sous les formes les plus diverses, le plus grand nombre possible de militaires instruits dans les formations paramilitaires<sup>13</sup>. »

Aucune coordination n'existe avec les FFL, pour la simple raison que l'armée d'Afrique du Nord, soumise à Vichy, considère le général de Gaulle comme un « valet de l'Empire britannique ». L'affaire de Syrie n'arrange en rien les rapports entre officiers de la France libre et ceux restés fidèles à Vichy et au maréchal Pétain. La présence d'une force française vichyste de quarante mille hommes au Levant, à proximité des champs pétrolifères et des lignes de ravitaillement de l'Empire britannique, représente aux yeux de Churchill et de son entourage une menace intolérable et, le 8 juin 1941, la Syrie est envahie par les troupes britanniques et des unités gaullistes. L'armée du gouvernement de Vichy leur oppose une résistance tenace, d'autant plus douloureuse que d'autres Français combattent aux côtés des Britanniques. À la fin de la campagne, le 12 juillet 1941, les forces de Vichy ont perdu six mille hommes dont un millier de tués. Les pertes infligées aux Alliés sont presque aussi lourdes. Sur les trente-sept mille sept cent trente-six soldats vichystes faits prisonniers, seuls cinq mille six cent soixante-huit choisiront de reprendre les armes aux côtés du général de Gaulle, les autres préférant être rapatriés en France. Le 14 juillet, Français et Britanniques signent un armistice sur place. La Syrie est proclamée indépendante, mais placée sous l'étroite surveillance des autorités britanniques et gaullistes. À la suite de cet échec pour Vichy, l'amiral Darlan obtient des Allemands qu'ils renoncent à utiliser Bizerte et Dakar.

<sup>1</sup> Archives militaires allemandes, Fribourg-en-Brigau.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Archives militaires françaises, Vincennes.

<sup>4</sup> Christine Levisse-Touzé, *L'Afrique du Nord dans la guerre 1939-1945*, Paris, Albin Michel, 1998.

<sup>5</sup> Lire à ce sujet Dominique Lormier, *Comme des lions*, *op. cit.*

<sup>6</sup> Cité par Christine Levisse-Touzé, *op. cit.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

[8](#) Archives militaires allemandes.

[9](#) Archives militaires françaises.

[10](#) *Ibid.*

[11](#) *Ibid.*

[12](#) Christine Levisse-Touzé, *op. cit.*

[13](#) Archives militaires françaises.

## Chapitre IV

# L'ARMÉE FRANÇAISE D'AFRIQUE SE COUVRE DE GLOIRE (TUNISIE, CORSE, ITALIE, ÎLE D'ELBE)

### **Les Alliés débarquent en Afrique du Nord**

Connu sous le nom d'opération « Torch », le débarquement des Alliés en Afrique du Nord française présente à la fois un aspect militaire et politique. Sur le premier plan, la décision n'a pas été facile à prendre. Quand Roosevelt, président des États-Unis, et Churchill, chef du gouvernement britannique, en parlent pour la première fois à Washington, en juin 1942, la situation sur les différents fronts n'est pas brillante. En Afrique, Rommel marche sur Suez. En Russie, les Allemands menacent la Géorgie et la Caspienne. Les sous-marins de l'Axe infligent des pertes catastrophiques à la flotte britannique. Staline insiste pour l'ouverture d'un second front en Europe : mais ni Churchill, ni Roosevelt ne peuvent sérieusement envisager de lui donner satisfaction. Churchill songe à une action de diversion visant à conquérir une base en Méditerranée : de là, on pourrait ensuite ouvrir dans les Balkans le second front désiré par Staline. Par ailleurs, un débarquement en Afrique du Nord aurait l'intérêt de prendre entre deux feux les forces italo-allemandes de Rommel, tout en menaçant directement l'Italie de Mussolini.

Malgré l'opposition de nombre de ses collaborateurs, Roosevelt finit par se rallier aux vues de Churchill : une victoire sur le front occidental, même partielle et limitée, rendrait confiance à l'opinion américaine, ébranlée par les défaites dans le Pacifique. L'accord définitif est conclu le 25 juillet 1942. Staline l'approuve avec enthousiasme. Les états-majors anglais et américain élaborent en

détail les modalités de l'opération « Torch ». L'organisation militaire de l'entreprise ne laisse rien au hasard. Les troupes américaines sont entraînées à la guerre du désert.

Sur le plan politique, l'affaire semble plus compliquée. Le général de Gaulle incarne la Résistance française, engagée dans la lutte contre l'Axe. Depuis plus de deux ans, les forces françaises libres se sont distinguées sur divers théâtres de guerre. Mais les Américains n'ont pas encore reconnu officiellement le Comité français de libération nationale (CFLN), l'organe politique et militaire du général de Gaulle. L'armée française d'Afrique du Nord est bien tenue en main par Vichy, où les États-Unis conservent leur ambassade.

Le premier souci des Alliés est de faciliter au maximum les opérations de débarquement. Roosevelt charge son représentant personnel, Robert Murphy, de chercher une personnalité susceptible de rallier les autorités françaises d'Afrique du Nord. Après bien des hésitations, le choix se porte sur le général Giraud, évadé le 17 avril 1942 de la forteresse de Königstein, réfugié en France, en zone libre. En même temps, Murphy prend contact avec des activistes algérois acquis à la cause des Alliés : ceux-ci doivent prendre la ville en main jusqu'à l'arrivée des troupes américaines.

Le 16 septembre 1942, Roosevelt adopte définitivement la « solution Giraud », décidant par ailleurs de tenir le général de Gaulle et les Français libres en dehors de l'opération. Les troupes de débarquement seront exclusivement américaines. Les Alliés craignent les réactions hostiles que pourraient susciter des forces gaullistes ou même britanniques au sein de l'armée française d'Afrique du Nord, fidèle au maréchal Pétain.

Le 23 octobre 1942, amené clandestinement à Cherchell par le sous-marin *Seraph*, le général Clark, adjoint d'Eisenhower, rencontre le général Mast, représentant des officiers français favorables aux Alliés. Mast assure à Clark et au consul américain Robert Murphy que les détachements français, sous les ordres du général Giraud, sont prêts à appuyer l'action des Alliés. Le 2 novembre, un accord de principe est conclu avec Giraud. Le 7, Eisenhower retrouve à Gibraltar le général Giraud, que le réseau Alliance a fait venir de France.

Trois événements imprévus surviennent alors. D'abord, Giraud, déçu de n'avoir pas reçu le commandement suprême de l'opération, n'arrive à Alger que le 9 novembre, au lieu du 8, date du débarquement sur les côtes africaines françaises. Ensuite, les Américains étant en retard sur l'horaire indiqué, les activistes algérois perdent le contrôle de la situation quand ils débarquent. Enfin, l'amiral Darlan, commandant en chef des forces de Vichy, se trouve curieusement à Alger lors du débarquement. Il s'ensuit, durant quelques jours, une situation d'une extrême confusion. Dans la nuit du 7 au 8 novembre, le corps expéditionnaire allié, parti d'Angleterre et des États-Unis, arrive devant Alger, Oran et Casablanca : l'opération Torch, décidée le 25 juillet, entre dans sa phase d'exécution. Il y a là cinq cents navires de guerre divisés en trois groupes : la Task Force navale de l'Ouest (contre-amiral américain Hewitt), qui débarque ses troupes (commandées par le général américain Patton) au Maroc, à Casablanca ; la Task Force navale du Centre (commodore Troubridge, de la Royal Navy), qui débarque ses troupes (commandées par le général américain Fredentall), en Algérie, à Oran ; la Task Force navale de l'Est (contre-amiral Burrough, de la Royal Navy), qui débarque ses troupes (dirigées par le général américain Ryder) à Alger. La direction des forces navales est confiée à l'amiral anglais Cunningham, et c'est le général américain Eisenhower qui assure le haut commandement de l'opération. C'est à une heure du matin qu'a lieu le débarquement près d'Alger ; il y a là deux régiments américains, deux brigades britanniques, deux bataillons de commandos britanniques, plus un régiment américain qui, à 5 h 30, pénètre dans le port d'Alger. À 19 heures, la ville capitule. Le groupe du Centre débarque à 1 h 30, près d'Oran, une division d'infanterie, une division blindée, un bataillon de rangers et un bataillon de parachutistes. Tout le contingent est américain. Les navires anglais *Walney* et *Hartland* sont coulés par les troupes françaises alors qu'ils tentent de prendre le port sans faire de dégâts. Le groupe de l'Ouest débarque à 5 heures, près de Casablanca, des troupes américaines, comprenant une division et deux régiments d'infanterie, trois divisions blindées et des unités commandos.

À la suite de l'opération Torch, le gouvernement de Vichy rompt ses relations diplomatiques avec Washington. Le 8 novembre, à 7 heures, on remet au maréchal Pétain, qui se trouve à Vichy, une lettre personnelle du président Roosevelt lui annonçant la nouvelle du débarquement allié en Afrique du Nord. Pétain répond immédiatement : « J'ai toujours dit qu'en cas d'attaque nous défendrions notre Empire... Nous sommes attaqués, nous nous défendrons. Voilà l'ordre que je donne. » De fait, en exécution de ses ordres, les troupes françaises commencent à s'opposer au débarquement, notamment au Maroc. Les combats entre les forces françaises et alliées font de nombreuses victimes au Maroc et en Algérie : près de trois mille trois cents (tués ou blessés) dans les rangs des troupes françaises, près de mille cinq cents chez les Alliés, principalement américains. On imagine le cas de conscience des officiers et soldats français, fidèles au maréchal Pétain qui incarne à leurs yeux le « vainqueur de Verdun », et la situation de la France occupée en grande partie par l'Axe. Surtout qu'à partir du 11 novembre, les troupes germano-italiennes envahissent la zone « libre » de la métropole.

Les autorités d'Afrique du Nord, ne s'étant pas ralliées à Giraud, les Américains se retournent vers Darlan. Celui-ci, conformément aux ordres du maréchal Pétain, a d'abord ordonné la résistance. Puis, devant l'impossibilité de la poursuivre, il décide, le 9 novembre, une suspension d'armes. Désavoué alors par Pétain, qui le remplace par le général Noguès, résident général du Maroc (où les combats se poursuivent), Darlan se proclame prisonnier de guerre.

Les Américains menacent de mettre en place la « solution Giraud ». Darlan accepte, le 10 novembre, d'étendre le cessez-le-feu à l'ensemble de l'Algérie et du Maroc. Son objectif, comme celui de Noguès, est de maintenir l'Afrique du Nord « autour du Maréchal et non au nom de la dissidence ». L'occupation de la zone libre de la France par l'Axe, le 11 novembre, lui permet de se réclamer de Pétain, qu'il assure « retenu en métropole ». Le 13, il conclut avec Eisenhower un accord le nommant haut-commissaire de France, l'administration existante restant en place. Le 15 novembre, Darlan

proclame que tous ceux qui ont prêté serment de fidélité au Maréchal « seront fidèles au Maréchal » en exécutant ses ordres.

L'Afrique du Nord devient un Vichy d'outre-mer, sous protectorat américain. Les quelques officiers français qui ont tenté de favoriser le débarquement sont même frappés de sanctions. Les détenus politiques restent en prison. La législation antisémite demeure en vigueur. Cette situation paradoxale soulève de nombreux problèmes et de vives oppositions. Le général de Gaulle, qui se prévaut du soutien de la Résistance intérieure, dénonce avec force ces « ex-dignitaires vichystes, qui incarnent le déshonneur et la trahison ». Il peut compter, à Alger, sur un groupe de gaullistes, animé par René Capitant. Bien des conjurés du 7 novembre, souvent d'obédience monarchiste, se sentent frustrés de leur victoire par ces ralliés de la dernière heure, même si Giraud accepte d'être nommé commandant des forces militaires. Dans l'opinion publique américaine, de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer un pragmatisme faisant fi de la morale.

Désorienté par l'imbroglio politique que ses décisions ont entraîné à Alger, Roosevelt assure, le 17 novembre, que « la solution Darlan » n'est qu'un « expédient provisoire ». L'expédient provisoire prend fin, le 24 décembre, lorsqu'un des conjurés « du 7 novembre », un jeune monarchiste de vingt ans, Fernand Bonnier de La Chapelle, tue l'amiral Darlan à coups de revolver sur les marches du Palais d'Été. Deux jours plus tard, le meurtrier, jugé d'une façon expéditive, est exécuté. Le général Giraud, nommé le 27 décembre haut-commissaire civil et militaire en Afrique du Nord, a refusé sa grâce.

Churchill et Roosevelt tentent de réconcilier Giraud et de Gaulle, lors de la célèbre rencontre à Anfa (Casablanca), le 24 janvier 1943. Depuis la fin novembre 1942, les troupes françaises d'Afrique du Nord ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu sur les troupes de l'Axe, occupant déjà une partie de la Tunisie.

## **La campagne de Tunisie**

Lors de cette campagne, l'armée française engage des effectifs importants avec soixante-quinze mille soldats, tandis que les Américains en alignent quatre-vingt-quinze mille et les Britanniques cent trente mille. Les forces de l'Axe disposent de quatre-vingt mille combattants allemands et cent dix mille italiens.

Les combats se déroulent dans des conditions difficiles, bien souvent dans le froid et la pluie et parfois la neige, en zone montagneuse, avec des sommets pouvant atteindre mille cinq cents mètres ou des plateaux steppiques et rocailleux.

Le général Giraud charge en principe les généraux Barré, Juin et Koeltz de diriger les opérations militaires aux côtés des Alliés. Mais en fait, le général Giraud continue à s'immiscer dans la conduite de la guerre.

Les soldats français, participant à la campagne de Tunisie, s'organisent autour de quatre divisions d'infanterie (divisions de marche d'Alger, de Constantine, du Maroc, d'Oran), de la brigade légère mécanisée du colonel du Vigier, du corps franc d'Afrique du général de Monsabert, du détachement saharien du général Delaye. La brigade légère motorisée FFL (force L) du général Leclerc a rejoint la 8<sup>e</sup> armée britannique du général Montgomery en Libye. L'armement lourd et léger date pour l'essentiel de la campagne de 1940, voire de la guerre de 14-18. Le matériel britannique et américain, plus moderne, équipe peu à peu certaines unités. La campagne de Tunisie va être cependant livrée avec un matériel français désuet et à bout de souffle.

Un correspondant de guerre anglais dépeint ainsi les Français : « Habillés de loques, armés d'antiques fusils Lebel de 14-18 et de quelques canons de 75, dépourvus de tout transport... Leur vaillance était stupéfiante, car ils n'avaient aucune chance devant l'équipement moderne des Allemands<sup>1</sup>. »

Le général anglais Anderson, commandant de la 1<sup>re</sup> armée britannique, confiera à John d'Arcy-Dawson « qu'il ne pourra jamais chanter assez les louanges des Français pour avoir tenu ferme la Grande Dorsale (chaîne montagneuse tunisienne) au début de la campagne. Les Français brûlaient de se battre, leur courage et leur enthousiasme étaient magnifiques. Si on leur avait confié des armes et des équipements convenables, ils auraient rendu des

services bien plus appréciables encore ; tel quel, il est étonnant qu'ils aient réussi à tenir l'ennemi en échec<sup>2</sup> ».

Cette nouvelle armée française est composée pour moitié d'Africains (Tunisiens, Marocains, Algériens, Sénégalais...) et pour moitié de pieds-noirs et de Français venus de la Métropole ou des colonies. La proportion des engagés volontaires par rapport aux appelés est d'environ un tiers.

Dès le 13 novembre 1942, les mesures de mobilisation, secrètement préparées, sont déclenchées, les matériels camouflés sortis de leurs dépôts clandestins et, de tous les points de l'Afrique du Nord, les unités ainsi renforcées partent pour la Tunisie. Ces troupes, bien que légèrement armées et sommairement équipées, mais composées, en grande majorité, de cadres et d'hommes de carrière, pleins d'ardeur et du désir de revanche, forment l'armée d'Afrique, qui va bloquer l'avance germano-italienne et permettre aux contingents alliés d'effectuer peu à peu leur concentration.

Sur trois cents kilomètres de front dans le nord tunisien, les troupes françaises doivent en tenir plus de la moitié, afin de permettre le déploiement des unités de la 1<sup>re</sup> armée britannique et du 2<sup>e</sup> corps d'armée américain. La zone montagneuse de la Grande Dorsale, défendue principalement par les unités françaises, est marquée par de violents combats contre la division d'infanterie italienne Superga, des éléments des 10<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> panzerdivisions, de la division motorisée von Broich, la brigade Weber et la 50<sup>e</sup> brigade spéciale italienne Imperiali. De novembre 1942 à mai 1943, attaques et contre-attaques se succèdent de part et d'autre pour la conquête de pitons rocheux et de collines. Le 28 décembre 1942, le groupement français Carpentier parvient presque à rompre le dispositif ennemi, mais les Stuka (avions d'assaut) interviennent en même temps qu'une contre-attaque italo-allemande.

Le 18 janvier 1943, la brigade allemande Weber et des éléments de la division italienne Superga attaquent les positions avancées de la division de marche du Maroc, dont l'armement antichar (canons de 25, 37 et 47 mm) et l'artillerie de campagne (pièces de 75 mm modèle 1897) sont dérisoires face aux chars lourds Tigre I de 56 tonnes et autres Panzer III et IV de vingt et vingt-cinq tonnes. Au col du Faïd, les artilleurs français du 67<sup>e</sup> régiment d'artillerie se font

massacrer sur place pour ralentir l'avance des blindés ennemis. Le lieutenant Louis Gouzy, commandant la 1<sup>re</sup> batterie de 75 mm, se souvient :

« Les chars ennemis, poursuivant leur progression, concentrent leurs obus sur la pièce. Infiltrés dans les champs de cactus, les blindés sont à moins de deux mille mètres bien camouflés. La pièce est mise en antichar. Un blindé allemand sort du champ de cactus. La 1<sup>re</sup> pièce tir à obus de rupture. Les coups sont en direction mais ricochent. Cependant, l'emplacement de la pièce est copieusement arrosé en obus explosifs, les balles des mitrailleuses sifflent. Autour de nous, un nuage de fumée et de poussière rend pratiquement impossible l'observation du tir sur les chars. Je donne l'ordre à la pièce de cesser le feu. De leur côté, les chars ne tirent plus mais poursuivent lentement leur progression, gênés par les mines que les soldats allemands accompagnés d'indigènes du lieu et munis de détecteurs cherchent à localiser et à neutraliser. Six cents mètres... feu ! Un premier char est atteint, un deuxième aussi, cela va être le tour du troisième... mais la riposte est immédiate et de nouveau la pièce se trouve submergée par les coups ennemis (les tireurs de chars doivent s'en donner à cœur joie) [...] Un obus fracasse l'appareil de pointage [...] Devant nous quinze, vingt chars... Sur notre droite venant de l'ouest, une quinzaine de chars en ligne de bataille... des Américains peut-être pense-t-on (depuis qu'on les attend !) mais ils se joignent aux autres. La pièce continue de tirer... pour l'honneur sans doute, car la visibilité est redevenue difficile. À notre droite une pièce de 37 mm des tirailleurs tire aussi. Derrière nous on entend les mitrailleuses de 13,2 mm [...]. Le tir continue. À l'appareil de pointage défaillant, est substituée la ligne de mire naturelle du canon. Les chars qui ont été atteints l'ont été sans grands dommages semble-t-il, sauf pour ceux qui ont été déchenillés. Nous sommes toujours soumis à un feu violent. Un fracas de tonnerre... la roue droite vient d'être frappée par un obus ; le canon s'est couché sur le flanc droit. Tout le monde est debout, hébété, sauf le canonnier Bernard étendu sur le sol, immobile, sans vie. Le maréchal des logis Mancini, le canonnier Cavalier et moi-même perdons du sang, seul le canonnier Mollet semble indemne. Nous sommes environnés de fumée et de flammes. L'emplacement de la pièce est évacué<sup>3</sup>. »

Malgré la disproportion des moyens, la résistance française se poursuit durant trois jours. Les véhicules légers et les canons français sont écrasés sans vergogne par les blindés allemands, plus puissants. Le 21 janvier, une contre-attaque de la 1<sup>re</sup> division blindée (DB) américaine permet de stopper la progression ennemie sur la plaine d'Ousseltia.

Les forces de l'Axe passent à nouveau à l'attaque le 30 janvier à l'aube. Une fois encore l'offensive tombe sur les troupes françaises. La lutte entre tirailleurs français et grenadiers allemands est acharnée. Plus de neuf cents hommes sont tués ou portés disparus en trente-six heures de combat. Le jour même, les Américains de la 1<sup>re</sup> DB contre-attaquent d'abord sur Faïd, puis sur Maknassy et parviennent à contenir la progression ennemie, non sans des pertes importantes en hommes et en matériel.

Le rapport de l'état-major allemand de la 21<sup>e</sup> panzerdivision, daté du 4 février 1943, rend hommage à la bravoure de troupes franco-africaines :

« La relève des unités françaises par des américaines, annoncée par les unités d'éclairage, s'est avérée fautive. Les passes du Faïd et du Rebaou étaient tenues par des Français qui avaient mission d'y résister. Ils ont défendu la passe du Rebaou avec acharnement, mais ont dû céder devant l'attaque enveloppante du groupe de combat Kunh [...]. Le combat principal pour le passage principal à l'est du Faïd a été dur et ne s'est pas déroulé comme prévu ; les défenseurs français étaient solidement installés dans les pentes rocheuses des deux côtés de la passe et sur une crête transversale en avant de la passe. Par de violents tirs de mitrailleuses et de mortiers, ils ont empêché la progression des grenadiers du groupe de combat Pfeiffer [...]. Le 2<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens qui tenait la passe se défendit avec ténacité et tirait encore, alors même que nos grenadiers se trouvaient à quelques mètres d'eux [...]. Des prisonniers français se dégagent une excellente impression militaire ; il en est de même des indigènes. Tous sont d'accord pour dire que leur ravitaillement est très critique<sup>4</sup>. »

Le 14 février 1943, après une semaine de neige, les 10<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> panzerdivisions attaquent les forces franco-américaines à Sidi bou Zid. La 1<sup>re</sup> DB américaine perd une centaine de chars en deux

jours, mais le front n'est pas rompu. Le 18 février à l'aube, les unités alliées peuvent se rétablir sur la Grande Dorsale. Les 19 et 20 février, les Germano-Italiens passent encore à l'offensive ; la passe de Kasserine est prise, ouvrant la route de Tébessa et de Thala. Les chars américains contre-attaquent, tandis que toutes les réserves françaises sont acheminées vers les points menacés. Brusquement, les troupes allemandes et italiennes commencent à décrocher. Le maréchal Rommel, découragé par la résistance des troupes alliées, juge ses forces insuffisantes pour continuer. D'autre part, les avant-gardes de la 8<sup>e</sup> armée britannique du général Montgomery commencent à atteindre Medenine, laissant présager un assaut général de la ligne Mareth, défendue par la 1<sup>re</sup> armée italienne du général Messe, au sud de la Tunisie, en avant de Gabès. Le 25 février, Kasserine est réoccupé par les Alliés.

C'est alors que le général von Arnim lance son attaque au nord, dans les secteurs de Medjerda et Sedjenane, le 26 février 1943, avec d'importants moyens : division motorisée Manteuffel, brigade motorisée Weber, 10<sup>e</sup> régiment de bersaglieri (chasseurs motorisés italiens) et division Superga. L'offensive italo-allemande se développe contre le 5<sup>e</sup> corps d'armée britannique, fort de trois divisions d'infanterie, et un groupement français, composé de trois régiments d'infanterie. La lutte est d'une violence inouïe. À titre d'exemple, le 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens (RTA) perd près de neuf cents hommes en deux jours. Les Alliés reculent de quelques kilomètres, mais l'agressivité de l'infanterie et les tirs précis de l'artillerie triomphent des assauts enragés de l'Axe. Le corps franc d'Afrique du général de Monsabert, fort de trois mille hommes, culbute le 10<sup>e</sup> régiment de bersaglieri et lui capture près de quatre cents soldats. Les pertes alliées sont cependant lourdes avec deux mille cinq cents prisonniers et près de deux cents blindés détruits.

Au sud de la Tunisie, le groupement de reconnaissance Luck et une compagnie de la 15<sup>e</sup> panzerdivision tentent de déloger la brigade motorisée (force L) du général Leclerc, portée à Ksar Rhilane, en flanc-garde de la 8<sup>e</sup> armée britannique. Le 9 mars 1943, Montgomery propose à Leclerc d'abandonner la position. Mais ce dernier répond qu'il pourra tenir Ksar Rhilane, à condition de bénéficier d'un soutien aérien. Soigneusement camouflés, les

postes tenus par le commandant Vézinet aperçoivent au lever du soleil, le 10, les chars de von Arnim et, les laissant venir, les accueillent par un tir meurtrier. Comme prévu, l'aviation complète le tableau de chasse. Deux fois dans la journée encore, les Allemands tentent de percer. Avec exactement le même résultat. Montgomery, qui le croyait déjà mort, reçoit à 18 heures le message de victoire de Leclerc. Celui-ci se distingue de nouveau, le 19 mars, au djebel Outid, d'où les Germano-Italiens peuvent interdire aux Britanniques de contourner la ligne Mareth. La rapidité et la brutalité de la manœuvre, précédée des tirs d'artillerie, contraignent les soldats de l'Axe à décrocher avant midi.

À la mi-mars 1943, les troupes françaises commencent à recevoir un armement moderne. Trois escadrons de chars britanniques Valentine renforcent les chars Somua S35 ou les D1. Un millier de pistolets-mitrailleurs, deux cent cinquante canons antichars tractés et quatre cents camions ou camionnettes sont également livrés. La supériorité matérielle des Alliés est alors écrasante : sept contre un pour les véhicules blindés, vingt contre un pour les chars et trois contre un pour l'artillerie. Malgré cette disproportion des forces, les troupes de l'Axe se battent avec énergie, et particulièrement les troupes italiennes. Le général, futur maréchal, anglais Alexander, commandant des troupes alliées en Tunisie, écrira :

« En Tunisie, l'ennemi contre-attaque continuellement et réussit à arrêter notre avance au prix de pertes très lourdes. Nous remarquons que les Italiens se battent particulièrement bien, même mieux que les Allemands qui sont en ligne avec eux. Malgré de sévères pertes infligées par nos barrages d'artillerie, l'ennemi persiste dans ses contre-attaques, et il devient évident qu'une avance dans ce massif inextricable sera coûteuse<sup>5</sup>. »

Le 7 avril 1943, les unités germano-italiennes se replient sur la ligne d'Enfidaville, deux cent quinze kilomètres de front, couvrant Bizerte, Tunis et Hammamet. Les combats de l'Ousselat (8 au 12 avril), où participe la division de marche de Constantine, témoignent de la solide résistance des troupes de l'Axe : cinq cent cinquante cadavres ennemis sont dénombrés, parmi lesquels trois cent dix Italiens dont cent cinquante chemises noires, et cinq cent soixante prisonniers, dont deux tiers d'Italiens. Ces chiffres, et la

proportion des tués par rapport aux prisonniers, mettent en relief l'acharnement des combats et la volonté de résistance des forces italiennes du djebel Ousselat.

Le 22 avril, la grande offensive alliée sur Tunis est déclenchée. Dans le secteur du djebel Garci, les soldats du général italien Messe arrivent à contenir les attaques de la 8<sup>e</sup> armée britannique, après dix jours de combats acharnés. Parallèlement, la 1<sup>re</sup> armée anglaise, commandée par le général Anderson, lance une série d'assauts sur les hauteurs sud-ouest de Tunis. Le 2<sup>e</sup> corps américain attaque en direction de Mateur, alors que le 19<sup>e</sup> corps français s'élance en direction de Pont-du-Fahs.

Le corps franc d'Afrique, les 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> groupements de tabors marocains (unités de montagne), venus renforcer le 2<sup>e</sup> corps américain, participent activement à la libération de Bizerte. Ils ont face à eux des troupes d'élite avec le 10<sup>e</sup> régiment de bersaglieri et le 756<sup>e</sup> régiment de gebirgsjäger (chasseurs allemands de montagne).

Le 6 mai 1943, quatre cents canons anglais de la 1<sup>re</sup> armée Anderson ouvrent le feu sur un front de moins de trois kilomètres. La division allemande Hermann Göring est enfoncée, découvrant la 1<sup>re</sup> armée italienne dans toute sa profondeur. Le 9, la 6<sup>e</sup> division blindée britannique parvient au golfe d'Hammamet, et le 19<sup>e</sup> corps français pousse en direction du massif de Zaghouan, à près de mille trois cents mètres d'altitude. En revanche, sur le front sud de la poche ainsi formée, le 20<sup>e</sup> corps italien repousse encore toutes les attaques de la 8<sup>e</sup> armée de Montgomery. Dans la soirée du 11 mai, la division italienne Superga, faute de munitions, est contrainte de se rendre à la division française d'Oran dans la région de Sainte-Marie du Zit. La fin est proche. Le 13, au carrefour de Sidi-Abdalla, le général Koeltz, commandant du 19<sup>e</sup> corps français, reçoit le général Brosset, commandant de la 1<sup>re</sup> division de Français libres (DFL), arrivant du front de la 8<sup>e</sup> armée britannique. La 1<sup>re</sup> DFL a livré de durs combats pour la conquête du massif de Takrouna. Le général Alexander de son côté vient de télégraphier à Winston Churchill : « J'ai l'honneur de vous rendre compte que la campagne de Tunisie est terminée. Toute résistance ennemie a cessé. Nous sommes maîtres des rivages d'Afrique du Nord<sup>6</sup>. »

Le 20 mai 1943, après avoir défilé à Tunis, les divisions françaises s'installent vers Gafour, Zaghouan et Sainte-Marie du Zit, avant de rejoindre leurs garnisons du Maroc et d'Algérie.

L'ennemi, irrémédiablement battu, n'a pu s'enfuir du continent africain et a laissé aux mains des armées alliées cent cinquante mille prisonniers, avec un matériel considérable. L'armée française revendique à elle seule la capture de quarante mille soldats germano-italiens. En six mois de combat, elle enregistre des pertes importantes avec quinze mille combattants tués, blessés ou disparus. Les Américains ont perdu douze mille hommes et les Britanniques dix-sept mille.

La victoire des Alliés en Tunisie ouvre directement la voie de l'invasion de l'un des pays de l'Axe, l'Italie, tout en privant les Italo-Allemands d'une grande partie de leurs combattants les plus aguerris.

Cette campagne marque pour la France la réunion enfin acquise, vers le même objectif (la défaite de l'Axe), des forces françaises libres et de l'armée d'Afrique, non d'ailleurs sans heurts ni séquelles de rancune et d'incompréhension. De chaque côté, on se renvoie les combats fratricides de Dakar, du Gabon et de Syrie. Les soldats de l'armée d'Afrique de Vichy présentent les gaullistes comme des « déserteurs », des « aventuriers » et des « mercenaires ». Les FFL, qui ne manquent jamais de repartie, leur envoient du « planqués » ou du « collabos ». Le défilé triomphal à Tunis a illustré cette désunion. Malgré les souhaits de Giraud, les Français libres ont refusé de marcher aux côtés des troupes d'Afrique du Nord, et défilé avec la 8<sup>e</sup> armée britannique. Les soldats de Kœnig et de Leclerc retrouvent en Afrique du Nord leurs anciens camarades de promotion de Saint-Cyr, leurs amis de lycée, des compatriotes qui, en 1940, ont fait un choix différent du leur. Les retrouvailles ne suscitent pas toujours de la sympathie. On assiste parfois à des échanges houleux. Le général Giraud tente de remédier à la confusion, en mettant en avant que désormais Français libres et soldats de l'armée d'Afrique du Nord luttent ensemble contre le même ennemi. Les tensions entre les deux clans vont s'estomper avec le temps, surtout que la guerre continue. Les soldats africains refusent généralement d'entrer dans

cette polémique. Ils demeurent fidèles à leurs officiers, qu'ils soient gaullistes ou giraudistes.

« Du point de vue militaire, rapporte le général Beaufre, la campagne de Tunisie ne représentait pour nous qu'une transition vers la guerre moderne. Nous nous étions battus comme des chiens, mais dans un cadre désuet, sans renseignements d'aviation, sans contre-batteries, avec des armes et des procédés de combat sans doute plus proches de ceux de l'Armée d'Orient de 1918 que de ce qui nous attendait en Europe. Certes, nous avons eu les coudées franches, de l'espace et du mouvement. De plus, déjà, nous avons appris beaucoup de choses, le rôle du terrain, l'accoutumance au feu, la dure leçon des mines, le rythme nouveau du combat sans tirailerie et scandé par crises des tirs rageurs des mitrailleuses ou des pistolets-mitrailleurs et des rafales de mortiers. Nous avons surtout vérifié que nous étions à la hauteur des circonstances. Tout le monde s'était battu avec résolution et sans défaillance... L'armée de 1940 sortait de sa triste ankylose, dont des traces subsistaient encore çà et là. L'armée de la victoire pouvait maintenant naître<sup>7</sup>. »

### **Réorganisation de l'armée française d'Afrique**

Les accords d'Anfa, conclus en janvier 1943, prévoient d'équiper l'armée française d'un armement moderne, provenant surtout des États-Unis, et la constitution d'une force armée de quatre cent mille hommes. L'ensemble s'articule autour de cinq divisions d'infanterie (DI) et trois divisions blindées (DB) : 1<sup>re</sup> division motorisée d'infanterie (1<sup>re</sup> DFL), 2<sup>e</sup> DI marocaine, 3<sup>e</sup> DI algérienne, 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne, 9<sup>e</sup> DI coloniale, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions blindées. À cela, il convient d'ajouter des unités spécialisées comme les parachutistes (trois régiments de chasseurs parachutistes), le bataillon de choc, le groupe de commandos d'Afrique, des groupements de tabors marocains, des commandos de fusiliers marins, ainsi que des régiments d'infanterie non endivisionnés.

« Une armée profondément originale, note Philippe Masson, comme la France n'en a jamais connue. Une armée qui compte moitié d'Européens et moitié de musulmans. En Afrique du Nord, le

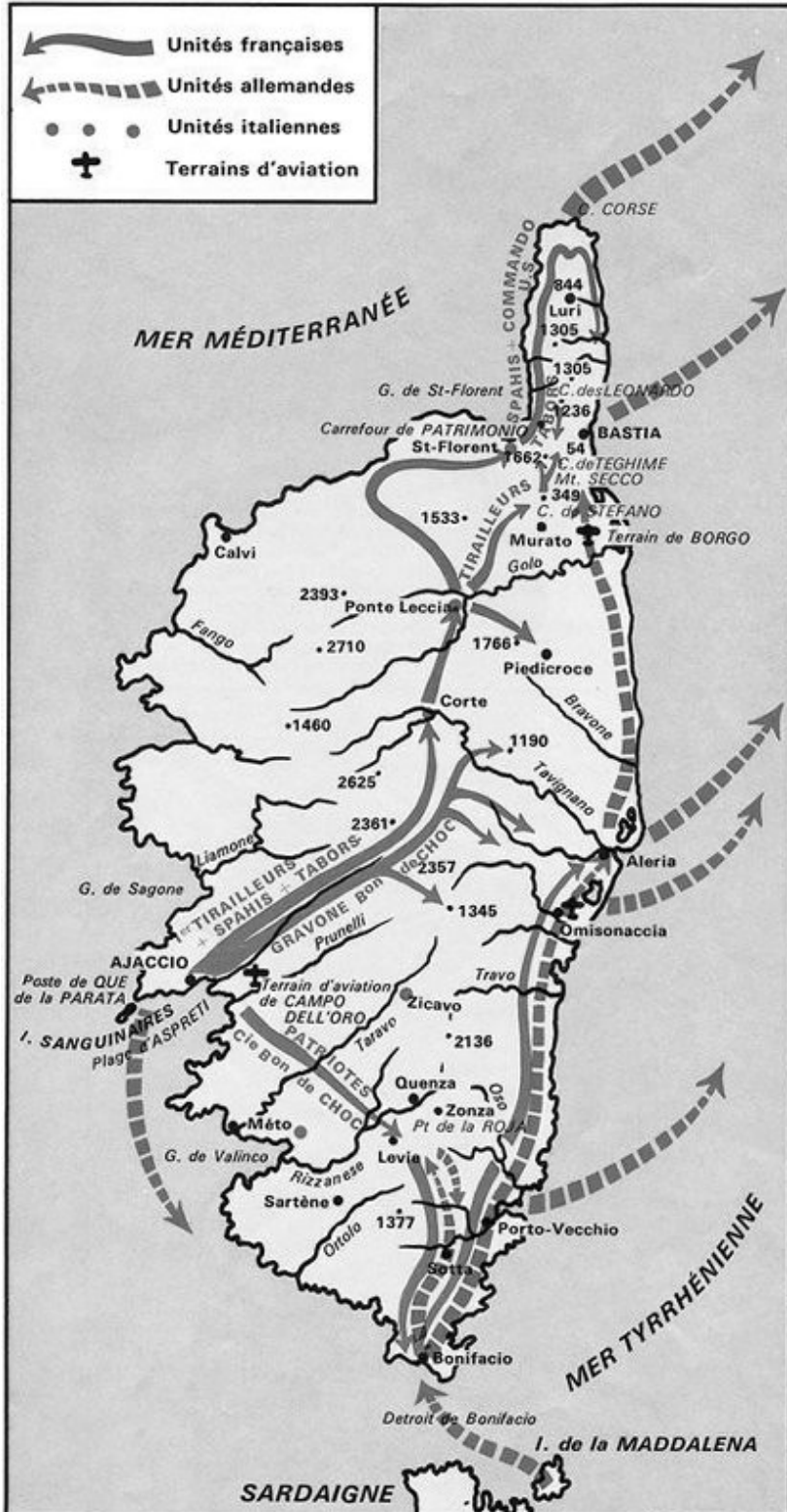
taux de mobilisation des Européens dépasse celui de la Première Guerre mondiale et il est dix fois supérieur à celui des indigènes. Il concerne tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans<sup>8</sup>. »

Sur un plan plus politique, la fusion entre les forces d'Afrique et les FFL pose divers problèmes. C'est dans une atmosphère tendue que le général de Gaulle arrive le 30 mai 1943 à Blida et s'installe à Alger pour entamer avec le général Giraud les négociations devant conduire à l'unification de toutes les troupes françaises. À chaque chef d'état-major giraudiste se trouve associé un adjoint gaulliste. Les dissensions entre Alger (général Giraud) et Londres (général de Gaulle) demeurent réelles et finissent par agacer les Alliés. Ainsi, la 2<sup>e</sup> DB et la 1<sup>re</sup> DFL restent des unités de traditions gaullistes.

Le réarmement concerne aussi dix-sept groupes aériens, représentant cinq cents avions, dont près de trois cents de chasse. Un millier d'avions français seront finalement en mesure de combattre durant l'été 1944. Sur le plan naval, la modernisation des bâtiments les plus récents se poursuit dans les chantiers américains, et concerne notamment le cuirassé *Richelieu*. Au printemps 1944, cette nouvelle marine atteint près de trois cent cinquante mille tonnes, la moitié du tonnage de 1939. Elle compte une centaine de navires français modernisés et cent quarante de construction alliée.

### **La libération de la Corse**

Occupée par les troupes de l'Axe en novembre 1942, la Corse organise peu à peu sa résistance. Peu d'insulaires ont remis



La libération de la Corse en septembre-octobre 1943.

à l'occupant les armes (fusils de chasse et revolvers) dont il entendait les dessaisir. Elles sont dissimulées, prêtes à ressortir le moment venu. Le 14 décembre, le sous-marin français *Casabianca* apporte une première cargaison d'armes et dépose des agents d'Alger, qui vont organiser la liaison radio clandestine avec l'Afrique du Nord. À Londres, le 9 décembre, Fred Scamaroni, officier de la France libre, demande au général de Gaulle de lui « accorder l'honneur » de se rendre en Corse, afin de rassembler les résistants dispersés dans l'île. Scamaroni arrive à Ajaccio le 9 janvier 1943. Mais la Gestapo italienne (OVRA), bien renseignée, est à ses trousses. Elle capture son opérateur radio, qui parle sous la torture. Scamaroni est arrêté le 18 mars, torturé lui aussi. Le lendemain, dans sa cellule de la citadelle, il met fin à ses jours. Sur un petit morceau de papier, il a écrit avec son sang, ces simples mots : « Vive la France, vive de Gaulle<sup>9</sup>. »

Le commandant Paul Colonna d'Istria est placé, en avril 1943, à la tête de la Résistance corse. Armes et munitions arrivent. En l'espace de quelques mois, on dénombre soixante-quatre parachutages et neuf débarquements par sous-marins, organisés par les services secrets d'Alger, dépendants du général Henri Giraud. Au maquis, les résistants sont maintenant des centaines et plusieurs y tombent les armes à la main. Près de cinq cents sont déportés. Le 30 août 1943, Jean Nicoli, l'un des chefs de la Résistance de l'île, qui a été arrêté, est fusillé dans le dos et décapité à Bastia. La veille de son exécution, il écrit à ses compagnons de cellule une lettre poignante : « Nous mourrons en Corses français et le procureur du roi l'entendra de ses oreilles<sup>10</sup>. »

Neuf jours plus tard, le 8 septembre vers 19 h 15, la radio annonce que le maréchal Badoglio, successeur de Mussolini destitué en juillet, a conclu avec les Alliés un armistice séparé.

La première démonstration de force de la nouvelle armée française a lieu en septembre 1943, lors de la libération de la Corse, au lendemain de la capitulation italienne. À la demande de la Résistance insulaire, le général Giraud monte en un temps record une opération de débarquement à Ajaccio à partir du 15 septembre. Aidé par la Résistance locale, le bataillon de choc du commandant Gambiez occupe divers passages en montagne, tend des

embuscades aux troupes allemandes, permet l'arrivée des renforts, reposant sur le 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs marocains, le 4<sup>e</sup> régiment de spahis marocains et le 2<sup>e</sup> groupe de tabors marocains. L'ensemble représente près de dix mille hommes. Le transport de la troupe s'effectue, de l'Afrique du Nord à Ajaccio, à bord des croiseurs *Jeanne-d'Arc* et *Montcalm*, des contre-torpilleurs *Fantasque* et *Terrible*, des torpilleurs *Alcyon*, *Tempête*, *Basque* et *Fortuné*, des sous-marins *Casabianca*, *Perlet* et *Aréthuse*.

L'armée allemande en Corse repose sur vingt mille soldats d'élite de la 90<sup>e</sup> division de grenadiers motorisés et de la brigade d'assaut SS Reichsführer. Les troupes italiennes du général Magli, fortes de quatre-vingt mille hommes, refusent majoritairement de se rendre aux Allemands et participent, aux côtés des Français, à la libération de l'île. Les divisions d'infanterie Friuli et Cremona, le 10<sup>e</sup> régiment Celere et le 175<sup>e</sup> régiment d'alpini (chasseurs alpins italiens) défendent divers accès, facilitant le déploiement des troupes françaises.

Les Allemands, qui envisagent l'évacuation de la Corse par Bastia, doivent livrer de durs combats aux troupes franco-italiennes jusqu'en octobre 1943. Les opérations se déroulent principalement en zone montagneuse, où l'infanterie marocaine fait une fois de plus preuve de son étonnante mobilité. Les Allemands, mieux équipés en blindés, peuvent cependant retarder la progression des unités franco-italiennes, commandées par le général Martin. Le 29 septembre, les Allemands ne sont plus en effet que trois mille sur l'île contre vingt mille peu de temps auparavant. Le 4 octobre, quand les Français pénètrent dans Bastia, les Allemands ont terminé leur évacuation. Ce demi-succès français est dû à l'insuffisance des transports entre Alger et Ajaccio qui ne purent acheminer à temps le matériel lourd. L'infanterie française et italienne a fait face, avec beaucoup de courage, à des contre-attaques d'unités allemandes motorisées, appuyées par des blindés, sans parler de la maîtrise du ciel de la Luftwaffe.

À partir du 6 octobre 1943, Giraud et de Gaulle participent à Ajaccio, Sartène, Levie et Bastia aux fêtes de la libération du premier département français dans une « marée d'enthousiasme national<sup>11</sup> ».

En moins d'un mois de combat, les Allemands ont perdu trois mille hommes en Corse (tués, blessés, disparus ou prisonniers), cinquante avions et treize bateaux ou embarcations. Les pertes françaises se limitent à moins de quatre cents soldats hors de combat, celles des Italiens sont plus élevées avec près d'un millier de tués ou blessés.

D'un point de vue psychologique et surtout stratégique, le général Giraud, contrairement aux pronostics du général de Gaulle, a remporté une éclatante victoire. La Corse va servir de base avancée terrestre et navale aux forces alliées, engagées dans la libération de l'Europe. Elle sera le tremplin qui permettra les opérations sur l'île d'Elbe et surtout le débarquement de Provence en août 1944.

« Le plus magnifique porte-avions à proximité des côtes de Provence était maintenant à la disposition des Alliés, écrit le général Giraud. Lorsqu'il sera aménagé, il permettra l'envol des chasseurs et des bombardiers légers dans des conditions exceptionnelles [...]. Par ailleurs, les ports et les plages de Corse ne sont qu'à quelques heures de la côte française : condition essentielle pour la surprise nécessaire à tout débarquement<sup>12</sup>. »

À la veille du débarquement de Provence, la Corse sert de lieu de concentration pour plus de cent mille soldats français ou alliés et d'une grande quantité de matériels. Paradoxalement, la libération de la Corse entraîne la chute du général Giraud. Avec une habileté redoutable, le général de Gaulle réussit à l'isoler, en le privant d'une grande partie de ses prérogatives. Il obtient l'élimination des proconsuls d'Afrique du Nord. Peyrouton et Boisson finissent par donner leur démission. Le général Noguès est relevé de ses fonctions. Une nouvelle équipe les remplace, fidèle au général de Gaulle. Le général Catroux devient ainsi gouverneur de l'Algérie, Puaux et Mast résidents au Maroc et en Tunisie. Simultanément, le Comité français de libération nationale (CFLN), dirigé à la fois par Giraud et de Gaulle, comprend une majorité de gaullistes.

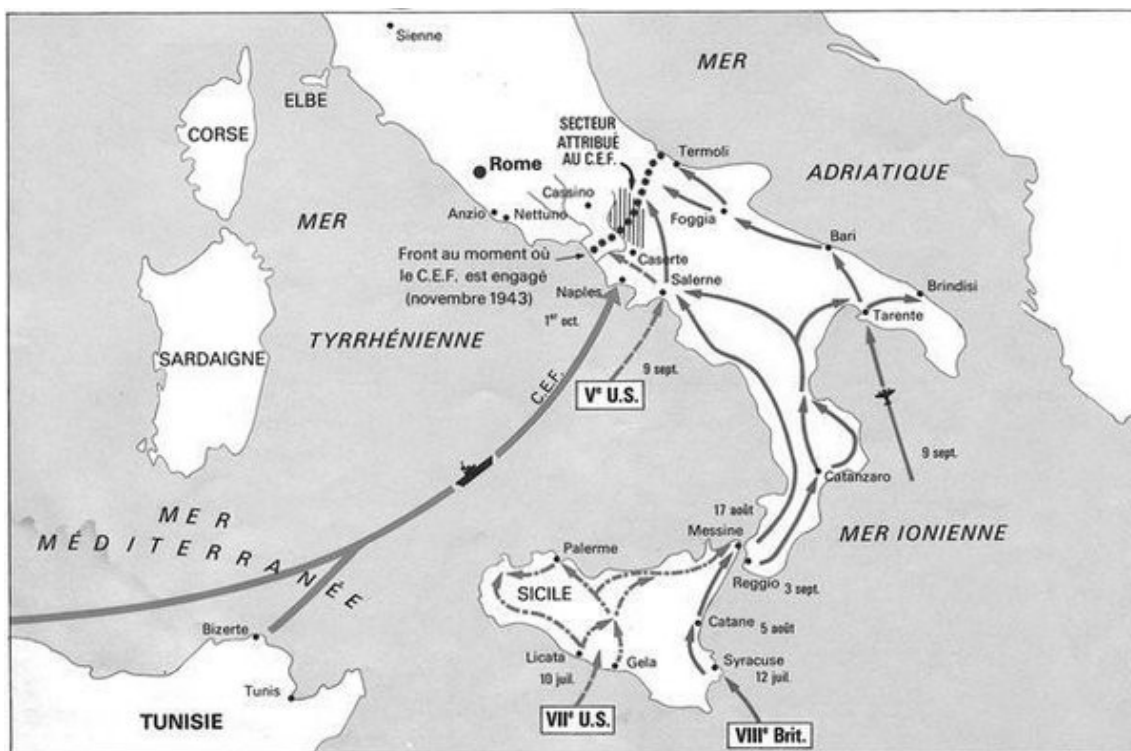
« L'affaire de Corse, rapporte Philippe Masson, donne à de Gaulle l'occasion de remporter la dernière bataille : l'incompatibilité entre les fonctions de coprésident et de commandant en chef. Giraud est accusé d'avoir déclenché l'opération à l'insu du Comité français de

libération nationale. Profitant de l'extraordinaire naïveté de son adversaire, de Gaulle, par un véritable tour de passe-passe, réussit, le 9 novembre, à l'éliminer du comité. Giraud ne conserve plus que le commandement en chef des forces militaires. Pas pour longtemps. Le 4 avril 1944, il se fera attribuer par le CFLN le titre de "chef des armées" et quelques jours plus tard, par un simple décret, sont supprimées les fonctions de commandant en chef. À titre de compensation, de Gaulle offre à Giraud le titre d'inspecteur des armées, vide de toute substance et purement honorifique. Giraud refuse [...]. Dénué de tout sens politique, le valeureux soldat disparaît de la scène. Il avait pourtant eu le mérite d'obtenir le réarmement des Forces françaises d'Afrique<sup>13</sup>. »

### **La glorieuse campagne d'Italie**

Le débarquement des Alliés en Sicile en juillet 1943, suivi de ceux de l'Italie du Sud en août et septembre, oblige l'Allemagne à faire face à un nouveau front en Europe, après celui de Russie. D'importantes troupes sont engagées de part et d'autre sur un théâtre de guerre montagneux dans les Abruzzes, long de près de trois cents kilomètres, entre Naples et Rome.

Constitué durant l'été 1943 en Afrique du Nord, le corps expéditionnaire français (CEF), destiné à combattre en Italie, est placé sous le commandement du général Alphonse Juin. L'ordre de bataille représente cent vingt mille hommes, douze mille véhicules et deux mille cinq cents animaux. L'ensemble repose sur la 2<sup>e</sup> division d'infanterie marocaine (DIM) du général Doddy, la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (DIA) du général de Monsabert, le groupement de tabors marocains (GTM) du général Guillaume, la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne (DMM) du général Sevez et la 1<sup>re</sup> division d'infanterie motorisée (DIM), également appelée 1<sup>re</sup> division de la France libre (DFL), du général Brosset. Il convient d'y ajouter des éléments non endivisionnés, comprenant divers régiments. Toutes ces unités arrivent progressivement sur le front italien. La 2<sup>e</sup> DIM monte en ligne en décembre 1943, la 3<sup>e</sup> DIA en janvier 1944, le GTM, la 4<sup>e</sup> DMM et la 1<sup>re</sup> DFL en avril-mai 1944.



*Le front italien durant l'hiver 1943-1944.*

© CNJM

Le CEF se trouve intégré à la 5<sup>e</sup> armée alliée, du général américain Clark, forte de dix-huit bataillons britanniques, soixante-cinq américains et désormais de quarante-cinq français. La 8<sup>e</sup> armée du général Montgomery, également présente sur le front italien, aligne vingt et un bataillons britanniques, douze canadiens, douze polonais et neuf indiens. Ces chiffres permettent de mesurer l'importance de la participation française à cette campagne. L'armée française engage ainsi des effectifs qui rivalisent avec ceux des Américains et des Britanniques.

L'armée allemande du maréchal Kesselring aligne sur le front italien une vingtaine de divisions, représentant un total de cent dix bataillons. Près de sept cent mille soldats alliés affrontent quatre cent mille soldats allemands. La chaîne montagneuse des Abruzzes, dont certains sommets culminent à 2 200 mètres, facilite grandement la défense. Ce relief chaotique, quasiment dépourvu de végétation en hiver, sans routes faciles, hérissé de rochers, ajoute à ses obstacles naturels une surprise de taille : « La boue, la boue liquide, l'éternelle boue glissante<sup>14</sup>. »

Le climat, si particulier du front italien, est une autre mauvaise surprise pour les combattants des deux camps, si l'on en juge ce qu'écrivit le général Ringel, commandant de la 5<sup>e</sup> division allemande de montagne : « Il est évident que les divisions venues d'autres théâtres d'opérations furent au début incapables de supporter le froid glacial de la haute montagne auquel elles n'étaient pas habituées et l'épouvantable feu roulant de l'artillerie alliée engagée dans les grandes batailles. Bien que le froid ne fût pas aussi implacable qu'en Russie, les variations constantes du climat, passant de la pluie à la neige, du gel à la tempête, perturbèrent sérieusement les hommes. Dans leurs premières lettres envoyées à leur famille, ceux-ci écrivirent qu'ils seraient volontiers retournés en Russie à quatre pattes<sup>15</sup>... »

Avec obstination, le général Clark cherche à rompre les positions allemandes par le mont Cassino et les vallées du Liri et du Sacco. Il se heurte chaque fois à une résistance acharnée des Allemands, sans pouvoir obtenir un succès décisif. En revanche, le plan préconisé par le général Juin d'un vaste débordement par la montagne en direction d'Atina est repoussé, ou plutôt réduit à une manœuvre limitée. Dès son arrivée en Italie, Juin se rend assez bien compte de la situation :

« J'ai le sentiment que nous n'arriverons à faire notre trou ici qu'en usant de doigté et de discrétion. Les Américains ne sont pas des gens qu'on bouscule... Ils nous aiment bien, mais ils sont aussi pénétrés de leur toute-puissance et d'une susceptibilité qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer... Les Français leur paraissent toujours un peu agités et il importe d'abord de gagner leur confiance, surtout avant la bataille. Je m'y efforcerai et, cette confiance acquise, notre place s'agrandira d'elle-même... Pour les mêmes raisons d'opportunité et de discrétion, j'ai pris la décision de conserver, jusqu'à nouvel ordre, l'appellation de corps expéditionnaire français (CEF) aux troupes françaises débarquées en Italie. J'aurais mauvaise grâce, j'en suis convaincu, de me parer dès à présent, aux yeux de Clark, du titre de commandant d'armée. La chose fera son temps, quand on nous aura approuvés et quand l'outil mis entre mes mains se sera révélé comme un véritable outil d'armée<sup>16</sup>. »

Le CEF est en effet animé d'un puissant désir d'effacer les souvenirs douloureux de la défaite de 1940, ainsi que de faire honneur à l'ancienne réputation de l'armée française. Ces sentiments s'expriment tout particulièrement parmi les Européens. Le capitaine Bernard Brézet, évadé passé par l'Espagne, écrit au moment de monter en ligne :

« Je pars avec le même sentiment du devoir qu'en 1939, je pars en pleine sérénité, parfaitement d'accord avec moi-même. Dans le drame actuel, il faut prendre parti ; c'est ce que je fais, avec tout le risque que cela comporte. Prendre ce risque, c'est mon honneur. Il y a des moments où, coûte que coûte, il faut suivre la voie où l'on se sent appelé par ses sentiments les plus profonds. C'est ce que je fais<sup>17</sup>. »

Un lieutenant de la 2<sup>e</sup> DIM parle des milliers de ses compatriotes qui désespèrent en Afrique du Nord de voir arriver l'ordre d'embarcation pour le front italien. Après une journée torride, il écrit dans son carnet ses notes :

« Plus que le paludisme qui ronge la troupe, l'ennui dévaste les âmes, broyées par cette interminable attente. Il se murmure même que la mésentente avec les Alliés nous privera de la lutte, but unique de toutes nos pensées, seul espoir capable de rafraîchir nos cœurs<sup>18</sup>. »

Les Français vont bientôt montrer que, loin d'être des fanfaronnades, de tels sentiments sont le ressort de l'efficacité au combat dont ils ne vont pas tarder à donner la preuve. Arrivée en Italie fin novembre 1943, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie marocaine monte en ligne début décembre, afin de prendre position dans le secteur mont Marrone-mont Pantano, de part et d'autre de la route Colli-Atina. Elle aligne près de dix-sept mille hommes, articulés en trois régiments de tirailleurs marocains (4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> RTM), un groupe de renforcement (4<sup>e</sup> groupe de tabors marocains), un régiment d'artillerie (63<sup>e</sup> RA) et un régiment de reconnaissance (3<sup>e</sup> régiment de spahis marocains). La 2<sup>e</sup> DIM compte quarante et un pour cent d'Européens. Elle relève la 34<sup>e</sup> division d'infanterie américaine qui vient de perdre mille cinq cents hommes (tués ou blessés) lors d'un assaut infructueux, lancé contre les défenses ennemies du mont Pantano. Cette grande unité américaine se trouve à bout de souffle et les Franco-Marocains, qui se soucient peu des doutes des Alliés

quant à leur valeur, ne se privent pas de critiquer vertement la situation que les Américains ont laissé se développer dans le secteur. Le sergent Ben Bella du 5<sup>e</sup> RTM note :

« La première nuit, on ne put fermer l'œil. Les Allemands rôdaient dans l'ombre autour de nous, leurs patrouilles étaient partout dans le no man's land, ils lançaient des grenades, ils nous interpellaient, ils jouaient sur nos nerfs. On comprit, à leurs insultes en anglais, qu'ils croyaient encore avoir affaire aux soldats américains. Ceux-ci ne faisaient guère de patrouilles et n'avaient même pas su nous dire où se trouvait l'avant-poste ennemi<sup>19</sup>. »

Pour les Franco-Marocains, arrive le moment de prouver qu'ils peuvent faire mieux. À la surprise des observateurs anglo-américains, ils s'en tirent brillamment. Le 15 décembre, le 8<sup>e</sup> RTM s'empare par un assaut acrobatique du mont San Michele (1 158 mètres), malgré les nombreux blockhaus qui balayaient de leurs tirs croisés les pentes rocailleuses. Le lendemain le mont Pantano (1 110 mètres) est enlevé par les preux du 5<sup>e</sup> RTM. Bousculés et impressionnés par l'héroïsme et la férocité des assaillants, les Allemands s'empressent de relever la 305<sup>e</sup> division d'infanterie par la 5<sup>e</sup> division de montagne, dont ils pensent que les gebirgsjäger (chasseurs de montagne), vétérans du front russo-finlandais, se sentiront à leur aise sur ce terrain dénudé et glacé. L'opération est loin d'être un succès. Une nouvelle attaque française déloge les Allemands de San Biagio. L'attaque débute le 24 décembre 1943 pour aboutir le 28 à la conquête du massif de la Mainarde à 1 478 mètres d'altitude. Le jour suivant, l'offensive se poursuit plus au sud vers le massif de Monna Casale à plus de 1 200 mètres. Pour arrêter l'avance des troupes françaises et la débandade des troupes d'élite qui arborent l'Edelweiss, le commandement allemand doit faire appel au 115<sup>e</sup> panzer-grenadier-régiment, une unité prussienne. Mais c'est une formidable tempête de neige qui stoppe l'étonnante progression des troupes franco-marocaines, qui en trois semaines ont perdu près d'un millier d'hommes (tués, blessés ou disparus), contre près de trois mille chez les Allemands, dont un nombre important de prisonniers.

Les soldats marocains se battent avec une bravoure extraordinaire. Le tirailleur Krim Ben Abdallah sauve la vie de son

capitaine (Popineau), en abattant un Allemand qui s'était approché en rampant. Le sous-lieutenant Moustapha Ben Ahmed a donné l'exemple en tombant à la tête de ses hommes. Le Berbère Driss Ben Tahar, trapu, œil de braise et épaisses moustaches, tirailleur de choc, se spécialise dans les opérations commandos de nuit. Le tirailleur M'Bark Ben Ahmed est souvent volontaire pour les coups durs. Les goumiers, soldats des troupes marocaines de montagne, jaillissent de leurs trous et se ruent vers l'ennemi en psalmodiant la profession de foi musulmane, la *Chahada* : « *La Allah illah Allah ! Mohammed rassoud Allah !* » (« Dieu est unique ! Et Mahomet son prophète ! ») La propagande « anticolonialiste » allemande reste sans effet sur les Marocains.

L'historien britannique John Ellis, spécialiste remarqué de la guerre, écrit : « Pour cruelles qu'elles fussent, les pertes françaises n'avaient pas été vaines. La rapidité avec laquelle les Français s'étaient emparés d'un objectif qui avait si longtemps défié les Américains, la fougue dont ils avaient fait preuve, impressionna grandement amis et ennemis<sup>20</sup>. »

Les termes du compte rendu du général Ringel, commandant de la 5<sup>e</sup> division allemande de montagne, sont éloquents :

« L'infanterie franco-marocaine se montre ardente, manœuvrière, déjà bien habituée au canon et au mortier. Elle constitue un instrument de qualité exceptionnelle entre les mains du commandement. La valeur des cadres de cette infanterie est connue depuis la campagne de Tunisie. Ils se sont comportés admirablement, comme on pouvait le craindre. Les jeunes Français du rang se sont conduits de façon admirable, donnant l'exemple et payant ardemment de leur personne<sup>21</sup>. »

Dans un ouvrage publié après la guerre, le même général Ringel poursuit : « Enfin Alexander et Clark se rendent à l'évidence et doivent admettre qu'au nord du front, face à la 5<sup>e</sup> division de montagne et aux débris de la 44<sup>e</sup> division d'infanterie, se tient toujours l'homme que même le commandement allemand a reconnu comme son adversaire le plus dangereux en Italie : le général Juin avec ses Franco-Africains<sup>22</sup>. »

Le journal officiel des combattants allemands en Italie est aussi élogieux en faveur des soldats de Juin : « On est obligé de

reconnaitre aux divisions du CEF (corps expéditionnaire français) un commandement souple, une volonté de nous talonner et de bousculer nos mouvements de décrochage. Unités à l'esprit combatif, mordant et offensif<sup>23</sup>. »

Le maréchal Kesselring, commandant en chef des armées allemandes en Italie, ne cache par son admiration pour les troupes françaises :

« La tactique des Américains et des Anglais a été dans l'ensemble très méthodique. Les succès locaux ont été rarement exploités. En revanche, les Français ont attaqué avec un mordant extraordinaire, et exploité à fond chaque succès en y concentrant aussitôt des effectifs. On a noté la façon française de déborder largement quand c'était nécessaire, par une manœuvre d'envergure, les points d'appui allemands.

À plusieurs reprises, des terrains montagneux réputés impraticables ont été franchis par l'ennemi qui semble s'être préparé jusque dans les plus petits détails pour cette opération et qui est équipé en conséquence. Il y a donc lieu de garder méthodiquement même les terrains considérés comme impossibles. Spécialement remarquable est la grande aptitude tous terrains des troupes françaises qui franchissent rapidement les zones montagneuses, avec leurs armes lourdes chargées sur des mulets, et qui essaient toujours de déborder nos positions par des larges manœuvres, et de percer par-derrière<sup>24</sup>. »

Début janvier 1944, la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (DIA) du général de Monsabert vient renforcer les troupes du général Juin. Forte de près de dix-sept mille hommes, elle aligne deux régiments de tirailleurs algériens (3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> RTA), le 4<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens (RTT), le 3<sup>e</sup> régiment de spahis algériens (RSA) et le 67<sup>e</sup> régiment d'artillerie. On compte près de cinquante pour cent d'Européens.

Le général Clark s'obstine toujours à vouloir rompre le front allemand par la vallée du Liri et le mont Cassino. Juin estime qu'il n'existe aucune chance d'enfoncer les défenses allemandes sans une percée préalable des flancs ennemis, par les montagnes plus au nord. Selon Clark, l'action principale doit être engagée par la 1<sup>re</sup> division blindée américaine. Juin est encore loin d'être convaincu :

« Tout au long de la route, de Salerne à Naples, nous nous étions heurtés à la 7<sup>e</sup> division blindée britannique en colonne serrée, incapable de sortir de la route et de se déployer sur un terrain où la montagne tenait tout le paysage. J'en avais immédiatement conclu que la motorisation généralisée des armées anglaises et américaines n'était pas sans constituer un sérieux obstacle à une progression rapide dans la remontée de l'Italie péninsulaire<sup>25</sup>. »

À une attaque sur le Garigliano, Juin juge plus efficace une manœuvre de débordement par les ailes. Ses troupes, moins tributaires du réseau routier, avec un nombre limité de blindés, sont parfaitement équipées pour la lutte en montagne. Elles rassemblent un important parc de mulets qui leur permettent de s'affranchir des problèmes posés par les transports motorisés. Plus précieuse encore est la grande expérience de la guerre en montagne, acquise lors des opérations de pacification au Maroc et en Algérie, ainsi que durant les campagnes de Tunisie et de Corse contre l'Axe. Ainsi, la mobilité à pied, l'endurance des combattants, l'infiltration et l'autonomie des petites unités, qualités prépondérantes au CEF, vont s'avérer inestimables sur les terrains escarpés des Abruzzes.

Dans la nuit du 11 au 12 janvier 1944, Juin lance une nouvelle offensive vers la ligne allemande Gustav, entre Acquafonda et Costa San Pietro. Les deux divisions françaises doivent conquérir divers sommets, dont certains dépassent mille cinq cents mètres, puis franchir les eaux glaciales du Rapido pour attaquer la ligne fortifiée. Un rapport émanant de la 2<sup>e</sup> division marocaine attire l'attention sur les caractéristiques du champ de bataille :

« Il n'est pas possible de comprendre les opérations qui vont se dérouler si l'on n'a pas constamment présentes à l'esprit les conditions extrêmement pénibles dans lesquelles vont se battre les tirailleurs pendant tout l'hiver, dans une boue gluante, sous la pluie ou la neige. Les rochers pointent partout et les pistes se font rares, d'accès difficile parce que constamment battues par les mortiers ennemis et constamment minées. Le fantassin devient un spécialiste de l'escalade et, lorsqu'il faut s'abriter, les rochers ne garantissent pas une protection absolue, surtout lorsque l'artillerie ennemie ajoute aux éclats des projectiles les éclats de pierre volant dans toutes les directions<sup>26</sup>. »

Le froid pose un problème particulier aux troupes françaises pauvrement équipées contre les rigueurs du climat. Malgré cette situation éprouvante pour la troupe, les soldats de Juin accomplissent de nouveaux miracles. Les premières positions allemandes de la 5<sup>e</sup> division de montagne sont toutes enlevées. Les tirailleurs collent si près des barrages d'artillerie que l'effet de surprise est total. Ils avancent durant la nuit. Les grenades éclatent dans les abris allemands d'où sortent des hurlements. Certains soldats du Reich courent à demi vêtus, dans la neige, vers les emplacements déjà occupés par les tirailleurs de Juin. Attaques et contre-attaques se succèdent pour la conquête de pitons rocheux. L'avance française est cependant irrésistible. Les monts Monna Casale, Molino, Pantano, Marrone, Lago, Raimo, Ferro, les cotes 1025 et 1029 tombent après des combats acharnés.

L'historien britannique John Ellis note au sujet de la fougue des troupes françaises : « Une drogue inconnue paraissait les encourager à se précipiter vers le sacrifice suprême. Entraînés par une sorte de folie collective, sublimés par la même cause, ils étaient indestructibles. Ce fut admirable<sup>27</sup> ! »

Les fantassins allemands de la division de montagne et les grenadiers du 15<sup>e</sup> panzer-régiment doivent renoncer à se maintenir sur le Rapido. Pendant les jours qui suivent, les Français sont constamment sur les talons des Allemands. Le Rapido est franchi par les troupes de la division marocaine (2<sup>e</sup> DIM) qui s'emparent des cotes 1040-1129 et du col d'Arena. De son côté, la division algérienne (3<sup>e</sup> DIA) pousse le long d'un axe jalonné par les monts Passero, Vade d'Aquo, Rio Il Gallo. Après avoir pris Acquafonda, les tirailleurs algériens traversent Vallerotonda et se déploient sur une ligne allant de Valvori à Sant'Elia. Le 23 janvier 1944, une lutte terrible se déroule pour la conquête du mont San Croce (1 184 mètres), qui reste finalement aux mains des Allemands. Du 11 au 24 janvier 1944, la seule division marocaine a perdu quatre mille hommes. Les Allemands ont été obligés d'engager toutes leurs réserves pour endiguer l'avance française.

Du 25 au 30 janvier 1944, la 3<sup>e</sup> DIA du général de Monsabert accomplit l'exploit de s'emparer des positions, jugées imprenables, du Belvédère, à près de mille mètres d'altitude dans les Abruzzes,

en plein hiver et contre un adversaire défendant farouchement ses positions. Les Français débordent ainsi le mont Cassino par le nord. Outre la capture de mille deux cents prisonniers, le CEF retient dix-sept bataillons allemands sur son front, soit quarante-quatre pour cent des forces ennemies engagées contre la V<sup>e</sup> armée alliée. La bataille du Belvédère a coûté la moitié de ses effectifs au seul régiment de tirailleurs tunisiens (4<sup>e</sup> RTT).

Le courage et la ténacité du CEF sont une fois de plus reconnus par les chefs alliés. Le général anglais Alexander, commandant en chef des forces alliées en Méditerranée centrale, déclare à Juin : « Vos avances sur un terrain des plus difficiles, contre un adversaire décidé et opiniâtre, furent dignes des plus beaux éloges, et la manière dont toutes ces opérations ont été menées est dans la ligne des plus belles traditions des armées françaises<sup>28</sup>. »

L'historien allemand Böhmler, engagé sur le front italien, témoigne également en faveur des troupes françaises :

« La grande surprise fut l'attitude du CEF. La campagne de 1940 avait jeté une ombre sinistre sur l'armée française. On ne pensait pas qu'elle pourrait se remettre de sa défaite écrasante. Et maintenant les divisions du général Juin se révélaient extrêmement dangereuses. La raison n'en était pas seulement l'expérience en montagne des Marocains et des Algériens. Trois facteurs intervenaient ensemble : à côté de l'expérience en montagne des soldats des colonies françaises, il y avait l'équipement américain très moderne du corps français qui lui donnait une telle puissance. Et enfin ces troupes étaient commandées par des officiers français qui connaissaient parfaitement leur instrument. Avec ces trois éléments de base, Juin avait fait un excellent alliage. Pour la nuit, son corps se montra apte à toutes les missions, et le maréchal Kesselring a souligné en ma présence que ce sont toujours les secteurs du front où il savait que se trouvait le corps de Juin qui lui ont donné le plus d'inquiétude<sup>29</sup>. »

Pendant toute la durée des offensives françaises de l'hiver 1944, des officiers de liaison anglo-américains ont été détachés auprès des unités de Juin. Dans les notes du colonel Robert Shaw, on peut lire, après une attaque du 7<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens (RTA) : « J'ai eu l'occasion de suivre les troupes françaises. Je n'ai remarqué nul traïönard, nulle perte ou abandon d'armes et de

matériel. J'ai pu voir quantité de cadavres allemands. Beaucoup d'entre eux gisaient le crâne défoncé ou le corps percé de coups de baïonnette. Moral excellent<sup>30</sup>. »

Le général Juin ne parvient pas cependant à convaincre les états-majors alliés d'abandonner des méthodes de guerre lentes et dépassés. Malgré une réelle supériorité numérique et matérielle, les 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> armées alliés, désorientées par les aspects si particuliers de la lutte en montagne, n'ont rien imaginé d'autre que des attaques frontales, menées dans les vallées, afin de faire sauter les piliers de la défense allemande sur la route de Rome. Les assauts répétés contre le mont Cassino n'ont abouti qu'à des pertes terribles. Les officiers anglo-américains voient dans cette montagne, dominée par une abbaye, une position importante de la défense allemande. Alors que le général Juin estime pouvoir tourner par l'ouest le mont Cassino, plutôt que de l'attaquer de front. Le 15 février 1944, cent quarante-deux bombardiers américains ont déversé trois cents tonnes de bombes explosives et incendiaires sur le monastère. Ce bombardement permet aux Allemands d'occuper habilement les ruines. D'un monastère, les bombardiers ont fait une forteresse. Le mont Cassino ne sera conquis qu'au prix de lourdes pertes. Malgré la présence de chars et d'avions, la guerre de mouvement semble condamnée et on se croit revenu aux heures terribles de la guerre de tranchées de 14-18.

Cependant, en avril 1944, le général Alexander prépare sa troisième tentative pour ouvrir la route de Rome. L'occasion semble favorable au général Juin pour appliquer l'idée de manœuvre qui le hante depuis quatre mois. Surtout que le CEF vient d'être renforcé par le groupement de tabors marocains du général Guillaume et la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne du général Sevez dont l'ensemble représente vingt mille cinq cents hommes, dont trente-cinq pour cent d'Européens, ainsi que par la 1<sup>re</sup> division motorisée d'infanterie (1<sup>re</sup> DFL) du général Brosset, forte de près de dix-huit mille hommes, dont cinquante-sept pour cent d'Européens.

Au début de mai, le CEF occupe l'étroite tête de pont du Garigliano inférieur, dominée par l'ensemble montagneux du Faito (940 mètres) et du Majo (839 mètres) et, un peu plus loin, par les monts Aurunces (plus de 1 200 mètres). Dans le cadre de

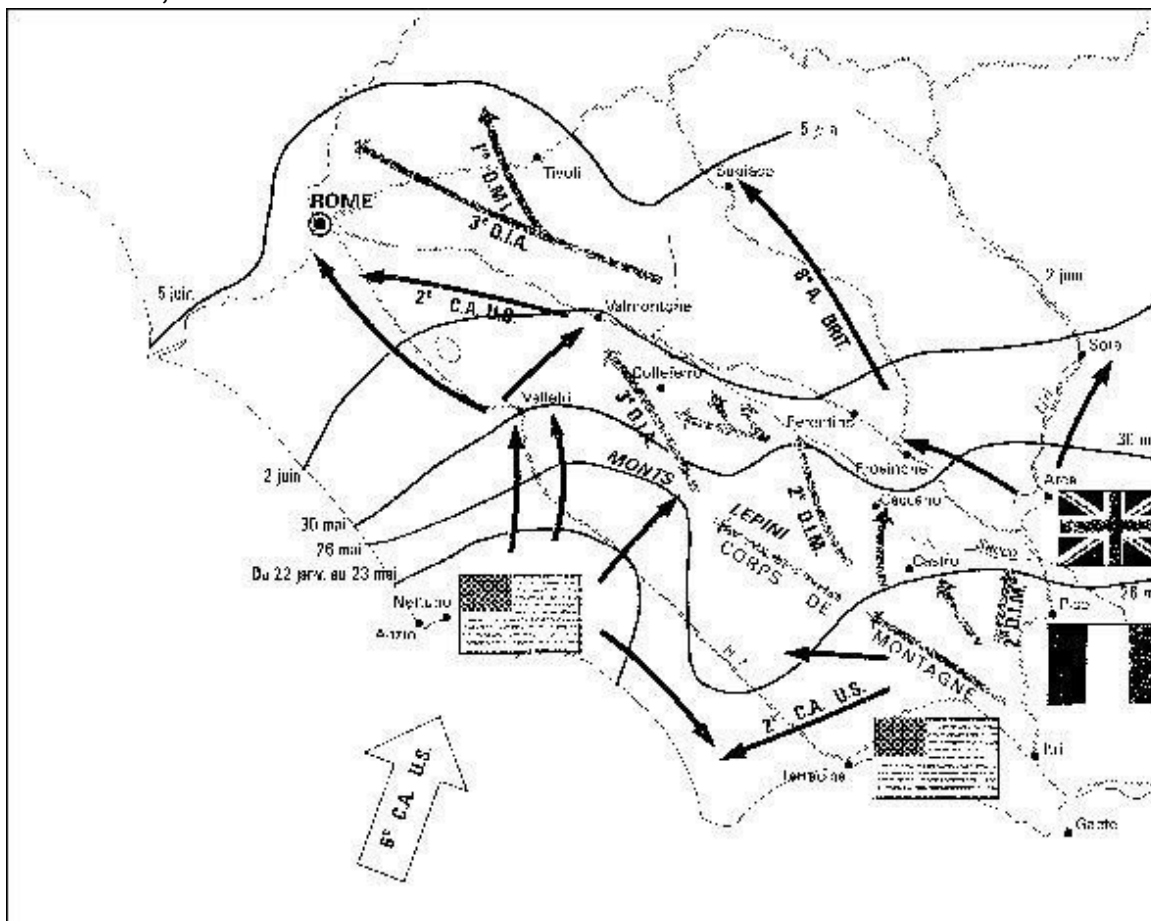
l'offensive générale qui se prépare, le plan de Juin, simple et audacieux, veut rompre par surprise les défenses allemandes, s'emparer des sommets qui commandent les vallées et jeter dans les monts Aurunces ses troupes de montagne, qui pratiqueront une brèche dans la ligne Gustav, entraînant ainsi l'effondrement de toute l'aile droite allemande. Juin refuse de se laisser prendre au piège d'une progression lente et difficile, le long de la route d'Ausonia et de celle de Sant'Andrea, qui ne peut que se heurter au gros des troupes allemandes.

Cette conception audacieuse, qui affirme les avantages d'une exploitation en montagne et néglige les vallées, n'a pas les faveurs d'Alexander, qui n'attribue à la 5<sup>e</sup> armée et au CEF qu'une simple mission de diversion. Il a cependant médité sur les causes des échecs précédents, si bien que cette fois l'offensive sera générale, du mont Cassino au golfe de Gaete. La 5<sup>e</sup> armée doit fixer la 94<sup>e</sup> division de grenadiers motorisés, tandis que le CEF, opposé à la 71<sup>e</sup> division d'infanterie, doit se limiter à une manœuvre de débordement par le nord, en direction d'Esperia. C'est à la 8<sup>e</sup> armée britannique, massée sur le cours du Rapido, que reviendra l'honneur de franchir le fleuve, d'enlever le mont Cassino à la 1<sup>re</sup> division allemande de parachutistes, puis de s'ouvrir la route de Rome. Soutenu par Churchill, le général Alexander compte bien faire entrer les troupes britanniques les premières dans la Ville Éternelle.

Nullement satisfait de ce programme, Juin remet à Clark, le 4 avril 1944, un document sur les futures opérations, précisant son idée de manœuvre de grande ampleur réservée à la 5<sup>e</sup> armée et au CEF : il s'agit non seulement de rompre le front allemand et de se lancer dans les Aurunces, mais d'atteindre Pico, de rejoindre les forces alliées de la poche d'Anzio, avant de se rabattre vers le nord sur Frosinone, afin de déborder la résistance allemande et atteindre Rome.

« Alexander, écrit Philippe Masson, ne peut se résoudre à accepter un plan qui réserve aux troupes américaines et françaises l'honneur d'entrer dans la capitale italienne. Il ne change rien à son dispositif initial mais il admet cependant que la 5<sup>e</sup> armée américaine et le CEF “protégeant le flanc de la 8<sup>e</sup> armée” s'empareront “des routes entre la

8<sup>e</sup> armée et la mer”, ce qui, en somme, laisse carte blanche au général Clark, entièrement rallié aux vues de Juin<sup>31</sup> ! »



*La victorieuse campagne du corps expéditionnaire français du général Juin en Italie, mai-juin 1944.*

© CNJM

Les mouvements du CEF s'effectuent de nuit, dans le plus grand silence, vers l'étroite tête de pont du Garigliano. Depuis que le CEF a été relevé du secteur nord de Cassino, le maréchal Kesselring a perdu sa trace. La date de l'offensive est fixée durant la nuit du 11 au 12 mai 1944. Juin prévoit notamment de lancer en zone montagneuse près de vingt-cinq mille hommes et quatre mille mulets, avec tout leur ravitaillement, ce qui représente une colonne de près de soixante kilomètres de long, à acheminer sur trois pistes ! L'offensive française doit se déclencher par surprise, sans préparation d'artillerie. Sur le reste du front, deux mille canons pilonnent les positions allemandes, si bien que la surprise se révèle

incomplète. Les Allemands se défendent avec énergie. Les tirailleurs de Juin tombent dans les réseaux de barbelés ou dans les champs de mines. Des blockhaus et des points d'appui intacts, un tir précis de mitrailleuses se déchaîne. Les lance-flammes établis à mi-pente se démasquent. Les mortiers battent les cheminements de toutes les crêtes. L'attaque du mont Faito se poursuit péniblement pendant toute la nuit.

« La prise de chaque blockhaus, raconte le général Louis Bertel, est une opération indépendante et minutieuse. Dans les centres de résistance, les blockhaus se couvrent les uns les autres, face à la direction probable d'attaque, mais en les attaquant à revers il est possible de les traiter isolément et successivement. Une mitrailleuse de 12,7 mm bat l'entrée et le créneau, un fusil-mitrailleur couvre l'opération. Sous cette double protection, une équipe de deux ou trois hommes s'infiltré lentement en utilisant les angles morts jusqu'à vingt ou trente mètres d'une paroi aveugle et l'attaque directement avec un lance-fusées antichar. Au deuxième ou troisième coup au but de cette arme puissante, dont la charge creuse disloque les épaisses murailles de pierre, l'ennemi montrait un chiffon blanc, puis sortait mains en l'air. L'abri évacué était nettoyé à la grenade, pour en liquider les récalcitrants<sup>32</sup>. »

Le sommet du Faito est finalement occupé par les tirailleurs des 8<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> RTM. Mais l'ennemi, qui contrôle les sommets environnants, déclenche un tir d'artillerie intense. Partout ailleurs c'est l'échec. Malgré leur vaillance, les troupes de Juin n'ont pu enfoncer les défenses allemandes. La 1<sup>re</sup> DFL ne peut déboucher de ses positions. À Castelforte, les chars de la 3<sup>e</sup> DIA se heurtent à une farouche résistance, avec de terribles combats de rue. Sur plusieurs points la 71<sup>e</sup> division allemande contre-attaque.

C'est la déception chez les officiers français. « Nos mines s'allongent, écrit le général Beaufre, et la belle confiance de la veille fait place à une profonde déception : c'était folie que d'avoir attaqué sans préparation d'artillerie ; la première ligne n'avait pas été neutralisée et les mines avaient empêché toute surprise. Je repensais à mes dures expériences de Tunisie, qui m'avaient montré que la nuit, du fait des mines, perdait beaucoup de ses avantages. Mais quel échec, dès le départ<sup>33</sup>. »

Sur le reste du front les résultats ne sont pas meilleurs. La 5<sup>e</sup> armée américaine piétine devant Santa Maria Infante, les Britanniques établissent à grand-peine une tête de pont sur le Rapido, tandis qu'à Cassino c'est, une fois de plus, malgré l'héroïsme du 2<sup>e</sup> corps polonais du général Anders, un échec sanglant.

Le général Juin, nullement découragé, décide de poursuivre l'offensive à l'aube du 12 mai, après une intense préparation d'artillerie. Cette fois c'est le succès. En moins de quarante-huit heures, la ligne Gustav s'effondre. Les Allemands ont jeté toutes leurs réserves dans la bataille dès le premier jour. La 2<sup>e</sup> DIM fournit l'effort décisif en s'emparant du massif du Majo le 13 mai. Avec la perte de cet observatoire en montagne, la 71<sup>e</sup> DI allemande n'est plus en mesure de s'opposer à la progression foudroyante des troupes françaises dans la vallée. La 1<sup>re</sup> DFL nettoie la bouche du Garigliano et progresse en direction de Sant'Andrea et de San'Ambrogio. La 3<sup>e</sup> DIA parvient à faire sauter le verrou de Castelforte après un terrible pilonnage d'artillerie et de sanglants corps à corps. Plus de quinze cents soldats allemands sont capturés. Le 14, la 71<sup>e</sup> division allemande, fortement éprouvée, commence à se replier en direction du nord-ouest. La 1<sup>re</sup> DFL fonce sur Sant'Apollinare, tandis que la 3<sup>e</sup> DIA occupe Ausonia.

« Le 14 au soir, rapporte Philippe Masson, la situation du CEF est particulièrement favorable. Alors que les Américains pénètrent seulement dans les ruines de Santa Maria Infante, que les assauts polonais continuent à se briser sur Cassino et que les Britanniques ne réussissent que difficilement à élargir leur tête de pont sur le Rapido, les Français ont creusé dans la ligne Gustav une brèche de vingt-cinq kilomètres de large sur douze de profondeur. Depuis le 13 au soir, un immense drapeau tricolore, visible de Cassino à la mer, flotte sur le Majo. Toute l'aile droite du dispositif allemand est ébranlée<sup>34</sup>. »

La 1<sup>re</sup> DFL et la 3<sup>e</sup> DIA se heurtent les jours suivants à de solides nids de résistance près de Sant'Apollinare et Castelnuovo. Conscient de l'épuisement de ses troupes, le maréchal Kesselring autorise le repli sur la ligne Dora.

Le général Juin a prévu qu'il ne serait pas possible de remporter une victoire décisive le long des routes encaissées, cadénassées

par des défilés qui se prêtent admirablement aux actions d'arrière-garde des Allemands, passés maîtres dans la défensive. Mais le repli allemand lui offre l'occasion d'abattre sa carte maîtresse, en réalisant la partie la plus audacieuse de son plan. Lors de leur recul, la 71<sup>e</sup> DI et la 94<sup>e</sup> division de grenadiers motorisés (DGM) ont laissé découvert le massif des monts Aurunces.

Dans la nuit du 15 au 16 mai 1944, le groupement de tabors marocains du général Guillaume et le 6<sup>e</sup> RTM du colonel Chérière entreprennent l'escalade de la falaise du Fammera. Les éléments ennemis sont surpris et bousculés. « Les Allemands, souligne Philippe Masson, disposaient pourtant de remarquables troupes de montagne. Mais ils commettent, en mai 1944, la même erreur que l'état-major français quatre ans plus tôt, quand il était convaincu que les Ardennes étaient "impénétrables aux chars". Considérant le massif des Aurunces comme "infranchissable", les Allemands ont même retiré, le 13, le 8<sup>e</sup> bataillon de pionniers de montagne qui travaillait à la construction d'une piste autocyclable et d'un terrain d'aviation<sup>35</sup>. »

Dans ces montagnes, le commandement allemand du 14<sup>e</sup> corps blindé a jugé impossible de faire passer plus que de très faibles unités de troupes spécialisées, de la valeur d'un bataillon. Le général Juin y lance le groupement de tabors marocains et la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne (général Sevez), soit dix-huit bataillons et trois groupes d'artillerie, représentant plus de vingt-cinq mille hommes et quatre mille mulets !

« Cette masse, raconte le général Berteil, largement articulée en plusieurs groupements, où les goumiers, ouvrant la marche et inondant le massif, étaient suivis et soutenus par les bataillons de réguliers plus puissants, allait, par une série de débordements de plus en plus larges vers l'ouest, réalisés en pleine montagne, faire tomber les uns après les autres, à une vitesse record, toutes les positions de repli trop tardivement occupées et insuffisamment garnies.

Grâce à leur extrême mobilité, leur endurance, dans des terrains affreux, sans pistes ni sentiers, sans se préoccuper d'un ravitaillement toujours à la traîne, couchant à la belle étoile, buvant quand il pleuvait, ces groupements devaient devancer sur les positions essentielles les renforts allemands arrivant du nord et les défaire en

détail, sans leur laisser le temps de s'installer ni de coordonner leur résistance<sup>36</sup>. »

Du 16 au 18 mai 1944, le groupement de tabors marocains et la 4<sup>e</sup> DMM traversent l'imposant massif des Aurunces, à plus de mille deux cents mètres d'altitude. Cette marche victorieuse est jalonnée par les monts Petrella, Revole, Faggetta. Menacés sur leurs arrières, les éléments retardateurs de la 71<sup>e</sup> DI et de la 94<sup>e</sup> DGM doivent évacuer leurs positions de résistance. Le 17, la 3<sup>e</sup> DIA occupe le défilé d'Esperia, épaulée par la 1<sup>re</sup> DFL qui s'empare du mont d'Oro. Le long de la côte, les 85<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> DI américaines occupent Formia et progressent en direction d'Itri.

Le 19 mai, les troupes de montagne des généraux Guillaume et Sevez ont atteint l'objectif stratégique essentiel, en coupant la rocade Itri-Pico, qui est l'axe de circulation du 14<sup>e</sup> corps blindé allemand. Rien n'a pu avoir raison de l'audace des troupes franco-marocaines. Le 17, deux bataillons allemands motorisés sont bien envoyés sur la route Itri-Pico. Ils sont surpris près de Revole et détruits lors d'une de ces embuscades dont les goumiers marocains ont le secret.

Un rétablissement allemand sur la ligne Dora devient impossible, d'autant qu'après la prise d'Esperia, la 1<sup>re</sup> DFL et la 3<sup>e</sup> DIA exercent une dangereuse poussée en direction de Pico, au cœur même de la position fortifiée. Le 17 au soir, le maréchal Kesselring ne dissimule plus son inquiétude. Devant la percée foudroyante du CEF, il donne l'ordre à la 1<sup>re</sup> division parachutiste d'évacuer le mont Cassino. Le 20, le général Senger und Etterlin, chef d'état-major de la 10<sup>e</sup> armée allemande, décide tardivement d'engager sa dernière réserve, la 26<sup>e</sup> panzerdivision, sans trop y croire : « Il semble que tout ce que nous faisons, nous le faisons trop tard ; nous ne sommes plus en mesure de contenir ces diables de Français<sup>37</sup>. »

Malgré sa valeur, la 26<sup>e</sup> panzerdivision ne parvient pas à ralentir la poussée des divisions françaises, soutenues sur leur droite par le corps canadien de la 8<sup>e</sup> armée de Montgomery, qui arrive devant Pontecorvo le 19 mai. Pendant deux jours, avec l'appui de deux bataillons de chars américains, la 3<sup>e</sup> DIA livre bataille pour la prise de Pico, par un temps pluvieux qui empêche l'intervention de l'aviation. Malgré la puissance des chars Tigre I de cinquante-six

tonnes et des Panther de quarante-cinq tonnes, supérieurs aux Sherman de trente-deux tonnes des Alliés, les troupes du général de Monsabert parviennent à s'emparer de Pico.

Le maréchal Kesselring est le premier à reconnaître la défaite de son 14<sup>e</sup> corps blindé : « L'avance du CEF, à la fois dans les vallées et en montagne, a rompu notre dispositif, facilité la progression des 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> armées alliées et empêché notre redressement sur la ligne Dora. Les Français ont combattu avec beaucoup de mordant et exploité, sans aucun délai, tous les succès locaux obtenus<sup>38</sup>. »

Le 22 mai 1944, après deux semaines de combat, Kesselring ordonne à sa 10<sup>e</sup> armée de se replier sur la ligne César, en avant de Rome. Aucune autre solution ne lui semble possible. Le corps de montagne du général Guillaume progresse déjà dans les monts Ausoni. Les Américains, après la conquête de Terracina, ne sont plus qu'à cinquante kilomètres de la tête de pont d'Anzio.

Le CEF a rempli sa mission de fer de lance, en sortant les Alliés de l'enlèvement. La bataille pour la conquête de Rome est cependant loin d'être terminée. Le 23 mai, le général Clark donne l'ordre au 6<sup>e</sup> corps d'armée allié du général Truscott de briser la tête de pont d'Anzio. Le 2<sup>e</sup> corps américain et le CEF doivent en même temps rompre la ligne Hitler. Mais, durant près d'une semaine, la résistance allemande se raidit. De terribles combats se déroulent le long de la route côtière, dans les monts Lepini, où progressent les troupes françaises de montagne, et le long de la route Pico-San Giovanni. Le maréchal Kesselring lance les 11<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> panzerdivisions dans la bataille. C'est ainsi que la 3<sup>e</sup> DIA doit faire face à une violente contre-attaque de chars allemands. Le 3<sup>e</sup> régiment de spahis marocains et le 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, équipés de blindés plus légers que ceux des Allemands, parviennent cependant à compenser leur infériorité matérielle manifeste par la rapidité et l'habileté manœuvrière de leurs équipages. La 26<sup>e</sup> panzerdivision laisse sur le champ de bataille trente et un chars et dix canons hors de combat. Les Français accusent vingt-sept tués, soixante-quatre blessés et huit blindés détruits. Les deux régiments pénètrent finalement dans les ruines de San Giovanni. Quant au corps de montagne, il se heurte à une

farouche résistance dans les monts Ausoni. Le 27 mai, il réussit à s'emparer de la formidable position de Casto dei Volsci, qui commande l'accès de Frosinone.

Bien qu'en pleine retraite, les unités allemandes conservent cohésion et discipline. Elles exécutent un repli méthodique, marqué par des coups d'arrêt sur des positions naturelles, suivis de contre-attaques brutales et déterminées.

« Du côté allié, écrit Philippe Masson, la solidarité entre les armées subit une éclipse. L'attraction de Rome réveille les jalousies nationales. C'est à qui entrera le premier dans la Ville Éternelle. Le corps de Truscott, après avoir rompu le périmètre défensif allemand devant Anzio, fait ainsi porter son effort en direction de Rome et non sur Valmontone, négligeant de ce fait la chance de prendre au piège le gros des forces adverses. Quant à la 8<sup>e</sup> armée, qui débouche enfin de la haute vallée du Liri, elle entend se réserver la route n° 6 ; le CEF est rejeté sur des itinéraires secondaires par les monts Ausoni et Lepini<sup>39</sup>. »

Les premiers jours de juin 1944 sont marqués par des violents combats en pleine campagne romaine. « Le long des routes, rapporte le général René Chambe, le spectacle qui attend les armées françaises et alliées est saisissant [...] : ce ne sont que voitures incendiées, culbutées. Leurs carcasses tordues, où se devinent encore les débris calcinés du matériel qu'elles transportaient et souvent les cadavres des hommes qui les montaient, jalonnent les routes, les chemins, les pistes, tous les itinéraires menant au front. On lit partout, sur le sol, l'acharnement, la vigilance implacable avec lesquels l'aviation les a cherchées, poursuivies et détruites<sup>40</sup>. »

Rien que sur la Via Cassia, où opère le CEF, on comptabilise près de sept cents véhicules allemands calcinés sur cinquante kilomètres ! Les Britanniques, retardés par la résistance héroïque des parachutistes italiens du régiment Folgore, unité d'élite de la république fasciste de Mussolini, perdent la course pour la capitale italienne. Ce sont finalement les Américains qui abordent la ville par les routes n°s 6 et 7, ainsi que les Français de la 3<sup>e</sup> DIA, en tête du CEF, qui bordent la rive gauche du Tibre, en amont des lisières de Rome. La section du lieutenant Édouard Roy, rattachée à la 3<sup>e</sup> DIA,

est la première unité française à entrer dans la capitale. Le lieutenant Medhi El-Glaoui du 3<sup>e</sup> spahis, fils du pacha de Marrakech, est tué dans son char aux portes de la ville.

Le 4 juin 1944, le général Clark, qui entend associer le général Juin au triomphe des troupes américaines, le prend avec lui dans sa Jeep et tous deux défilent dans les rues où une foule nombreuse crie sa joie.

« Alors s'ouvre pour nous une période de folie, raconte le général Beaufre (chef d'état-major du corps de montagne). Nous sommes accueillis en vainqueurs dans des maisons intactes, à des dîners où brillent de jolies femmes, de l'argenterie et des cristaux. Pour la première fois, nous nous sentons enfin en Europe. Et puis Rome n'oublie pas qu'elle a été longtemps une garnison française... On visite cette ville admirable. On va voir le pape [...], des soldats américains, bardés d'appareils photo le saluent : "Hello ! Pope !" [...] Partout on festoie. Ce sont les délices, non de Capoue, mais de Rome où – paraît-il – l'armée s'est un peu attardée<sup>41</sup>. »

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. L'opération Overlord, nom de code donné au débarquement des Alliés en Normandie, est un succès. Plus de six mille navires ont traversé la Manche par une nuit de grand vent et sous une pluie battante. Ils ont navigué sur un front large de quatre-vingts kilomètres, transportant cent quatre-vingt-cinq mille hommes et quelque vingt mille véhicules. Le plus grand débarquement de l'Histoire débutait. À l'aube, trois divisions aéroportées ont été parachutées ou sont arrivées à bord de planeurs sur les arrières de la Wehrmacht. À 6 h 31, alors que la flotte tirait sur les positions allemandes tout au long de la côte, les premiers soldats ont débarqué sur les plages et se sont heurtés à une forte résistance. Les combats les plus acharnés se déroulent à Omaha Beach, non loin de Saint-Laurent. Les troupes américaines parviennent à créer une tête de pont au prix de lourdes pertes. À l'est, les Britanniques et une poignée de Français libres s'emparent de Ouistreham et d'Arromanches. Pour l'unique journée du 6 juin, les pertes alliées s'élèvent à onze mille soldats hors de combat (tués, disparus ou blessés) contre six mille cinq cents soldats allemands.

En Italie, les armées alliées reprennent ensuite leur marche en direction du nord-ouest. Le CEF progresse dans la magnifique campagne toscane, avec ses vieilles villes, ponctuée de vieilles cités comme Colle di Val d'Elsa, Poggibonsi, San Gimignano. Progression difficile sous un soleil de plomb. Renforcé par de nouvelles divisions, le maréchal Kesselring mène d'une main de maître la retraite de son armée, tout en accélérant les travaux sur la ligne Gothique, de Pise à Rimini.

Les pertes françaises sont plus lourdes que sur le Garigliano. Les mines et les tirs d'artillerie déciment certains bataillons du général Juin. Le 8 juillet 1944, le CEF entre cependant dans Sienna. Pour les Français la campagne d'Italie se termine triomphalement. En mai 1944, c'est le CEF qui a joué le rôle décisif dans la rupture de la ligne Gustav. Pour être juste, il ne faut pas cependant oublier que les troupes françaises n'ont pu reprendre le combat qu'avec l'aide matérielle des Américains, et que la bataille de mai-juin 1944 a été une œuvre collective exigeant tous les efforts des divisions alliées. Le jour de l'entrée dans Rome, un bref dialogue résume la part qui revient à chacun :

– Sans vous, nous ne serions pas là, déclara le général Clark au général Juin.

– Sans l'Amérique, l'armée française n'aurait pu être là ! répliqua le commandant du CEF<sup>42</sup>.

« La mise en veilleuse du théâtre italien, écrit fort justement Philippe Masson, par le retrait des meilleures unités allait susciter dans les états-majors de la 5<sup>e</sup> et de la 8<sup>e</sup> armée et parmi les combattants une certaine amertume. Après leurs lourds sacrifices, ils eurent le sentiment d'être arrêtés en pleine victoire. Dès le 25 mai 1944, le général Juin avait proposé non pas d'affaiblir mais de renforcer, au contraire, les armées alliées en Italie et d'achever la déroute des forces allemandes, sans leur permettre de se rétablir dans le nord de la péninsule. Une exploitation en direction de l'Europe centrale, sur la trouée de Ljubljana, indépendamment de ses avantages politiques, eût permis de prendre à revers tout le système défensif allemand basé sur la ligne Siegfried et les grands fleuves orientés nord-sud.

Malgré l'appui du général Clark et de Churchill, rigoureusement du même avis, ce point de vue ne fut pas retenu. Les stratégies

américains avaient décidé, depuis 1943, que le coup décisif serait porté en France par un double débarquement en Normandie et en Provence. L'énorme complexité logistique de la guerre moderne ne permettait pas de modifier les plans<sup>43</sup>. »

La campagne d'Italie a causé de lourdes pertes aux troupes du général Juin. Pour un corps expéditionnaire ayant atteint cent vingt mille hommes, on compte trente-trois mille soldats hors de combat (tués, blessés ou disparus) de décembre 1943 à juillet 1944. Le détail des pertes, par unité, est encore plus significatif : la 2<sup>e</sup> DIM accuse en tout douze mille tués et blessés, la 4<sup>e</sup> DMM trois mille cinq cents, les goums deux mille neuf cents. Au 8<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique on dénombre trente officiers atteints sur trente-sept, cinquante-sept sous-officiers sur cent cinquante-cinq, et deux cent cinquante-neuf chasseurs sur sept cent cinquante-six. Le 4<sup>e</sup> RTM comptabilise quatre cent quatre-vingt-treize tués, mille neuf cent quatre-vingt-quatorze blessés et quatre cent quatre-vingt-dix disparus, soit 100 % de l'effectif débarqué à Naples !

Sur les cent mille soldats allemands mis hors de combat durant la même période, au moins quarante-cinq mille sont à mettre à l'actif du CEF, dont dix mille prisonniers.

Des civils et militaires italiens accusent le CEF du général Juin, surtout les soldats marocains et algériens du corps expéditionnaire, de nombreux viols et pillages à l'encontre de la population civile. En 1966, le député italien Covelli désigne, pour responsables directs, rien de moins que les généraux Juin et Monsabert qui, selon lui, auraient donné quartier libre à leurs troupes. Le député Covelli, qui appartient à la mouvance italienne néofasciste, n'est certainement pas le mieux placé pour donner des leçons d'humanité. La colonisation italienne en Libye, en Érythrée, en Somalie et en Éthiopie fut marquée par de très nombreux massacres, viols et autres atrocités dont furent victimes les populations locales. Au sujet des crimes commis par l'armée française d'Afrique en Italie en 1944, quels sont les chiffres indiscutables ? Jusqu'en 1945, les juridictions militaires françaises vont mener au total, en Italie, cent soixante informations judiciaires, concernant trois cent soixante individus, dont quatorze ont été conclues par une ordonnance de non-lieu. Un sous-officier a été condamné à mort pour viol, meurtre

et tentative de meurtre : il sera exécuté en janvier 1945. La peine capitale a également été infligée à deux reprises, avant d'être commuée en travaux forcés à perpétuité ; cent vingt-cinq condamnations et dix-neuf acquittements ont été prononcés pour viol, tentative de viol ou complicité de viol ; dix-sept militaires ont été condamnés à de lourdes peines pour meurtre ou homicide volontaire. Contrairement aux affirmations mensongères de nostalgiques de Mussolini, le général Juin et ses officiers ont fait preuve de la plus grande sévérité quant aux crimes commis par certains de leurs soldats, une très petite minorité.

« En faisant du Marocain un bouc émissaire, écrit Jean-Christophe Notin, les Italiens trouvaient un moyen d'exorciser l'irruption sur leur terre de ces Français dont le 10 juin 1940 avait fait des vassaux. Faire passer les nouveaux conquérants pour les pires démons permet sans doute d'effacer une part de l'humiliation nationale et de la déchéance du fascisme. C'est ainsi sans surprise que le diplomate Balay relèvera que la campagne de dénigrement de 1946 sera issue des journaux d'extrême gauche... et aussi de certains organes d'extrême droite<sup>46</sup>. »

### **La conquête de l'île d'Elbe**

La libération de la Corse achevée, le commandement français est amené à considérer l'île d'Elbe comme objectif éventuel. Dès novembre 1943, la préparation de l'opération est entreprise par l'état-major du 1<sup>er</sup> corps d'armée, installé à Ajaccio, et un agent du service de renseignement est déposé dans l'île le 17 novembre. En janvier 1944, le commandement des forces alliées envisage également une opération militaire, en précisant qu'elle sera confiée à l'armée française. Il s'agit de constituer une menace permanente sur les arrières de l'armée allemande, stationnant en Italie du Nord, ainsi que d'immobiliser la valeur d'une division de réserve sur la côte ligure. « Le front allié, écrit Paul Gaujac, se situe alors à cinquante kilomètres au sud de Rome, et la tête de pont d'Anzio subit les plus violentes contre-attaques de la part des forces allemandes<sup>44</sup>. »

Le général de Lattre de Tassigny prend en charge l'opération, baptisée Brassard. Outre le soutien de la flotte alliée, il dispose de

deux régiments de tirailleurs sénégalais (13<sup>e</sup> RTS et 4<sup>e</sup> RTS), de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (DIC) du général Magnan, du bataillon de choc, d'un groupe de commandos d'Afrique, du groupe de tabors marocains n° 2. L'ensemble représente douze mille hommes, bien équipés.

La garnison germano-italienne, commandée par le général allemand Gall, repose sur trois mille soldats, une centaine de pièces d'artillerie, une cinquantaine de mortiers et deux cents mitrailleuses lourdes. L'exiguïté de l'île, trente kilomètres de long sur vingt kilomètres de large, permet à l'artillerie de côte ou de campagne de concentrer ses tirs en n'importe quel point.

Au large, les champs de mines imposent la baie de Marina di Campo comme point principal de débarquement possible. La solution pour les Français est de submerger les plages du sud, dès que les batteries côtières auront été neutralisées par les commandos. Une tête de pont couvrant la plage doit s'élargir par la conquête des monts Castello, Bacile, San Martino et Tombone. L'opération préliminaire, menée par le bataillon de choc et les commandos d'Afrique, débute, le 17 juin 1944 au matin, contre les batteries côtières. Le débarquement des régiments de tirailleurs sénégalais et du groupe de tirailleurs marocains suit dans la journée, ou les jours suivants, sur les plages de Marina Di Campo, Capo Di Fonza, Capo d'Enfola et devant Capoliveri. La résistance allemande, souvent acharnée, se poursuit durant trois journées entières. Deux mille soldats de l'Axe se sont rendus, tandis que sept cents autres ont été tués ou portés disparus. Les pertes françaises s'élèvent à près de neuf cents hommes hors de combat (tués, disparus ou blessés). La conquête de l'île d'Elbe est une nouvelle victoire française.

« L'ascendant de nos troupes sur l'adversaire, raconte le général de Lattre de Tassigny, s'est révélé irrésistible, et leurs qualités manœuvrières ont été à la mesure de leur vaillance. Mettant en jeu tous les moyens modernes d'une force de débarquement pour écraser un ennemi fortifié, elles ont montré leur aptitude aux missions "amphibies" qui demain pourront leur échoir<sup>45</sup>. »

<sup>1</sup> Archives militaires britanniques, Londres.

<sup>2</sup> *Ibid.*

- [3](#) Archives militaires françaises, Vincennes.
- [4](#) Archives militaires allemandes, Fribourg-en-Brisgau.
- [5](#) Archives militaires britanniques.
- [6](#) *Ibid.*
- [7](#) Archives militaires françaises.
- [8](#) Philippe Masson, *Histoire de l'armée française de 1914 à nos jours*, Paris, Perrin, 1999.
- [9](#) Archives du Centre national Jean Moulin, Bordeaux.
- [10](#) « Corse 1940-1944 », *39/45 magazine*, n° 133-134, juillet-août 1997.
- [11](#) Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, *op. cit.*
- [12](#) Général Giraud, *Un seul but, la victoire*, Paris, Julliard, 1945.
- [13](#) Philippe Masson, *op. cit.*
- [14](#) Paul Gaujac, *L'Armée de la victoire, de Naples à l'île d'Elbe 1943-1944*, Panazol, éd. Lavauzelle, 1985.
- [15](#) Archives militaires allemandes.
- [16](#) Archives militaires françaises.
- [17](#) *Ibid.*
- [18](#) *Ibid.*
- [19](#) *Ibid.*
- [20](#) John Ellis, *Cassino, une amère victoire janvier-juin 1944*, Paris, Albin Michel, 1987.
- [21](#) Archives militaires allemandes.
- [22](#) Général Ringel, *Hurra die Gams*, Graz, Leopold Stocker, 1958 (traduction de l'auteur).
- [23](#) Archives militaires allemandes.
- [24](#) *Ibid.*
- [25](#) Archives militaires françaises.
- [26](#) *Ibid.*
- [27](#) John Ellis, *op. cit.*
- [28](#) Archives militaires britanniques.
- [29](#) Rudolf Böhmler, *Monte Cassino*, Francfort, Mittler, 1963 [1955].
- [30](#) Archives militaires britanniques.
- [31](#) « La France debout 1942-1944 », *Miroir de l'Histoire*, n° 318, juillet-août 1980.
- [32](#) Général Louis Berteil, *Baroud pour Rome, Italie 1944*, Paris, Flammarion, 1966.
- [33](#) Général Beaufre, *La Revanche de 1945*, Paris, Plon, 1966.
- [34](#) *Miroir de l'Histoire*, *op. cit.*
- [35](#) *Ibid.*
- [36](#) Général Louis Berteil, *op. cit.*
- [37](#) Archives militaires allemandes.
- [38](#) *Ibid.*

- [39](#) *Miroir de l'Histoire, op. cit.*
- [40](#) Général René Chambe, *Bataille du Garigliano*, Paris, Flammarion, 1965.
- [41](#) Général Beaufre, *op. cit.*
- [42](#) Archives militaires françaises.
- [43](#) *Miroir de l'Histoire, op. cit.*
- [44](#) Général Gaujac, *op. cit.*
- [45](#) Général de Lattre de Tassigny, *Histoire de la Première armée française*, Paris, Plon, 1950.
- [46](#) Jean-Christophe Notin, *op. cit.*

## Chapitre V

# L'ÉPOPÉE DE L'ARMÉE DE LATTRE ET DE LA DIVISION LECLERC

### **De la Provence aux Vosges**

En juillet 1944, le général Jean de Lattre de Tassigny prend le commandement de l'armée d'Afrique, appelée par les Alliés armée B, qui doit débarquer en Provence. Né le 2 février 1889 à Mouilleron-en-Pareds en Vendée, il entre à Saint-Cyr en 1911. Il effectue une Première Guerre mondiale exemplaire dans la cavalerie et l'infanterie, où il est blessé quatre fois et reçoit huit citations, ce qui lui vaudra d'être nommé capitaine à la fin du conflit. Il part en garnison à Bayonne, puis au Maroc jusqu'en 1926. De 1929 à 1931, il est chef de bataillon du 5<sup>e</sup> RI, puis de 1932 à 1935 il occupe un poste à l'état-major des armées, puis au Conseil supérieur de la guerre, sous les ordres du général Weygand, puis sous les ordres du général Georges, tandis qu'il est promu lieutenant-colonel en 1932. Après avoir été nommé colonel en 1935, il devient en 1939 le plus jeune général de brigade de l'armée française. Durant la campagne de 1939-1940, il commande la 14<sup>e</sup> division d'infanterie, unité d'élite qui parvient à repousser la Wehrmacht sur le front de l'Aisne durant plusieurs semaines, en mai-juin 1940, en faisant au total deux mille prisonniers. En 1941, il est nommé commandant suprême des troupes de Tunisie, puis en 1942 commandant de la 16<sup>e</sup> division à Montpellier. Il est promu général de corps d'armée. Lors de l'invasion de la zone libre par les troupes germano-italiennes, il tente de résister avec ses troupes. Il est alors arrêté, puis jugé et condamné à dix ans de prison. Le 3 septembre 1943,

il s'évade de la prison de Riom, rejoint alors Londres, puis Alger le 11 novembre 1943.

Faisant suite au débarquement de Normandie, celui de Provence entre dans la seconde phase de la libération de la France. La participation française y est considérable avec cinq divisions d'infanterie et deux divisions blindées, rattachées à l'armée B du général de Lattre de Tassigny : 1<sup>re</sup> division de Français libres (général Brosset), 9<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (général Magnan), 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne (général de Monsabert), 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne (général Sevez), 2<sup>e</sup> division d'infanterie marocaine (général Doddy), 1<sup>re</sup> division blindée (général Touzet du Vigier), 5<sup>e</sup> division blindée (général de Vernejoul), les commandos d'Afrique du lieutenant-colonel Bouvet. Les Américains engagent le 6<sup>e</sup> corps d'armée (général Truscott) fort de trois divisions d'infanterie et une division aéroportée, dont l'ensemble appartient à la 7<sup>e</sup> armée du général Patch. La force navale représente une armada de huit cent quatre-vingts navires alliés de guerre, dont trente-quatre bâtiments français (cuirassé *Lorraine*, trois croiseurs, huit contre-torpilleurs, une douzaine d'avisos et d'escorteurs...). Il convient d'y ajouter mille trois cent soixante-dix embarcations de débarquement. Le général Eaker, commandant les forces aériennes alliées en Méditerranée, aligne cinq mille appareils (chasseurs, bombardiers, reconnaissance ou transport).

Face à cet impressionnant déploiement de forces, la défense allemande des côtes françaises de la Méditerranée, de Perpignan à Menton, repose sur la 19<sup>e</sup> armée allemande du général Wiese, regroupant sept divisions d'infanterie et une division blindée. Le Mur de la Méditerranée, nettement moins dense que celui de l'Atlantique, compte cependant six cents ouvrages bétonnés. Toulon et Marseille forment deux places fortes redoutables regroupant un total de quatre cents pièces d'artillerie de tous calibres, dont des canons de 340 mm de marine. En revanche, la Luftwaffe n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne dispose, pour le théâtre d'opérations du Midi, que de cent vingt chasseurs et cent dix bombardiers. Quant à la Kriegsmarine, ses moyens

sont réduits à une dizaine de sous-marins et une trentaine de petits bâtiments de surface.

La zone choisie pour les opérations commandos aéroportées et les débarquements s'étend, à l'est de Toulon, d'Hyères à Cannes, jalonnée par le cap Nègre, Cavalaire, Saint-Tropez, Sainte-Maxime, La Nartelle, Fréjus, Le Muy, Saint-Raphaël.

Le débarquement s'articule en trois opérations successives. D'abord dans la nuit de J-1 (14 août 1944), une opération préliminaire de couverture est confiée à des forces spéciales américaines et françaises et à la 1<sup>re</sup> division aéroportée américano-britannique. Les premières – comprenant la brigade d'élite du colonel Walker (forte de trois régiments américano-canadiens), le groupe de commandos d'Afrique du lieutenant-colonel Bouvet (sept cent cinquante hommes) et le corps franc naval d'assaut du capitaine de frégate Sériot – doivent débarquer sur les deux flancs du front d'attaque pour neutraliser des batteries et accomplir divers sabotages. Quant à la division aéroportée, elle va être parachutée aux alentours du Muy, afin de bloquer la vallée de l'Argens et interdire la nationale 7 aux renforts allemands pouvant être envoyés de la région du Luc ou de celle de Draguignan.

Le jour J (15 août 1944), les trois divisions d'infanterie américaines (3<sup>e</sup>, 45<sup>e</sup> et 36<sup>e</sup> DI), appuyées par la 1<sup>re</sup> division blindée française, sont appelées à débarquer entre Sainte-Maxime et Saint-Raphaël, afin de réduire les défenses côtières puis de progresser rapidement en éventail vers l'intérieur des terres, en créant une tête de pont s'étendant d'est en ouest jusqu'à Théoule, Les Adrets, Bagnols-en-Forêt, Trans-en-Provence, Le Cannet, Collobrières et le cap de Léoube, ces différents points formant les jalons d'une ligne fictive appelée « ligne bleue ».

La troisième phase du débarquement, à J + 1 (16 août), porte sur le déploiement des troupes françaises de l'armée B, devant attaquer ensuite les camps retranchés de Toulon puis de Marseille. Le 6<sup>e</sup> corps d'armée américain, avec ses trois DI, s'oriente alors vers le nord-ouest et le nord pour couvrir le flanc des unités françaises.

Ce plan minutieux s'accompagne évidemment d'une action massive de l'aviation qui, durant des semaines, bombarde les positions allemandes. Rien que dans la journée du 15 août et la nuit suivante, les bombardiers alliés effectuent plus de mille six cents sorties contre les voies ferrées, routes, batteries côtières, stations radar et de goniométrie, défenses des plages, troupes et postes de commandement. L'offensive aérienne sur les communications se poursuit jusqu'au 30 août, les chasseurs-bombardiers attaquent les colonnes allemandes en retraite sur les routes, en particulier dans la vallée du Rhône, entre Valence et Montélimar, où deux mille véhicules sont détruits.

L'armada navale est issue de convois partis de l'Italie du Sud, d'Afrique du Nord ou de Corse. Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, les commandos alliés approchent de la côte provençale. Ils ont quitté le port de Propriano en Corse dans la matinée, et voguent vers les îles d'Hyères et le cap Nègre. La mer est calme, le ciel suffisamment clair pour que la terre soit visible à la jumelle.

La brigade américano-canadienne Walker se charge des îles. Le secteur du Levant est rapidement occupé après quelques escarmouches : à l'est de l'île, la batterie du Titan, dont on craignait tant les tirs sur la flotte de libération abordant Cavalaire, n'est en fait qu'une position factice parfaitement camouflée. Sur Port-Cros, les Alliés se heurtent à une résistance plus solide et il faudra attendre le 17 pour que la garnison accepte de se rendre.

Plus à l'est, le groupe français des commandos d'Afrique a la lourde charge de protéger le flanc gauche en détruisant les deux batteries lourdes (canons de 155 mm) du cap Nègre. À minuit cinq, le commandant Rigaud est le premier soldat français à accoster, à bord d'un canot pneumatique, sur la plage du Rayol. Les commandos français escaladent les cent mètres d'à-pic du cap Nègre et, par un coup de maître, parviennent à enlever la batterie qui le surplombe. Les Français finissent par atteindre leurs objectifs en profitant de la confusion semée chez l'ennemi. Au jour, le PC installé sur les collines peut recevoir un parachutage de munitions et dans l'après-midi du 15, la liaison est établie avec les fantassins américains débarqués à Cavalaire.

Sur le flanc est de la zone de débarquement, le corps franc Sériot (soixante-sept marins partis de Bastia) débarque entre Théoule et Le Trayas. Mais au cours de l'escalade jusqu'à la route, le corps franc tombe sur un champ de mines. En peu de temps, vingt-six hommes dont le chef du détachement, le capitaine de corvette Marche, sont tués ou blessés. Les survivants, la rage au cœur, sont capturés par les Allemands alertés. Mais leur captivité sera courte.

La mise à terre de la force aéroportée se déroule généralement selon le plan prévu. Dès quatre heures du matin, cinq cent trente-cinq avions de transport et quatre cent dix planeurs déposent, tout autour du Muy, à La Motte, Sainte-Rosseline, Roquebrune, près de dix mille parachutistes, avec leurs deux cent treize canons ou mortiers et leurs deux cent vingt Jeeps. Épaulés par les unités FFI de la région, les paras américano-britanniques s'emparent de divers objectifs, libèrent Le Muy, Draguignan, Saint-Tropez, capturent l'état-major allemand chargé de la défense du littoral de Bandol à Menton.

Le moment est presque venu pour le 6<sup>e</sup> corps d'armée américain de débarquer. Depuis l'aube, mille avions alliés ont déversé huit cents tonnes de bombes sur les défenses allemandes, tandis que les quatre cents canons lourds de la flotte tirent près de seize mille obus. L'élan des trois divisions américaines, soutenues par la 1<sup>re</sup> division blindée française, est irrésistible sur les plages de Cavalaire, Pampelonne, La Nartelle, La Garonnette, du Dramont, d'Anthéor... Les divisions alliées enfoncent les positions des 242<sup>e</sup> et 148<sup>e</sup> divisions allemandes, renforcées de trois bataillons d'Ost Legion. Dans la nuit du 16 au 17 août, le 6<sup>e</sup> corps occupe une tête de pont de trente kilomètres de profondeur et quarante de largeur. Plus de cent trente mille hommes ont été mis à terre avec dix-huit mille véhicules et sept mille tonnes de ravitaillement. De nombreux prisonniers (cinq mille trois cents) ont été faits et les pertes (mille trois cents soldats alliés hors de combat) sont relativement faibles.

Depuis le 16 août 1944 au soir, hommes, véhicules et matériels du premier échelon français de l'armée B débarquent sans

interruption sur les plages de Sainte-Maxime à Cavalaire. Le général de Lattre de Tassigny n'a pas oublié ce moment poignant :

« Toutes ces divisions, avec leurs traits propres qui confèrent à chacune une si nette individualité, communient dans une ferveur identique. La France est là... Encore quelques heures et ses fils venus pour la libérer se jetteront dans ses bras.

Il faut pourtant patienter encore durant tout un jour. Mais le 16, à 17 heures, la minute attendue fiévreusement arrive enfin. Dans le lointain, on aperçoit la forêt des Maures qui brûle. D'un seul élan, sur tous les navires, tandis que montent les couleurs, *La Marseillaise* éclate, la plus poignante qu'on ait jamais entendue. Les torpilleurs de notre escorte et les croiseurs de l'amiral Jaujard, qui depuis vingt-quatre heures soutiennent de tous leurs feux les premiers assauts de nos alliés, défilent, les équipages rangés à la bande, à contre-bord de mon bâtiment. Dans la splendeur lumineuse de cette soirée d'été provençale, avides, les yeux embués, le cœur étreint, tous regardent la terre qui leur apporte le premier sourire de la France retrouvée<sup>1</sup>. »

Un fait inattendu bouleverse le planning de l'opération. Dès le 16 août, le général Wiese, commandant des troupes allemandes du Sud-Est, reçoit l'ordre de se replier en direction de la Bourgogne et de la Franche-Comté. Deux divisions ont cependant pour mission de défendre Toulon et Marseille et de ne capituler qu'après la destruction complète des installations portuaires.

Pendant que le 6<sup>e</sup> corps d'armée américain passe à l'exploitation en direction du nord de la vallée du Rhône et la route des Alpes, le général de Lattre, sans attendre la réunion de la totalité de son armée, prend le risque d'attaquer presque simultanément Toulon et Marseille.

La garnison allemande de Toulon, protégée par trente forts, une abondante artillerie et d'innombrables casemates, comprend dix-huit hommes, issus de la 242<sup>e</sup> DI, de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe. L'ensemble est commandé par l'amiral Ruhfus. De Lattre ne dispose que de seize mille soldats, provenant de la 3<sup>e</sup> DIA, de la 1<sup>re</sup> DFL, de la 9<sup>e</sup> DIC, du bataillon de choc et des commandos d'Afrique, d'une trentaine de chars et de quatre-vingts

canons de moyen calibre. Malgré la disproportion des forces, il accomplit l'exploit de conquérir cette immense place forte en trois phases principales, marquant le déroulement de la bataille. D'abord la phase d'investissement (20 et 21 août) au cours de laquelle le groupement du général de Monsabert tend un filet au nord et à l'ouest de Toulon, tandis que le groupement du général de Larminat s'en rapproche à l'est, l'un et l'autre devant former un large demi-cercle autour de la place d'Hyères à Bandol. Vient ensuite la phase de démantèlement (22 et 23 août), marquée par la progression systématique et difficile de la 1<sup>re</sup> DFL et de la 9<sup>e</sup> DIC à travers la ceinture extérieure orientale de la ville que commandos et tirailleurs de la 3<sup>e</sup> DIA taraudent de leur côté. Arrive enfin la phase de réduction définitive des défenses intérieures qui est surtout l'œuvre de la 9<sup>e</sup> DIC et qui se termine, le 27 août à 23 h 45, par la reddition sans conditions de l'amiral Ruhfus et de ses dernières troupes.

Lors de cette bataille, les faits d'armes accomplis par les forces françaises sont nombreux. Dès le 18 août, un groupe des commandos d'Afrique, fort de soixante hommes, a enlevé dans un fol assaut la batterie de Mauvannes, forte de quatre canons de 150 de marine, tué une cinquantaine de ses servants et capturé une centaine de survivants. La résistance allemande est souvent acharnée : quinze blindés du 5<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique sont détruits lors d'un raid vers l'arsenal de Toulon. Le 23, l'enlèvement du massif du Touar coûte près de trois cents hommes à la 1<sup>re</sup> DFL. Le même jour des éléments de pointe de la 9<sup>e</sup> DIC s'emparent du château de Fontpré où sont capturés quatre canons de 105, deux de 155, trois antichars de 25 et 37 mm, et cent vingt prisonniers. Le fort du Coudon et la Poudrière ne sont réduits qu'après des combats allant jusqu'au corps à corps.

« L'intérieur de l'ouvrage (la Poudrière), raconte de Lattre, n'est plus qu'un immense charnier couvert de décombres, où règne une épouvantable odeur de mort et que dévorent les flammes qui font à tout instant sauter des caisses de munitions. Deux cent cinquante cadavres jonchent le sol, alors que le nombre de prisonniers ne se monte qu'à cent quatre-vingts dont plus de soixante sont grièvement blessés. C'est un spectacle dantesque qui, d'un seul coup, réveille

en moi les plus tragiques souvenirs de Douaumont et de Thiaumont, en 1916<sup>2</sup>. »

La presque île de Saint-Mandrier résiste toujours. Depuis le 18 août, l'aviation alliée n'a cessé, en dépit d'une puissante DCA, de lancer des centaines de tonnes de bombes sur les casemates qui protègent ses pièces de 340. La flotte s'est jointe à ce déchaînement, dont le cuirassé français *Lorraine*. À partir du 21, le bombardement a été quasi ininterrompu. Toute la zone qui entoure le cap Cépet n'est plus qu'un immense chaos d'où émergent les squelettes calcinés des pinèdes. L'amiral Ruhfus s'y trouve à l'abri dans les galeries bétonnées. Il ne se résout à capituler qu'après plusieurs jours de bombardement intensif.

La bataille de Toulon, marquée par huit jours de luttes ininterrompues, coûte deux mille sept cents tués ou blessés aux troupes françaises, dont une centaine d'officiers. Chez les Allemands, on compte un millier de tués, dix-sept mille prisonniers et un butin de deux cents canons. Le plus grand port de guerre de l'Europe occidentale conquis est ouvert aux forces alliées pour servir de base à de nouvelles victoires.

À Marseille, le général Schaeffer, commandant de la 244<sup>e</sup> DI, dispose de treize mille hommes, de cent cinquante à deux cents canons allant du 75 au 220 mm. La prise de cette place forte est confiée à la 3<sup>e</sup> DIA, du général de Monsabert, dont les effectifs, incomplets, ne dépassent pas dix mille hommes, en comptant un groupement blindé d'appui de la 1<sup>re</sup> DB. Une partie de cette division force en direction de Salon.

« À Marseille, écrit Paul Gaujac, poussé par Monsabert qui contrevient aux ordres de l'armée B, cuirassiers, goumiers et tirailleurs pénètrent dans la ville, dégagent les FFI en mauvaise posture et obtiennent la reddition des Allemands avec un minimum de pertes.

Après de violents combats autour d'Aubagne, les fantassins nord-africains s'infiltrèrent en effet par la montagne à travers un dispositif auquel l'ennemi n'a pas eu le loisir d'apporter la même densité qu'à Toulon et dont les arrières sont menacés par le soulèvement des FFI déclenché le 21 août. Utilisant la tactique maintes fois éprouvée en

Italie, les tirailleurs pénètrent par les faubourgs Est le 23 à l'aube et, traversant l'agglomération sous les ovations de la foule, parviennent au Vieux-Port, suivis bientôt des blindés [...]. S'ensuivent alors des combats de rue au cours desquels les points d'appui – dont celui de Notre-Dame-de-la-Garde – sont réduits un à un<sup>3</sup>. »

La reddition du général Schaeffer intervient quelques heures après celle de Ruhfus, le dernier bastion dans les îles se rendant à la flotte le 29 août dans la soirée. L'avance sur le calendrier est maintenant de vingt-sept jours, au prix de mille huit cent vingt-cinq tués ou blessés dans les rangs français, pour onze mille Allemands capturés à Marseille et ses environs.

Il n'y a que douze jours qu'ont commencé de débarquer les éléments de tête de l'armée française, et neuf jours que celle-ci est entrée dans la bataille. Quatre mille des siens ont été mis hors de combat (tués ou blessés). Face aux troupes françaises, l'ennemi compte trois mille tués et vingt-huit mille prisonniers dont sept cents officiers. Deux de ses divisions sont complètement anéanties. Et l'avance française sur l'horaire prévu est d'une telle ampleur qu'elle va se répercuter sur toute la campagne.

Par la libération de Toulon et Marseille, les Alliés disposent en Méditerranée d'une immense base qui double celle de Normandie et va contribuer à approvisionner toutes les troupes engagées sur le théâtre européen. Les deux ports du Midi assurent pendant huit mois le transit de quatorze divisions et le déchargement moyen de dix-huit mille tonnes de ravitaillement par jour.

Les soldats africains, noirs et nord-africains, sont accueillis en libérateurs et en héros par la population française, oublieuse de ses préjugés colonialistes. Le général de Lattre décide alors de passer à l'exploitation et de participer à la libération du sud-est de la France. Il réussit à s'affranchir des instructions restrictives du général Patch (commandant la 7<sup>e</sup> armée américaine) qui semblent vouloir le cantonner dans des missions subalternes. Les troupes françaises vont prendre une part décisive à la poursuite, sur sept cents kilomètres, de la 19<sup>e</sup> armée allemande. L'armée B est coupée en deux. À l'ouest, le groupement du colonel Vigier remonte la rive droite du Rhône et explore les Cévennes et les

monts du Lyonnais ; à l'est, la 3<sup>e</sup> DIA et la 2<sup>e</sup> DIM qui formeront bientôt, avec la 9<sup>e</sup> DIC, retenue par la prise de Toulon, le 1<sup>er</sup> corps de Béthouart, progressent par les Alpes avant d'amorcer la réunion de l'armée à l'est de la Saône. Au centre de l'éventail, le 6<sup>e</sup> corps américain avance sur Lyon par la nationale 7 et la route Napoléon. Après avoir réussi à franchir le Rhône dans la région d'Arles, le 1<sup>er</sup> corps de Monsabert libère Montpellier avant de progresser en direction de Lyon par la bordure orientale du Massif central. La ville est libérée le 2 septembre par la 1<sup>re</sup> DB, la 1<sup>re</sup> DFL, les FFI et les troupes américaines. Simultanément, le 2<sup>e</sup> corps du général Béthouart relève les troupes américaines face aux Alpes, poursuit son avance le long du Jura en direction de la trouée de Belfort.

« Progression régulièrement entravée, raconte Philippe Masson, par les difficultés logistiques, manque de munitions et pénurie d'essence. Le ravitaillement est entravé par les sabotages et les bombardements des voies de communication, en particulier dans le secteur de Montélimar où la route doit être déblayée au bulldozer dans une odeur effroyable de cadavres en décomposition<sup>4</sup>. »

À plusieurs reprises, aux abords de Beaune, de Nuits-Saint-Georges ou de Dijon, la 11<sup>e</sup> panzerdivision, qui couvre la retraite de la 19<sup>e</sup> armée allemande, effectue d'efficaces contre-attaques qui freinent la progression alliée. De sérieux combats ont lieu dans la région d'Autun où la brigade allemande Bauer est capturée par les troupes FFI et des éléments de pointe de l'armée de Lattre.

Le plan du général de Lattre finit par se réaliser. La jonction avec les forces alliées venues de Normandie s'effectue à Nogent-sur-Seine, à l'ouest du plateau de Langres, le 12 septembre, entre un groupe de reconnaissance de la 2<sup>e</sup> division blindée du général Leclerc et un autre de la 1<sup>re</sup> DFL. Le capitaine Simon, de la 1<sup>re</sup> DFL, se souvient de ce moment historique, d'une intense émotion, où la division Leclerc rencontre l'armée d'Afrique :

« Je n'ai pas oublié l'immense joie de voir les premiers blindés de la division Leclerc venir à notre rencontre, nous qui venions de Provence, après de durs combats. Le bras Leclerc, venu de Normandie, tendait la main au bras de Lattre, parti d'Italie, de Corse

et d'Afrique du Nord. Cette rencontre incarnait à nos yeux la victoire éclatante de l'armée française sur le nazisme, la fin des années sombres de l'occupation<sup>16</sup>. »

Dès le 8 septembre 1944, les troupes FFI venues du Sud-Ouest, dont le célèbre corps franc Pommiès, ont combattu, dans la région d'Autun, avec le groupement Demetz de l'armée de Lattre. L'armée Patch est aspirée vers les basses Vosges et en Lorraine. Elle se trouve intégrée avec l'armée B devenue 1<sup>re</sup> armée française dans le 6<sup>e</sup> groupe d'armées de Devers. Les deux corps de De Lattre effectuent leur jonction et prennent position en face des hautes Vosges et de la trouée de Belfort, tout en assurant la couverture sur les Alpes du Nord.

Trois semaines d'efforts incessants et de succès ininterrompus ont conduit les troupes françaises de la Provence jusqu'au Jura et au pied des Vosges. Vingt-cinq départements français, près du tiers de notre territoire national, ont été reconquis. Si on y ajoute tout le grand Sud-Ouest, la moitié de la libération du territoire national est l'œuvre exclusive des forces françaises (FFI, armée de Lattre et division Leclerc). Les 1<sup>re</sup> et 19<sup>e</sup> armées allemandes ont laissé cent mille prisonniers aux mains des troupes françaises depuis le débarquement de Provence. Durant la même période, du 15 août au 19 septembre 1944, l'armée de Lattre a perdu six mille hommes (tués ou blessés).

Toutefois, à la fin septembre, la poursuite s'essouffle, puis s'arrête. Les difficultés logistiques persistent et surtout on assiste au rétablissement de l'armée allemande qui s'appuie sur des positions solides, établies dans les montagnes et devant Belfort. Le temps se dégrade, avec des pluies diluviennes et une chute des températures, signes avant-coureurs d'un hiver rude et précoce.

### **La ruée de la division Leclerc**

Formée au Maroc à Témara, entre Casablanca et Rabat, en août 1943, la 2<sup>e</sup> division blindée, commandée par le général Philippe Leclerc de Hauteclocque, rejoint la Grande-Bretagne, à

bord de divers navires en avril-mai 1944. Cette unité représente un amalgame étonnant de Français libres, d'évadés de France, de soldats de l'armée d'Afrique. Français de souche ou pieds-noirs, Libanais, Algériens, Marocains, Noirs d'Afrique équatoriale, Indiens des comptoirs, catholiques, protestants, juifs, musulmans, traditionalistes, libres-penseurs, anciens combattants des Brigades internationales en Espagne, tous possèdent la volonté de délivrer la France. La division comprend un régiment de reconnaissance (1<sup>er</sup> régiment de marche de spahis marocains du colonel Rémy), un régiment d'infanterie (régiment de marche du Tchad du colonel Dio), trois régiments de chars de combat (501<sup>e</sup> régiment de chars de combat du colonel Warabiot, 12<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique du colonel de Langlade, 12<sup>e</sup> régiment de cuirassiers du colonel Noiret), un régiment de chasseurs de chars (régiment blindé de fusiliers marins du capitaine de corvette Maggiar), trois groupes d'artillerie, un bataillon du génie, un groupe de DCA, un groupe d'escadrons de réparation, un bataillon médical... L'ensemble représente dix-sept mille hommes, quatre mille véhicules, dont cent trente blindés légers ou automitrailleuses, cent cinquante-trois chars de combat Sherman M4, quarante-quatre chars Destroyer M10. La totalité du matériel lourd est américain. Leclerc organise sa division en trois ou quatre groupements tactiques (GT), avec pour ossature un régiment de chars de combat, un bataillon d'infanterie, un escadron de reconnaissance et un escadron de chasseurs de chars (GTD du colonel Dio, GTL du colonel de Langlade, GTB du colonel Billotte et GTR du colonel Rémy). Cette grande souplesse d'utilisation, qui exige des qualités de commandement certaines, permet à la 2<sup>e</sup> DB de s'adapter au mieux aux différentes missions.

La division Leclerc débarque à Utah Beach, en Normandie (Cotentin), le 1<sup>er</sup> août 1944, et participe à la fin de la bataille de Normandie. Elle doit remonter vers Alençon, puis sur Argentan, et contribuer ainsi à la victoire finale en Normandie par la fermeture de la poche de Falaise avec les Américains. Par son audace, la 2<sup>e</sup> DB prend les troupes américaines de vitesse.

Depuis le 10 août, la 2<sup>e</sup> DB progresse vers la poche de Falaise sans pouvoir mener d'opérations de grand style. Mais à Alençon,

Leclerc monte une brillante manœuvre qui pourrait dès le 12 août le porter dans Argentan. Il a compris qu'il faut faire vite pour empêcher l'ennemi de fuir à l'ouest. Entre Alençon et Argentan, l'épaisse forêt d'Écouves constitue un obstacle redoutable, où se trouvent positionnées deux divisions allemandes. Aussi a-t-il décidé de la contourner à l'ouest et à l'est. Leclerc viole délibérément les instructions du général américain Haislip, commandant du 15<sup>e</sup> corps. En effet la 2<sup>e</sup> DB opère en partie dans un secteur attribué à la 5<sup>e</sup> DB américaine et fonce sur Sées au nord-est de la forêt dont la prise lui est réservée ! La manœuvre de débordement est un succès. Le 13, Argentan se trouve à portée de fusil, mais le général Omar Bradley, commandant du 12<sup>e</sup> groupe d'armées américain, donne l'ordre de stopper l'offensive. « Une aubaine, raconte Michel Marmin, pour les Allemands : la poche reste ainsi entrouverte, alors que Haislip et Leclerc auraient parfaitement pu les y enfermer définitivement après avoir fait leur rapide jonction avec les troupes canadiennes, à Falaise<sup>5</sup>. » Les hésitations de Bradley facilitent ainsi le rétablissement allemand et le repli de la 7<sup>e</sup> armée en direction de la Seine. Dans la forêt d'Écouves, la 2<sup>e</sup> DB lutte avec un acharnement remarquable : trois mille prisonniers ennemis sont faits, un régiment de panzers est détruit. En dix jours de combat, la division Leclerc enregistre cependant de lourdes pertes, avec un millier de soldats hors de combat (tués, blessés ou disparus) et soixante-quinze blindés détruits.

Le 21 août 1944, le général de Gaulle est averti qu'en dépit des conseils de prudence d'Alexandre Parodi, son délégué politique, et du jeune général Jacques Chaban-Delmas, son délégué militaire, une insurrection vient de se déclencher dans la capitale à l'initiative des communistes et en particulier du colonel Rol-Tanguy, un ancien des Brigades internationales et commandant en chef des FFI de l'Île-de-France. Mais c'est également un soldat qui s'est battu avec héroïsme en 1940 contre la Wehrmacht. Il commande en chef, conscient de ses devoirs et non en partisan d'une cause politique. Aux côtés de Charles Tillon, chef national des FTP, Rol-Tanguy prend de court tout le monde, et même la direction de son propre parti, en lançant ses troupes, le 10 août,

dans la guérilla insurrectionnelle. Le même jour, les cheminots de la région parisienne se mettent en grève, suivis par les postiers. Le 15, c'est au tour des policiers, tandis que les combats s'étendent. Le 17, le Comité national des FTP lance l'ordre de mobilisation générale, que reprend, le 18, l'état-major FFI de la région parisienne. Rol-Tanguy a pour adjoint un officier de carrière, le colonel de Marguerittes, chef FFI du département de la Seine.

Dans toute la région parisienne, les FFI alignent sur le papier environ quinze mille hommes résolus à se battre, mais disposant d'un armement dérisoire : quatre mitrailleuses, quatre-vingt-trois fusils-mitrailleurs, cinq cent soixante-deux fusils, trois cent vingt-cinq revolvers et moins de deux cents grenades. Les forces allemandes de Paris reposent sur dix-huit mille hommes, soixante canons, soixante-quinze blindés divers et soixante avions. Le général Dietrich von Choltitz, commandant du Gross Paris, n'a rien d'un fanatique, et ne s'est jamais mêlé de politique, c'est cependant un soldat qui a la réputation d'exécuter les ordres reçus. C'est aussi un homme las, victime de crises d'angine de poitrine, convaincu que l'Allemagne a perdu la guerre. Il estime que Hitler est un fou qui conduit l'Allemagne à la ruine. À l'intérieur de la capitale, les Allemands ont organisé un nombre important de points d'appui fortement défendus d'où ils peuvent contrôler les principaux itinéraires. Paris devient le lieu d'une bataille d'embuscades, d'escarmouches, de guérilla propice aux exploits individuels. Des barricades sont dressées un peu partout et les résistants attaquent les véhicules allemands à la grenade ou à la bouteille incendiaire. Des fenêtres des immeubles, ils tirent sur les patrouilles ennemies.

Une trêve est négociée dans la soirée du 19 août, grâce à l'intervention du consul général de Suède à Paris, Raoul Nordling, et malgré les nouvelles alarmantes qui parviennent à Chaban : la mairie de Neuilly a été prise, une vingtaine d'otages capturés, la préfecture de police de Paris est à bout de munitions, les chars allemands la tiennent sous leur feu. Faut-il prolonger la trêve ou la rompre ? Le lundi 21 août, dans la soirée et tard jusque dans la nuit, Chaban discute avec les principaux chefs de la Résistance

parisienne dans un appartement proche de la gare Denfert-Rochereau. Il se déclare favorable au maintien de la trêve, sachant que les troupes FFI engagées dans l'insurrection armée luttent contre la montre, et est convaincu qu'il faut gagner du temps en attendant l'arrivée des Alliés, bien que la date reste inconnue. D'autres s'y opposent, notamment Villon, le représentant du Front national (tendance communiste) au Conseil national de la Résistance (CNR), qui se heurte à Chaban avec violence, au point de l'insulter. Chaban reste de marbre. Villon finit par s'excuser.

« Le véritable problème, rappelle Jacques Chaban-Delmas, était de savoir ce qu'il fallait choisir : l'unité de la Résistance ou le souci de préserver Paris d'une destruction assortie d'un massacre. Alexandre Parodi, représentant du gouvernement d'Alger, qui présidait les débats, opta pour l'unité de la Résistance. "Dénonçons la trêve", dit-il. Je n'avais qu'à m'incliner<sup>6</sup>. »

Persuadé que la trêve aurait évité aux Allemands d'utiliser leurs moyens lourds, Chaban adhère finalement à l'appel aux barricades. La trêve a surtout permis de joindre les Alliés, par l'intermédiaire de deux émissaires, le commandant Gallois et le lieutenant Petit-Leroy, et de les convaincre finalement de dévier leur progression vers Paris. Sur l'intervention directe du général de Gaulle, le général Eisenhower accepte de modifier ses plans et de marcher directement sur Paris au lieu de déborder la capitale par l'ouest et par l'est. En effet, le 22 août, Eisenhower donne enfin l'ordre au général Leclerc de foncer sur la capitale. La 2<sup>e</sup> DB s'ébranle au petit matin du 23 août, avec ses deux cents chars, ses quatre mille véhicules et ses seize mille hommes. Elle attaque en deux groupements. Le premier par Rambouillet-Le Petit-Clamart, Sèvres, le second en direction d'Arpajon et de la Croix de Berny par la nationale 20. La 2<sup>e</sup> DB est soutenue à l'est par la 4<sup>e</sup> DI américaine. Leclerc doit livrer de furieux combats le long de la nationale 20. Il se heurte à des batteries de DCA de canons de 88 mm, transformés en antichars. Les pertes de sa division sont sévères : plus de trois cents tués, blessés ou disparus, une quarantaine de chars et une centaine de véhicules détruits.

À Paris, la situation reste confuse. La Luftwaffe a quitté Le Bourget. Quant à la Wehrmacht, son moral est au plus bas. La retraite s'opère dans des conditions difficiles. Les troupes sont mitraillées par les détachements FFI. Les soldats allemands déménagent les bureaux et entassent dans des camions dossiers et archives. Hitler donne l'ordre au général von Choltitz de détruire la capitale. Dans les rues, les barricades se multiplient alors que les éléments avancés de la division Leclerc, commandés par le capitaine Dronne, se rapprochent.

Dans la nuit du mercredi au jeudi 24 août, Chaban échappe de peu à la mort, alors qu'une patrouille allemande lui fonçait droit dessus. Il a eu juste le temps de se jeter dans l'obscurité d'une rue et de disparaître. Il se rend ensuite à l'hôtel Matignon où sont réunis les secrétaires généraux des ministères chargés de préparer l'arrivée du nouveau pouvoir. Chaban leur dresse un tableau partiel de la situation militaire dans Paris.

La nouvelle tant attendue arrive enfin... La division Leclerc va entrer dans la capitale. Le capitaine Dronne rejoint le centre-ville, en compagnie de trois chars Sherman, d'une quinzaine de blindés, de deux camions et de cent cinquante hommes. À 20 h 45, cette solide troupe passe la porte d'Italie, franchit la Seine par le pont d'Austerlitz et longe les quais. Sur leur passage, la foule crie sa joie et sa fierté. À 21 h 22, Dronne est accueilli à l'Hôtel de Ville par la Résistance qui entonne une *Marseillaise* étranglée de larmes. Chaban est présent dans son uniforme de général.

Le 25 août, tandis que la 4<sup>e</sup> DI américaine libère les quartiers est de Paris, la 2<sup>e</sup> DB obtient à l'hôtel Meurice la reddition du commandant de la garnison, le général von Choltitz, suivie de la capitulation des différents points d'appui, Sénat, École militaire, quartier des Affaires étrangères... Près de la place de la Concorde, la bataille de chars a été rude. Le lendemain, le général de Gaulle effectue une descente triomphale des Champs-Élysées, sous les acclamations de la foule.

Les combats pour la libération de la capitale ont été meurtriers : les FFI ont perdu neuf cents des leurs, et mille cinq cents sont blessés, la division Leclerc, vingt-huit officiers et six cents sous-

officiers et soldats, tués ou blessés. Les Allemands comptent trois mille deux cents tués et quatorze mille cinq cents prisonniers.

« En s'installant au ministère de la Guerre, écrit Philippe Masson, où rien ne manque, sauf l'État, de Gaulle entend bien, comme prévu, rétablir l'autorité du gouvernement. Il met fin à l'activité du CNR, élargit l'assemblée consultative par une journée de résistants de l'intérieur et surtout il tient à exercer son contrôle sur les trop nombreux FFI qui font régner dans la capitale une atmosphère trouble, avec le cortège classique de femmes tondues, d'hommes au visage ensanglanté et d'exécutions sommaires.

Le général de Gaulle obtient du commandement allié l'autorisation de garder la 2<sup>e</sup> DB jusqu'au 8 septembre. Il intègre les FFI dans une 10<sup>e</sup> DI dirigée vers la frontière du Nord-Est. Eisenhower accepte encore de faire défiler, le 29 août, une division américaine à travers Paris depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à Vincennes. Démonstration de force destinée à impressionner les communistes. De Gaulle devra cependant attendre encore jusqu'au 23 octobre pour que les Américains suivis des Anglais et Soviétiques se décident à reconnaître le gouvernement provisoire<sup>7</sup>. »

Lorsque la 2<sup>e</sup> DB quitte la région parisienne en direction des Vosges, sa physionomie a évolué. L'excellent principe de l'amalgame autour du noyau gaulliste, qui avait si bien fonctionné au Maroc, est appliqué à nouveau après la libération de la capitale, avec l'intégration de quatre compagnies issues des FFI, formant le groupement tactique Roumiantzoff (GTR). Réintégrée comme le désirait Leclerc au 15<sup>e</sup> corps du général Haislip, la division a pour mission de couvrir le flanc sud de la 3<sup>e</sup> armée du général Patton dans sa marche vers l'est. Celle-ci se trouve coordonnée avec la remontée du sud de l'armée de Lattre. La 2<sup>e</sup> DB s'empare de Contrexéville le 11 septembre 1944 et, le 12, de Vittel où Leclerc rencontre trois mille ressortissants britanniques et américains internés là depuis 1940. Le même jour, la jonction avec l'armée B du général de Lattre se réalise sur le plateau de Langres.

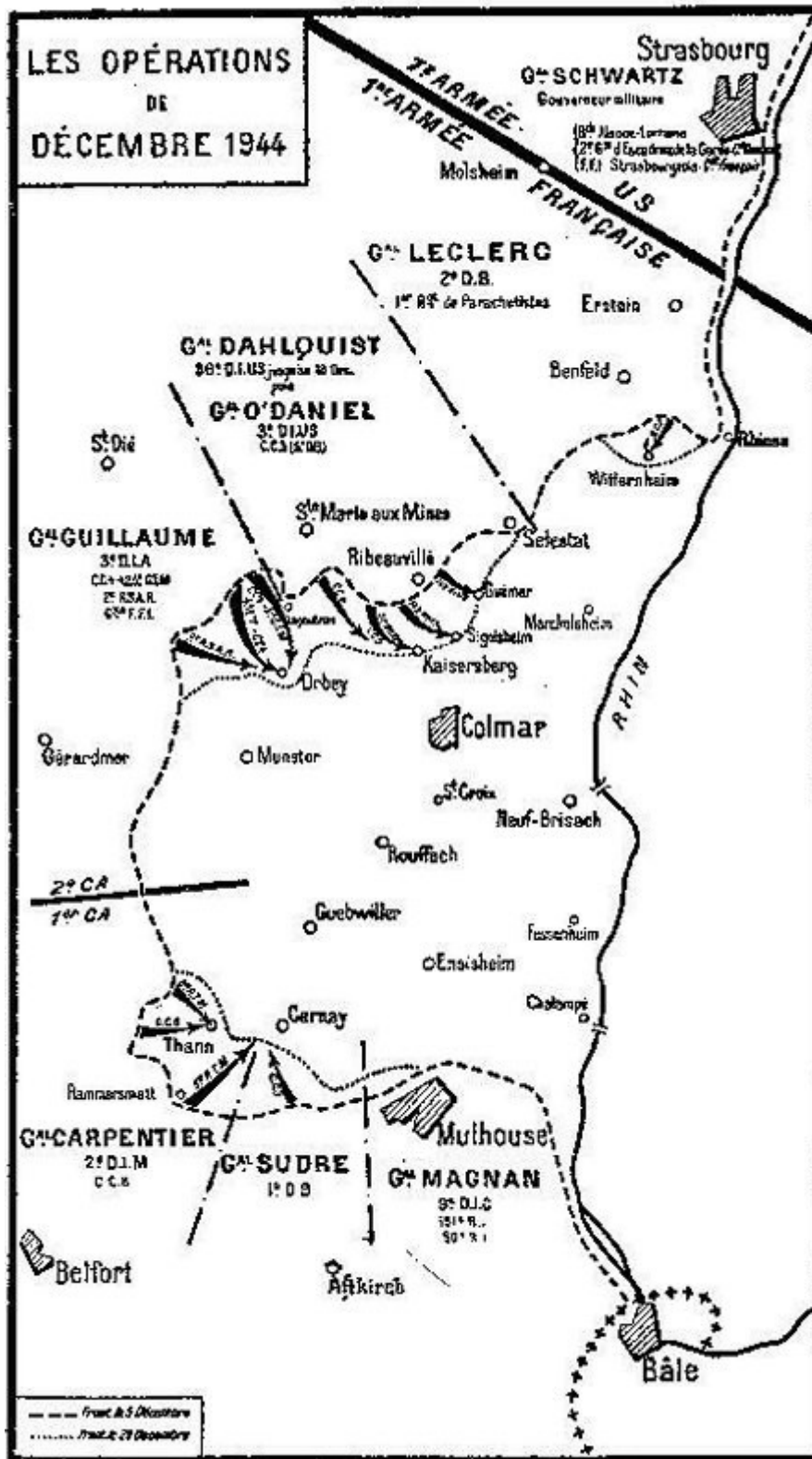
Le 13 septembre, dans la vallée de la Gite, entre Damas et Dompierre, une terrible bataille oppose des éléments de la 2<sup>e</sup> DB,

dont principalement un groupe du commandant Massu et le régiment blindé de fusiliers marins (RBFM) avec ses chars Destroyer M10, à la 112<sup>e</sup> panzerbrigade, forte de 125 chars lourds Panther, envoyée par le général Hasso von Manteuffel pour bloquer la progression de Patton. Repérée dès le 12 septembre, la panzerbrigade a commis l'erreur de rester dans la vallée et de s'offrir aux coups de la 2<sup>e</sup> DB, en embuscade, et soutenue par cinq attaques au sol de chasseurs bombardiers américains P47. Cette retentissante victoire permet aux équipages des chasseurs de chars M10 du RBFM de prouver leur valeur au général Leclerc : cinquante-neuf Panther ont été détruits. Le 15 septembre, la Moselle est franchie par le sous-groupement du commandant de La Horie (GTV) à Châtel où, dès le lendemain, il doit repousser une nouvelle contre-attaque de Manteuffel.

### **La libération des Vosges et de l'Alsace**

Durant l'automne 1944, la 1<sup>re</sup> armée française se trouve en face d'un problème qui exige une solution urgente, celui de la relève de certaines de ses troupes noires, incapables de supporter les rigueurs de l'hiver continental. À la 1<sup>re</sup> DFL, le remplacement porte sur cinq bataillons d'infanterie venus du Cameroun, de l'Afrique équatoriale et de Djibouti, ainsi que sur de nombreux éléments de l'artillerie, du train et du bataillon médical, soit au total six mille hommes. À la 9<sup>e</sup> DIC, il est plus important encore puisque ce sont neuf mille Sénégalais qu'il convient de relever et d'envoyer sans tarder dans le Midi. Les unités FFI et les volontaires répondent à l'appel. Des engagés volontaires de Lyon, Chalon-sur-Saône, Besançon, des Ardennes, de la Bretagne fournissent à la 1<sup>re</sup> DFL un nombre important de jeunes soldats. Des unités FFI comme le maquis de Chambarrand, le 2<sup>e</sup> bataillon du Charolais, le groupement Thivollet, le 4<sup>e</sup> bataillon du régiment du Morvan complètent le renforcement de la DFL. De même à la 9<sup>e</sup> DIC, des bataillons entiers de Sénégalais sont, du jour au lendemain, remplacés par des unités FFI venues du Sud-Ouest, de Provence et du Centre.

L'apport grandissant des FFI permet la création de nouvelles unités au sein de la 1<sup>re</sup> armée, comme la brigade Alsace-Lorraine du colonel Berger (André Malraux), formée de maquisards venus du Périgord et de Toulouse. Les FFI de la région parisienne permettent la création de la 10<sup>e</sup> DI du général Billotte, qui va tenir un large secteur des Vosges, dans des conditions extrêmement difficiles, en plein hiver. Le général Salan se voit confier le commandement de la 14<sup>e</sup> DI avec les FFI du Sud-Ouest, de la Bourgogne, de l'Yonne, du Charolais et d'ailleurs. Les divisions nord-africaines sont renforcées par le corps franc Pommiès (devenu par la suite 49<sup>e</sup> RI), la colonne Fabien (151<sup>e</sup> RI), le régiment de Franche-Comté et celui du Morvan (27<sup>e</sup> RI). Dans le Berry, le colonel Bertrand reforme le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie.



Les opérations de l'armée du général de Lattre en décembre 1944.

© CNJM

Le colonel Fayard-Mortier commande la division FFI d'Auvergne. Le colonel Rol-Tanguy présente au général de Lattre la brigade Paris. Des régiments de reconnaissance se forment également avec l'apport des FFI, comme les 12<sup>e</sup> dragons de Dunoyer de Segonzac. Près de cent quarante mille FFI (AS, ORA, FTP) intègrent ainsi la 1<sup>re</sup> armée, qui va compter trois cent mille soldats.

Sur le front de Belfort et des Vosges, l'armée de Lattre doit tenir cent vingt kilomètres de positions montagneuses, dont certains sommets dépassent mille mètres d'altitude, dans des conditions climatiques extrêmes, face à la 19<sup>e</sup> armée allemande, reconstituée d'unités fanatisées. De Lattre tient cependant à s'ouvrir l'accès à la plaine d'Alsace. Une première offensive (du 25 septembre au 4 octobre 1944) concerne le nord des Vosges. C'est un demi-succès. Le temps est détestable. La résistance allemande acharnée et les pertes importantes. Cette manœuvre a cependant l'avantage de fixer les réserves allemandes. La 3<sup>e</sup> DIA – renforcée par le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutistes (1<sup>er</sup> RCP), les commandos d'Afrique et le groupement de choc Gambiez, – progresse en direction de Gérardmer, de la Bresse et du col d'Oderen. L'adversaire du général Guillaume, commandant de la 3<sup>e</sup> DIA, est la 338<sup>e</sup> DI du général allemand L'Homme de Courbières, descendant d'une famille de la noblesse française ayant rejoint l'Allemagne protestante au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce chef allemand énergique et résolu a su ressouder des unités diverses que soutiennent des bataillons de mitrailleuses lourdes et qui utilisent au mieux les possibilités de défenses multiples qu'offrent les forêts et le relief du terrain. Le 5 octobre, après avoir conquis au corps à corps les pentes sud de Longegoutte, les troupes françaises s'approchent de la crête. Mais le 6, la 338<sup>e</sup> DI allemande contre-attaque, isolant le 1<sup>er</sup> RCP et le 3<sup>e</sup> RTA. Pendant trente-six heures, les deux adversaires s'affrontent en des combats sous bois confus et violents. Le 8 octobre, les Français restent finalement maîtres du terrain par la conquête de la crête de Longegoutte. Les combats se poursuivent par un temps abominable. La pluie, le brouillard et la neige alternent et se conjuguent. La 1<sup>re</sup> DB, épaulée par le corps franc Pommiès et la

brigade Alsace-Lorraine, libère Servance et Fresse mais ne peut déboucher. La 1<sup>re</sup> DFL se heurte aux mêmes difficultés, malgré la prise de Ronchamp et Frédéric-Fontaine.

Les pertes françaises sont particulièrement lourdes : le 6<sup>e</sup> RTM a perdu sept cents hommes (tués ou blessés) et le 1<sup>er</sup> RCP sept cent cinquante. Ces opérations ont entamé sérieusement les défenses ennemies sans toutefois trouver la fissure qui aurait permis le franchissement des crêtes et la descente en Alsace. Elles se soldent pour ces trois dernières semaines par près de deux mille prisonniers allemands et très largement le double de tués. Dans une lettre, datée du 19 octobre 1944, le général de Lattre note que « nous avons actuellement en face de nous plus de cinquante-cinq mille combattants, appuyés par plus de vingt-cinq groupes d'artillerie largement approvisionnés et un nombre étonnant de canons automoteurs et de chars<sup>8</sup> ». Outre la 338<sup>e</sup> DI, l'ennemi aligne une division fraiöche qui arrive de Norvège, la 269<sup>e</sup> DI, et la 189<sup>e</sup> DI, aguerrie par la lutte antimagis dans le Sud-Ouest.

Cette première opération facilite, le 14 novembre 1944, le déclenchement d'une seconde offensive à l'extrême sud par la trouée de Belfort, le long de la frontière Suisse. Le général Béthouart, commandant du 1<sup>er</sup> corps d'armée, y engage la 5<sup>e</sup> DB, la 2<sup>e</sup> DIM, la 9<sup>e</sup> DIC et le groupement Molle (composé d'unités FFI). La 338<sup>e</sup> DI allemande est enfoncée. L'offensive est marquée par des combats très durs, par des retours offensifs de l'ennemi dans le secteur de Dannemarie, fin novembre. La victoire est cependant acquise. Le Rhin a été atteint à Huningue. Belfort, Montbéliard et Mulhouse ont été libérés. L'encerclement réalisé dans le secteur de Burnhaupt a permis la destruction de la plus grande partie du 63<sup>e</sup> corps d'armée allemand du général Schalk, composé des 189<sup>e</sup> et 269<sup>e</sup> DI, de la 30<sup>e</sup> DI Waffen SS et de la brigade blindée Feldhernhalle. La 1<sup>re</sup> DFL, qui s'empare de Giromagny le 22 novembre, favorise ce brillant succès, sans oublier l'intervention de la 1<sup>re</sup> DB dans la région de Mulhouse.

Cette bataille de la trouée de Belfort et de la haute Alsace, du 14 au 28 novembre 1944, coûte six mille tués, blessés ou disparus

à l'armée de Lattre, ainsi que mille sept cents évacués pour gelures graves, sans oublier cent trente blindés (chars et automitrailleuses) détruits. Les pertes allemandes sont considérables : dix mille tués et dix-sept mille prisonniers, la capture de cent vingt canons et la destruction d'une centaine de blindés<sup>9</sup>.

Pendant ce temps, le général Leclerc et sa 2<sup>e</sup> DB participent, au sein de la 3<sup>e</sup> armée américaine, à une vive offensive en direction de Phalsbourg et de Saverne à la mi-novembre. Les groupements Rouvillois et Massu s'emparent de Saverne le 22. Leclerc lance la 2<sup>e</sup> DB, divisée en cinq groupements tactiques, par des chemins forestiers difficiles, mal surveillés par l'ennemi, en direction de Strasbourg où elle pénètre le 23 novembre. La capitale de l'Alsace est entièrement libérée deux jours plus tard. Dans son ordre du jour n° 73, le général Leclerc déclare aux soldats de sa division : « En cinq jours vous avez traversé les Vosges malgré les défenses ennemies et libéré Strasbourg. Le serment de Koufra est tenu ! Vous avez infligé à l'ennemi des pertes très sévères, fait plus de neuf mille prisonniers, détruit un matériel innombrable et désorganisé le dispositif allemand. Enfin et surtout, vous avez chassé l'envahisseur de la capitale de l'Alsace, rendant ainsi à la France et à son armée son prestige d'hier<sup>10</sup>. »

La première tentative de la réduction de la poche de Colmar, en décembre 1944, se révèle infructueuse, malgré les assauts enragés du 1<sup>er</sup> RCP, de la 2<sup>e</sup> DB, de la 3<sup>e</sup> DIA, de la 4<sup>e</sup> DMM, de la 2<sup>e</sup> DIM, des 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> DB, de deux divisions américaines (36<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> DI). Thann, Orbey, Witternheim tombent cependant aux mains des troupes françaises. Le 1<sup>er</sup> RCP compte à lui seul près de deux cents hommes hors de combat sur cinq cent onze soldats engagés ! Près de six mille soldats allemands ont été capturés.

Le 16 décembre, la contre-offensive allemande qui débute dans les Ardennes place l'armée américaine dans une situation délicate. Eisenhower n'écarte pas la possibilité d'une évacuation de Strasbourg. Les Français s'y opposent et prennent à leur charge la défense de la ville. Hitler et Himmler montent une vaste manœuvre en tenaille contre Strasbourg. Au nord, la 1<sup>re</sup> armée

allemande, forte de trois divisions blindées, une division parachutiste et deux d'infanterie, doit attaquer les positions américaines du 6<sup>e</sup> corps d'armée sur le front de Haguenau. Cette opération sera accompagnée d'une traversée du Rhin, au nord de Strasbourg, effectuée par la 553<sup>e</sup> division de grenadiers, front tenu par la 3<sup>e</sup> DIA et une partie la brigade Alsace-Lorraine. Au sud de Strasbourg, la 198<sup>e</sup> DI allemande et la brigade blindée Feldhernhalle, reconstituée, sont chargées d'enfoncer les positions de la 1<sup>re</sup> DFL et d'une partie de la brigade Alsace-Lorraine.

Le 7 janvier 1945, cette double offensive, appelée Norwind, démarre. « Le choc est violent, raconte le général de Lattre. Dans l'aube glaciale, sur la plaine couverte de neige que l'éclatement des obus saupoudre de cernes noirâtres, des ombres fantomatiques avancent, ombres démesurées des chars peints en blanc, ombres innombrables des fantassins revêtus de cagoules<sup>11</sup>. » Attaques et contre-attaques vont se multiplier jusqu'au 25. Les Français forment des poches de résistance dans les villages et tiennent avec fermeté. Les Américains reculent sur une seconde position. Les assauts allemands finissent par s'essouffler : Strasbourg est sauvé.

La conclusion de la campagne d'Alsace est alors imminente. La poche allemande de Colmar tient toujours. Du 20 janvier au 9 février 1945, la 1<sup>re</sup> armée française, la division Leclerc et deux DI américaines y livrent de furieux combats pour sa réduction. Les troupes allemandes de la 19<sup>e</sup> armée y concentrent quatre divisions d'infanterie, trois divisions de grenadiers et la 2<sup>e</sup> division de montagne, arrivée spécialement de Finlande. Le 1<sup>er</sup> corps d'armée de Béthouart (4<sup>e</sup> DMM, 2<sup>e</sup> DIM, 9<sup>e</sup> DIC) attaque au sud, tandis que la 10<sup>e</sup> DI de Billotte fixe les réserves allemandes au centre. Au nord de la poche, la 2<sup>e</sup> DB, la 1<sup>re</sup> DFL, la 5<sup>e</sup> DB et les deux DI américaines (3<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> DI) menacent directement Colmar. Il fait 20 °C au-dessous de zéro, le vent souffle et il y a un mètre de neige. La résistance allemande est acharnée. Les Français souffrent du handicap du matériel, notamment dans le domaine des blindés. Le char Sherman est dramatiquement surclassé par les Tigre, Panther et Jagdpanther. L'Alsace partage, avec la

Normandie, le triste privilège de la province la plus affectée par l'acharnement des combats avec plus d'une vingtaine de villages détruits. La poche de Colmar est finalement réduite et la ville libérée le 2 février par la 5<sup>e</sup> DB française. Les Allemands se retirent de l'autre côté du Rhin par le pont de Chalampé. La conquête de la poche coûte treize mille quatre cents tués ou blessés aux troupes françaises engagées, les Allemands ont perdu trente-cinq mille hommes, dont vingt mille prisonniers. Lors de cette bataille, la 9<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (9<sup>e</sup> DIC) a payé le plus lourd tribut des unités françaises avec quatre cents tués. Les deux divisions américaines comptent un total de cinq cent quarante-deux tués.

S'achève ainsi une des campagnes les plus dures menées par l'armée française, qui s'est heurtée à des conditions climatiques extrêmement difficiles et à un adversaire fanatisé et valeureux. Vingt ans plus tard, le général de Langlade, un des meilleurs officiers de Leclerc, lui rendra hommage : « Enfin, l'armée allemande à l'agonie sut se battre avec furie, jusqu'à ce qu'elle tombe morte. Ceci est un hommage que l'on se doit de rendre à cette race productrice d'admirables guerriers<sup>12</sup>. » De son côté, le général américain Eisenhower, commandant en chef des forces alliées de l'Ouest, ne tarit pas d'éloges pour l'armée française : « Cette victoire, remportée en affrontant des conditions difficiles de temps et de terrain, est un exemple exceptionnel de travail d'équipe d'alliés au combat. C'est un tribut à l'habileté, au courage et à la détermination de toutes les forces engagées. Je vous prie de transmettre au général de Lattre, commandant de la 1<sup>re</sup> armée française, et à toutes les forces sous son commandement mes félicitations pour ce haut fait<sup>13</sup>. »

La guerre de position dans les Vosges et en Alsace, durant l'hiver 1944-1945, n'est pas sans rappeler celle du front russe. Les rapports du capitaine Gouzy et du médecin capitaine de Tayrac, rattachés au corps franc Pommiès (49<sup>e</sup> RI), sont révélateurs :

« La neige recouvre le sol de deux mètres d'épaisseur [...]. Il faut relever régulièrement les éléments placés au sommet. Nos soldats enlèvent mutuellement la glace qui se forme sur leurs vêtements

insuffisants [...]. 90 % des armes ne peuvent fonctionner, un bloc de glace se formant à la fenêtre d'éjection [...]. Les hommes sont à la limite de la résistance. On constate chez eux un automatisme hébété. Il règne dans la troupe la psychose de l'insécurité au repos. Ils ne peuvent pas dormir et la fatigue va en s'accroissant. D'autre part, l'état des chaussures et des chaussettes provoque une macération des pieds qui rend la plupart des soldats inaptes à la marche. La température est tombée à  $\text{\textcircled{0}} 20 \text{ }^\circ\text{C}$ . Les hommes relevés des emplacements de combat sont employés au ravitaillement de leurs camarades en première ligne, et il faut aussi aider ceux des transmissions à maintenir les liaisons entre les divers PC. Enfin, il n'est pas rare qu'il faille épauler les brancardiers pour aller chercher les blessés des engagements nocturnes<sup>14</sup>. »

Les combattants doivent apprendre à vivre dans la neige, à lutter contre le froid, à maintenir les armes en état, à repérer les patrouilles ennemies, ces grands fantômes blancs qui s'infiltrent silencieusement entre les postes avancés. Les hauteurs sont couvertes d'une neige gelée. Les soldats montent à tour de rôle, section après section, groupe après groupe, occuper les postes de combat, durant trois jours, durant cinq jours, suivant les périodes. Les guetteurs, les pieds dans la neige, en pleine nuit, doivent lutter contre le sommeil. Les blocs de neige que les sapins laissent glisser au sol de temps en temps évoquent les pas des patrouilles allemandes, et il est difficile de se retenir de tirer.

Le soldat Henri Juppé, qui prend part à l'attaque du Petit-Drumont (1 208 mètres), dans la nuit du 28 au 29 novembre 1944, raconte : « Les conditions atmosphériques et la topographie des lieux sont déplorables. Il neige ; le vent est furieux et glacial ; les pentes abruptes sont enneigées ou glacées ; la visibilité est presque nulle, car un épais rideau de neige empêche nos hommes d'y voir à plus de trente-cinq mètres. Voilà les souffrances physiques qu'endurent ces hommes [...] lorsque, tout à coup, des hurlements inarticulés, des cris, se mêlant aux tirs de FM, de mitrailleuses, de mitraillettes, s'élèvent un peu partout. C'est l'accrochage. Les Boches qui nous ont entendus progresser tirent sur les cibles qui se détachent merveilleusement sur la neige

immaculée. Tout le monde est à terre pour la riposte. Un duel serré commence à quelques mètres les uns des autres [...] <sup>15</sup>. »

Certains soldats nord-africains éprouvent un sentiment d'abandon de la part de la France. Ils apprennent les remous nationalistes en Algérie. La plupart des tirailleurs, illettrés, ne s'en montrent guère préoccupés, ou pensent que les difficultés économiques, dont ils n'ignorent rien, en sont la cause. L'encadrement français, quant à lui, se révèle plus inquiet. Il recommande un contrôle strict de la correspondance, l'augmentation du nombre de sous-officiers européens, ainsi qu'une propagande soulignant l'effort de la France pour ravitailler l'Afrique du Nord.

Les nazis tentent de casser le moral de l'armée d'Afrique. Disséminés sur la rive droite du Rhin, des haut-parleurs s'adressent directement en arabe aux tirailleurs nord-africains : « La France coloniale vous transforme en chair à canon, venez donc rejoindre le III<sup>e</sup> Reich national-socialiste, qui lutte contre le colonialisme franco-britannique. » Le sergent du 1<sup>er</sup> RTA Belkacem Chaouch, fait prisonnier le 15 décembre 1944 devant Orbey, évadé du camp de Malzach et qui vient de traverser le Rhin à la nage, raconte qu'en Allemagne, les Nord-Africains sont séparés des Européens. Ils seraient mieux traités, recevant des cigarettes envoyées par Himmler. Des officiers nazis leur proposent de former une légion musulmane pour libérer l'Afrique du Nord du joug impérialiste de la France, sous la conduite du Mufti de Jérusalem. Sur les deux cent trente-trois mille soldats nord-africains de l'armée d'Afrique, seulement quatre-vingt-douze acceptent de s'engager dans la légion allemande musulmane. Encore s'agit-il uniquement de prisonniers qui, d'après le sergent Chaouch, le font uniquement pour ensuite s'évader et rejoindre les lignes françaises.

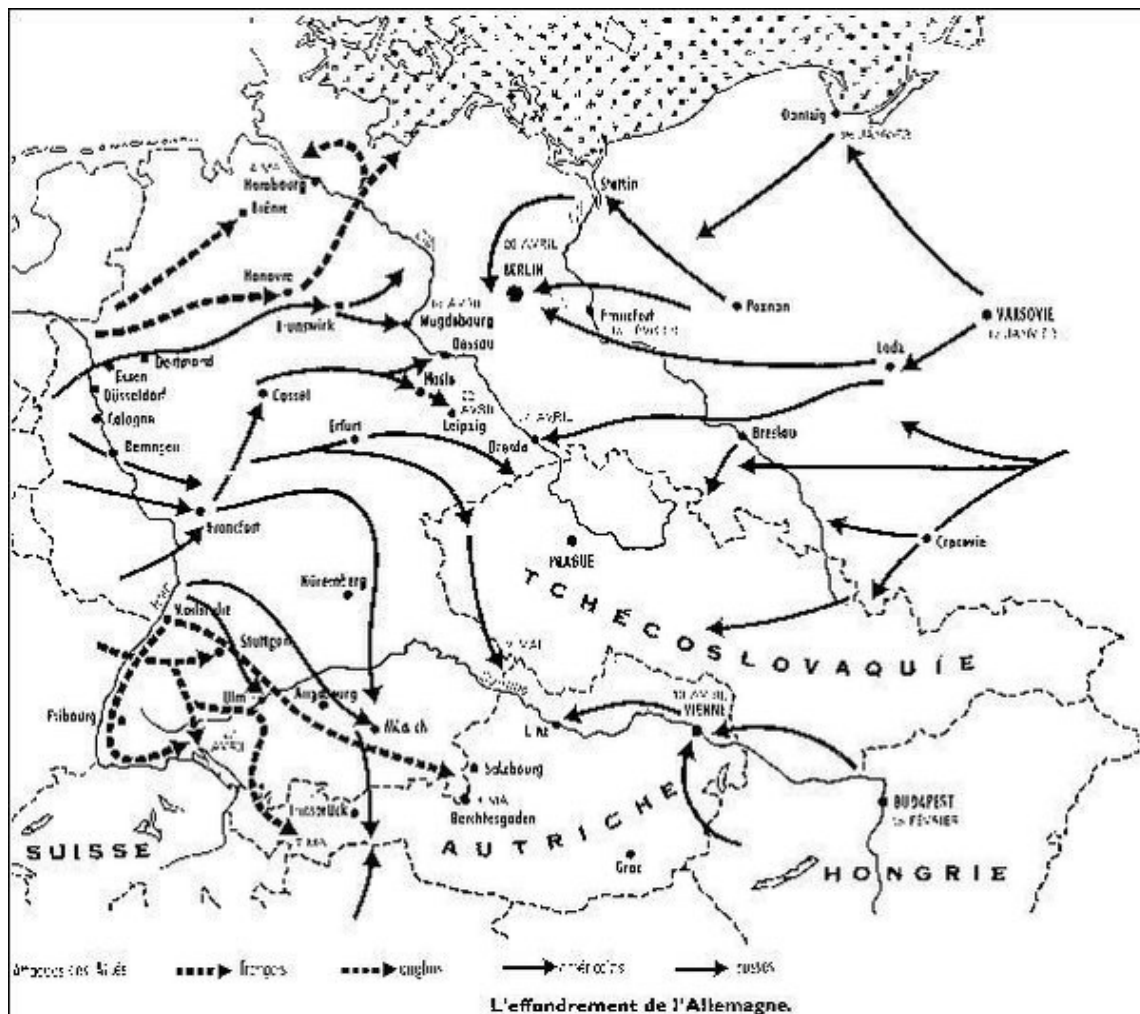
En mars 1945, la France est presque entièrement libérée, mis à part les poches allemandes de l'Atlantique et celles des Alpes qui résistent toujours. La Wehrmacht a repassé le Rhin. Mais, en dépit de sa retraite précipitée, de ses énormes pertes en hommes et en

matériel, elle représente encore une force cohérente. Elle cherche à s'accrocher, à gagner du temps.

Les Alliés ont résolu de l'anéantir en portant la guerre au cœur même du Reich, et d'obtenir sa capitulation sans conditions. Si la France veut être présente à cette victoire suprême, à cette revanche totale, à l'occupation du territoire ennemi et à l'élaboration de la paix, elle doit, aux côtés de ceux qui l'ont aidée à recouvrer ses frontières, participer à la campagne d'Allemagne. L'effort est dur pour un peuple épuisé par cinq années terribles et éprouvé, de surcroît, par un hiver exceptionnellement rigoureux. Il est dur aussi pour l'armée, dont certains éléments se battent depuis 1940.

À la veille de l'offensive sur le front Ouest contre l'Allemagne, les Alliés alignent quatre-vingt-dix divisions, dont cinquante-huit américaines, dix-huit britanniques, dix françaises, trois canadiennes et une hollandaise. Il convient d'ajouter dix autres divisions françaises, issues de la Résistance intérieure, qui luttent sur le front des poches de l'Atlantique et le front des Alpes occidentales face à un nombre équivalent de divisions allemandes ou italiennes. Comme on peut le constater par les chiffres, la participation de l'armée française à la victoire finale est importante à l'Ouest. Bien que repoussée derrière le Rhin, l'armée allemande représente encore une force armée de soixante-treize divisions à effectifs incomplets. La fin est cependant proche. L'absence totale de soutien aérien et la pénurie de tout matériel de guerre rendent la défaite inévitable.

Alors que quatre-vingts divisions alliées tiennent cinq cent trente kilomètres du front occidental, les seules dix divisions françaises, de la 1<sup>re</sup> armée, s'étalent sur deux cents kilomètres,



*La campagne d'Allemagne de la 1<sup>re</sup> armée française en avril-mai 1945.*

© CNJM

avec face à elles deux armées allemandes (19<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup>), sans oublier le 18<sup>e</sup> corps d'armée SS : l'ensemble représente une dizaine de divisions.

Pour envahir l'Allemagne, il faut à la 1<sup>re</sup> armée française une base de départ convenable. Or, celle-ci n'existe pas en Alsace. Au-delà du Rhin se dresse en effet le double obstacle de la ligne Siegfried et de la Forêt-Noire.

À la suite de pressantes démarches, le général de Lattre obtient, le 27 mars 1945, l'autorisation de faire pénétrer ses forces dans le Palatinat, aux côtés des armées alliées. Quelques unités du 2<sup>e</sup> corps d'armée traversent la Lauter, à Scheibenhart, pour se

placer sur leur base de départ. Étendant sa zone d'action jusqu'à Spire, le commandant de la 1<sup>re</sup> armée dispose ainsi d'un créneau sur le Rhin, face à la région de Karlsruhe où s'ouvre la trouée de Pforzheim qui sépare le massif de la Forêt-Noire de celui de l'Odenwald, donne accès sur les plateaux du Wurtemberg et permet de déborder la Forêt-Noire par le nord.

Le temps presse, car, au nord de l'armée de Lattre, la 7<sup>e</sup> armée américaine a déclenché son offensive et passe le Rhin le 26 mars. Ses avant-gardes progressent rapidement. Tant pour des raisons d'intérêt national que pour couvrir le flanc de l'armée américaine, les troupes françaises doivent franchir le fleuve sans plus attendre.

D'accord avec le général de Gaulle, le général de Lattre décide de brusquer les opérations. Cette décision paraît une gageure tant l'audace en est grande. Les délais sont extrêmement courts. Les unités qui doivent attaquer ne sont pas encore à pied d'œuvre, ni les embarcations du génie. L'artillerie n'a pas toutes ses munitions. Beaucoup d'unités ne sont pas prêtes matériellement à franchir le Rhin à une date aussi rapprochée.

Le général de Lattre rencontre ses commandants de division. Il bouscule les techniciens, leurs schémas, leurs objections. Il explique, il prouve que, cette fois encore, l'armée française, comme sur le front italien, en Provence et en Alsace, doit payer d'audace. À tous, il insuffle sa conviction totale du succès.

Le 31 mars 1945, peu avant le lever du jour, avec quelques embarcations, les forces françaises franchissent le Rhin et prennent pied sur la rive badoise. À l'est de Spire, un bataillon du 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens (3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne) progresse de quatre kilomètres de l'autre côté du fleuve. Au nord-est de Germersheim, la première vague du 4<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains (2<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée) passe également par surprise. Mais l'ennemi réagit violemment. Le 151<sup>e</sup> régiment d'infanterie, bloqué sur la rive de départ, doit renouveler sa tentative au début de l'après-midi, après que l'artillerie et les chars Destroyer M10 ont neutralisé ou détruit les casemates ennemies.

Au soir, quatre bataillons ont pris pied sur la rive orientale du fleuve. Les deux petites têtes de pont sont bientôt réunies. De là partira l'offensive qui brisera les défenses ennemies barrant la trouée de Pforzheim, et qui ouvrira la voie à la manœuvre d'exploitation. Après un nouveau franchissement du Rhin à hauteur de Leimersheim, les Français abordent Karlsruhe simultanément par le nord, l'est et l'ouest, et entrent dans la capitale badoise le 4 avril 1945 au matin.

L'ennemi masse devant Stuttgart quatre divisions et barre l'entrée du couloir badois avec deux autres grandes unités, fortement retranchées dans les organisations de la ligne Siegfried. Ils attendent sur les voies naturelles de pénétration. Aussi, pour le surprendre encore une fois, l'armée française va attaquer là où les difficultés du terrain rendent une offensive improbable : à travers le massif de la Forêt-Noire.

Fonçant du nord au sud à travers le massif montagneux qu'elles prennent également à revers, les troupes françaises se fraient un chemin au prix d'efforts opiniâtres. En même temps, débordant et culbutant le barrage de Rastatt, elles se précipitent par la plaine badoise en direction de Kehl pour dégager Strasbourg. Le 15 avril, Kehl est pris et la capitale alsacienne mise à l'abri de toute menace, tandis que, sur le revers de la Forêt-Noire, Freudenstadt est enlevé le 17 avril.

Moment décisif : le pont rétabli à Kehl donne à l'offensive des possibilités beaucoup plus grandes ; Freudenstadt lui ouvre une large porte sur les vastes plateaux du Wurtemberg propices à la ruée des chars. Dès lors, l'exploitation va prendre toute son ampleur.

À Freudenstadt, la 1<sup>re</sup> armée française se trouve au centre même du dispositif ennemi qu'elle sépare ainsi en deux masses, celle qui couvre Stuttgart et celle qui défend la rive est du Rhin et la Forêt-Noire.

De Freudenstadt, les Français s'élancent vers le sud et vers le nord-est pour achever de couper l'armée adverse et régler le sort des deux tronçons, stratégie audacieuse dont l'exécution va plonger les Allemands dans le plus profond désarroi. D'une part, la

4<sup>e</sup> division marocaine de montagne (DMM) et la 1<sup>re</sup> division blindée poussent rapidement le long des pentes est de la Forêt-Noire vers le Danube et la frontière suisse, pour interdire tout repli aux éléments ennemis chargés de la défense du Rhin et les enfermer dans le coude du fleuve. D'autre part, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée (DIM) et la 5<sup>e</sup> DB remontent vers le nord en direction de Stuttgart, dessinant un large mouvement enveloppant par le sud-est et le nord-ouest de la ville allemande. Ainsi, comme à Belfort et à Colmar, l'armée française, contournant l'obstacle, vient se placer dans le dos de l'adversaire pour lui couper la retraite, l'assaillir de toutes parts et le détruire : manœuvre d'anéantissement qui va se réaliser simultanément au nord et au sud.

C'est le 19 avril que les troupes du 2<sup>e</sup> corps d'armée (général de Monsabert) s'élancent vers Stuttgart. Les chars de la 5<sup>e</sup> DB pénètrent dans la ville le 21 par le sud. Une lutte violente s'engage. L'ennemi, pour se dégager, multiplie les contre-attaques. On se bat à bout portant. Fantassins, canonniers, artilleurs français tirent sur les colonnes allemandes qui cherchent à passer à travers les mailles du dispositif. L'un des PC de la 5<sup>e</sup> DB est encerclé et attaqué par des chars allemands. Une charge héroïque de blindés de la Légion le dégage. La volonté de vaincre des Français l'emporte sur l'énergie du désespoir de l'ennemi, dont les groupes, refoulés dans un espace toujours plus restreint, sont bientôt faits prisonniers.

Au sud est à l'ouest de Stuttgart, d'autres éléments allemands cherchent aussi à se frayer une voie et se jettent dans la forêt de Schonbuch. Pressés par les goumiers des 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> groupements de tabors marocains, ils essaient de gagner le Neckar à Tübingen. Mais, là encore, le général de Linarès, avec sa 2<sup>e</sup> DIM, contient leur poussée, les encercle et les capture. Plus de vingt mille soldats allemands et un matériel considérable restent entre les mains des Français.

Au sud de Freudenstadt, les troupes du 1<sup>er</sup> corps d'armée (général Béthouart) s'élancent, ce même 19 avril, de part et d'autre du haut Neckar, en même temps qu'elles établissent un

barrage face à l'ouest, le long de la Forêt-Noire. Elles dépassent Rottweil, atteignent le 20 avril le Danube à Donaueschingen, le franchissent en trois points, et se dirigent vers la frontière suisse et le lac de Constance.

Le 18<sup>e</sup> corps d'armée SS, avec quatre divisions et une nombreuse artillerie automotrice, se trouve encerclé dans le massif boisé de la Forêt-Noire. Va-t-il résister sur place ou capituler ? Regroupant sous le couvert des forêts leurs forces un instant désorientées, des chefs énergiques, décidés à rompre les lignes françaises, forment le dessein d'attaquer vers Villingen pour s'ouvrir une retraite.

Le 26 avril 1945, par surprise, en plusieurs colonnes, les divisions du 18<sup>e</sup> corps d'armée SS, appuyées par des blindés, débouchent brusquement de la forêt et cherchent à rompre le barrage. Deux groupes français d'artillerie, cernés un moment par le flot adverse, se battent avec acharnement et parviennent à rejeter l'ennemi en le décimant. Le 1<sup>er</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs marocains se met en hérisson dans le village d'Assen, bloque le gros de la colonne ennemie, résiste à tous les assauts et contraint l'assaillant à abandonner sur place tout son matériel et à se disperser.

Entre-temps, le général de Lattre dirige sur les lieux du combat de nouvelles unités prélevées sur la 5<sup>e</sup> DB, la 14<sup>e</sup> DI et la 3<sup>e</sup> DIA, qu'il met à la disposition du général Béthouart. L'aviation du 1<sup>er</sup> corps aérien français intervient également dans la lutte, apportant une aide extrêmement efficace aux troupes terrestres, par ses attaques à la bombe, à la mitrailleuse et au canon.

Bientôt, grâce à la détermination et à la coordination des efforts de tous, l'ennemi est cerné et anéanti dans la région de Villingen : le 1<sup>er</sup> corps d'armée fait quinze mille prisonniers. Le 18<sup>e</sup> corps d'armée SS n'existe plus. Seuls, subsistent encore quelques groupes ennemis qui, refoulés dans la montagne, seront capturés quelques jours plus tard lors des opérations de nettoyage.

Débouchant de Kehl, la 9<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale (DIC) du général Valluy, précédée du groupement tactique du général Caldairou, progresse sur les pentes ouest de la Forêt-Noire,

s'empare de Fribourg, poursuit une bataille de destruction et réalise le 26 avril, sur la frontière suisse, sa jonction avec la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne du général de Hesdin. Les prisonniers allemands se comptent par dizaines de milliers ; cinq généraux sont capturés.

Tandis que s'achève la bataille de la Forêt-Noire, l'ultime manœuvre d'anéantissement des forces ennemies se déroule. Partant du triangle stratégique Stockach-Engen-Tuttlingen, la 1<sup>re</sup> DB du général Sudre, avec le groupement tactique du colonel Gruss et celui du colonel Lehr, s'épanouit au sud du Danube en un large éventail pointant à la fois vers Ulm, sur le Danube même, Memmingen et Kempten dans la vallée de l'Iller. Le but de cette manœuvre est double : d'une part interdire à tout élément ennemi de se ressaisir sur le plateau au sud du Danube, d'autre part bloquer au nord du fleuve les forces adverses du Jura souabe devancées dans leur retraite. En deux jours, les chars français parcourent cent cinquante kilomètres, s'emparent de tous les passages sur le Danube, prennent Biberach le 23 avril.

Ainsi les forces allemandes qui occupent le Jura souabe sont prises à revers. Bientôt pressées par la 2<sup>e</sup> DIM, renforcée par le groupement tactique n° 5 et les blindés de la 7<sup>e</sup> armée américaine, elles tentent de s'échapper vers le sud. Mais ce mouvement était prévu et la 1<sup>re</sup> DB française, qui tient solidement la ligne du Danube, résiste aux attaques désespérées d'un adversaire aux abois.

Le 24 avril 1945, au soir, le groupement tactique n° 5, parti en flèche de Reutlingen, au sud de Stuttgart, réalise à Sigmaringen, sur le Danube, sa liaison avec la 1<sup>re</sup> DB. Dès lors, la poche ennemie du Jura souabe est coupée en deux. À partir du 25, des groupes désarmés errent dans la montagne, mais leur résistance est peu à peu réduite. Le 28, le nettoyage de cette région s'achève, anéantissant les derniers restes de la 19<sup>e</sup> armée allemande.

Le 28 avril, trois jours seulement après la prise de Constance, les 1<sup>re</sup> et 5<sup>e</sup> DB, aux ordres du général Béthouart, commandant le 1<sup>er</sup> corps d'armée, franchissent la frontière autrichienne et

prennent pied dans le Vorarlberg et dans les Alpes bavaroises, dont certains sommets culminent à trois mille mètres d'altitude. En trois jours, toute la région des plateaux comprise entre le lac de Constance et la vallée de l'Iller est conquise et nettoyée. Les bases allemandes de Friederichshafen et de Lindau, sur le lac de Constance, avec leurs chantiers navals et aéronautiques, leurs ateliers de construction de fusées V2, tombent entre les mains des Français

S'accrochant au terrain montagneux et au système d'ouvrages bétonnés implantés dans la région de Bregenz, multipliant les destructions sur tous les itinéraires, des unités SS tentent d'interdire l'accès des hautes vallées du Rhin et de l'Iller. Mais la 5<sup>e</sup> DB, après une lutte acharnée, force dès le 29 avril le verrou de Bregenz, prend Dornbirn le 1<sup>er</sup> mai, s'empare de Feldkirch le 3 mai, et atteint les frontières de la principauté du Liechtentstein. À sa gauche, la 1<sup>re</sup> DB remonte la vallée de l'Iller, enlève, par une habile manœuvre, la localité d'Immenstadt âprement défendue et, malgré un terrain rendu plus difficile par des destructions nombreuses, parvient au cœur des Alpes bavaroises, à Oberstdorf.

Suivant au plus près les deux divisions blindées, la 4<sup>e</sup> division marocaine de montagne à l'ouest et la 2<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée à l'est nettoient le terrain conquis et dépassent les blindés, dont la progression dans la haute montagne, encore couverte de neige, se heurte aux pires difficultés. Bousculées sans trêve, les divisions ennemies ne peuvent échapper à la capture. Le 7 mai, partant de Langen, quelques chasseurs du 1<sup>er</sup> bataillon de choc, conduits par le lieutenant Crespin, entreprennent l'ascension de l'Arlberg pour y planter le drapeau tricolore.

Du 31 mars, jour du franchissement du Rhin, jusqu'au 7 mai 1945, l'armée française a conquis quatre-vingt mille kilomètres carré du Grand Reich hitlérien, les régions du Palatinat, du pays de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière et de l'Autriche du Sud. Elle a détruit les 19<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> armées allemandes, ainsi que le 18<sup>e</sup> corps d'armée SS, capturé cent trente mille prisonniers. Parmi

eux, le fils du maréchal Rommel, Manfred, qui s'empresse de raconter au général de Lattre comment son père a été contraint au suicide par Hitler. Les pertes françaises ne dépassent pas six mille hommes (tués, blessés ou disparus). La 2<sup>e</sup> DIM compte neuf cent trente-huit soldats hors de combat (tués ou blessés), la 9<sup>e</sup> DIC six cent soixante-deux, la 3<sup>e</sup> DIA six cent trente-deux, la 5<sup>e</sup> DB cinq cent quarante-deux. La 1<sup>re</sup> DB compte à son actif, pour cette ultime campagne, trente mille prisonniers allemands, dont dix généraux, soit le double de son effectif, cent cinquante canons détruits, des trains entiers de matériels, quarante avions intacts, des centaines de véhicules, d'immenses dépôts de vivres et d'archives – au prix, de son côté, de cent trente-sept tués, quatre cent trente-six blessés et vingt-cinq disparus.

Le 23 avril 1945, Hitler prend officiellement en main la défense de Berlin, chargeant Goebbels d'annoncer qu'il n'abandonnera pas la capitale du III<sup>e</sup> Reich. Les troupes soviétiques livrent de terribles combats pour s'emparer de chaque quartier. La garnison allemande compte encore trois cent mille hommes. Le 25, la 3<sup>e</sup> armée américaine poursuit son offensive vers la frontière tchécoslovaque, atteignant au sud le Danube. La 2<sup>e</sup> armée britannique fait son entrée à Brême. Le 30, l'armée allemande est à moitié anéantie, un million huit cent mille hommes sont cependant encore en mesure de combattre, mais ils ne le font que dans le seul but de se frayer un passage à travers les armées soviétiques, occupant toute l'Europe de l'Est, afin de se rendre aux Occidentaux. À 15 h 30, ce même 30 avril 1945, Hitler se suicide dans le bunker de la chancellerie de Berlin. Après de très durs combats durant toute la journée, à 22 h 50, trois bataillons d'assaut de la 150<sup>e</sup> division soviétique investissent le Reichstag : le lieutenant Berest et deux sergents plantent le drapeau soviétique sur la statue équestre représentant l'Allemagne triomphante.

### **Le drapeau français flotte sur le nid d'aigle de Hitler**

La 2<sup>e</sup> division blindée, libérée du front de la poche de Royan en Charente-Maritime, se porte à marches forcées en direction de l'Allemagne. Parties le 23 avril 1945 du sud-ouest de la France, ses premières colonnes atteignent le 27 le cœur de la Souabe, à la moyenne de près de trois cents kilomètres par jour. Le 2 mai, la 2<sup>e</sup> DB est entièrement regroupée.

Le même jour, un de ses groupements franchit le Lech au sud d'Augsbourg, atteint l'Isar puis l'Inn qu'il franchit le 3 mai au matin. L'ennemi ne semble plus réagir que par la destruction systématique des ponts. Parfois, un barrage de route : un char entouré de quelques fantassins résiste. Un engagement rapide et ces fanatiques vont grossir le troupeau de prisonniers qui reflue à pied et presque sans escorte vers les arrières français. La position fortifiée allemande, la fameuse Alpenstellung, est abordée sans résistance. L'affaissement est général dans toute la région. Les civils sortent des drapeaux blancs. De nombreux généraux et personnages importants du régime hitlérien se rendent à la division Leclerc. Au milieu d'un peuple vaincu, qui devient plat et servile, circulent les martyrs de cette guerre : prisonniers en uniformes appartenant à toutes les nationalités alliées ; déportés aux cheveux ras, à la silhouette squelettique, aux yeux hagards.

La 2<sup>e</sup> DB fonce à toute allure sur l'autostrade qui conduit à Berchtesgaden, là où Hitler invitait les dignitaires nazis et les personnalités étrangères. Au franchissement de la Sallach, le pont est coupé et la gorge étroite défendue par deux compagnies ennemies, appuyées par des pièces de 88 mm. L'artillerie française arrive à temps pour soutenir l'attaque et, le 4 mai au soir, le génie lance un pont.

Le 5 mai 1945, vers 15 heures, les premiers éléments de la 2<sup>e</sup> DB atteignent le village de Berchtesgaden déjà rempli de troupes de la 3<sup>e</sup> division américaine qui a roulé à toute vitesse sur une route parallèle. Dépassés par les événements, ou pris de panique, les SS ont renoncé à défendre le repaire de leur Führer. Les casernes de Berchtesgaden sont pleines de troupes régulières rassemblées pour une reddition en ordre. À l'origine, Berchtesgaden est une petite station de montagne, au creux d'un

cirque où se rejoignent trois torrents. Le repaire de Hitler est bâti à 1 800 mètres d'altitude, sur le sommet rocheux de l'Obersalzberg. C'est toute une petite ville, le Platterhof, qui a été construite par le maître de l'Allemagne autour de sa propre villa, le Berghof : villas pour ses gardes et ses acolytes, caserne de SS, hôpital, hôtel pour les invités, garage. La 2<sup>e</sup> section de la 12<sup>e</sup> compagnie du régiment de marche du Tchad, conduite par le capitaine Touyeras, s'empare du « nid d'aigle », la villa du Führer, sans rencontrer la moindre résistance. Le Berghof a été en partie détruit par un bombardement aérien. Arrivé peu après, le général Leclerc peut enfin contempler les ruines de ce symbole d'un Reich qui s'était voulu millénaire.

Le lendemain, 6 mai, une patrouille de la 2<sup>e</sup> DB, après neuf heures de marche dans la neige et les éboulis, hisse les couleurs françaises sur le sommet du Kehlstein. C'est le cœur même de l'Allemagne, cette forteresse qui aurait dû constituer le dernier réduit de la puissance nazie, que la 2<sup>e</sup> DB atteint la première pour y planter le drapeau national et écraser ce que le monde considérait comme le symbole de la grandeur et de la puissance du régime hitlérien.

Du débarquement de Provence (15 août 1944) à la capitulation allemande (8 mai 1945), l'armée française (1<sup>re</sup> armée et 2<sup>e</sup> DB) a capturé trois cent mille soldats allemands. Elle compte de son côté cinquante-sept mille soldats tués ou blessés au combat.

[1](#) *Ibid.*

[2](#) *Ibid.*

[3](#) Paul Gaujac, *La Guerre en Provence*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998.

[4](#) Philippe Masson, *Histoire de l'armée française de 1914 à nos jours*, *op. cit.*

[5](#) Michel Marmin, *Leclerc*, Trelissac, éd. Chronique, 1997.

[6](#) Entretien avec Jacques Chaban-Delmas, juillet 1998.

[7](#) Philippe Masson, *op. cit.*

[8](#) Archives militaires françaises, Vincennes.

[9](#) *Ibid.*

[10](#) *Ibid.*

[11](#) Général de Lattre de Tassigny, *op. cit.*

[12](#) Archives militaires françaises.

[13](#) *Ibid.*

[14](#) Archives du centre national Jean Moulin, Bordeaux.

[15](#) *Ibid.*

[16](#) Archives militaires françaises.

## Chapitre VI

# L'AVIATION ET LA MARINE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE AU COMBAT

### Les combats de l'armée de l'air

Le 1<sup>er</sup> janvier 1944, deux groupes français de chasse sont basés en Corse (I/3 et II/7 à Ajaccio), un au Liban (III/3) et six en Afrique du Nord (I/7, II/3, I/4, I/5, III/6). En dehors du groupe Ardennes qui termine son entraînement sur Hurricane, les autres unités sont engagées dans de longues et ennuyeuses patrouilles quotidiennes, au large des côtes méditerranéennes, en protection des ports nord-africains et des convois ravitaillant les forces alliées en Italie.

Ces groupes de chasse doivent attendre jusqu'au 15 août, jour du débarquement de Provence, pour connaître un rôle offensif. Quelques rares rencontres opposent chasseurs français et avions allemands. Les pilotes français remportent quinze victoires jusqu'au début du mois d'août. Le groupe I/4 Navarre, équipé de chasseurs P39 Aircobra, se taille la part du lion avec six victoires confirmées, entre le 2 février et le 30 mai 1944. Son commandant, le capitaine de La Martinière, est descendu lors d'une mission et ne sera récupéré que le 10 mars, après deux jours passés en pleine mer, sauvé par son gilet de sauvetage.

En 1944, trois nouveaux groupes sont formés. C'est d'abord le II/6 Travail, situé à Reghaïa le 1<sup>er</sup> août, équipé de P39. Il se trouve placé sous les ordres du capitaine Lacombe. Le mois suivant, le II/9 Auvergne est mis sur pied à Meknès, grâce également à des P39, sous les ordres du commandant Canel. Enfin, en décembre, le I/9 Limousin, toujours sur P39, est confié au capitaine Lansoy à Meknès. Le chasseur P39 Aircobra peut voler jusqu'à

620 kilomètres à l'heure et dispose d'un canon de 37 mm, ainsi que de quatre mitrailleuses de 12,7 mm.

Lors des semaines qui précèdent le débarquement de Provence, les différents groupes participent à diverses missions sur les côtes françaises, le II/5 Lafayette opérant même très fréquemment au-dessus de l'Italie. Durant cette période, les groupes méditerranéens se trouvent en pleine mutation. Ils abandonnent leur vieux matériel démodé (P39 et Hurricane) pour des P47 Thunderbolt, une innovation très appréciée par les pilotes français, dont le sergent Alain Massart, du groupe Ardennes, se souvient :

« Le Thunderbolt P47 était le meilleur chasseur bombardier de l'époque. Équipé d'un moteur d'une puissance de 2 800 CV, sa vitesse atteignait près de 700 km/h ; son autonomie couvrait 700 à 1 600 km suivant les réservoirs fixés sous le ventre de l'appareil ou sous les ailes. Son armement se composait de huit mitrailleuses lourdes de 12,7 mm, de deux bombes de deux cent vingt-cinq ou quatre cent cinquante kilos. Son poids maximum au décollage pouvait atteindre huit tonnes. Il fut la terreur des troupes allemandes au sol sur le front d'Alsace et du Rhin.

Le groupe de chasse Ardennes participe, avec les autres unités de chasse, au débarquement en Provence en bombardant et mitraillant les défenses allemandes. Servant d'appui-feu à l'armée du général de Lattre, nous occupons les bases de Salon, Lyon, Dole, Luxeuil et Colmar. La DCA allemande nous a causé des pertes sensibles : sept tués, deux blessés, trois prisonniers. Mais nous avons infligé des dégâts considérables au III<sup>e</sup> Reich : destructions de dépôts et installations, coupures de voies de communication, destructions de matériel (wagons, véhicules automobiles, blindés, batteries, avions au sol...). Le groupe Ardennes a accompli, en dix mois d'opération, plus de 3 300 sorties.

Je n'ai pas oublié les "slaloms" entre les éclats multicolores de la Flak (DCA allemande), les sueurs froides, les plongées jamais assez rapides devant les balles traçantes qui montaient à ma rencontre en me donnant l'impression qu'elles m'étaient toutes destinées. Chaque

position allemande était truffée de pièces de DCA de tous calibres. Nous avons terminé la guerre en occupation à Andernach<sup>1</sup>. »

Lorsque le 15 août 1944, les Alliés débarquent en Provence, l'organisation des groupes méditerranéens de la chasse française est le suivant :

– 1<sup>re</sup> escadre (commandant Monraisse) : groupes I/3 (commandant Duval), I/7 (commandant Dorance) et II/7 (commandant Hugo).

– 3<sup>e</sup> escadre (commandant de La Martinière) : groupes III/3 (capitaine Vinçotte), I/5 (capitaine Marin La Meslée), II/6 (capitaine Lacombe), III/6 (commandant Clausse).

– 4<sup>e</sup> escadre (commandant Arnaud) : II/3 (commandant Barbier), I/4 (capitaine Maurin) et II/5 (commandant de Rival-Mazères).

Le type de matériel perçu par les Français (en majorité des P47) les destine à l'appui tactique en soutien de la 1<sup>re</sup> armée française, engagée aux côtés de la 7<sup>e</sup> armée américaine, poursuivant la 19<sup>e</sup> armée allemande en Provence, dans le sillon rhodanien, puis en Alsace et par-delà le Rhin, jusqu'en Allemagne.

Le 8 septembre 1944, des Spitfire du groupe II/7 mitraillent des convois ennemis aux environs de Dijon. À 17 h 20, le capitaine Valentin reçoit une balle de mitrailleuse de DCA en plein front. Son avion s'écrase avec lui au sol. Valentin était un des as du groupe, titulaire de sept victoires en 1940 et trois autres ultérieurement. Le 8 octobre, huit Spitfire du même groupe se heurtent à une formation de Messerschmitt 109 près de Gérardmer. Deux avions allemands sont abattus. Lors de cette même opération, le commandant Monraisse, commandant de l'escadre, mitraille un train en gare d'Halsbach. Touché par la DCA, son avion percute un bâtiment. Monraisse, ancien commandant de groupe en 1940, était l'une des plus belles figures de la chasse française et sa disparition causa une profonde émotion chez les pilotes.

Le 24 décembre 1944, douze Spitfire du groupe II/7, dirigés par le capitaine Gauthier, rentrent d'une escorte de bombardiers B26 au-dessus de Donaueschingen, lorsqu'ils se heurtent à une trentaine de Messerschmitt 109 ou Focke-Wulf 190 à 4 500

mètres à la verticale de Bonndorf. Deux Messerschmitt et deux Focke-Wulf sont descendus. Malheureusement, le sous-lieutenant Boillot est tué aux environs de Rottweil.

Deux jours plus tard, la chasse française fait encore mieux, en abattant sept Messerschmitt 109 :

« Neuf Spitfire, raconte C. J. Ehrengardt, commandés par le lieutenant Rebière effectuèrent, vers 13 h 40, un "swepp" (mission tactique) sur l'axe Gerersheim-Stuttgart. Arrivés à 4 500 mètres d'altitude, au-dessus de Pforzheim, le lieutenant Simard aperçut deux Messerschmitt beaucoup plus bas. Les Français piquèrent sur les intrus. Mais il s'agissait en fait de deux groupes de huit chasseurs appartenant au II/JG 53 qui venaient de décoller de leur terrain de Malmsheim, sous les ordres de leur kommandeur, le hauptmann Meimberg. Bénéficiant de l'effet de surprise et de la supériorité de l'altitude, les Français abordèrent le combat tournoyant qui s'ensuivit avec ces deux avantages fondamentaux. Sept Messerschmitt furent envoyés au tapis en quelques minutes sans qu'un seul obus ait atteint un seul Spitfire. Meimberg fut touché et dut sauter en parachute au-dessus de Schaihlof. Les Allemands comptèrent deux tués et un blessé grave dans leurs rangs. Il n'est malheureusement pas possible de déterminer avec exactitude le nom du vainqueur du kommandeur du II/JG 53, récipiendaire de la Ritterkreuz et titulaire de cent cinquante-trois victoires aériennes, bien qu'il y ait de fortes présomptions en faveur du sous-lieutenant Leroy<sup>2</sup>. »

Le 1<sup>er</sup> février 1945 est marqué par la création de la 5<sup>e</sup> escadre française de chasse, confiée au commandant Alexandre et regroupant les groupes II/6 et II/10. Toutefois, le I/9 Limousin ne participe à aucune mission et le 8 mai 1945, il achève son instruction à Reghaïa, de l'autre côté de la Méditerranée.

Le 4 février, le commandant Edmond Marin La Meslée, l'as français de la campagne de 1940 avec vingt victoires, commandant du groupe de chasse I/5, dirige personnellement une patrouille chargée d'attaquer des ponts de bateaux à Neufbrisach. Les appareils P47 sont particulièrement efficaces pour ce type de mission. Tout se passe bien mais, sur le chemin du retour, Marin

La Meslée aperçoit des camions allemands sur la route. Malgré une Flak assez dense, il pique pour les mitrailler. Il décide de refaire une passe pour vérifier les résultats de son attaque. Un obus de 40 mm atteint l'avion derrière la plaque de blindage du pilote. En quelques secondes le P47 prend feu et explose. Les débris de l'appareil tombent épars aux environs de Rustenhardt, à quelques kilomètres au sud-ouest de Neufbrisach.

En avril 1945, quelques combats aériens opposent avions français et allemands. L'ultime duel se déroule le 24, lorsque dix Spitfire du I/3, engagés par le capitaine Le Groignec, après une mission sur l'axe Ulm-Augsbourg-Memmingen, croisent une formation de Messerschmitt 109, au-dessus de Tannhausen. Le sous-lieutenant Denieu remporte la dernière victoire confirmée de l'armée de l'air française lors de cette guerre.

Parallèlement à la chasse, l'aviation française compte le groupe de bombardement Lorraine sur le front ouest, ainsi que trois autres groupes du même type (Gascogne, Bretagne et Maroc) sur le front méditerranéen. Ses unités accomplissent des missions périlleuses jusqu'à la fin de la guerre sur l'Allemagne ou ailleurs.

De 1941 à 1945, les seize groupes français de chasse ont remporté six cents victoires lors des combats aériens contre l'Axe, dont quatre cent douze depuis 1943. Le groupe Normandie-Niémén, engagé sur le front russe, se taille la part du lion avec à son actif deux cent soixante-treize victoires. Viennent ensuite le groupe Île-de-France avec soixante-neuf victoires et le groupe Alsace avec soixante-sept victoires. La totalité des pertes des pilotes français de chasse se monte à trois cent soixante tués de 1941 à 1945.

Les quinze groupes français de chasse, qui effectuèrent des missions de bombardements de 1943 à 1945, ont détruit cent vingt-neuf locomotives, onze mille six cent quinze wagons, cinq mille trois cent onze véhicules divers ou blindés, quarante-six navires de fort tonnage, quatre cent vingt péniches, cent quatre-vingt-dix-huit batteries d'artillerie, cent vingt dépôts de munitions, cent trois dépôts d'essence et cent quatre usines d'armement<sup>3</sup>.

## La fusion des forces navales françaises

Malgré le sabordage d'une partie de la flotte française à Toulon, en novembre 1942, les forces navales françaises alignent encore des moyens considérables. Il reste dans les différentes parties du vaste Empire colonial français de nombreux navires de guerre, dont cent trente mille tonnes pour l'Afrique du Nord, soixante-six mille tonnes pour Alexandrie, trente-quatre mille tonnes pour les Antilles et seize mille deux cents pour l'Indochine. Les forces navales françaises libres (FNFL) représentent cinquante-sept mille tonnes de bâtiments. La fusion intervient en août 1943. Les unités navales en Indochine ne pourront, cependant, se joindre à la nouvelle flotte combattante et devront se saborder lors du coup de force japonais en mars 1945.

Les forces maritimes d'Afrique, d'Alexandrie et des Antilles alignent les bâtiments suivants :

- Trois cuirassés : *Richelieu, Jean-Bart, Lorraine.*
- Un porte-avions : *Béarn.*
- Trois contre-torpilleurs (croiseurs légers) : *Fantasque, Malin, Terrible.*
- Six torpilleurs : *Simoun, Tempête, Alcyon, Basque, Forbin, Fortuné.*
- Quinze sous-marins : *Centaure, Archimède, Argo, Glorieux, Casabianca, Marsouin, Atalante, Amazone, Antiope, Vestale, Sultane, Aréthuse, Orphée, Perle, Protée.*

Les forces navales françaises libres, devenues forces navales françaises de Grande-Bretagne, reposent sur les navires suivants :

- Un cuirassé : *Courbet.*
- Deux contre-torpilleurs : *Léopard* et *Triomphant.*
- Un destroyer : *La Combattante.*
- Cinq avisos : *Chevreuil, Commandant-Dominé, Commandant-Duboc, La Moqueuse, Savorgnan-de-Brazza.*

– Cinq frégates : *La Découverte, La Surprise, L'Aventure, Tonkinois, Croix-de-Lorraine.*

– Sept corvettes : *Aconit, Lobélia, Renoncules, Roselys, Commandant-d'Estienne-d'Orves, Commandant-Détroyat, Commandant-Dragou.*

– Cinq sous-marins : *Curie, Doris, Junon, Minerve, Rubis.*

À ces éléments principaux s'ajoutent deux ou trois patrouilleurs, un croiseur auxiliaire (*Cap-des-Palmes*), deux flottilles de chasseurs, la 23<sup>e</sup> flottille de vedettes lance-torpilles.

En outre, les Anglo-Américains cèdent à la France combattante six destroyers d'escorte, trente-deux escorteurs, cinquante chasseurs de sous-marins, trente et un dragueurs, une quarantaine de remorqueurs et bâtiments de servitude, ainsi que cinquante chalands de débarquement.

Avec un effectif de cinquante mille hommes, dont deux mille officiers, la marine retrouve en 1943 la moitié de ses effectifs de 1939.

L'Aéronavale fait également l'objet d'un effort de modernisation avec une flottille de bombardement et une autre d'exploration basées à Dakar, une flottille de bombardement à Agadir, une flottille de chasse et deux escadrilles de surveillance en Méditerranée.

Le commandement de l'ensemble de la flotte française est assuré par l'amiral Lemonnier, secondé par l'amiral Auboyneau (issu des FNFL). Le nouveau chef d'état-major prend ses fonctions le 4 août 1943. Durant l'automne 1943, M. Louis Jacquinot se charge de la direction du ministère de la Marine.

« Avec les points névralgiques de ses ports stratégiques bien situés tant sur l'Atlantique (Dakar, Abidjan, Casablanca) que la Méditerranée (Oran, Alger, Bizerte), écrit Michel Bertrand, l'Empire français et sa marine constituaient pour les Alliés un atout important et une force offensive sur laquelle on pouvait compter. La participation déterminante de nos navires aux débarquements de Corse, de l'île d'Elbe, de Provence devait en apporter un éclatant témoignage<sup>4</sup>. »

Les croiseurs et escorteurs français prennent une part importante à l'escorte des convois alliés et à la bataille de l'Atlantique contre les sous-marins, soulageant d'autant les marines britannique et américaine. En Méditerranée orientale, la division navale du Levant (navires *La Moqueuse*, *Commandant-Duboc*, *Commandant-Dominé*, patrouilleur *Reine-des-Flots*) intervient lors de l'occupation allemande du Dodécanèse. Le bâtiment *Reine-des-Flots* se distingue particulièrement le 24 octobre 1943 en repoussant deux attaques de Stuka et le 28, en descendant avec sa DCA deux bombardiers Junker 88.

Durant la seule période de l'année 1943, les bâtiments légers français assurent plus de sept cents missions d'escorte, tandis que l'Aréonavale accomplit plus de neuf mille heures de vol pour la seule protection des convois. Durant les sept premiers mois de 1944, les forces navales françaises escortent près de deux cents convois, dont soixante-dix exclusivement sous la protection de la flotte française, sur les routes maritimes reliant l'AOF au Maroc et à l'Algérie.

Le 4 mai 1944, le torpilleur sénégalais contribue à la destruction du sous-marin allemand U-371. L'amiral Fewitt remet en personne la légion américaine du Mérite à son commandant, le capitaine de corvette Poncet.

Les sous-marins *Casabianca*, *Protée*, *Archimède*, *Perle*, *Aréthuse*, *Orphée*, *Sultane* et *Curie* opérant en Méditerranée accomplissent une cinquantaine de patrouilles, coulent une dizaine de navires de l'Axe. Le *Rubis*, issu des FNFL, en activité depuis 1940, fête au début de l'année 1944 l'immersion de sa cinq centième mine dans les eaux ennemies. Des missions spéciales sont accomplies sur les côtes occupées de Provence, de l'Atlantique et jusqu'en Espagne.

### **Missions de guerre sur les côtes corses**

En septembre 1943, la marine française accomplit à elle seule le transport d'importantes troupes françaises devant participer à la libération de la Corse. Les Alliés anglo-américains, engagés à

fond dans les opérations sur les côtes italiennes, ne peuvent lui fournir un quelconque soutien maritime ou aérien. La marine française d'Afrique du Nord et des Antilles fait rallier à grande vitesse divers navires pour les aiguiller sur ce qu'on appela par la suite le « rail » Alger-Ajaccio. Le sous-marin *Casabianca*, du capitaine de corvette L'Herminier, est le premier à transporter, le 13 septembre, un commando d'une centaine de soldats français. Les croiseurs *Jeanne-d'Arc*, *Montcalm*, les croiseurs légers *Fantasque*, *Terrible*, les torpilleurs *Tempête*, *Alcyon*, *Fortuné*, *Forbin*, d'autres navires, ainsi que les sous-marins *Casabianca*, *Perle* et *Aréthuse*, effectuent plusieurs voyages. Près de dix mille hommes sont ainsi débarqués en un temps record, au cours d'une dizaine de traversées. L'amiral Lemonnier demande au général Bouscat le concours de l'armée de l'air française, qui lui adresse une escadrille de Spitfire français, commandée par le capitaine Hugo. Les appareils français descendent, en deux journées, trente-huit avions allemands en n'en perdant que deux de leur côté.

En dix mois, la flotte française effectue le transport en Corse, sans aucune perte, de soixante mille hommes, cinquante-cinq mille véhicules ou canons, neuf mille animaux divers (chevaux, mulets et moutons), ainsi que cent vingt mille tonnes d'approvisionnements pour la population civile et l'armée.

### **Les croiseurs légers en Méditerranée**

Les croiseurs légers *Fantasque*, *Terrible* et *Malin*, fierté de la marine française, se trouvent à la pointe des combats en Méditerranée. Appartenant à la classe des contre-torpilleurs de trois mille tonnes, ils ont été conçus pour conduire des opérations éclair contre les convois et des installations portuaires. « Ces navires, écrit Michel Bertrand, étaient les plus rapides de leur époque puisque filant à près de quarante nœuds<sup>5</sup>. »

L'armement de chaque bâtiment repose sur cinq canons de 138 mm, huit à onze de 40 mm, dix de 20 mm, 6 lance-torpilles de

550 mm, ainsi que des grenadeurs. L'équipage peut atteindre trois cents hommes.

Intégrés au sein de la 10<sup>e</sup> division navale, basée en Égypte, à la fin de l'été 1943, les trois navires français sont chargés de mener des attaques rapides contre les convois germano-italiens dans l'Adriatique et au large de la Grèce. Leurs succès foudroyants leur vaudront le surnom de « lévriers de la mer ».

Le 14 novembre 1943, le *Fantasque* et le *Terrible* intègrent la force H de l'amiral sir Algernon Willis. Destination Léros, une petite île où un commando de résistants grecs doit être débarqué pour y mener des sabotages. Les Britanniques seront également présents avec un détachement de « Bérets verts ». Le 19, le *Fantasque* (commandant Perso), le *Terrible* (commandant Lancelot) et le croiseur antiaérien anglais *Phoebé* accomplissent avec succès cette mission. Les deux croiseurs légers français effectuent, dans la même journée, une reconnaissance en mer Égée, autour de l'île d'Amorgos. La couverture antiaérienne est assurée par le croiseur *Phoebé* qui, dérouté vers la Crète, quittera la patrouille à 17 heures. La Luftwaffe est fort active dans le secteur, comme peuvent en témoigner les nombreuses carcasses de navires calcinés. À 16 heures, des avions de l'Axe sont détectés par le *Phoebé* à 60 milles. Vingt minutes plus tard, dix-huit bombardiers Junker 88 apparaissent à l'horizon, en formation de combat. Le *Phoebé* déclenche un tir de barrage avec ses diverses pièces. Un chapelet de bombes encadre le *Fantasque*. Le *Terrible* n'est pas non plus épargné, mais la chance est du côté des Français : les bombes manquent leurs cibles. La DCA du *Fantasque* abat un avion. Deux autres appareils ennemis sont descendus lors du combat. Tout semble terminé à 17 heures. Mais des Junker 88 apparaissent de nouveau dans le ciel, à 17 h 30, lâchant leurs bombes. Le *Fantasque* parvient à abattre deux appareils ennemis. À 19 h 15, les deux « lévriers de la mer » pénètrent dans le chenal d'accès à la mer Égée, lorsqu'un télégramme ordonne d'effectuer une mission dans le canal de Mykoni. Le *Terrible*, handicapé par un ennui de moteur, ne peut suivre. Il faut filer à 36 nœuds et il n'en peut donner que 32. Les deux croiseurs légers se séparent.

« Le *Terrible*, raconte Paul Carré, aborde Amorgos par sa pointe sud-ouest. Il s'approche jusqu'à deux milles du cap Kalotari, contourne l'île par l'ouest, puis explore les baies nombreuses et découpées de la côte nord. Les radars sont en marche et donnent tous les détails du rivage : rien ! L'ennemi a dû être alerté par les avions et a caché ses bâtiments. Le commandant Lancelot décide de poursuivre sa route en passant au sud des petites îles de Kinaros et de Levitha, après quoi il vient cap au sud pour rejoindre le *Phoebé*<sup>6</sup>. »

Le *Fantasque* a mis de son côté le cap sur Mykoni qu'il atteint peu après minuit, puis il fait demi-tour et défile devant les îles grecques comme Denisa, Naxos, Amorgos, Stampalia... vides de navires ennemis. Le *Terrible* rejoint le *Phoebé* à 6 h 45, le 20 novembre. À 7 heures, le *Fantasque* rallie à son tour et c'est le retour vers Alexandrie, en Égypte.

Le 27 novembre 1943, le capitaine de vaisseau Sala prend le commandement du *Fantasque*. Puis le même navire navigue vers les côtes méridionales de la Crète, afin d'y dénicher d'éventuels bâtiments ennemis. Durant la même période, le *Terrible* effectue une mission devant Rhodes que les Allemands fortifient.

Le 5 décembre, les deux croiseurs légers subissent quelques réparations. Le 23, ils sont chargés de mettre fin à l'activité des forceurs allemands de blocus, navires pirates souvent camouflés en neutres. La proie recherchée porte sur un vapeur de près de cinq mille tonnes, surnommé *Saint-Félix* qui, parti de Valence en Espagne, se prépare à appareiller pour Marseille avec un chargement de métaux rares : tungstène et mercure.

Le *Fantasque*, sorti des passes à 23 h 25, aborde la mer à 32 nœuds. Peu après, il est attaqué par un sous-marin allemand, qui le manque de peu avec deux torpilles. La poursuite du cargo allemand reprend. On sait désormais qu'il a appareillé de Valence à 23 h 25. Compte tenu de sa route et de sa vitesse, le commandant du *Fantasque* pense pouvoir l'intercepter aux environs de Barcelone. Le croiseur navigue près des eaux territoriales espagnoles, essuyant au passage le tir de semonce d'une batterie côtière. Soudain, vers 11 heures, le 24 décembre,

les marins du *Fantasque* aperçoivent un point gris, au sud-ouest de Tortosa, au large de l'embouchure de l'Èbre. Le radio du *Fantasque* ordonne au navire sans pavillon de stopper. Il n'en fait rien. Un coup de 138 mm est alors tiré, à titre de dissuasion. L'équipage français de prise se prépare à prendre possession du raider, tandis qu'un second coup de semonce est tiré. Le commandant allemand du cargo cherche à gagner du temps. Fonçant à toute vapeur, le raider se trouve à nouveau dans les eaux territoriales espagnoles. C'est là qu'il se saborde, après avoir hissé le pavillon du III<sup>e</sup> Reich. Le *Fantasque* s'éloigne et retourne vers Alger.

Le *Malin* et le *Fantasque* se retrouvent le 15 janvier 1944 dans le port d'Oran. Le 20, le *Fantasque* se trouve à Malte, où il fait équipe avec le croiseur britannique *Dido*. Il doit participer à un simulacre de débarquement vers Civitavecchia, situé à 60 km au nord-ouest de Rome, détournant ainsi l'attention du commandement allemand de l'action principale, qui va se dérouler plus au sud, à Anzio.

Rejoints par le destroyer anglais *Inglefield*, les deux croiseurs défilent devant Messine et croisent le 22 janvier, dans la nuit, les côtes de Civitavecchia. Sept vedettes lance-torpilles et cinq canonnières participent à l'opération. Des commandos sont débarqués, afin de faire diversion sur des points sensibles de la côte italienne et créer la confusion par des sabotages spectaculaires. Des vedettes mitraillent la plage à toute vitesse pour faire croire à une attaque massive. Les deux croiseurs et le destroyer effectuent une préparation d'artillerie courte et intense. La mission est complétée par le bombardement naval de Terracina, auquel prennent part le *Fantasque* et le *Malin*. Plus de trois cents coups sont tirés en direction des batteries de Gaete et du carrefour stratégique de Formia. Les croiseurs légers français sont ensuite affectés à des missions d'escorte de convois et de transport de troupes britanniques sur le front italien en février 1944.

Le 19 février, les croiseurs le *Malin* et le *Terrible* appareillent d'Oran dans la nuit, en direction de Brindisi, afin de rejoindre la

flotte alliée du secteur de Tarente, dont la mission est de chasser les convois allemands qui s'infiltrèrent le long des côtes yougoslaves. Chaque nuit, les navires alliés vont s'embusquer dans les parages de Pola et de Trieste, au fond de l'Adriatique, à la recherche de leurs proies.

Pour s'opposer à ces « intrus », la Kriegsmarine aligne une flotte assez nombreuse, composée d'une dizaine de torpilleurs, de quatre ou cinq corvettes, de dragueurs, d'une douzaine de vedettes lance-torpilles, d'un ou deux sous-marins, de chalands siebel-ferry ayant servi au ravitaillement de l'Afrikakorps du maréchal Rommel en Tunisie.

Le croiseur le *Malin*, le *Terrible* et le *Fantasque*, désormais réunis, surveillent étroitement la côte dalmate, croisant les rades bien protégées de Zara, Pola et Fiume. Mais l'ennemi semble vouloir éviter l'affrontement. Le commandant Lancelot, du *Terrible*, payant d'audace, décide de se poster à l'entrée du canal des Sept-Bouches de Cattaro, qui commande l'accès au port de Zara, bien abrité au fond de ses chenaux, derrière un lacs d'îlots rocheux.

Le 28 février 1944, la patience et l'audace du *Terrible* finissent par payer. Se glissant le long du littoral dalmate, un important convoi allemand, parvenu à la hauteur de Premuda, se fait repérer alors qu'il tente de s'échapper du piège de l'Adriatique. Il se compose des torpilleurs de six cents tonnes TA36 et TA37, des deux corvettes de cinq cent soixante-cinq tonnes UJ201 et UJ205, ainsi que du grand vapeur *Kapitän Diedrichsen*. Les torpilleurs sont armés chacun de quatre canons de 100 mm et de pièces de 20 mm, les corvettes portent un seul tube de 100 mm, deux de 37 et deux 20. Le TA36 et l'UJ201 sont des navires neufs.

La lune qui éclaire la mer et découpe les navires en ombres chinoises attire l'attention du *Terrible* et du *Malin*. Les bâtiments français s'approchent du convoi ennemi. Le commandant Hourcade fait ouvrir le feu sur le cargo. Il est 21 h 04. Le *Malin* prend de son côté pour cible le torpilleur TA37. Aussitôt tirées les premières salves françaises de 138 mm, un feu nourri arrose le *Malin*, dont les pointeurs sont un instant aveuglés. Mais l'avantage

de sa vitesse lui permet de se dérober en forçant l'allure. Bientôt, sous l'impact d'un tir précis, le *Kapitän Diedrichsen* est secoué par une terrible explosion, atteint de plein fouet par les obus du *Terrible*. Dans le même temps, le TA37, également touché, perd le contrôle de sa manœuvre. Accablé par le feu concentré des deux croiseurs français, il se couche bientôt sur tribord. Le *Malin* retourne ses pièces contre la corvette UJ205.

« Abattant sur la gauche pour rendre toutes ses pièces battantes, écrit Michel Bertrand, Lancelot décoche au passage une torpille aux gros cargos tout en surveillant d'un œil l'UJ201 qu'il prend pour une vedette lance-torpilles. Abandonnant l'UJ205 qui flambe de part en part, le *Terrible* lance une autre torpille en direction de la corvette ennemie ; elle fait mouche dans une terrible explosion qui provoque un énorme panache de fumée, l'UJ201 disparaît sous les flots, emportant dans ses flancs les quatre-vingt-dix-sept hommes et les deux officiers de son équipage.

Évitant de justesse une torpille lancée par un torpilleur que l'on a vu surgir de nulle part, dans le fracas et les fumées des combats, le *Terrible* poursuit le TA36, rescapé de la bataille, alors que la corvette UJ205 s'approche courageusement du *Kapitän Diedrichsen* immobilisé et désarmé pour évacuer son équipage. Son aiguille lâchée, le TA36 fuit à 30 nœuds, poursuivi par le *Terrible* qui en donne 33 et le rattrape bientôt. Pendant ce temps, le *Malin* tire alternativement sur le gros cargo et sur le torpilleur. Ce dernier se mâte à 45 degrés et coule peu après sous le feu des obus qui criblent sa coque. Il est 22 h 25. Le commandant Lancelot ordonne de cesser le feu. Plus rien ne flotte à la surface sinon quelques épaves. Il est grand temps de repartir avant de donner l'alerte au gros des forces de surface. En tout, le combat a duré moins de trois quarts d'heure. Et dans ce laps de temps, les cinq bâtiments ennemis rencontrés ont été envoyés par le fond. Aucun dommage du côté français. Pas de survivants. Un beau succès<sup>7</sup>. »

Pendant que le *Terrible* met le cap sur Manfredonia, le *Malin* poursuit sa route vers Brindisi. Les deux navires français reçoivent les félicitations admiratives et humoristiques de l'Amirauté britannique : « Beau travail ! Mais rappelez-vous que ce n'est pas

votre propre guerre privée. Veuillez laisser quelque chose aux autres à couler. Si vous continuez ainsi, nous serons obligés d'introduire un système de rationnement avec coupons<sup>8</sup> ! »

Le 4 mars 1944, le *Fantasque* et le *Terrible* opèrent sur les côtes de l'Istrie. Les 7 et 8 mars, ils effectuent un raid sur l'île de Zante, dans la mer Ionienne, puis à nouveau des patrouilles sur les côtes dalmates les 15 et 16. Le 19, les deux croiseurs français tombent sur un convoi allemand, composé de trois siebel-ferrys (SF270, 273 et 274) de cent trente tonnes chacun, armés d'un canon de 37 mm et de deux pièces de 20, d'un bateau à moteur ferry de cent soixante tonnes portant un canon de 75 mm et deux autres de 20, sans oublier le remorqueur *Titanic*, aménagé en navire atelier. Le convoi transporte un important matériel de guerre : quatre canons de 150, des canons légers, des radars, des munitions et plusieurs fûts d'essence. L'ensemble doit se rendre de Katakolo à Navarin, soit franchir une distance d'à peine cinquante milles. Dans la nuit, le convoi malchanceux est donc surpris par les deux croiseurs français qui tirent à obus éclairants. Les chalands sont la proie des flammes et le F124, le plus gros des navires allemands, est touché à son tour par le tir nourri du *Terrible*. La hausse des canons est à zéro, tellement les objectifs sont proches. Le SF270 se transforme en épave fumante, puis les croiseurs coulent les SF273 et SF274. Les marins allemands ont cependant eu le temps d'ouvrir le feu, causant de très légers dégâts au *Fantasque* et au *Terrible*.

Après cette nouvelle victoire, les deux navires français retournent en Méditerranée orientale, avec Alexandrie pour base. Fin avril 1944, les trois bâtiments de nouveau regroupés (*Fantasque*, *Terrible* et *Malin*) accomplissent cinq missions sur la route de la Crète. Dans la nuit du 2 au 3 mai, le *Fantasque* et le *Malin* bombardent l'île de Kos. En juin, les croiseurs sont de retour dans l'Adriatique. Le 9, le capitaine de frégate Géli prend le commandement du *Fantasque*. Dans la nuit du 16 au 17, le *Fantasque* et le *Terrible* coulent un pétrolier allemand de trois cent cinquante tonnes dans le golfe de Quarnero. Les batteries côtières ennemies ont bien ouvert le feu, mais la vitesse a joué une fois de plus en faveur des croiseurs qui s'en sont sortis sans dommage.

Le 24 juin, les trois navires quittent définitivement l'Adriatique. Ils doivent rejoindre la flotte française, préparant le débarquement de Provence, prévu le 15 août 1944.

### **L'apport de la marine française au débarquement de Provence**

La force navale représente une armada de huit cent quatre-vingts navires alliés de guerre, cent trente sont principalement engagés, dont une trentaine de bâtiments français :

- Cuirassé *Lorraine*, capitaine de vaisseau Rue.
- 3<sup>e</sup> division de croiseurs (contre-amiral Auboyneau) : croiseur *Émile-Bertin* (capitaine de vaisseau Ortolli), *Jeanne-d'Arc* (capitaine de vaisseau Hourcade), *Duguay-Trouin* (capitaine de vaisseau Toussaint de Quévrecourt).
- 4<sup>e</sup> division de croiseurs (contre-amiral Jaujard) : *Montcalm* (capitaine de vaisseau Sénès), *Gloire* (capitaine de vaisseau Périès), *Georges-Leygues* (capitaine de vaisseau Laurin).
- 10<sup>e</sup> division de croiseurs légers : le *Terrible* (capitaine de vaisseau Lancelot), le *Fantasque* (capitaine de frégate Géli), le *Malin* (capitaine de frégate Ballande).
- 3<sup>e</sup> division de torpilleurs : le *Fortuné* (capitaine de frégate Bosvieux), le *Forbin* (capitaine de corvette Latourette).
- 6<sup>e</sup> division de torpilleurs : *Tempête* (capitaine de frégate Morazzini), *Simoun* (capitaine de corvette Spitz), *Alcyon* (capitaine de corvette Marchal).
- 2<sup>e</sup> division de destroyers d'escorte : *Marocain* (capitaine de frégate Monick), *Tunisien* (capitaine de corvette Burin des Rozières).
- 5<sup>e</sup> division de destroyers d'escorte : *Hova* (capitaine de frégate Lamorte), *Algérien* (capitaine de corvette Pinel), *Somali* (capitaine de corvette Delaire).
- 6<sup>e</sup> division d'avisos : la *Gracieuse* (capitaine de frégate Mestre), la *Boudeuse* (capitaine de corvette Cordiliani),

*Commandant-Lesage* (capitaine de corvette Beau), *Commandant-Bory* (capitaine de corvette Rémusat).

– 10<sup>e</sup> division d'avisos : *Commandant-Domine* (capitaine de corvette Cornuault), *La Moqueuse* (capitaine de corvette Ploix).

Le succès de l'opération est foudroyant : sans aucune perte de bâtiments, la huitième flotte alliée assure le débarquement des troupes qui doivent libérer Marseille et tout le littoral de la Provence et, avec l'aide de l'artillerie des navires de guerre, réduire la défense allemande du port de Toulon.

Le plan d'attaque préparé à Alger, durant des mois, joue à la perfection. Sur les bateaux français, ce matin glorieux du 15 août, les marins sont transfigurés par l'apparition des côtes. À 6 heures du matin, on distingue Port-Cros, Porquerolles, Cavalaire, Saint-Tropez, Sainte-Maxime, Saint-Raphaël. Le bombardement naval commence à 7 heures. À 8 heures, des centaines de navires de débarquement touchent terre, en huit endroits différents, sous la protection de l'artillerie de marine. La réaction allemande est faible. Partout où elle se manifeste, elle est écrasée par les tirs des navires.

Les jours suivants, la marine française soutient avec une grande efficacité la progression des troupes alliées, par son artillerie à des portées extrêmes. La batterie allemande de 340 mm de Cépet reçoit du 13 au 28 août plus de mille cinq cents obus de très gros calibres. Six cents avions et quatre cuirassés (dont le *Lorraine*) se relaient sans arrêt pendant une semaine pour bombarder la batterie, et de nombreux croiseurs (dont trois français) vont la prendre à partie avec leurs pièces principales.

Un document de la marine française raconte les effets des tirs de la flotte sur la batterie allemande du cap Cépet, près de Toulon :

« Le sol fut tellement remué qu'il a été très difficile de savoir où étaient tombés les obus, mais on a pu établir que trois projectiles avaient touché les tourelles (soit un pourcentage de l'ordre de un sur cinq cents) : deux avaient légèrement enfoncé ou défoncé le blindage, sans le percer, ne causant aucun dégât à l'intérieur ; le troisième atteignit un canon de la tourelle est dont le récupérateur

était en démontage, détériorant les rayures de la pièce près de la volée. Les experts américains venus examiner les résultats des tirs avaient conclu que cette érosion avait été causée par un coup direct qui aurait en même temps fait reculer la pièce. Les ingénieurs français pensent que les rayures furent détériorées par un gros éclat dû à un projectile ayant éclaté devant la tourelle, et qui aurait pénétré dans l'âme de la pièce. Quelle que fût la cause de l'avarie, le canon était hors d'usage ; mais il était déjà indisponible, les Allemands n'ayant pas réussi à remonter pendant les attaques le récupérateur en visite.

Le résultat de huit cents bombes et des mille quatre cents obus (chiffre minimum) fut de mettre une tourelle et un canon hors de combat. Le jour de la reddition, il restait encore une tourelle avec une pièce en état de tirer. Mais l'avalanche des projectiles qui s'abattit tout autour eut aussi pour effet de souffler littéralement toutes les installations au-dessus du sol (elles n'étaient pas indispensables au combat) et de hacher les canalisations électriques installées sous terre, qui, elles, étaient nécessaires pour tirer parti des postes d'observation : du fait de leur rupture, le tir dut être conduit par des procédés de fortune. Enfin, la tourelle en état fut immobilisée à de nombreuses reprises par des accumulations de cailloux et de terre projetés par des explosions voisines, et cela explique pourquoi les navires eurent parfois l'impression qu'elle ne pouvait battre certains secteurs<sup>9</sup>. »

Les équipages de la flotte française sont anxieux de rentrer dans la rade de Toulon, mais celle-ci étant minée, il faut de nombreux jours pour la déblayer. C'est seulement le 13 septembre 1944 que l'escadre française, accompagnée par les navires-amiraux alliés, franchit le créneau ménagé dans les épaves qui encombrent la passe. À 11 heures, le croiseur *Georges-Leygues*, premier bâtiment de ligne, s'installe au milieu d'une rade déserte qui va soudain s'animer. Tour à tour, les navires prennent leur mouillage, admirés par une foule venue en masse au Morillon pour revoir le spectacle si longtemps attendu et tant espéré. Trois mille permissionnaires sont mis à terre. La vie reprend dans la ville. Toulon est en fête.

« Le lendemain, raconte un témoin, devant M. Jacquinot, ministre de la Marine, entouré des amiraux et commandants français et alliés, les marins de l'escadre défilent. En tête, une compagnie de marins américains précédés de leur "band" ; derrière, un détachement de la Royal Navy, avec une musique jouant des airs traditionnels de la marine britannique : tous acclamés. Mais lorsque la clique de tous les clairons de l'escadre française apparaît, alerte, suivie de huit cents hommes des unités de débarquement, dans leur uniforme coloré, la population de Toulon s'enflamme et, tandis que les hurlements de joie couvrent le bruit de la musique des équipages, bien des yeux, même sur les visages les plus durs, sont humides. Le pays a retrouvé sa marine, une marine vivante, ardente, fière de se battre<sup>10</sup>. »

### **La poursuite de la guerre en Méditerranée**

Alors qu'en Provence les opérations terrestres se terminent, les Allemands et les forces italiennes fascistes tiennent toute la côte de la Riviera italienne et de la mer ligurienne jusqu'à Vareggio. Entre leurs mains, les ports de Gênes et de La Spezia représentent une menace pour les communications alliées.

Les marines française et alliées sont engagées dans diverses opérations, portant aussi bien sur la défense du littoral français en Méditerranée, la protection des convois, la surveillance des ports et l'attaque des bâtiments et des bases navales de l'Axe. Une Flank Force, commandée par le contre-amiral français Jaujard, aligne des croiseurs, contre-torpilleurs, escorteurs, destroyers, torpilleurs, chasseurs, dragueurs et autres vedettes lance-torpilles français, britanniques, américains et autres... Le 5 novembre 1944, la composition initiale est la suivante : quatre croiseurs français (*Montcalm*, *Georges-Leygues*, *Jeanne-d'Arc* et *Gloire*), six destroyers dont quatre américains et deux franco-britanniques, douze dragueurs alliés, un groupe de vedettes américaines lance-torpilles.

Au total, en raison des fréquentes relèves des bâtiments, le commandement de la Flank Force eut à coordonner l'action de

plus de sept croiseurs dont six français, vingt-neuf destroyers dont sept français, six britanniques et seize américains, sept escorteurs français, huit dragueurs français, sept dragueurs américains, seize chasseurs français, douze vedettes américaines lance-torpilles.

Les navires alliés effectuent de nombreuses missions de bombardements des défenses germano-italiennes. Les cibles sont généralement les batteries repérées, les nœuds de communication (ponts, gares), des entrepôts de munitions ou d'approvisionnements, des casernes, des postes de commandement ou des observatoires, des concentrations de navires. Cependant, l'ennemi s'est bien organisé. Ses batteries côtières prennent fréquemment à partie les bâtiments alliés.

Le 15 janvier 1945, les croiseurs *Montcalm* et *Georges-Leygues* pilonnent les flottilles germano-italiennes de San Remo et de Porto-Maurizio. Lors de ces deux actions simultanées, trois vedettes rapides et plus de trente canots explosifs ennemis sont ainsi détruits.

Entre le 14 février et le 24 avril 1945, les croiseurs effectuent plus de douze bombardements sur des ports ou des édifices de la côte italienne. Les destroyers poursuivent chaque jour leurs missions de soutien à l'armée française des Alpes, tirant deux cents obus par jour sur les défenses ennemies. Le groupe de surveillance alliée triomphe durant la nuit du 23 au 24 avril en coulant six vedettes de l'Axe.

## **Pertes et victoires**

La marine de guerre française a subi de lourdes pertes de 1939 à 1945, avec une centaine de navires coulés ou sabordés, dont huit bâtiments de ligne de trente-cinq mille à dix mille tonnes et une cinquantaine de torpilleurs de mille cinq cents à six cent cinquante tonnes. Les pertes infligées aux marines de l'Axe sont également importantes : cent trente navires de tous types coulés (civils réquisitionnés ou militaires). Le sous-marin français *Rubis* revendique à lui seul la destruction de seize bâtiments ennemis.

<sup>1</sup> Entretien avec Alain Massart, juin 1994.

[2](#) « La guerre aérienne 1944-1945 », *Histoire pour tous*, hors série n° 19, août-septembre 1980.

[3](#) Archives militaires françaises, Vincennes.

[4](#) Michel Bertrand, *La Marine française au combat 1943-1945*, t. 2, Panazol, éd. Lavauzelle, 1983.

[5](#) *Ibid.*

[6](#) Paul Carré, *Les Lévriers de la mer*, Paris, France Empire, 1967.

[7](#) Archives militaires françaises.

[8](#) *Ibid.*

[9](#) *Ibid.*

[10](#) *Ibid.*

## Chapitre VII

### DE LATTRE SIGNE À BERLIN, L'ARMÉE D'AFRIQUE OCCUPE L'ALLEMAGNE

#### **De Lattre signe pour la France à Berlin**

Le 7 mai 1945, à 2 h 41 du matin, dans la salle de l'école professionnelle de Reims, où se trouve le Grand Quartier général avancé du général Eisenhower, l'Allemagne capitule sans conditions. Le document qui consacre l'effondrement du III<sup>e</sup> Reich est signé, d'une part, par le général Jodl, chef d'état-major de la Wehrmacht, et par l'amiral von Friedeburg, commandant en chef de la Kriegsmarine ; d'autre part, par le général Eisenhower, l'amiral britannique Sir Harold Burroughs, chef d'état-major de la marine alliée, le général soviétique Sousloparov, représentant de l'Armée rouge, et le général français Sevez, chef d'état-major adjoint de la Défense nationale.

Staline estime que la capitulation allemande à Reims ne rend pas suffisamment hommage à l'immense sacrifice consenti par l'armée soviétique. Il désire une autre capitulation allemande, à Berlin cette fois, capitale du III<sup>e</sup> Reich, destinée celle-ci à entrer dans l'Histoire. Ce sera le symbole de la victoire, la récompense des souffrances des Soviétiques, l'image forte de la maîtrise de l'Armée rouge sur la moitié de l'Europe.

Le 7 mai 1945, le général de Lattre de Tassigny, commandant de la 1<sup>re</sup> armée française, est également mécontent. Il vient d'apprendre qu'à 1 h 41, dans une école de Reims, le général Sevez a signé pour la France l'acte de capitulation de toutes les forces du Reich. Cet honneur ne devait-il pas lui revenir à lui, le général de Lattre, qui, depuis le débarquement de Provence, a, de victoire en victoire, conduit jusqu'en Allemagne une armée

française de quatre cent mille hommes ? Mais le 8 mai 1945, à 5 h 35 du matin, le voilà rassuré. Un télégramme urgent lui apprend qu'il est désigné par le général de Gaulle « pour participer à la signature officielle et définitive, acte solennel de capitulation du III<sup>e</sup> Reich, à Berlin ». Le général de Gaulle précise qu'il doit exiger des conditions équivalentes à celles faites au représentant britannique. « Sans doute de Lattre n'avait-il pas besoin de ces mots pour défendre la place de la France, écrit Henri Amouroux, mais ils témoignent de la volonté du général de Gaulle – une volonté qui le guidait depuis le 18 juin 1940 – de faire que la France retrouve son “rang” parmi les grandes nations [...]. Cette journée du 8 mai et cette matinée du 9 mai seront, en tout cas, pour de Lattre des journées de “combat” au cours desquelles il devra jouer de fermeté et de séduction pour que la place de la France soit autre chose qu'un simple strapontin<sup>1</sup>. »

Le 8 mai, les Américains du 6<sup>e</sup> groupe d'armées alliées, dont dépend la 1<sup>re</sup> armée française, l'informent qu'un avion Dakota le prendra à 9 heures sur le terrain allemand de Megen, afin de le transporter à Berlin. De Lattre amène avec lui son chef d'état-major, le colonel Demetz, ainsi que le capitaine Bondoux, son chef de cabinet. D'un des hublots de l'avion survolant Berlin, de Lattre découvre avec stupéfaction que la capitale du III<sup>e</sup> Reich est en grande partie détruite.

Les déceptions commencent sur le terrain d'aviation de Berlin. Personne n'attend les trois officiers français et lorsqu'ils sont enfin conduits dans la banlieue de Berlin, ils doivent aller à la recherche des chefs alliés : le maréchal Joukov, le maréchal de l'air Tedder, l'amiral Burroughs, le général américain Spaatz. Les ayant enfin trouvés, dans la banlieue est de Berlin, à la banale commune de Karlshorst où le maréchal Joukov a pu installer son quartier général dans une école de sous-officiers à peu près intacte, le général de Lattre doit les convaincre, en leur montrant le télégramme du général de Gaulle, qu'il doit signer au nom de la France l'acte de capitulation de l'Allemagne. Joukov accepte volontiers que la France signe. Tedder donne également son accord. De Lattre, Demetz et Bondoux reconnaissent ensuite la salle où doit se dérouler la cérémonie. Stupéfaction et colère :

aucun drapeau français ne se trouve dans la pièce, alors que les drapeaux américain, soviétique et britannique patronnent victorieusement. Il faut en fabriquer un à la hâte, avec, pour le bleu, un morceau de serge découpé dans la combinaison d'un mécanicien, le blanc dans un drap, le rouge étant pris dans un pavillon hitlérien. Le drapeau tricolore se trouve donc présent à côté du drapeau rouge, de l'Union Jack et de la bannière étoilée.

Le général de Lattre nous raconte la suite de cet événement historique :

« Il fait froid et humide et la fatigue se fait sentir. Enfin, un jeune officier russe se présente et nous prie de nous rendre à la villa du maréchal Joukov. Quand nous y entrons, le spectacle est éblouissant. Tout est éclairé. Le maréchal a revêtu la grande tenue et mis toutes ses décorations. Il est entouré d'une foule de généraux et d'officiers. Au près de leurs uniformes somptueux, nos *battle-dress* semblent bien ternes...

Nous sortons en cortège. Devant la porte stationne une sorte de grand break automobile, découvert. Joukov monte à côté du chauffeur – un colonel –, Tedder, Spaatz et moi nous nous serrons sur la banquette arrière. Sur les strapontins, face à nous, s'installent l'amiral Burroughs et l'ambassadeur soviétique.

La distance est assez courte. Sur tout le parcours, des bataillons massifs rendent les honneurs dans la nuit. Dans le bâtiment-école, les groupes électrogènes ont été mis en marche. Quand nous y pénétrons, nous sommes littéralement aveuglés par la lumière des sunlights, braqués sur la porte d'entrée. La chaleur est étouffante.

Nous prenons place à la table du fond, Joukov au centre ayant à sa droite Tedder et Vychinski, à sa gauche Spaatz et moi. Primitivement, il avait été prévu que je prendrais place à la droite de l'Air Marshal Tedder, mais l'arrivée de M. Vychinski avait entraîné ce décalage. Je devais par la suite me réjouir de ce changement qui allait me rendre le voisin immédiat de Keitel à l'instant où il signerait l'acte de la capitulation de l'Allemagne. Les officiers des délégations s'installent aux tables de droite et de gauche, les "Occidentaux" n'occupant que la moitié de cette dernière, le dos tourné à la porte.

Le long du mur de droite, cinéastes, photographes, journalistes sont massés aux aguets.

À minuit six exactement – donc le 9 mai – le maréchal Joukov ouvre la séance solennelle par quelques mots de bienvenue adressés aux représentants alliés. Puis il donne l'ordre d'introduire la délégation ennemie.

Minuit dix. Keitel s'avance et cille sous le feu des projecteurs. Il se redresse dans sa grande tenue à parements rouges où brillent deux croix de fer. Terriblement prussien d'allure, il claque des talons et salue, hautain, de son bâton de maréchal. Personne ne se lève. Keitel regarde d'abord droit devant lui, et, le bâton toujours haut, tourne les yeux de gauche à droite, lentement, jusqu'au moment où sa vue s'arrête sur le drapeau tricolore. Poursuivant son regard circulaire, il m'aperçoit : “Ach ! grommelle-t-il, il y a aussi des Français ! Il ne manquait plus que cela !”

Il jette alors son bâton et sa casquette sur la table et s'assied.

À sa droite, prend place le général de la Luftwaffe Stumpf, successeur de Göring, et, à sa gauche, l'amiral de la flotte von Freideburg, cadavérique. Six officiers allemands restent debout, au garde-à-vous, derrière leurs chefs assis. Je les examine attentivement : ce sont des hommes magnifiques, qui portent tous la croix de fer avec glaives et diamants [...].

Le maréchal Joukov se lève et pose la question sacramentelle à Keitel :

– Avez-vous pris connaissance du protocole de capitulation ?

Keitel reste assis. Il saisit le dossier posé devant lui et répond brièvement :

– Ja.

– Avez-vous les pouvoirs pour signer ?

– Ja.

– Montrez-nous vos pouvoirs.

Keitel les exhibe.

– Avez-vous des observations à formuler sur l'exécution de l'acte de capitulation que vous allez signer ?

Keitel réclame un délai de vingt-quatre heures pour faire cesser le feu sur tout le front.

Joukov nous consulte du regard, hausse les épaules et répond :

– Cette demande a déjà été rejetée. Pas de modifications. Avez-vous d'autres observations à présenter ?

– Nein.

– Alors, signez.

Il est minuit seize, Keitel se lève, ajuste son monocle et se dirige vers l'extrémité gauche de notre table où les protocoles de capitulation ont été placés dans une chemise bleue.

Il s'assied près de moi, sur une chaise placée au bout de la table et pose sa casquette et son bâton devant moi. Comme je lui fais signe de les mettre ailleurs, le maréchal du Reich ramène à côté de lui les insignes de sa dignité, puis, sous mon regard, il signe. Stumpf et Freideburg signent après lui.

À minuit vingt-huit, les Allemands ont paraphé tous les textes et regagnent leur table.

Les documents sont alors présentés à la signature du maréchal Joukov puis de l'Air Marshal Tedder. Quand arrive notre tour, au général Spaatz et à moi-même, nous nous apercevons que nous n'avons ni l'un ni l'autre notre stylo. Nous avons recours à celui du colonel Demetz – qui, depuis ce jour, conserve jalousement cet objet historique.

C'est fini. Keitel se lève, salue de son bâton et sort avec sa suite. Il est minuit quarante-cinq.

Alors le brouhaha turbulent des reporters et des photographes, qui avait eu peine à se calmer à l'entrée des Allemands, reprend de plus belle. Les poignées de main et les congratulations que les chefs alliés échangent entre eux sont photographiées et cinématographiées par une pyramide humaine de correspondants de guerre, désireux de prendre les meilleures vues de ces grandes minutes.

Pour être moins expansive peut-être que celle de nos alliés, notre joie, à nous Français, est sans doute la plus profonde. Demetz,

Bondoux et moi, nous nous serrons longuement, gravement la main. Nous sentons que le moment que nous venons de vivre à Berlin, dans cette pièce banale, a une signification exceptionnelle : plus encore qu'une revanche, il doit consacrer le dernier acte d'une longue tragédie qui a ensanglanté pendant des générations l'histoire de notre pays<sup>2</sup>. »

De la déclaration de la guerre en septembre 1939 à la capitulation de l'Allemagne en mai 1945, l'armée française et les unités de la Résistance comptent deux cent cinquante-cinq mille tués. Ces mêmes forces peuvent revendiquer la mise hors de combat de près de huit cent mille soldats de l'Axe (Allemands ou Italiens), tués ou prisonniers, dont six cent mille de 1943 à 1945. La place de la France aux côtés des trois autres grandes puissances victorieuses n'est donc pas usurpée, comme les chiffres en témoignent eux-mêmes.

Entre 1943 et 1945, la participation des troupes nord-africaines au sein de l'armée française (qui va atteindre un million d'hommes en 1945) peut être estimée à deux cent cinquante mille hommes, dont cent cinquante mille hommes pour la seule Algérie. Sur les deux cent cinquante-cinq mille combattants français tués durant la Seconde Guerre mondiale, quarante-trois mille sont issus de l'armée d'Afrique de la libération (juifs, chrétiens, musulmans, agnostiques et autres). Si on y ajoute les forces gaullistes de la France libre, les pertes de l'armée de la libération atteignent cinquante-quatre mille sept cents tués.

### **L'armée d'Afrique occupe l'Allemagne**

Au 8 mai 1945, la 1<sup>re</sup> armée française (armée d'Afrique) occupe quatre-vingt mille kilomètres carrés de l'ancien Reich. Les tirailleurs africains deviennent les boucs émissaires de la population allemande et de certains officiers américains, au sujet des pillages et des viols.

Un chef de bataillon du 4<sup>e</sup> RTM reconnaît « qu'il y a eu des viols et qu'il y en a encore mais il ne faudrait surtout pas exagérer [...]. Les tirailleurs marocains arrivent parfaitement à leurs fins et sans

employer la violence, bien au contraire [...]. Que l'on nous laisse donc tranquilles avec le vieux cliché de la "honte noire"<sup>3</sup> ». Un journaliste suisse rapporte que « les Nègres du Sénégal se promènent dans les rues, et les femmes de tous les âges passent outre l'interdiction de fraternisation<sup>4</sup> ». Le général Chevillon témoigne « avec quelle facilité les femmes allemandes se prostituent, même, et peut-être surtout, aux soldats indigènes qui semblent jouir auprès d'elles d'une réputation des plus flatteuses, ce qui rend vraiment inutile l'emploi généralisé, à leur endroit, de procédés de contrainte<sup>5</sup> ».

Comme le souligne l'historien Jean-Christophe-Notin, dans « beaucoup de cas de viols et de pillages, le tirailleur est avant tout un bouc émissaire<sup>6</sup> ». Un correspondant de guerre américain écrit que « lorsqu'on pressa une famille de donner un exemple précis d'actes de terrorisme, commis par des indigènes, celle-ci avoua qu'aucun acte de cette sorte n'avait été commis dans leur village, mais qu'elle avait entendu raconter ces histoires qui se seraient passées dans un village voisin<sup>7</sup> ». À Trèves, un cadavre de femme est découvert dans un champ, violée, étranglée, avec sept balles dans la poitrine : les Marocains sont aussitôt montrés du doigt. Mais l'enquête de la gendarmerie révèle que les Marocains n'y sont pour rien.

Le commandement français reconnaît cependant que des abus graves ont été commis. Le général de Lattre de Tassigny écrit « qu'il est indéniable que lors de notre entrée en Allemagne, des actes de pillage et de viols furent commis presque toujours à main armée, généralement par des indigènes d'unités nord-africaines, dans des conditions que pouvaient excuser dans une certaine mesure nos légitimes ressentiments mais qui risquaient de nuire tant à l'ordre nécessaire à la bonne marche des opérations qu'à la tranquillité de nos rapports à venir avec les populations occupées<sup>8</sup> ». Les tirailleurs africains ne sont pas les uniques coupables. Des régiments européens, issus des FTP et des FFI, commettent également certains actes graves. Pour une armée franco-africaine, engagée en Allemagne, de quatre cent mille hommes, la prévôté militaire relève en avril 1945 : quatorze viols, cinq sodomies, soixante-neuf cas de pillages, douze vols avec

effraction, soixante-deux cas divers. De mai à juillet, alors que l'armée franco-africaine d'occupation va atteindre six cent mille hommes, cette même prévôté militaire signale huit viols, trois cent trente-trois pillages, quatre cent vingt-six vols et sept cent cinq cas de conduite désordonnée. Les sanctions expéditives ne se font pas attendre. Quatre tirailleurs de la 3<sup>e</sup> DIA sont passés par les armes. Le capitaine Hel, officier au 4<sup>e</sup> RTM, prévient que les sanctions les plus sévères « ont produit leur effet, mais ont jeté un certain trouble dans l'esprit de nos tirailleurs indigènes. Une certaine prudence doit être observée pour éviter des manifestations de mécontentement plus ou moins ouvertes. L'indigène nord-africain, bien que sachant que le pillage et le viol sont répréhensibles, même en pays ennemi, ne comprend pas la nécessité d'une répression impitoyable. Il est urgent de reprendre en main la troupe, et de l'aider à satisfaire ses besoins sexuels<sup>9</sup> ». Les officiers réclament l'installation de bordels militaires.

Le sentiment de coupure avec l'Afrique est souvent la cause profonde de certains débordements. Engagés depuis 1943, même depuis 1939 pour certains, les soldats africains souffrent du mal du pays. Le capitaine Colonne remarque que « le moral de la troupe indigène est devenu très fragile depuis la fin des opérations et même il marque un net fléchissement<sup>10</sup> ». Les tirailleurs africains se sentent abandonnés par la France. À la 3<sup>e</sup> DIA, des soldats africains estiment que les « tirailleurs ont payé un lourd tribut pour la libération de la France. Il aurait été juste qu'en reconnaissance, la métropole vienne en aide à leurs familles. Les Algériens et les Marocains se rendent compte que, malgré l'occupation, les campagnes françaises restent riches. Par contre, outre-mer, il n'y a plus de médicaments, ni chaussures, ni vêtements et les rations alimentaires sont insuffisantes. L'Africain est dans la misère. Il serait temps que le gouvernement français s'occupe des familles africaines dont les fils ont participé à la libération de la métropole<sup>11</sup> ».

Comme nous allons le constater dans le chapitre suivant, la répression sauvage va souvent être l'unique réponse de l'administration coloniale et du gouvernement français aux demandes justifiées des Africains.

[1](#) « 8 mai 1945, ces généraux français qui ont aussi gagné la guerre », *Le Point*, n° 1703, 5 mai 2005.

[2](#) Archives militaires françaises.

[3](#) Archives militaires françaises.

[4](#) *Ibid.*

[5](#) *Ibid.*

[6](#) Jean-Christophe Notin, *Les vaincus seront les vainqueurs. La France en Allemagne 1945*, Paris, Perrin, 2004.

[7](#) Cité par Jean-Christophe Notin, *op. cit.*

[8](#) Archives militaires françaises.

[9](#) *Ibid.*

[10](#) *Ibid.*

[11](#) *Ibid.*

## Chapitre VIII

# LES LIBÉRATEURS AFRICAINS REDEVIENNENT DES « BOUGNOULS » ET DES « NÈGRES »

### Massacres en Algérie

Alors que l'armée française d'Afrique du Nord parade victorieusement en Allemagne le 8 mai 1945, une modeste bourgade du Constantinois, en Algérie, s'apprête à célébrer la victoire sur le nazisme. Deux manifestations sont prévues à Sétif. La première, à l'appel de diverses organisations « indigènes », doit se dérouler le matin. La seconde, l'après-midi, réunira, place du Maréchal-Joffre, devant le monument aux morts, les Occidentaux et les autorités civiles et militaires. Les Algériens musulmans aspirent aux mêmes droits que les Occidentaux, dont des salaires identiques au sein d'une même profession. Ils se sont battus massivement pour libérer la France. Ils espèrent désormais que leur sacrifice ne sera pas sans lendemain. Ils veulent être des Français à part entière.

Le cas de Mohammed Mechaty illustre parfaitement la disparité qui existe entre Occidentaux et « indigènes » d'Algérie. Né à Constantine en 1921, il se trouve orphelin à sept ans, ne reste pas longtemps à l'école : on lui fait comprendre que « ça suffit pour quelqu'un comme lui ». À treize ans, il lui faut travailler. Il fait son apprentissage dans la dinanderie, le travail du cuivre. Puis il sera ajusteur, vendeur de journaux, serveur, toujours vêtu de guenilles. « Indigène, Arabe, destiné à plier l'échine et à dire merci quand on veut bien le payer<sup>1</sup> », raconte Agathe Logeart.

C'est l'armée française qui lui permet d'échapper à sa condition misérable. Il s'engage pour libérer la « mère patrie ». De la Tunisie à l'Italie, du débarquement en Provence à la libération de l'Alsace, il finit la guerre en Allemagne avec le grade de sergent en 1945, moins payé qu'un caporal français occidental. Lorsqu'il revient en Algérie, il n'en peut plus d'entendre les Européens lui répéter : « L'indigène sait se contenter de pain et de dattes. » Lui, le soldat de l'armée d'Afrique qui a libéré la France, redevient un « bougnoul » :

« C'était un problème de liberté, de dignité, dit-il. Nous voulions être égaux. On avait eu besoin de nous pour servir de chair à canon. Puis nous étions redevenus des esclaves, des sans-droits. Dans la campagne, nous allions en haillons. Les seuls qui s'en sortaient un peu, c'étaient ceux qui travaillaient pour les colons. Nous étions conduits au désespoir par un système qui nous avait toujours menti, toujours trahis. Nous n'avions plus rien à attendre de l'administration coloniale qui organisait des élections injustes et truquées. La révolte grondait. Rien ne pouvait plus nous détourner du terrorisme<sup>2</sup>. »

Malgré cette injustice flagrante, force est de constater cependant que, dans son immense majorité, l'armée d'Afrique reste fidèle à la France. Un chiffre ne trompe pas : sur les quatre cent mille à six cent mille soldats occupant l'Allemagne, à peine six cent trente-neuf cas de désertion sont recensés de mai à juillet 1945. De l'autre côté de la Méditerranée, le commandement français constate également que les troupes indigènes restent fidèles à la « mère patrie ». Mais la colère gronde...

Le 8 mai 1945, à Sétif, le préfet de Constantine, Lestrade-Carbonnel, a autorisé diverses associations, luttant pour obtenir les mêmes droits que les Occidentaux, à défilier pacifiquement. Certains demandent la création d'une République algérienne autonome, fédérée à la République française. Des concessions jugées « intolérables » par nombre d'élus et de notables européens, nostalgiques de Vichy. Tôt le matin, mardi 8 mai 1945, des milliers de paysans et de citadins se rassemblent dans le faubourg de Bel-Air et marchent vers le quartier européen. La foule exige la libération de Messali Hadj, chef charismatique du

Parti du peuple algérien, mouvement autonomiste dissous en 1939. Depuis le 23 avril 1945, Messali Hadj se trouve en prison. En tête du défilé, une patrouille de scouts musulmans brandit un drapeau algérien. Le commissaire de police Lucien Olivier demande de cesser d'arborer cet emblème. Devant un refus catégorique, les forces de l'ordre ouvrent le feu, causant ainsi la mort de plusieurs personnes.

« Immédiatement, écrit Patrick Girard, les manifestants s'en prennent à tous les Européens qu'ils rencontrent, tuant en particulier Louis Deluca, ancien maire SFIO (socialiste) de Sétif, et mutilant Albert Menier, secrétaire du PC local. Si l'armée repousse vite les insurgés hors de Sétif, la révolte gagne les villages voisins et les fermes européennes isolées, notamment à Périgotville, Oued Zenatti, Lafayette et Guelma. Du côté européen, on compte, le 10 mai au matin, cent dix morts et cent trois blessés<sup>3</sup>. »

Sous les ordres du général Duval, une féroce répression touche la région. Des villages entiers sont rasés par l'aviation française. Le bilan est effroyable. Le général Duval évoque en privé sept mille cinq cents victimes, alors que le consulat américain d'Alger parle de quarante mille à quarante-cinq mille tués. Ex-maire d'Alger et militant actif de la Ligue des droits de l'homme, le général Tubert, chargé d'une mission d'enquête, donne dans un rapport le chiffre, le plus vraisemblable, de quinze mille morts.

L'insurrection s'étend vers le sud, le 9 mai à Villars, le 10 à Gounod, avec des tentatives pour couper la voie ferrée. Le 16 mai, le général Henry Martin, commandant supérieur des troupes en Algérie, estime qu'il y a trente mille « dissidents » en Petite Kabylie, dans la région des Babors, et autant au sud de Guelma, dans le Djebel Mahouna. Cependant, le 22, les insurgés du nord, au nombre de quinze mille, font leur reddition aux Falaises, au bord de la mer, tandis que l'armée française continue de « ratisser » partout, mais surtout au sud de Guelma, où la résistance se prolonge jusque vers la fin du mois. Le 10 juin, le général Martin estime que la « situation est redevenue normale, au moins en surface ».

« En fait, écrit Yves Benot, les ratissages continueront au moins jusqu'au 20 juin [...]. Des manifestations ont lieu ce 8 mai en bien d'autres points du pays. Il n'y en a pas à Alger et à Oran, uniquement parce que après la répression des manifestations du 1<sup>er</sup> mai dans ces deux villes, qui a fait des morts, de très nombreuses arrestations ont déjà été opérées dans les milieux nationalistes, parmi leurs cadres. À Blida, où il n'y avait pas eu de manifestations le 1<sup>er</sup> mai, celle du 8 a été imposante. Les autorités l'attendaient avec des mitrailleuses, mais des Anglais et des Américains présents ayant demandé à porter eux-mêmes les drapeaux de leurs pays, il devenait difficile d'ouvrir le feu... Néanmoins, le porte-drapeau algérien a, ici aussi, été tué. À Berrouaghia, le drapeau a été déployé sans qu'il y ait eu de sang versé. À Tlemcen, c'est encore l'intervention du maire "libéral" qui évite tout heurt grave. D'autres manifestations ont lieu à Tizi-Ouzou, Bou-Saada, Mostaganem, Sidi Bel-Abbès, Batna, Biskra. À Saïda, rien ne se passe, mais c'est que les cadres préparent une tentative insurrectionnelle (qui échouera le 18 mai). À Tiaret, enfin, la manifestation se mêle au défilé officiel, mais sans que le drapeau algérien, à ce qu'il semble, ait été déployé<sup>4</sup>. »

Ainsi, une large partie de l'Algérie manifeste pour son indépendance, mais c'est surtout dans la zone de Sétif que s'enclenche un processus d'insurrection, suivi d'une terrible répression.

Par une tragique ironie du sort, le régiment de tirailleurs algériens, cantonné à Sétif, a débarqué début mai à Alger et défilé, le 8, sur le Forum. Le lendemain, la presse algéroise écrivait : « Les glorieux tirailleurs algériens qui, de l'Italie au Rhin, se sont illustrés dans cent combats, accumulant les faits d'armes et les citations, rentrent maintenant au pays, dans l'euphorie de la victoire. Sous une pluie de fleurs, l'héroïque 9<sup>e</sup> RTA a fait à Alger une entrée triomphale. Après un émouvant défilé sous un tonnerre d'acclamations, la cérémonie du souvenir a réuni devant le monument aux morts toutes les autorités civiles et militaires de la ville<sup>5</sup>. »

Lorsque les héroïques tirailleurs rentrent dans leurs foyers, dans la région de Sétif, ils découvrent l'horreur : les membres de leurs familles ont été tués et leurs villages rasés. Sétif marque le début de la fin du colonialisme français en Algérie, guerre d'indépendance qui va se prolonger jusqu'en 1962, avec ses nombreuses victimes des deux côtés.

Certains anciens tirailleurs africains, vivant de nos jours en France, touchent de modestes pensions, alors que des anciens fonctionnaires de Vichy, compromis dans la déportation des juifs et la collaboration, mais réhabilités après la guerre, touchent une retraite conséquente... L'injustice a la vie dure...

### **Des tirailleurs sénégalais trompés et massacrés**

Durant l'hiver 1944-1945, vingt mille Noirs d'AOF et d'AEF sont retirés de la 1<sup>re</sup> armée française, par décision du général de Gaulle, et vont grossir dans le midi de la France les rangs de dix mille prisonniers de guerre africains de la campagne de 1940, libérés des camps allemands, et qui attendent depuis des mois dans des camps de regroupement leur rapatriement. Ils sont des laissés-pour-compte, soumis aux vexations de toutes sortes, à la ségrégation, traînant désœuvrés dans les camps avant d'obtenir péniblement des places de retour sur les navires en partance pour l'Afrique.

« Dans les camps, écrit Bakari Kamian, ils ont vécu l'expérience de la misère pendant quatre années. Hors des camps, abandonnés par ceux-là mêmes qui les avaient emmenés de force sur les champs de bataille, aigris par leurs atermoiements, et se sentant bafoués dans leur dignité d'hommes, ils ressentaient encore plus profondément les injustices criantes et le traitement discriminatoire de la part des nouvelles autorités de la France de la Libération, responsables de leur maintien, injustifié de leur point de vue, en France<sup>6</sup>. »

Le 31 octobre 1944, trois semaines avant l'embarquement de mille deux cent quatre-vingts ex-prisonniers de guerre à démobiliser à Dakar, le ministre des Colonies annonce qu'une

prime de démobilisation de 500 francs sera versée à chacun, ainsi que les soldes correspondant aux années de guerre passées en captivité. Avant même le départ pour Dakar, les mille deux cent quatre-vingts tirailleurs se plaignent d'être les oubliés de l'armée d'Afrique. Ils n'ignorent pas que, par le passé déjà, le gouvernement français n'a pas toujours tenu ses promesses au sujet des règlements de soldes. À bord du navire qui les amène à Dakar, les officiers tentent de calmer les craintes des tirailleurs en cours de démobilisation, de les rassurer : ils seront payés. À Dakar, l'accueil augmente encore l'irritation de ces hommes, marqués par des années de privations de toutes sortes, par la souffrance physique et morale. Le discours de bienvenue du gouverneur général de l'AOF, dans une atmosphère de fanfare et de danses, la distribution des cigarettes, des biscuits et des noix de kola, exaspèrent certains des tirailleurs qui perdent patience, rejettent ces témoignages extérieurs et s'écrient : « Ce n'est pas de la musique que nous voulons, c'est notre argent<sup>7</sup>. »

Le 26 novembre 1944, le transfert des mille deux cent quatre-vingts hommes à la caserne de Thiaroye, à quinze kilomètres du centre de Dakar, est marqué par des cris incessants, des réclamations, des revendications. Pour étouffer toute révolte, les officiers décident de diviser les tirailleurs en petits groupes, plus faciles à manipuler, dans le but de les renvoyer aux gouverneurs de leurs colonies d'origine, afin de les payer après. Un premier groupe de cinq cents hommes est désigné pour prendre le train de Bamako. Le 1<sup>er</sup> décembre 1944, ces cinq cents hommes refusent d'embarquer avant d'être payés et lorsque l'autorité militaire décide de les contraindre par la force, la révolte éclate. Les soldats africains se plaignent qu'on est en train de les tromper. Certains crient :

« Voleurs ! Nous voulons notre argent. Nous ne quitterons ce camp que lorsque nous aurons tué ces cochons de Français<sup>8</sup>. »

Tous les efforts tentés par la hiérarchie militaire française pour embarquer les cinq cents tirailleurs sont vains et marquent le début de la mutinerie. Les tirailleurs commencent à bousculer leurs officiers, en majorité des réservistes venant de France, sans

grande expérience des unités coloniales et qui connaissent mal leurs hommes. Le rappel à l'ordre se heurte à un refus catégorique. Les soldats français tirent une première salve en l'air. Les tirailleurs se précipitent vers l'armurerie du camp pour se saisir des armes qu'il entrepose. L'ordre est aussitôt donné aux militaires français de tirer et de tuer. Ils ouvrent le feu sur leurs mille deux cent quatre-vingts camarades noirs regroupés à Thiaroye, qui ont risqué leur vie pour la France, ont passé des années de souffrance dans les camps allemands. Du côté des tirailleurs africains, le bilan officiel s'établit à trente-cinq tués, trente-cinq blessés graves, des centaines de blessés légers. L'ordre est rapidement restauré : trente-quatre des mutins sont arrêtés, inculpés et promenés dans les rues de Dakar dans des conditions humiliantes, sous escorte militaire. Les forces de la répression n'ont à déplorer qu'un policier noir blessé et trois Blancs contusionnés.

Le 2 décembre 1944, le convoi de cinq cents tirailleurs est mis rapidement en route sur Bamako. Les jours suivants, un autre contingent important part sans incident. Ainsi, l'administration coloniale disperse les tirailleurs mutins, avec des instructions précises données aux autorités des colonies d'origine, afin d'exercer sur eux une étroite surveillance.

Le jugement des trente-quatre inculpés débute en février 1945. Dans une brillante plaidoirie, maître Lamine Guèye prend la défense des accusés et demande la clémence du tribunal, sur la base de leur long état de service. Malgré le bien-fondé des revendications des militaires noirs et les torts de l'administration française, les trente-quatre inculpés sont condamnés par le tribunal militaire de Dakar, le 6 mars 1945, à des peines de un à dix ans de prison et 10 000 francs d'amende. Suivant la durée des peines infligées, les condamnés se répartissent en deux groupes :

- Seize condamnés à des peines inférieures ou égales à trois ans de prison : un est mort en prison, treize ont purgé leurs peines, deux ont bénéficié d'une remise de peine de un an à la suite de l'amnistie de 1946.

– Dix-huit condamnés à des peines de trois à dix ans de prison dont cinq condamnés à dix ans (peine maximum) et treize condamnés à une moyenne de cinq ans : dans ce groupe de dix-huit condamnés à de lourdes peines, quatre sont morts avant l'amnistie de 1946, les quatorze autres ont été amnistiés après 1946. On relève parmi ces dix-huit condamnés des échantillons de soldats des différentes colonies de l'AOF : six Guinéens, quatre Soudanais, trois Sénégalais, deux Voltaïques, deux Ivoiriens et un Dahoméen.

Seuls le Niger et la Mauritanie ne sont pas représentés dans le groupe des meneurs en raison de leurs faibles contingents. À la lumière des rares informations qui ont filtré des dossiers du procès, encore inaccessibles au public, les condamnés du Sénégal et du Dahomey sont tous issus des milieux urbains. Celui qui semble avoir été l'âme de la révolte est Karimou Sylla, guinéen ou soudanais.

« Lamine Guèye, écrit Bakari Kamian, qui a défendu les victimes de Thiaroye, et Léopold Sédar Senghor, qui lutta courageusement pour l'amnistie et la libération des prisonniers, ont acquis une grande popularité dans les milieux d'anciens combattants, ce qui facilita leurs campagnes politiques en vue des élections à l'Assemblée nationale<sup>9</sup>. »

La tragédie de Thiaroye se situe dans une série d'actes de violence antérieurs perpétrés contre des soldats africains par des militaires français :

– Le 1<sup>er</sup> juin 1920, une brigade de tirailleurs sénégalais est retirée d'Allemagne et dirigée vers le Levant. À Marseille, au moment de l'embarquement pour la Syrie, certains tirailleurs exigent leurs soldes et refusent de monter à bord. Il faut la force militaire pour les contraindre à partir.

– À l'automne 1940, des tirailleurs originaires de l'AOF, ayant participé à la campagne de mai-juin, et qui se trouvent en zone libre, bénéficient du congé d'armistice. Au lieu de leur payer en France leurs soldes et les autres indemnités auxquelles ils ont droit, les autorités de Vichy leur demandent d'attendre l'arrivée à Dakar où tous leurs problèmes d'argent seront réglés

définitivement. Les promesses ne sont pas tenues pour tous les tirailleurs revenus du front. À Dakar, les autorités coloniales font savoir au contingent guinéen que ses droits seront payés à Conakry. À leur arrivée à Conakry, les tirailleurs sont accueillis par le gouverneur qui, au lieu de les payer, leur annonce que l'argent leur sera remis dans les villages où ils habitent. Déçus, ils sont acheminés avec peine sur le camp de Kindia à cent trente kilomètres à l'intérieur. À Kindia, excédés, ils se révoltent contre le représentant colonial qui fait appel aux troupes de la garnison et à la police locale. Ces derniers maîtrisent les combattants africains revenus du front : trente et un d'entre eux sont inculpés, jugés et condamnés pour outrage à un officier supérieur, dans l'exercice de ses fonctions, à des peines de cinq à vingt ans de prison ferme. Le prétexte est trouvé pour ne pas payer les militaires africains démobilisés, traités finalement comme des chiens. Rien ne sera payé aux combattants africains de retour au foyer.

– Des incidents identiques se reproduisent sur la Côte d'Azur, à Saint-Raphaël et Antibes, en août 1945. À Saint-Raphaël, les soldats africains attendent longuement leur rapatriement et finissent par s'impatienter. À l'occasion de la célébration du premier anniversaire du débarquement allié en Provence, ils sont indignés d'avoir été exclus des manifestations, leurs congés sont annulés et le nombre des patrouilles augmente. Les rumeurs se répandent qu'au lieu d'être rapatriés, ils vont être dispersés et répartis dans des unités devant rétablir la souveraineté française en Indochine. La révolte éclate, deux Noirs sont tués et plusieurs autres blessés sur les trois cents soldats africains révoltés. La situation est rapidement maîtrisée par des militaires français. À Antibes, le meurtre d'un sergent noir, qui a surpris deux soldats métropolitains en train de cambrioler la caserne des Africains parqués dans ce camp depuis plus de un an, déclenche la révolte des tirailleurs qui est vite réprimée.

<sup>1</sup> « Notre guerre d'Algérie, acteurs et témoins racontent », *Le Nouvel Observateur*, n° spécial, 21-27 octobre 2004.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> « Il y a soixante ans, la défaite du fascisme », *Marianne*, n° 420, 7-13 mai 2005.

[4](#) Yves Benot, *Massacres coloniaux, la IV<sup>e</sup> République et la mise au pas des colonies françaises*, Paris, La Découverte, 1994.

[5](#) Archives militaires françaises, Vincennes.

[6](#) Bakari Kamian, *op. cit.*

[7](#) Archives militaires françaises.

[8](#) *Ibid.*

[9](#) Bakarie Kamian, *op. cit.*

## Épilogue

### LES OFFICIERS LIBÉRATEURS DEVIENNENT DES OCCUPANTS

Les nombreux officiers français ayant participé à la Résistance et la libération de la France ne peuvent se résoudre à abandonner les colonies, qui représentent à leurs yeux un symbole de la grandeur de la France dans le monde. Dans le contexte de la guerre froide opposant l'Ouest démocratique à l'Est communiste, les colonies françaises forment des enjeux stratégiques indéniables, notamment en Indochine et en Afrique. Les généraux Leclerc, de Lattre de Tassigny et Juin, futurs maréchaux, s'engagent activement dans la lutte contre la décolonisation. Leclerc et de Lattre tentent de « sauver les meubles en Indochine ».

Leclerc emploie d'abord la force pour tenter de rétablir l'ordre avant de prôner la négociation avec Hô Chi Minh, le nouvel homme fort de la région. Désavoué, Leclerc se retire avant le début de la guerre. De retour en France, il prend le commandement des troupes d'Afrique et disparaît tragiquement dans un accident d'avion, le 28 novembre 1947, alors qu'il s'apprêtait à inspecter ses troupes au Maghreb.

En 1948, Le général de Lattre est commandant en chef des forces terrestres de l'Union occidentale. Ce sera ensuite la guerre d'Indochine, où son fils Bernard est tué au combat en mai 1951. De Lattre est à cette époque haut-commissaire et commandant en chef des troupes basées en Indochine. Il ne se remettra jamais de la mort de son fils unique. Il tombe malade en novembre 1951, puis est rapatrié à Paris. Il meurt le 11 janvier 1952.

Après la guerre, le général Juin devient chef d'état-major général de la Défense nationale de 1945 à 1947. Nommé résident

général au Maroc, il tente de ressouder les liens avec ce pays. Inspecteur général des forces armées, il exerce dans le même temps, de 1951 à 1956, le commandement interallié des forces terrestres du secteur Centre-Ouest de l'OTAN. Alphonse Juin est élevé de son vivant à la dignité de maréchal de France en 1952. Il se montre hostile à la politique algérienne du général de Gaulle. Profondément attaché à la mission africaine de la France et à sa présence en Algérie, il prend publiquement position en 1961 contre la décolonisation. Cependant, il refuse de soutenir le putsch des généraux et reste dans la légalité. Il meurt le 27 janvier 1967.

Le général Edgar de Larminat, qui s'est rallié au général de Gaulle dès 1940, haut-commissaire de l'Afrique française libre de 1941 à 1942, commandant des forces françaises du désert en 1942, participe à la campagne d'Italie et au débarquement de Provence. Il libère les poches de l'Atlantique en avril-mai 1945. Inspecteur des forces d'outre-mer de 1945 à 1947, puis de 1955 à 1957, il refuse ensuite d'obéir au général de Gaulle, qui lui demande de siéger au tribunal militaire devant juger et condamner les généraux et camarades putschistes d'Alger (Challe, Jouhaud, Zeller et Salan). Il se suicide dans son appartement parisien en 1962.

Des officiers comme Bigeard et Massu, authentiques libérateurs de la France, participent activement aux combats sur le terrain, dans les troupes parachutistes, contre la décolonisation, notamment en Algérie. Ils restent cependant fidèles au général de Gaulle lorsque celui-ci décide d'abandonner le projet d'une Algérie française.

Les soldats et officiers de l'armée d'Afrique vont se déchirer, pour certains, au moment de la décolonisation. Deux idées s'affrontent : l'une est fondée sur la liberté et l'indépendance des peuples colonisés ; l'autre reste attachée à l'idée ancienne d'une France impériale qui rayonne par ses colonies aux quatre coins du monde.

Il n'en demeure pas moins vrai que le combat mené par l'armée d'Afrique pour libérer la France du joug nazi demeure une page admirable de l'Histoire de l'humanité, une page où une France

« black-blanc-beur » est parvenue à déplacer des montagnes pour écraser la peste brune et redonner à la « mère patrie » sa place de puissance victorieuse.